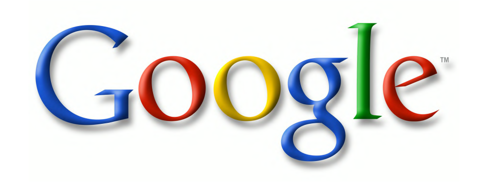
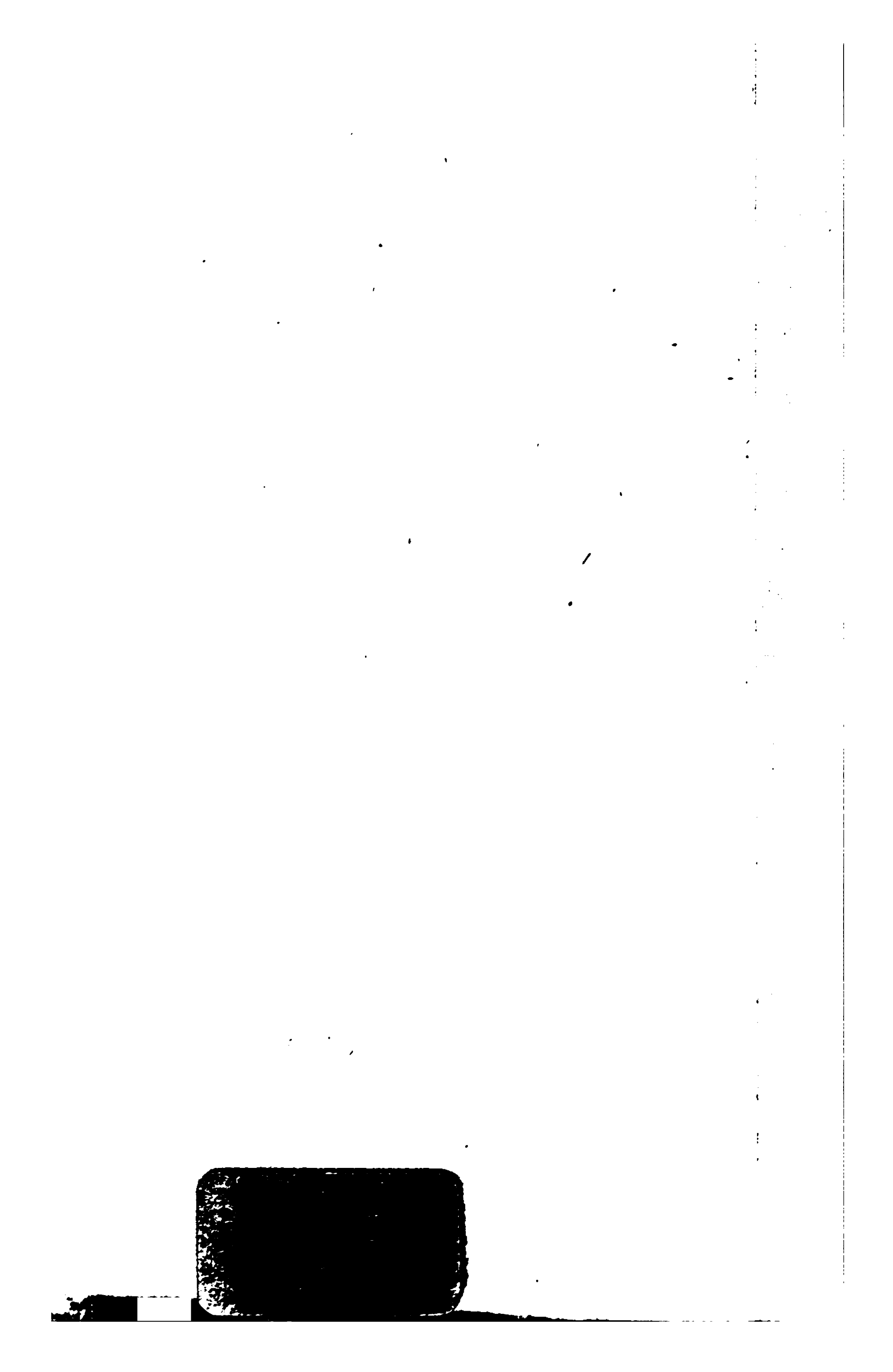





Fontenelle
NKE

ŒUVRES
DE
FONTENELLE.

TOME TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT:

ŒUVRES

DE

FONTENELLE,

Des Académies Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

Nouvelle Édition, augmentée de plusieurs pièces relatives à l'Auteur, mise pour la première fois par ordre des matières, et plus correcte que toutes les précédentes.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez { Bastien, Servières, } Libraires.

M. DCC. XC.

VIE
DE CORNEILLE,
AVEC
L'HISTOIRE
DU THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A LUI,
ET DES
RÉFLEXIONS SUR LA POÉTIQUE.

LA vie de Corneille, comme particulier, n'a rien d'assez important pour mériter d'être écrite; et à le regarder comme un auteur illustre, sa vie est proprement l'histoire de ses ouvrages. Mais cette histoire demande naturellement d'être précédée par celle du Théâtre François. Il est bon de représenter en quel état il se trouvoit lorsque les ouvrages de Corneille commencèrent à y paroître. J'ai cru que, par ce moyen, je ferois un éloge fort simple de ce grand homme, et qu'en même-temps je donnerois à mon sujet un ornement assez agréable.

QUAND il s'agit de faire l'histoire de l'origine ou du progrès des lettres en France, les six ou sept premiers siècles de la monarchie ne tiennent guère de place. Les irruptions des peuples du Nord dans l'empire romain, la barbarie de leurs mœurs, et les ravages continuels de la guerre, étouffèrent pour long-temps les sciences, à qui il faut, ainsi qu'à des plantes délicates, un air doux et beaucoup de soin. L'onzième siècle est célèbre pour l'ignorance; et en effet, elle y fut portée à un haut degré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent naissance les poëtes qui écrivirent en *roman*, c'est-à-dire en langue romaine corrompue, qui étoit devenue la seule langue vulgaire. Ils se firent davantage connoître dans le douzième siècle, sous les noms de *trouverres* ou *troubadours*, *conteours*, *chanterres et jongleours*. Les trouverres ou conteours étoient les vrais poëtes; ils inventoient les sujets, et les mettoient en rimes. Les chanterres et jongleours ne faisoient que chanter les poésies sur leurs instrumens. On les appelloit aussi *ménestrels*.

Les origines de toutes choses nous sont presque toujours cachées, et c'est un assez agréable spectacle perdu pour notre curiosité : mais heureusement

nous retrouvons ici une origine de la poésie à-peu-près telle qu'elle a dû être chez les plus anciens grecs. La nature seule faisoit ces poëtes dont nous parlons, et l'art ni l'étude ne lui en pouvoient disputer l'honneur. A l'égard des trouverres, les grecs ni les latins n'avoient jamais été : personne, sans exception, n'entendoit le grec ; il n'y avoit que quelques ecclésiastiques qui entendissent le latin ; et les gens habiles savoient par tradition qu'il y avoit eu des anciens. Aussi leurs ouvrages étoient-ils sans régles, sans élévation, sans justesse ; en récompense, on y trouvoit une simplicité qui se rend son lecteur favorable, une naïveté qui fait rire sans paroître trop ridicule, et quelquefois des traits de génie imprévus et assez agréables.

Le chant a fait naître la poésie, ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance. Tous les vers de trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois, durant le repas d'un prince, on voyoit arriver un trouverre inconnu avec ses ménestrels ou jongleours, et il leur faisoit chanter sur leurs harpes ou vielles les vers qu'il avoit composés. Ceux qui faisoient les *sons* aussi bien que les *mots*, étoient les plus estimés. On dit qu'encore aujourd'hui, en Perse, les poëtes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les cabarets, comme nos vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coûte quelque chose.

Parmi les anciens trouverres, si semblables à des vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de si beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand seigneur qui ne fût bien heureux d'en descendre. Tel qui par les partages de sa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux château, bien seigneurial, alloit quelque temps courir le monde en rimant, et revenoit acquérir le reste du château.

On les payoit en *armes*, *draps et chevaux*; et, pour ne rien déguiser, on leur donnoit aussi de l'argent : mais pour rendre les récompenses des gens de qualité plus honnêtes et plus dignes d'eux, les princesses et les plus grandes dames y joignoient souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux esprits. Si l'on est étonné que dans une nation telle que la françoise, qui avoit toujours méprisé les lettres, et qui n'est pas même encore bien revenue de cette espèce de barbarie, des gentilshommes et de grands seigneurs s'amusassent à faire des vers; je ne puis répondre autre chose, sinon que ces vers-là se faisoient sans étude et sans science, et que par conséquent ils ne déshonoroient pas la noblesse. Je ne ferois pas si bien connoître ces poëtes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs ouvrages, que j'ai cru que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je sortirai un

peu des bornes de l'histoire du théâtre; mais j'espère qu'une matière assez agréable par elle-même, et assez peu traitée, me fera obtenir ma grace des plus sévères lecteurs.

Voici deux petits fragmens assez bons de Christien de Troies:

Puisque vos plaist, or m'escoutés,
Cuer et oreilles me prestés,
Car parolle ouïe est perdue,
S'elle n'est de cuer entendue.
Qu'as oreilles vient la parole,
Ainsi comme le vent qui vole,
Més ni arreste ne demore;
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'est si éveillé
Qu'al prendre soit appareillé.
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre et enclorre et retenir.

Et celui-ci:

Car tiex à pauvre cuer et lasche,
Quand voit un preudhom qui entache
De sor soi tote une besogne,
Li cort sus, et si jette fors
Le pauvre cuer qu'il a el cors,
Et si li donne plainement
Cuer de preudhomme et hardement.

Hebert, dans le roman des *sept Sages*, a dit une chose digne du plus habile d'entr'eux:

Rien tant ne greve à menteor,
A larron, ne à robeor,
N'a mauvais hom quiex qui soit,
Comme vérités quand l'apperçoit,
Et vérités est la maçûe
Qui tot le monde occit et tue.

Ceci de Thibault, roi de Navarre, n'est-il pas joli?

De bien aimer ne puet nus enseigner,
Fors que li cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en sçait plus, et moins s'en peut aidier.

Monseigneur Gaces Brulés, chevalier, fort aimé de ce roi de Navarre, peut paroître digne de sa faveur par cet échantillon de sa poésie:

D'amors me plain et dis pourquoi
Car ceux qui la trahissent voy,
Souvent à leur joye venir?
Et gi fail par bonne foy:
Qu'Amours pot esaucier sa loy
Veut ses ennemis retenir,
De sens li vient si com je croy,
Qu'a siens ne puèt elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujourd'hui, en disant aussi naturellement et aussi tendrement que le vidame de Chartres?

Douce dolor est la moie,

Car tant en ai le mal chier,
Que tout le mont n'en prendoie,
S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la noblesse des trouverres ou troubadours, je ferois paroître encore ici des comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des ducs de Bretagne, de Brabant, et même l'empereur Frédéric Barberousse; car je ne daignerois pas compter les seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable : mais je crois qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des auteurs.

Peyre Remond le Proux, provençal, a dit assez galamment :

Uno doulour senty venir
Al cor d'un angoyssous afan,
Lou mége que my pot guarir
My vol en dyetta tenir,
Comme lous autres méges fan.

Robert de Reims, dans un grand morceau d'antithèses sur l'amour, n'a mal rencontré en celles-ci :

Amours va par avanture,
Chacun y pert et gagne,
Par out rage et par mesure
Sane chacun et me hagne.
Eurs et mes adventure

Sont tosjours en sa compaigne.
Pour cest raison et droiture
Que chacun s'en lot et plagne.

Finissons, et peut-être trop tard, par ces vers d'Eustace li peintre, à sa maîtresse :

Dame ou tous biens crest et naist et esclaire,
A qui biauté nulle autre ne se prend,
Dont sans mentir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, et bon enseignement,
Qu'il n'y faut rien, fors mercy seulement,
Bien sont vos faits et vos doux ris contraire.
Cuer sans mercy, et semblant débonnaire ;
Hé ! diex pourquoi ensemble les consent ?

Ces étincelles de poésies parurent principalement dans les deux extrémités du royaume, en Provence et en Picardie. Les Provençaux, aidés de leur soleil, auroient dû avoir l'avantage : mais il faut avouer que les Picards ne leur cédèrent en rien.

La plus grande gloire de la poésie provençale est d'avoir pour fille la poésie italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie, et Dante et Pétrarque firent bien leur profit de la lecture des troubadours ; et, par une juste reconnoissance, ils ont parlé avec éloge de la plupart d'entr'eux, surtout du grand Arnaud Daniel. Pétrarque eut encore une obligation plus particulière à la Provence :

tout le monde sait qu'il fut inspiré par une provençale.

Qui croiroit que le ménestrel Rutebeuf, Hebert, et d'autres auteurs aussi inconnus, et en apparence aussi méprisablés, fussent les originaux des meilleurs contes de Bocace? Qui croiroit que Bocace eût pillé ces pauvres gens-là? Il l'a fait cependant : il leur a pris le palefrenier, qui, étant tondu, va tondre tous les autres; le mari jaloux qui confesse sa femme; le berceau, et quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs auteurs les appelloient des *fabliaux*, et plusieurs de leurs ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *fabliaux* moraux ou allégoriques. Tel est le roman de la Rose, dont les personnages sont, *Jalousie*, *Bel-accueil*, *Faux-semblant*, &c. Tel le tournoiement de l'Ante-Christ, qui est un combat des vertus et des vices. Tel le roman de Richart de l'Isle, où *Honte* et *Puterie* ont débat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un pont de Paris dans la Seine, où la pauvre *Honte* se noie, *dont vient que plus n'y a* Honte *dans Paris.*

Ces poëtes ont traité aussi des morceaux de l'histoire de leur temps, et plus souvent des histoires fabuleuses : mais la matière la plus commune, principalement pour les poëtes de qualité, c'est l'amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poétique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *cour d'amour*; et la Picardie, rivale de la Provence, avoit aussi ses *plaids et gieux sous l'ormel*. Ces *gieux* et la *cour d'amour* étoient des assemblées de gentilshommes et de dames, *qui s'exerçoient à la courtoisie et gentillesse*, et décidoient avec de certaines formes et avec autorité les questions galantes qui étoient portées à leur tribunal.

Par exemple, on demandoit *à nosseigneurs et dames de la* cour d'amour, *ou* de gieu sous l'ormel, « lequel voudroit mieux pour une dame, ou un » amant qui est nice, ou un qui sait plus du siècle? » S'il y a plus d'honneur à conquérir celle qui » aime, ou celle qui onc n'aima? Si l'amant se » mariant à sa mie perd l'envie qui souloit avoir » de chanter? Lequel la dame devroit choisir, ou » d'un voyage de son amant à la croisade contre » Mainfroy, ou d'un mariage à autre qu'elle? » Lequel doit plus faire pour sa dame, ou celui » qui a, ou celui qui espère? Lequel vous aime- » riés mieux, jouir votre rival et vous, ou ni l'un » ni l'autre? Vous avés gagné une dame que cha- » cun gagne à son tour; avés-vous perdu ou » gagné »? Sur ces sortes de sujets l'on faisoit les chansons du *jeu parti*, c'est-à-dire, qui contenoient les demandes et les réponses de part et d'autre. Il

y a telle de ces questions qui pourroit fournir à une des plus spirituelles conversations de Cyrus et de Clélie, et peut-être y auroit-il lieu de s'étonner que des siècles d'ailleurs si peu éclairés en sussent tant : mais il les faut regarder comme de jeunes personnes qui ont de bonne heure l'esprit formé sur la galanterie.

Nous avons encore le recueil de ces jugemens galans, ou du moins faits à leur imitation, sous le titre d'*Arresta Amorum*, il y a deux cent ans. L'auteur est Martial d'Auvergne, procureur au parlement de paris. Il commença ainsi ses *Arresta Amorum* :

Environ la fin de septembre
Que faillent violettes et flours,
Je me trouvai en la grand'chambre
Du noble parlement d'amours.

Il y avoit les *seigneurs lais*, *les conseillers d'église.*

Après y avoit les déesses.
En moult grand triomphe et honneur,
Toutes légistes et clergesses
Qui savoient les decrets par cueur.
Leurs habits sentoient le cyprès
Et le musc si abondamment,
Que l'on n'eût sçeu estre au plus près
Sans esternuer largement.

Ensuite viennent cinquante procès différens; et

» dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunes
» fois quand il est dans son lict, et s'éveille sur
» ce point, il met bien trois heures à soy ren-
» dormir... De la part de cette dame défenderesse
» fut défendu au contraire. Et disoit que quelques
» promesses que fissent dames, se doivent enten-
» dre civilement; c'est à sçavoir là où sera leur
» plaisir. Et ne donnent jamais si grande auctorité
» qu'elles ne soyent sur leurs pieds pour user de
» leurs volontés et plaisirs; car elles sont dames.
» Et l'on sçait que dames ne peuvent renoncer
» aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don et
» privilége de nature de rire et faire bonne chere à
» tous, affin que l'on ne puisse dire qu'elles sont
» mal gracieuses.... Finalement parties ouyes, fust
» absolue cette défenderesse des pétitions et de-
» mandes de ce demandeur, en lui permettant
» (s'elle vouloit, en tant que mestier estoit) de
» parler, rire, saluer, et porter bouquets toutes
» et quantes fois qu'il lui plairoit, et bon lui sem-
» bleroit. Et condamna ledit amant en ses dépens ».
On diroit que cet arrêt ne fût rendu que depuis quatre jours, tant il est conforme aux usages et à la pratique d'aujourd'hui. Dans la langue de ce livre-là, un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il est à marquer qu'un grave jurisconsulte, qui se donne le nom de *Bene-*

dictus Curtius Symphorianus, fait sur ces bagatelles un très-sérieux et très-docte commentaire latin, où il entasse loix sur loix, et paragraphes sur paragraphes, pour éclaircir les questions qui se traitoient devant le *marquis des Fleurs et des Violettes*.

Parmi tant d'ouvrages de poésies, que les douzième et treizième siècles ont produits, nous n'avons rien qui regarde le théâtre. Seulement il paroît par l'histoire des poëtes de Provence, que les troubadours ont fait quelques comédies; et il ne nous est resté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres*, de l'hérésie des prêtres; pièce apparemment fort agréable en ces temps et dans ces pays-là, où les Albigeois et les Vaudois avoient assez établi la mode de railler les ecclésiastiques. Je trouve encore un autre ouvrage dont le titre étoit : *Contre ce que les rois et les empereurs se sont laissés assujettir aux curés*. Il est vrai que ce n'étoit pas une comédie; cela prouve seulement que l'on traitoit volontiers ces sortes de matières. Aussi les légats des papes demandoient quelquefois grace à ces poëtes. On leur abandonnoit tout l'univers, à l'exception de Rome; et on leur faisoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'auteur de l'*Heregia dels Preyres* s'appelloit Anselme Faidit. L'histoire des poëtes de Provence dit qu'il fut bon poëte; *qu'il faisoit bons mots et bons sons; qu'il vendoit ses comédies et ses tragédies*

ŒUVRES

DE

FONTENELLE.

TOME TROISIÈME.

la poésie provençale; il attira auprès de lui plusieurs troubadours, et composa lui-même en leur langue. Il vint à la couronne l'an 1316; mais son règne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la poésie provençale. Quelque temps après, elle commença à s'éteindre dans la Provence, même sous la seconde race d'Anjou, dont elle fut extrêmement négligée, quoique le bon roi René ait fait quelques chansons. Dans ce quatorzième siècle, je trouve un poëte tragique, Parasols Limosin ou de Sisteron. Il a fait *cinq belles tragédies des gestes de Jeanne, reine de Naples.* Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il mourut en 1383; et Jeanne de Naples, l'héroïne de ses cinq tragédies, en 1382; de sorte qu'il n'a vécu qu'en même temps qu'elle, et les actions de cette princesse étoient accommodées au théâtre à mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler son mari pour en épouser un plus aimable, il paroissoit aussi-tôt une tragédie sur ce sujet.

Vers la fin de ce siècle, le génie poétique baisse fort en France; après l'effort que la poésie avoit fait pour dissiper la barbarie et recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages qui répandent par-tout une obscurité presque aussi grande qu'auparavant.

C'est dans le quinzième siècle, à proprement parler, que commence l'histoire du théâtre françois.

Les

ŒUVRES
DE
FONTENELLE,

Des Académies Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

Nouvelle Édition, augmentée de plusieurs pièces relatives à l'Auteur, mise pour la première fois *par ordre des matières, et plus correcte que toutes les précédentes.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez { BASTIEN, SERVIERES, } Libraires.

M. DCC. XC.

caractère de leur imagination. Leur manière de penser étoit la même que leur manière de peindre. Les livres de ces temps-là, je parle des meilleurs, ont assez de bons sens, beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas, presque jamais d'élévation. Peinture, livres, bâtimens, tout se ressemble.

Nos pères ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune profanation à mettre les choses de la religion sur le théâtre; elles se présentoient à eux sous des idées basses qui les invitoient à cette espèce de familiarité dont nous sommes exclus par des idées plus nobles, et qui font naître plus de respect.

De plus, ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusques dans le service divin. On ne célébroit pas seulement les fêtes dans la plupart des églises, on les représentoit. Le jour des rois, trois prêtres habillés en rois, conduits par une figure d'étoile qui paroissoit au haut de l'église, alloient à une crêche où ils offroient leurs dons. Et le continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi observoit cette même cérémonie. « Trois chevaliers, ses chambellans, » tenoient hautement trois coupes dorées et émail- » lées : en l'une étoit l'or, en l'autre l'encens, et » en l'autre la mirrhe, et alloient tous trois par » l'ordre comme l'offrande devoit être baillée par

» le Roi, et le Roi après, &c. », tant cet esprit de représentation étoit établi.

La plupart des autres fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noël, dans l'église cathédrale de Rouen, un de ces spectacles, qu'on appelloit la *feste des ânes ;* car c'est le nom qu'un vieux rituel, même manuscrit, lui donne. Tous les prophètes de l'ancienne loi paroissoient dans l'église, chacun habillé d'une manière qui le rendît reconnoissable. Balaam étoit-là monté sur son ânesse, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit ange l'en empêchoit ; et quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse parloit pour elle, et disoit son rôle. De cela seul, cette fête, où il entroit mille autres choses, avoit tiré son nom de la fête des ânes, parce qu'assurément Balaam, avec sa monture, touchoit bien plus l'assistance que tous les autres prophètes plus sérieux.

Les représentations étant donc établies dans le service divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choses saintes d'être mises en comédie ; au contraire, la comédie n'étoit que comme une suite du service divin, et même elle se jouoit d'ordinaire dans les cimetières des églises. Au sortir du sermon, ces bonnes gens alloient à la comédie, c'est-à-dire qu'ils changeoient de sermon. Jusques dans leurs divertissemens, ils

avoient les choses de la religion devant les yeux: leur foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles; et en entendre si souvent parler, c'étoit quasi les avoir vues.

Ainsi, il n'eût pas alors été plus étonnant que des gens de bien fissent des comédies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une comédie de la passion, faite par Jean Michel, vers le milieu du quinzième siècle, et qui est communément attribuée à un évêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de sainteté. On prétend même qu'il fit des miracles après sa mort; du moins il y eut long-temps auprès de sa *tombe un tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir, par les ouvrages de Jean Michel, que la comédie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la vie de Jésus-Christ, depuis la prédication de S. Jean jusqu'à la résurrection. Quand les personnages qui occupent le théâtre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, et d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une règle inviolable que les scènes ne soient jamais liées. Il n'y a point d'actes. Après un nombre suffisant de scènes, la journée finit sans autre raison, sinon qu'on en a assez dit. L'assemblée se sépare, et le lendemain on vous en donne encore autant. Cela se jouoit en plusieurs jours.

Par exemple, dans la pièce que j'ai entre les

mains, le théâtre ouvre par S. Jean qui prêche les juifs; et voici son début :

Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Isaïe 40.

Ysaie a écript ce tiltre
En son quarantiéme Chapitre,
Parlant en sainte prophétie,
De la venuë du Messie;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admonester
Que vous devés en votre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote solitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire votre saulvement;
Et pourtant au commencement
De cette prédication
J'ay prins pour introduction
Le mot d'Ysaie que je di,
Parate viam Domini;
En ce tesme ci je puis prendre
Deux poincts bien aisez à comprendre
A tout homme de bon vouloir, &c.

Le sermon finit par :

Il vous faut faire pénitence,
Et vous acquerrés sans doubtance
En la haute Hierusalem
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit, S. Jean s'en va, et un conseil de juifs lui succède. Vous voyez que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne : le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque-là pour un parfait sermon. Dans tous ces ouvrages, l'application de nos mœurs à des siècles entièrement différens, produit un burlesque continuel, dont nos ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'évangile, ne sont pas oubliés dans cette comédie, et ils les commencent toujours par le *Benedicite.*

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à nous, et de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes gens du quatorze ou quinzième siècle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des prédications sans texte et sans division, et des repas sans *Benedicite.* Nous qui savons que les juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant représentés tout-à-fait à la françoise : mais quand nous voyons que l'on donne notre manière de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, et, qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela ne nous paroît-il pas burlesque? C'est que nous n'en savons pas assez; et comme nous ne connoissons guère les véritables mœurs de ces peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galans à notre manière; il faudroit pour en

rire des gens plus éclairés : la chose est assez risible, mais il manque des rieurs.

Comme les comédies de la passion ne sont pas trop connues, je crois qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers et les plus propres à en faire connoître le caractère.

Elles sont assez variées. Il y a jusqu'à des scènes plaisantes. Quand Satan, qui avoit été chargé par Lucifer de tenter Jésus-Christ, revient aux enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres diables. Le pauvre Satan en demeure estropié; et certainement quand on le voyoit boiter sur le théâtre, et se traîner avec peine, toute l'assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée, possédée du diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées; et l'auteur, tout saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la scène par des discours assez libres. Il a cru peut-être que, sans cela, le vraisemblable n'y seroit pas. Cependant, il a eu une conduite toute différente sur la Madeleine; car quoiqu'il garde son caractère avec assez de soin, et que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en prose, par apostille, le nom des sept péchés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il l'a fait fort réservée sur celui dont elle

a été le plus soupçonnée; et pour se justifier de ce qu'elle néglige ce péché, elle dit :

De solatieux touchements,
Et autres plaisans couchements,
Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *plaisans couchemens*. C'est cette disposition de la Madeleine, très-funeste pour ses amans, qui fait dire à une de ses femmes-de-chambre :

Pour mettre mignons en alaine,
Voici fine espice sucrée,
Et tel y laissera la laine
Qui n'en aura ja la grupée.

Rodigon, comte de la cour d'Hérode, vient voir la Madeleine, qui lui dit d'abord :

Voulez-vous trois heures ou quatre
Danser, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au glic, ou au flux ?

Mais Rodigon prend le parti de dire une ballade, dont le refrain est joli :

On n'a jamais ce qu'amours ont cousté.

En voici un couplet plus agréable et mieux tourné qu'il n'appartient à ce temps-là :

C'est l'ordonnance d'amours, ne leur déplaise,
Soucy de nuict, et de jour le malaise,
En tel esmoy faut qu'amour se pourchasse,
Qui aimera de son gibier la chasse,
Il en sera tout-à-coup rebouté,
Tel y despend deux fois plus qu'il n'amasse;
On n'a jamais ce qu'amours ont cousté.

A la fin de la scène, il est marqué en prose : *Rodigon, en prenant congé, pourra baiser Madeleine et ses damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau aussi singulier qu'il y en ait dans tout l'ouvrage. Il vient détestant la trahison qu'il a faite; il invoque tous les diables, Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, et le Ribaud Asmodeus; et pour n'en manquer aucun, il y a joint Tisiphone, Alecto, Mégère, &c. Aux cris de Judas, *Désespérance*, accompagnée d'une troupe de diables, sort de l'enfer; elle lui propose de l'y mener, et aussi-tôt Judas chicane avec elle. Mais, lui dit-il :

J'ay fait confession
En tant que j'ay dit *peccavi;*
Et si fis satisfaction,
En tant que les deniers rendy;
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Désespérance, bonne théologienne, lui répond:

Confession instituas
Sans dévotion de pensée ;
Et tout l'argent restituas,
Non pas à partie offensée.
De cueur contrit t'évertuas ;
Mais c'est de rage ramassé :
Par quoi tout ce que fais tu as
Ne vault rien, ta grace est passée.

Ensuite, pour le mettre en goût de se tuer, elle lui dit :

Or, tiens, regarde mes atours ;
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingénieux et subtils,
Se ung homme est causteleux et fin,
Pour le mettre bientost à fin ?
Choisisse sur moi des plus beaux ;
Voicy dagues, voicy couteaux,
Forcettes, poinçons, allumelles ;
Advise, choisi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de se pendre ; mais en gagnant toujours du temps par des discours inutiles, que Désespérance veut abréger : *Depesche-toi*, dit-elle, *car tout se gaste.* Quand il est pendu, Lucifer crie du fond des enfers, qu'on lui apporte l'ame ; mais elle ne se trouve point.

ASTAROTH.

Que diable est l'ame devenue ?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par-tout, et regarde;
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traistre Judas,
Je croy qu'el soit annichillée.

BERITH.

Où diable seroit-elle allée?

SATHAN.

Est-elle point dedans la souche?

DESESPÉRANCE.

El n'est pas sortie par la bouche,
J'en réponds.

ASTAROTH.

Il n'est donc pas mort?

DESESPÉRANCE.

Si est, si est.

Ils cherchent encore quelque temps, et Berith dit:

L'ame est encore dedans ses tripes,
Qui de son ordure s'abreve,
Et si la pance ne lui creve,
Nous y perdrons notre saison.
Car par la bouche orde et maligne
Qui baisa son maistre tant digne,
Elle ne peut ne doit passer.

Et puis en prose: *Ici creve Judas par le ventre,*

et les tripes saillent dehors, et l'ame sort. C'étoit une plaisante représentation que de voir cette ame sortir du corps. L'auteur prend quelquefois occasion de débiter de la morale à la manière du temps. Quand les soldats ont résolu de jouer la robe sans couture; Satan se déguise, et va trouver Griffon, l'un d'entr'eux, à qui il présente des dés. Griffon, qui n'en avoit point encore vu, lui demande ce que c'est, et Satan lui en explique ainsi les propriétés. Ce point que tu vois seul, lui dit-il, est en dépit de Dieu le père, ces deux en dépit du père et du fils, ces trois en dépit de la trinité, ces quatre en dépit des quatre évangélistes, ces cinq en dépit des cinq plaies, et ces six en dépit de toute la cour de paradis. Tu n'as, continue-t-il, qu'à bien jurer et blasphémer, et tu gagneras. Griffon profite de l'avis, et effectivement il gagne la robe.

Ces pièces étoient des espèces d'opéra. Il y avoit des machines et de la musique. Dans un endroit, il est dit en prose : « Ici se met Jésus sur les » épaules de Satan, et par un soudain contre-poids » sont guidés tous deux sur le hault du pinacle ». Ailleurs, après le baptême de Jésus-Christ : « A » donc parle Dieu le père, et est à noter que sa » loquence se doit prononcer entendiblement, et » bien à trait en trois voix; c'est assavoir ung hault » dessus, une haultecontre, et une bassecontre

» bien accordées; et en cette armonie se doit dire
» toute la clause qui s'ensuit ». Il y a encore d'autres chants, et même des espèces d'hymnes en latin. Pour rendre les concerts encore plus ecclésiastiques, il y entroit des orgues.

Un récit assez plaisant que le seigneur de Basché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matière, si elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célèbre fripon et poëte, avoit fait une passion en langage poitevin : « Restoit seule-
» ment à trouver habillements aptes aux person-
» nages. Il pour un vieil paysan habilier qui jouoit
» Dieu le père, requist frère Estienne Tappecoüe,
» secretain des cordeliers du lieu, lui prester une
» chappe et estolle. Tappecoüe le refusa, alléguant
» que par leurs statuts provinciaux, estoit rigou-
» reusement deffendu rien bailler ou prester pour
» les joüans. Villon repliquoit que le statut seu-
» lement concernoit farces et mommeries, et au-
» tres jeux dissolus.... Enfin Tappecoüe lui dit
» peremptoirement qu'ailleurs se pourveust, rien
» n'esperast de sa sacristie ». Villon résolut de se venger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la quête *sur la poutre du couvent;* ainsi nomment-ils une jument non encore saillie. « A doncques *Villon*
» fist la monstre de sa diablerie par la ville et le
» marché ». La *diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les diables dans la passion. « Ces

et *mommeries*, pour lesquelles Tappecoüe eût eu raison de ne point vouloir prêter de chappe.

Il nous reste une de ces farces, où il y a de fort plaisantes choses. C'est la farce de Pathelin, dont Pasquier a fait un extrait ou plutôt un récit assez long et assez fidèle. Je ne laisserai pas d'en faire aussi un qui sera différent du sien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette sa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la foire tout de ce pas, et qu'elle n'a qu'à lui dire de quel drap elle veut pour se faire un habit, qu'elle en aura qui ne coûtera rien. Il va donc à la foire, et s'adresse à un drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de caresses. Ensuite il lui parle de son père :

Il m'est avis tout clairement
Que c'est-il de vous proprement
Qu'estoit un bon marchand et saige ;
Vous lui ressemblés de visage,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de créature
Mercy, Dieu vray pardon luy face,
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par sa grace,
Et de nous quand il lui plaira.

PATHELIN.

PATHELIN.

Par ma foi, il me déclara
Maintes fois, et bien largement
Le temps qu'on voit présentement,
Moult de fois m'en est souvenu;
Car pour lors il estoit tenu
Un des bons....

Le drapier, sur qui les discours de Pathelin commencent à opérer, le prie de s'asseoir. Il en fait quelque façon, et s'assied, et puis revient à la ressemblance du drapier avec son père.

Ainsi m'aist Dieu que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Oncque enfans ne ressembla mieux
A pere. Quel menton fourché!
Vrayement ceste vous tout poché.
Et qui diroit à votre mere
Que ne fussiez fils de votre pere,
Il auroit grand soin de tancer.

Ensuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence sa belle-tante*, à qui il ressemble encore de *corsaige*. Au milieu de cet entretien, il jette par hasard les yeux sur un drap qui lui plaît. Il n'a que faire de drap, dit-il; mais celui-là le tente; et il voit bien que de quatre-vingt écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente*, il y en aura quelque vingtaine pour le drapier. Ils conviennent du prix,

qui est six écus d'or : on aulne, on coupe; mais Pathelin n'a pas son argent sur lui. Il faut que le marchand le vienne querir, et en même temps goûter le vin de Pathelin, et manger *d'une oüe que sa femme rôtit.* Le drapier s'y résout, quoiqu'avec quelque difficulté, et dit qu'il lui portera donc son drap. Mais que Pathelin lui laissât prendre cette peine, il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le drap lui-même, et retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour se moquer du drapier qui va venir.

Je voudrois copier, d'un bout à l'autre, les scènes qui suivent, tant elles me paroissent comiques et d'un jeu agréable. Cependant je vais tâcher à ne point sortir des bornes d'un extrait. Le drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte; et chaque fois qu'il veut parler, elle lui dit de parler bas. Le drapier y manque toujours, et dit qu'il vient querir son argent; et toujours Guillemette répond : « Parlez bas; je crois que le pauvre homme dort. » Il y a onze semaines qu'il est au lit sans en sortir. » Comment? il est venu ce matin prendre du drap » chez moi ». Et Guillemette répond en colère :

Diable y ait part, aga quel prendre!
Ah! sire, que lon le puist pendre
Qui ment. Il est en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze semaines;

Nous baillez-vous de vos truffes
Maintenant ? En est-ce saison ?
Vous viendrez dans ma maison
Par les angoisses Dieu ; moi laisse . . .

LE DRAPIER.

Dea vous disiés que je parlasse
Si bas. Sainte benoiste dame !
Vous criez ? . . .

GUILLEMETTE.

Et à qui l'avez-vous baillé,
Le drap ?

LE DRAPIER.

A lui-même.

GUILLEMETTE.

Il est bien taillé
D'avoir drap. Hélas ! il ne hobe.
Il n'a mi mestier d'avoir robe.
Jamais robe ne vestira
Que de blanc ne ne partira
Dont il est, que les pieds devant.

Après tous ces discours, on entend le malade qui appelle Guillemette, et qui extravague :

Voiez un moine noir qui vole :
Prens-le, baille lui une estole.
Au chat, au chat : comment il monte !

Quand le drapier va lui demander son argent, Pathelin le prend pour son apothicaire :

Ah ! maistre Jean, plus dur que pierre,
J'ay . . . deux petites crottes
Noires, rondes comme pelottes :
Dois-je prendre un autre clistere ?

LE DRAPIER.

Six aulnes de drap maintenant ;
Dites, est-ce chose avenant,
Par votre foy que je les perde ?

PATHELIN.

Si peussiés éclaircir ma. . . .
Maistre Jean, elle est si dure.

Il est aisé de voir quel jeu de théâtre il y a à cela. Enfin, le drapier ne sait où il en est, et commence à douter s'il a donné le drap :

Je sçais bien que je dois avoir
Six aulnes tout en une piéce :
Mais cette femme me dépiéce
De tout point mon entendement.
Il les a eûes vrayement.
Non a dea. Il ne se peut joindre ;
J'ay veû la mort qui le vient poindre,
Au moins, ou il le contrefait.
Et si a, il les print de fait,
Et les mit dessous son esselle.
Par Sainte Marie la belle,
Non a. . . .

Si a par le sang Notre-Dame,
Meschoir puist-il de corps et d'ame,
Si je sçay....

Il s'en va, et puis il revient, et trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes sortes de langues; tantôt gascon, tantôt normand, tantôt breton. Enfin, le pauvre drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir cru que Pathelin fût venu ce matin-là à la foire.

J'observerai, en passant, qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, et souvent sans adoucissement. Les anciennes comédies sont pleines de juremens, ainsi qu'on en a pu voir ici quelques échantillons. Un des grands secrets de ces auteurs-là, pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque saint, et ils donnoient la préférence à celui qui rimoit.

Le drapier retourné chez lui, trouve le berger qui lui gardoit un troupeau de moutons, et qui avoit coutume d'en assommer quelques-uns pour les manger; après quoi il disoit qu'ils étoient morts de la clavelée. Il lui avoit fait donner une assignation pour comparoître devant le juge; et le fripon de berger vient lui dire avec une fausse naïveté:

Ne sçay quel vestu défroyé,
Qui tenoit un fouët sans corde.

C'est-à-dire un sergent, parce qu'en ce temps-là les sergens avoient des manteaux bigarrés, et portoient une verge à la main.

M'a dit : mais je ne me recorde
Point bien au vray que ce peut estre,
Il m'a parlé de vous, mon maistre ;
Je ne sçay quelle ajournerie.
Quant à moy, par sainte Marie,
Je n'y entens ne gras ne gresle.
Il m'a broüillé de pesle mesle,
De brebis et de relevée.

Le drapier en colère veut le mener devant le juge, et le berger va auparavant prendre conseil de maître Pierre Pathelin, qui, après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *bée* à toutes les interrogations que le juge lui fera.

Ils vont au lieu de la jurisdiction, et là se trouve le drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre son berger. Il n'avoit point encore apperçu Pathelin : mais dès qu'il le voit, il est étonné ; il dit : Est-ce lui ? n'est-ce pas lui ? Oui, c'est lui qui a pris mon drap. Et le juge dit :

Sus, revenons à ces moutons :
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en print six aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes ?
Ou cornards ? ou cuydé vous estre ?

Le drapier revient toujours à son drap, et le juge, qui n'y entend rien, veut qu'on vienne au fait des moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monseigneur : mais le cas me touche.
Toutefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un seul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainsi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller
Sans mascher. Or ça disoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé six aulnes, dois-je dire,
De brebis, je vous en prie, sire,
Pardonnez-moi. Ce grand maistre,
Mon berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je depuis trois ans en ça,
Mon berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes brebis, et ne m'y feroit
Ne dommage, ne vilenie ;
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent pleinement.
Ah ! maistre Pierre, vrayement

Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes bestes, et toutes saines
Les faisoit mourir et périr,
Par les assomer et férir
De gros bastons sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous esselle,
Il se mit au chemin grand erre,
Et me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison
A tout ce que vous rasardés.
Qu'est cecy ? Vous entrelardés.
Puis d'un, puis d'autre ; somme toutte
Par le sangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclaircissement du berger, le berger ne répond que *bée*, et Pathelin ne manque pas de dire que le berger n'est qu'un hébêté qui ne sait parler qu'à ses brebis, et qu'il n'y a pas de raison à l'avoir fait ajourner. Le drapier reparle toujours de son drap, et Pathelin répond des brebis. Enfin, le juge ennuyé, et les croyant tous fous, renvoie le berger, et se lève. Quand Pathelin, demeuré seul avec le berger, lui demande son paiement, il n'en tire que ce même *bée* qu'il lui avoit appris ; et voilà la fin de la pièce.

A en juger par le langage, elle doit être à-peu-près du temps de Louis XII; mais il y a des choses

qui ne paroissent pas indignes du siècle de Molière, ni de Molière même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès, c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la langue, et fait des proverbes. Pathelin, qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir, comme Tartuffe, est devenu un mot de la langue, qui signifie *flatteur* et *trompeur*, de la même manière que Tartuffe signifie présentement *un faux dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit pateliner et patelinage. *Revenons à nos moutons*, qui est un proverbe si usité, vient encore de la même source. C'est ce que dit le juge au drapier, qui oublie ses moutons pour parler de son drap. Le plus grand honneur qui puisse arriver à une comédie, c'est de faire des proverbes. Il y a tout lieu de croire qu'il s'en forme présentement plusieurs, tirés de comédies de Molière; mais le temps n'y a pas encore mis la dernière main.

Jusqu'ici la tragédie, et, pour mieux dire, toute la constitution du théâtre dans la comédie même, avoit été entièrement inconnue. Enfin, sous le règne de François I, les Grecs et les Latins sortirent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux, et revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à se dissiper, le goût des belles-lettres se répandit, la face des choses d'esprit se renouvella, tous les arts, toutes les sciences se ranimèrent. On trouve sous François I, Antoine Forestier, parisien, qui

a écrit des comédies françoises, et Jacques Bourgeois, auteur de la comédie des amours d'Erostrate, imprimée en 1545, et dédiée au roi. Apparemment toutes ces pièces sont perdues. Les amours d'Erostrate, à en juger par le titre, pouvoient être un ouvrage sérieux : cependant, selon le compte de Ronsard, la tragédie, un peu plus lente que les autres muses, peut-être parce qu'elle est plus importante, ne ressuscita que sous le règne de Henri II.

Alors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voix hardie,
La comédie avec la tragédie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le françois eschaffaut;

dit ce fameux poëte. Il ne compte pour rien les comédies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, et sans aucune imitation des anciens.

Cependant, à ce que dit Pasquier, « Jodelle » n'avoit pas mis l'œil aux bons livres; mais en » lui y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui » de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que » Ronsard étoit le premier des poëtes, mais que » Jodelle en étoit le démon ». S'il n'étoit pas savant, son siècle l'étoit; et les ignorans même d'un siècle savant se sentent un peu de la science de leur siècle. Il part des gens habiles, pourvu qu'ils

soient en assez grand nombre, une certaine lumière qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, et dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chez les autres par mode, et les vrais principes passent de ceux qui les ont découverts à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La première de toutes les tragédies françoises, est la Cléopatre de Jodelle. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands et mauvais discours par-tout. Il y a toujours sur le théâtre un chœur à l'antique, qui finit tous les actes, et s'acquitte bien du devoir d'être moral et embrouillé : mais pour donner une idée plus juste de cette pièce, en voici un plan, scène par scène, assez exact et assez court. Il y a un prologue adressé à Henri II.

Acte I, scène I. L'ombre d'Antoine plaint ses malheurs, et annonce que Cléopatre mourra bientôt. Scène II. Cléopatre dit à Iras et à Charmion, ses confidentes, qu'elle a vu Antoine en songe. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la destine au triomphe, et elle veut absolument éviter ce déshonneur. Ensuite le chœur a un beau sujet de moraliser sur l'inconstance de la fortune

Acte II. Octavien, Agrip[illegible] Longue histoire et peu nécessaire [illegible]



passées. Résolution de faire vivre Cléopatre pour la mener à Rome, et puis le chœur moral.

Acte III. Octavien, Cléopatre, Seleuque. Lamentation de Cléopatre à Octavien, qui répond à toutes ses mauvaises excuses. Enfin Cléopatre, pour mieux le toucher, lui livre son trésor. Seleuque, sujet de la reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela, elle lui saute aux cheveux devant César, les lui arrache, et lui donne cent coups de pied.

CLÉOPATRE.

A faux meurdrier! à faux traistre! arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que plust aux dieux que le fust ta cervelle!
Tien, traistre, tien.

SELEUQUE.

O dieux!

CLÉOPATRE.

Cas détestable!
Un serf! un serf!

OCTAVIEN.

Mais chose émerveillable
D'un cœur terrible!

CLÉOPATRE.

Et quoy m'accuses-tu?
Me croyois-tu veuve de ma vertu,
Comme d'Antoine? Ah traistre!

SELEUQUE.

Retiens-la,
Puissant César, retiens-la doucq.

CLÉOPATRE.

Voylà
Tous mes bienfaits. Hon! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me semble, froisser
Du poingt tes os, et tes flancs crevasser
A coup de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinsant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme, &c.

J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir, par cet échantillon, de quelle noblesse étoit alors la tragédie.

Acte IV. Cléopatre, Iras, Charmion. Résolution de ces trois femmes de mourir ensemble.

Acte V. Proculée, le chœur. Proculée conte au chœur la mort de Cléopatre.

Cette prétendue tragédie fut jouée à Paris devant Henri II, à l'hôtel de Rheims, et ensuite au college de Boncours, *dont toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur*, à ce que rapporte Pasquier, qui vit lui-même cette représentation, et se trouva dans la même chambre

que le grand *Adrianus Turnebus.* Il remarque « que les entre-parleurs étoient tous hommes de » nom, et que Remy Belleau et Jean de la Peruse » jouèrent les principaux rolets, tant étoit lors en » réputation Jodelle envers eux ». Ici je prie que l'on ne songe point aux poëtes d'aujourd'hui; car si l'on va penser à eux, j'avoue que l'on ne croira jamais que d'assez bons auteurs, tels que Belleau et la Peruse, aient bien voulu servir à représenter l'ouvrage d'un autre, et le faire valoir aux yeux du Roi et de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs! Si la tragédie étoit alors bien simple, les poëtes l'étoient bien aussi.

A l'occasion de la Cléopatre de Jodelle, il arriva une chose très-singulière. Cette pièce eut un applaudissement prodigieux; et ces poëtes grossiers, qui louoient les ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat et avec cérémonie; et voici la relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adressoit au seigneur de Sade, sieur de Maan:

Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge,
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,
Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,
La royne Cléopatre enfler un stile haut;
Nous jeunesse d'alors désirant faire croistre
Cet esprit que voyions si gaillard apparoistre,
O Sade! en imitant les vieux Grecs qui donnoient

Aux tragiques un bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchasmes un bouc; et sans encourir vice,
D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,
Ont mis sus contre nous pour nous rendre opieux,
Nous menasmes le bouc à la barbe dorée,
Le bouc aux cors dorés, la beste enlierrée,
En salle où le poëte aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade; et lui menant la beste,
Pesle mesle courans en solemnelle feste,
Moy récitant ces vers, lui en fismes présent, &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessin de fêtes que des poëtes même aient pu imaginer. Vous voyez par la petite apologie que Baïf glisse dans sa narration, que l'on prétendit alors que le bouc avoit été sacrifié à la manière des payens, et ce bruit-là couroit encore du temps de Théophile; car dans une requête qu'il adresse au roi Louis XIII, pour se justifier de tous les désordres qu'on lui imputoit, il dit enfin qu'il est poëte, et qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

Autrefois on a pardonné
Ce carnaval desordonné
De quelques-uns de nos poëtes,
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bestes
Devant l'idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme, qu'à peine est-

elle croyable; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le bouc enlierré au poëte aussi enlierré.* La nouveauté du grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, et plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement enivré tous les savans, qu'ils étoient devenus tous grecs. Ils faisoient semblant de parler françois dans leurs ouvrages; mais effectivement ils parloient grec : on ornoit, on égayoit la poésie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage et de plus ténébreux dans les fables de l'antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assez remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite; et après avoir quelque temps parlé françois à regret, enfin il ne peut plus se contenir; il lâche le grec tout pur, et s'écrie en un vers:

Ocymore, dyspotme, Oligrochronien.

C'est-à-dire, *qui a eu une destinée courte, prompte, malheureuse, et qui a peu vécu.*

Ce transport, cet enthousiasme est tout-à-fait plaisant. Il paroît, par beaucoup d'exemples, que le grec a une vertu particulière d'entêter.

La pompe du bouc de Jodelle fut accompagnée de vers; et en cette occasion, où toute la fête regardoit Bacchus le dieu du théâtre, pouvoit-on faire d'autres sortes de vers que des dithyrambes? Il n'y avoit pas d'apparence; cela auroit été contre

toutes

toutes les règles. La plupart des poëtes du temps firent donc des dithyrambes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il est assez curieux, et tout-à-fait à la grecque.

Au dieu Bacchus sacrons cette feste,
Bachique brigade
Qu'en gaye gambade
Le liere on secoue,
Qui nous ceint la teste.
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on fasse main tour
Aleutour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De nostre essain couronné
Du liere ami des vineuses carolles,
Yach, evoë, iach, ia, ha, &c.

Cet *yach, evoë, iach* .... est le refrain de tous les couplets.

C'est ce dous dieu qui nous pousse,
Esprits de sa fureur douce,
A ressusciter le joyeux mystere
De ses gayes orgies,
Par l'ignorance abolies....
O pere Evien!
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la souffreuse flambe,
Dedans l'antre Nysien,
Aux nysides tes nourrices,

Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baillé jadis à nourrir...
Dieu brise soucy!
O Nictelien!
O Semelien!
Demon aime-dance....

Quel jargon! Et à quel point l'amour du grec peut faire extravaguer les auteurs! Cependant il faut rendre justice à Baïf : ce jargon, ces mots forgés, ce galimathias ; tout cela, selon l'idée des anciens, est fort dithyrambique, et c'est dommage que cette pièce soit en françois.

On aura sans doute remarqué *les gayes orgies par l'ignorance abolies*. Baïf y avoit donc regret? Est-il difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes orgies?* Je crains bien que le bouc n'ait été sacrifié. A ce compte, il se fit en assez peu de temps un étrange changement. On étoit chrétien jusqu'à mettre mal-à-propos la religion de toutes les parties ; et voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir renouveller le paganisme. D'un côté, les comédiens de la passion ; de l'autre, le bouc et les dithyrambes : cela ne se ressemble guère ; cependant il y a peu d'années entre deux.

Jodelle a fait encore Didon, tragédie. Même constitution que Cléopatre, et peut-être encore

plus simple. Discours immenses, nulle action. Il a fait aussi deux comédies, Eugène et la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugène, afin que l'on ait une idée de la comédie de ce temps-là, et principalement des mœurs que l'on mettoit sur le théâtre.

Eugène est un abbé heureux et content, qui a marié à un sot, nommé Guillaume, une certaine Alix, qu'il a fait passer pour sa cousine. Alix avoit appartenu auparavant à Florimond, homme de guerre, qui l'avoit prise pour se consoler des rigueurs d'Hélène, sœur de l'Abbé; et l'Abbé ne savoit rien de ce qui s'étoit passé entre Florimond et Alix. Le petit ménage d'Alix et de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix et de l'Abbé, étoit fort tranquille, lorsque Florimond revient de la guerre. Il trouve qu'on lui a enlevé Alix, qu'Eugène l'a mariée à Guillaume. Il jette feu et flamme, donne cent coups à Alix, fait emporter de chez elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, et proteste bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu, un créancier de Guillaume, sachant que l'on enlève les meubles de chez lui, vient demander qu'on le paie; nouveau surcroît de mal. Enfin Eugène, fort effrayé des menaces du capitaine, imagine avec messire Jean, son chapelain et son confident, un moyen de remédier à tout. C'est qu'Hélène sa sœur, qui a été aimée de Florimond,

. . . Le reçoive en sa grace,
En jouissant elle le fasse.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé,
Entre quatre ou cinq seulement;
Et quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis? . . .

La chose proposée à Hélène, elle y consent:

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit-elle*)
Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun estime de ceux
Qui sont desja saints en la terre,
Contre ma renommée j'erre;
On me tiendra pour excusée,
Comme ayant été abusée,
Ainsi que femme y est sujette;
Et puis l'on dira, la pauvrette
N'osoit pas son frere esconduire. . .

Aussi bien, reprend-elle ensuite:

Si Florimond ne m'eût laissée,
Et qu'il n'eût Alix pourchassée,
La course du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugène et messire Jean lui disent que peut-être

Florimond l'épousera, qu'ils tâcheront de l'y amener; et elle leur répond :

Mais à quoy servent tant de coups,
Pour gagner ce qui est à vous!
Faut-il que gayement je vous die?
Je suis en mesme maladie;
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore je me sens à mon aise.

EUGÈNE.

O amour! que tu m'as aidé!
Aveugle, tu m'as bien guidé.
D'aise extresme mon cœur tresaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu, j'en vois faire ce saut.

Reste à Eugène à satisfaire Matthieu, créancier de Guillaume. Il lui vend une cure pour un de ses enfans, et une partie du prix est la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reste de l'argent, Eugène dit à Guillaume : Te voilà quitte; Florimond te rapportera tes meubles, et ne te fera plus de bruit; tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser je te décele :
J'aime ta femme, et avec elle
Je me couche le plus souvent.
Or je veux que doresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher :
Monsieur, je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous :
Je meure si j'y nuis en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

Après cela, ils sont tous contens, et s'en vont chez l'Abbé, où se font les noces d'Hélène, sans autre cérémonie qu'un souper que son frère donne à toute la compagnie.

Voilà assurément d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que personne en ait été scandalisé. Le siècle d'Henri II n'étoit pas délicat sur cette matière ; il faisoit profession de tout le libertinage que d'autres siècles dissimulent, et joignoit au mépris de la vertu celui des bienséances. Il est seulement étonnant que les ecclésiastiques n'aient pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faisoit d'eux dans Eugène ? Il falloit qu'ils fussent bien appliqués à jouir, lorsqu'ils méprisoient les bruits jusqu'à ce point-là.

Il me semble qu'Eugène vaut beaucoup mieux en son espèce que Cléopatre et Didon. Il y a beaucoup plus d'action et de mouvement ; le dialogue en est mieux entendu, il s'y trouve des choses très-plaisantes et très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réussi dans le comique que dans le tragique ? Cela pourroit venir de ce qu'il est le premier qui ait fait des tragédies, et non pas le premier qui ait fait des comédies. Il est de l'ordre que les commencemens en toute matière soient foibles et imparfaits. De plus, le talent d'imiter, qui nous est naturel, nous porte plutôt à la comédie, qui roule sur des choses de notre connoissance, qu'à la tragédie, qui prend des sujets plus éloignés de l'usage commun; et en effet, en Grèce aussi bien qu'en France, la comédie est l'aînée de la tragédie. Peut-être n'est-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques scènes comiques assez plaisantes; mille petits événemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous servir de modèle; et il est certain qu'ils ne font pas naître si aisément des scènes propres à la tragédie.

Etienne Jodelle n'a fait de pièces de théâtre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres sortes de poésies; et dans quelques-unes il a eu l'audace de jeûter avec Ronsard, en traitant les mêmes sujets. Un jour Pasquier disoit à Jodelle, (car ainsi vouloit-il être chatouillé), « que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle, » le matin, l'après-dîné Jodelle l'emporteroit sur » Ronsard ». Cependant, le même Pasquier, dans un temps où il n'étoit plus question de chatouiller

Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit sur lui : « Je » me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de » son nom en l'air comme de ses poésies ». Il paroît assez par l'événement, que Pasquier avoit le goût bon, et prophétisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une comédie, appellée le *Brave*, ou *Taille-Bras*, qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'hôtel de Guise, l'an 1567, en présence de Charles IX et de Catherine de Médicis. Il y avoit entre les actes des chants, dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi, et qui soit à sa louange; le second est pour la Reine-mère; le troisième pour Monsieur, qui fut depuis Henri II; le quatrième pour M. le Duc, c'est-à-dire le duc d'Alençon; et le cinquième pour Madame, c'est-à-dire Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour le théâtre. Il fit Médée, qui, au sentiment de Pasquier, *n'étoit point trop décousue, et toutes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méritoit.* Ce seroit une recherche également pénible et inutile de déterrer d'autres auteurs plus obscurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la singularité des sujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit une *comédie du Pécheur justifié par la Foi*, imprimée en 1561; et François de Chantelouve, chevalier de l'ordre

de S. Jean de Jérusalem, imprima à Paris, en 1575, la *tragédie de feu Gaspard de Coligny, jadis Amiral de France, contenant ce qui advint le 24e jour d'août 1572, avec les noms des personnages*. Ces deux pièces paroissent être de deux bons calvinistes; et il falloit un grand zèle pour accommoder au théâtre la *S. Barthélemi*, et, qui pis est, la prétendue *Justification du Pécheur par la Foi*.

Sous Henri III, parut Robert Garnier, manceau, lieutenant-général criminel au siége présidial et sénéchaussée du Maine, et ensuite conseiller au grand'conseil. Dès la seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, père de la tragédie françoise; et Ronsard, qui, par sa grande réputation, se trouvoit en état de distribuer la gloire aux autres auteurs, se fit juge de ce différend, et prononça par ce sonnet:

Le vieil Cothurne d'Euripide
Est en procès contre Garnier;
Et Jodelle, qui le premier
Se vante d'être le guide.

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte gosier
A beu de l'onde Aganippide.

S'il faut espelucher de près
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, et les vices,

Le sujet et le parler haut,
Et les mots bien choisis, il faut
Que Garnier paye les espices.

En ce temps-ci, on pourroit croire, par les termes de cet arrêt, que Garnier a perdu : c'est tout le contraire; celui qui gagnoit son procès payoit les épices; c'est-à-dire, dans la langue de ce temps-là, des confitures et des dragées; léger présent, que sa médiocrité faisoit accepter par les juges, et qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joie d'un plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronsard donne à Garnier, n'est rien. Garnier l'emporte sur Jodelle : et qu'est-ce que Jodelle en comparaison d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide, sur lesquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux esprits? Ils n'entendoient donc pas le grec, diront aussi-tôt nos savans. Ils ne l'entendoient pas. Qu'on en juge par leurs noms; Jean Daurai et Robert Etienne. Quels noms en fait de grec! Robert Etienne sur-tout. Voici comme il parle dans un sonnet qui n'est qu'une traduction d'un petit ouvrage latin de Daurat :

La Grèce eut trois auteurs de la muse tragique,
France plus que ces trois estime un seul Garnier;
Eschyle entre les Grecs commença le premier
A se faire admirer par son langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art poétique,
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique mestier;
Euripide à ces deux succédant le dernier,
Remplit de son renom toute la scène attique.

C'est lui dont les écrits sont si comblés de miel,
Qu'il semble, en les lisant, que les filles du ciel
Ayent versé leurs dons sur sa lèvre succrée.

Mais Garnier, l'ornement du théâtre françois,
Bien qu'il vienne après eux, les surpasse tous trois,
Et seul mérite avoir la branche aux trois sacrée.

Il est vrai que ces sortes d'éloges étoient faits par les amis de l'auteur, et destinés à orner le frontispice de ses ouvrages : mais quelle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui se croient habiles en grec, un éloge qui intéressât les Grecs, un éloge où il entrât des blasphêmes ?

Cependant, il faut dire la vérité ; ce Garnier, que ses amis mettoient au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronsard l'a fort bien décidé, plus de noblesse, d'élévation, de force que Jodelle ; mais la constitution de ses pièces n'est pas meilleure. Elles sont toutes aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, et conduites avec aussi peu d'art. Il n'en a fait que huit : *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, la *Troade*, *Antigone*, les *Juives*, *Bradamante*.

La tragédie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a assez de choses nobles, et quelquefois même touchantes. Il est vrai que, dans cet ouvrage, Garnier a été fort aidé par l'Écriture-sainte, dont il a emprunté la plupart de ses idées, et dont il a mis des morceaux en œuvre assez heureusement. Ce n'est pas que Garnier eût beaucoup d'art, mais c'est que l'Écriture-sainte a naturellement un sublime qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa préface de Bradamante : « Parce qu'il n'y a point de chœurs » comme aux tragédies précédentes, pour la dis- » tinction des actes, celui qui voudroit faire repré- » senter cette Bradamante, sera, s'il lui plaît, » averti d'user d'entre-mêts, et les interposer entre » les actes, pour ne les confondre, et ne mettre » en continuation de propos ce qui requiert quel- » que distance du temps ». Il falloit que l'on crût alors les chœurs bien indispensables, et que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expédient des violons.

A Garnier succéda Alexandre Hardy, parisien, l'auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le théâtre. Je dis en France, car il n'a fait que six cent pièces, et les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lopez de Vega. Dès qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup

coûté, ni la disposition de ses pièces non plus. Tous sujets lui sont bons. La mort d'Achille et celle d'une bourgeoise, que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également tragédie chez Hardy. Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisanne au lit, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt l'héroïne de la pièce est violée : tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant. Les premières caresses se font sur le théâtre ; et de ce qui se passe entre les deux amans, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici, pour sa singularité, la fin d'Elmire, tragi-comédie. Le sujet est tiré des méditations historiques de Camerarius, et est assurément faux. Pendant les croisades, le comte de Gleichen, seigneur allemand, prisonnier de guerre du sultan d'Égypte, est délivré par Elmire, fille du sultan, à condition qu'il l'épousera. Il étoit déja marié, et avoit laissé sa femme en Allemagne : mais dès qu'il est libre, il va à Rome, où il obtient dispense du pape pour épouser encore Elmire. Sans doute cette histoire a été imaginée par les luthériens, pour servir de réponse aux deux femmes du landgrave de Hesse : mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce sujet autant véritable que mémorable* ; et le beau, c'est la fin.

Comme on prévoit l'embarras que vont causer deux femmes à leur mari, le comte de Gleichen dit qu'outre la dispense, il a une seconde bulle du pape qui règle tout. Voici les termes dont il se sert:

L'église qui leur a mes faveurs départies,
Donne un dernier arrêt entre les deux parties;
Et la discrétion, remarquable au discours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts.
Chacune également possédera mon amé;
Et pour ce qui regarde une amoureuse flamme;
Leur ordre alternatif règle ce différend;
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux épouses se soumettent avec joie à cet arrêt, sur-tout l'ancienne, qui n'en espéroit pas tant; et c'est-là le dénouement de la pièce, dont assurément le nœud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vu.

Les personnages de Hardy se baisent volontiers sur le théâtre; et pourvu que deux amans ne soient point brouillés, vous le voyez sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'amour, Céphée et Clytie d'un côté, Athys et Ægine de l'autre, étant d'accord, Céphée dit à Clytie:

Or sus, premiers recevons le salaire;
Premiers en maux primons-les d'un baiser,
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clytie répond, avec la meilleure volonté du monde:

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille,
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file.
O doux baisers, et toy plus douce nuit,
Que ta clarté, ja desjà ne nous luit!

Athys et Ægine en font autant de leur côté, jusqu'à ce qu'enfin un vieux berger leur dit à tous:

Pour un moment modérez cette braise,
Vous baiserez chez moi plus à votre aise.

Dans une autre pièce, où deux amans, après s'être long-temps cherchés, se trouvent en présence d'un hermite, et se baisent autant que les règles du théâtre le demandoient en ce temps-là, n'est-il pas plaisant de faire dire au bon hermite:

Pasmé d'affection, l'un et l'autre se rend
Joye qui, dans mon ame, excessive s'épand;
Presque jusqu'à plorer. O Seigneur! que ta grace
Opere merveilleuse en cette terre basse!

Au milieu de ces amours, qui se traitent si librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les amans de Hardy appellent très-souvent leurs maîtresses, *ma sainte.* Ils se servent de cette expression, comme ils feroient de *mon ame, ma vie.* C'est une de leurs plus agréalables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là une espèce de culte? il n'y a que les idées du culte payen qui soient galantes. Le vrai est trop sérieux. On peut appeller sa maîtresse, *ma déesse*, parce qu'il n'y a point de déesse; et on ne

peut l'appeller *ma sainte*, parce qu'il y a des saintes.

Les bienséances étant aussi méprisées dans les ouvrages de Hardy, qu'on vient de voir qu'elles le sont, on peut juger que le reste ne va pas trop bien. Ses pièces ne sont pas de cette ennuyeuse et insupportable simplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui ; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les sujets en fournissent davantage ; mais ordinairement le poëte n'y met pas plus du sien.

Les chœurs commençoient à se passer. Il y a plusieurs tragédies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas régulièrement placés à la fin des actes ; ils entrent où ils peuvent, et deviennent souvent des personnages de la pièce. Dans Coriolan, il y a une scène du sénat et du peuple romain, qui font chacun un chœur ; et dans cet endroit, il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne sais pas trop bien comment cela s'exécutoit, à moins que l'on n'eût recours au coriphée des anciens.

Hardy suivoit une troupe errante de comédiens qu'il fournissoit de pièces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, et le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son théâtre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance et de cette facilité, je le renvoie à un auteur dramatique, nommé Magnon, qui, dans la préface de Jeanne de Naples, tragédie de sa façon, imprimée

en 1656, « dit que ces pièces lui coûtent presque
» moins de peine à les faire que l'on n'en prendra
» à les lire ; et pour te le faire voir, dit-il au lec-
» teur, je veux bien t'avertir, dans un temps où
» l'on croit être épuisé dans la façon d'un sonnet,
» que je projette un travail de deux cent mille vers,
» et d'autant de prose à proportion.... Mon entre-
» prise est de te produire en dix volumes, chacun
» de vingt mille vers, une science universelle, mais
» si bien conçue et si bien expliquée, que les bi-
» bliothèques ne te serviront plus que d'un orne-
» ment inutile. ».

Hardy commençoit à être vieux, et bientôt sa mort auroit fait une grande brèche au théâtre, lorsqu'un petit événement arrivé dans une maison bourgeoise d'une ville de province, lui donna un illustre successeur. Un jeune homme mène un de ses amis chez une fille dont il étoit amoureux ; le nouveau venu s'établit chez la demoiselle, sur les ruines de son introducteur. Le plaisir que lui fait cette aventure le rend poëte ; il en fait une comédie, et voilà le grand Corneille.

Cependant, de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, Corneille n'est pas, à la rigueur, le plus ancien. Mairet, dans sa préface du duc d'Ossone, imprimée en 1636, dit : « J'ai commencé de si bonne
» heure à faire parler de moi, qu'à ma 26ᵉ année,
» je me trouve le plus ancien de tous nos poëtes

» dramatiques. Je composai ma Chriséïde à 16 ans ; » au sortir de ma philosophie ; Sylvie, à 17..... Si » mes premiers ouvrage ne furent guère bons, au » moins on ne peut nier qu'ils n'aient été l'heureuse » semence de beaucoup d'autres meilleurs, produits » par les fécondes plumes de Rotrou, Scudéry, » Corneille et du Ryer, que je nomme ici suivant » l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire » après moi ».

La chronologie des pièces de théâtre est assez difficile à établir, parce qu'en ces temps-là on ne les imprimoit que plusieurs années après qu'on les avoit jouées ; et d'ailleurs on n'est jamais bien sûr d'avoir la première édition. Après cela, débrouille qui voudra la chronologie des rois Assyriens, ou les dynasties d'Égypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux pièces de Mairet ou de Rotrou, qui aient pu précéder la première de Corneille ; et ces pièces-là étoient dans le goût de Hardy, qui régnoit alors sur le théâtre. On en peut juger par la Sylvie, seconde pièce de Mairet, fameuse encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le dialogue de Philène et de Sylvie, tant récité par nos pères et nos mères, à la bavette. Ainsi, c'est à Corneille que commence le changement arrivé au théâtre, et je n'en écrirai plus l'histoire que par rapport à la vie de Corneille, qui va être mon principal objet.

VIE DE CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE nâquit à Rouen, en 1606; de Pierre Corneille, avocat du roi à la table de marbre, et de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore, avec éclat, dans les grandes charges. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût et sans succès: mais comme il avoit pour le théâtre un génie prodigieux, ce génie jusques-là caché, éclata bientôt; et cette légère occasion, que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espèce de contrainte.

Sa première pièce fut donc Mélite. La demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta longtemps dans Rouen le nom de Mélite, nom glorieux pour elle, et qui l'associoit à toutes les louanges que reçut son amant.

Mélite fut jouée en 1625, avec un grand succès. On la trouva d'un caractère nouveau; on y découvrit un esprit original; on conçut que la comédie

alloit se perfectionner ; et sur la confiance que l'on eut au nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne. La plupart des gens trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage, qui est fort médiocre, n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage, qui est assez beau, a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un degré de lumière qui lui est propre, et est monté, pour ainsi dire, à un certain ton d'esprit. Les esprits médiocres demeurent au-dessous du degré de lumière où est leur siècle : les bons esprits y atteignent ; les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur au secours

dont il s'est servi. Ainsi, deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les scènes plus agréables; sur-tout (et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques-là on n'avoit guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat: on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy, qui avoit ses raisons pour vouloir confondre

cette nouvelle espèce de comique avec l'ancienne, disoit que *Mélite étoit une assez jolie farce.*

On trouva que cette pièce étoit trop simple, et avoit trop peu d'événemens. Corneille, piqué de cette critique, fit Clitandre, et y sema les incidens et les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur du grand cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poëtes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces, qui n'attendent, pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs graces; la Nature est toujours prête à servir leurs goûts.

Le ministère du cardinal de Richelieu enfanta donc en même temps les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Tristan, les Scudery, les du Ryer, outre quelques vingt ou trente autres, dont les noms sont présentement si enfoncés dans l'oubli, que quand je les en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout aussi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le théâtre des

anciens, et à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa; mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas, témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans sa préface de *Clitandre*, imprimée en 1632. « Que si j'ai renfermé cette pièce (Clitandre) dans la règle d'un » jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir » point mis Mélite, ou que je me sois résolu à » m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-» uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent; » pour moi, j'ai voulu seulement montrer, que si » je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la con-» noître ».

Dans la préface de la *Veuve*, imprimée en 1634, il dit encore qu'il ne se veut pas trop assujettir à la sévérité des règles, ni aussi user de toute la liberté ordinaire sur le théâtre françois. « Cela sent » un peu trop son abandon, messéant à toutes » sortes de poëmes, et particulièrement aux dra-» matiques, qui ont toujours été les plus réglés ».

Mais Durval, dans la préface de son *Agarite*, imprimée en 1636, le prend bien sur un autre ton. Il se réjouit aux dépens de ces pauvres règles de l'unité de lieu et des vingt-quatre heures; il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif et agréable sur cette matière. Ne croyons pas que le vrai soit

» nant, pour se faire croire excellent poëte, il faut
» être né dans la Normandie. *Il convient qu'elle*
» avoit fait admirer le grand cardinal du Perron,
» Bertaut et Malherbe, et à cette heure de Bois-
» robert, Scudery, Rotrou, Corneille, Saint-
» Amand et Bensetade. *Mais ensuite il prétend*
» *que l'Anjou* n'est pas situé au-delà du cercle
» polaire ni dans les déserts d'Arabie, et ne ressem-
» ble pas à ces isles qui ne sont habitées que de
» magots, de monstres et de barbares ». Enfin, il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou, jusqu'aux restes des amphithéâtres des Romains. Il est assez remarquable qu'il y ait eu un temps où l'on se soit cru obligé de faire ses excuses au public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ce temps-là la tragi-comédie étoit assez à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assez mauvais tragique avec du comique, qui ne valoit guère mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines pièces toutes sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plupart des sujets étoient d'invention, et avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces pièces de longs argumens qui les expliquoient.

Le théâtre étoit encore assez licencieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le *Clitandre* de Corneille, Caliste vient trouver

Rosidor au lit : il est vrai qu'ils doivent être bientôt mariés ; mais un honnête spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Aussi cette scène ne se trouve que dans les premières éditions de la pièce. Rotrou, en dédiant au Roi la *Bague de l'Oubli*, sa seconde pièce, se vante d'avoir rendu sa muse *si modeste, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, et que d'une profane il en a fait une religieuse* ; et dans sa *Céliane*, qui est faite deux ans après, on voit une Nise dans le lit, dont l'amant là vient trouver, et n'est embarrassée que dans le choix des faveurs qui lui sont permises ; car il y en a quelques-unes réservées pour le temps du mariage. A la fin, l'amant se détermine ; et comme il a délibéré long-temps, il jouit long-temps aussi de ce qu'il a préféré. Nise a le loisir de dire vingt vers, au bout desquels seulement (car cela est marqué en prose à la marge) Pamphile tourne le visage du côté des spectateurs. Il semble que cette muse, qui s'étoit fait religieuse, se dispensoit un peu de ses vœux, ou, pour mieux dire, on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la sagesse des vingt vers que dit Nise dans le temps qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matière et à la louange de l'esprit. « C'est l'esprit » qu'il faut aimer, dit-elle ; il n'y a que lui digne

» de nos flammes : si vous baisez mes cheveux, » mes cornettes en font autant ». Et Pamphile, qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours, dit pourtant à la fin, que sans *ce louable entretien*, il seroit mort de plaisir ; tant la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les pièces de ce temps-là, que de pareilles libertés. Les sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célèbre *Sophonisbe* de Mairet, lorsque Massinisse et Sophonisbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Syphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe l'*adultère* et l'*impudicité*, grosses paroles, qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le théâtre étoit sur ce pied-là, *Lucrèce* n'étoit pas un sujet à rebuter ; aussi du Ryer l'a-t-il traité sans scrupule. Rotrou a fait une *Chrisante*, qui est une autre héroïne violée par un capitaine romain, dont elle est prisonnière. Aujourd'hui ces sujets-là ne seroient pas soufferts. Est-ce que nos mœurs sont plus pures ? il est bien sûr que non. C'est seulement que nous avons l'esprit plus raffiné. L'esprit seul suffit pour nous donner le goût des bienséances ; mais le goût de la vertu, c'est autre chose. Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille, est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage

établi; mais il y résista aussi-tôt après; et depuis *Clitandre*, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages. Tout ce qui y reste de l'ancien excès de familiarité, dont les amans étoient ensemble sur le théâtre, c'est le tutoiement. Le tutoiement ne choque pas les bonnes mœurs; il ne choque que la politesse et la vraie galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime, soit toujours respectueuse; mais aussi il est quelquefois permis au respect d'être un peu familier. On se tutoyoit dans le tragique même aussi bien que dans le comique; et cet usage ne finit que dans l'Horace de Corneille, où Curiace et Camille le pratiquent encore. Naturellement le comique a dû pousser cela un peu plus loin, et à son égard le tutoiement n'expire que dans le *Menteur*.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de son siècle, prit tout-à-coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité, il fut secouru par Sénèque; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Ensuite il retomba dans la comédie; et, si j'ose dire ce que je pense, la chûte fut grande. L'illusion comique dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse pas par ses agrémens, sa bizarrerie et son irrégularité.

Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse, et le grand Mogol, et qui, une fois en sa vie, avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Les caractères outrés ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentoient-ils ? et à qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là, pour les rendre plaisantes ? En vérité, ce seroit nous faire trop d'honneur. Desmarets, qui a fait une comédie toute de ce genre, et pleine de fous qu'on n'a jamais vus, dit pourtant dans la préface, « qu'il » n'y a rien de si ordinaire que de voir des idiots » s'imaginer qu'ils sont amoureux, sans savoir bien » souvent de qui ; et, sur le récit qu'on leur fait » de quelque beauté, courir les rues, et se per- » suader qu'ils sont extrêmement passionnés, sans » avoir vu ce qu'ils aiment. *Il nous assure aussi* » *qu*'il y a beaucoup de filles éprises de certains » héros de roman, pour l'amour desquels elles » méprisoient tous les vivans ». Il falloit que la nature fût encore bien inconnue, lorsque ces caractères-là plaisoient sur le théâtre ; et les auteurs qui s'imaginoient avoir vu communément de ces sortes de folies par le monde, étoient eux-mêmes d'un caractère bien surprenant.

Après l'illusion comique, Corneille se releva

plus grand et plus fort qu'il n'avoit encore été, et fit le *Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que le *Cid*; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit, dans son cabinet, cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne et la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand; et par une exactitude flamande, on l'avoit rendue vers pour vers. Elle étoit en Italien, et, ce qui est plus étonnant, en Espagnol. Les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson, dans sa belle histoire de l'Académie françoise, dit qu'en plusieurs provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtoient pas, et à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point; il y vouloit joindre encore

celle de faire des comédies; et que l'on ne croie pas qu'il s'en tînt-là. En même temps qu'il faisoit des comédies, il se piquoit de faire de beaux livres de dévotion. Les livres de dévotion ne l'empêchoient pas de songer à plaire aux dames par les agrémens de sa personne. Malgré sa galanterie, il prétendoit passer pour savant en hébreu, en syriaque et en arabe, jusques-là qu'il voulut acheter cent mille écus la *Polyglotte* de le Jay, pour la mettre sous son nom. Enfin, en fait de gloire, il embrassoit tout ce qui paroît le plus se contredire: génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, et s'attiroient presque du respect aussi bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'est-à-dire celle de poëte, le rendit jaloux du *Cid.* Il avoit eu part à quelques pièces qui avoient paru sous le nom de Desmarets son confident, et, pour ainsi dire, son premier commis dans le département des affaires poétiques. On prétend que le cardinal travailla beaucoup à *Mirame*, tragédie assez médiocre, et qui emprunte son nom d'une princesse assez mal moriginée. « Il témoigna, dit » Pelisson, des tendresses de père pour cette » pièce, dont la représensation lui coûta deux ou » trois cent mille écus, et pour laquelle il fit bâtir » cette grande salle de son palais, qui sert encore » aujourd'hui à ce spectacle. Aussi est-elle intitulée :

» *Ouverture*

Ouverture du Palais Cardinal. J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette pièce, ou plutôt à celui que l'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt, transportoient le cardinal hors de lui-même; que tantôt il se levoit et se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'assemblée; tantôt il imposoit silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'histoire de l'Académie, un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'auteur, et en même temps de sa grandeur d'ame à l'occasion de la *grande pastorale* dont il avoit fourni le sujet, et fait beaucoup de vers. Il avoit donné le plan et l'intrigue des *Thuileries* et de l'*Aveugle de Smyrne*, pièce dont il fit faire les cinq actes à cinq auteurs différens, qui furent de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoille et Rotrou. Le plus grand mérite de ces comédies consiste dans le nom de l'inventeur et la singularité de l'exécution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerois volontiers le cardinal d'avoir aussi eu part à l'*Europe* de Desmarets. C'est une allégorie politique. Francion et Ibère sont amoureux d'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hautaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibère et Francion, quoiqu'amans de la reine

Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, quand on a ôté le voile de l'allégorie, se trouvent être les places de Clermont, Stenay et Jametz. Toute la pièce est de ce caractère, qui sent bien le ministre poëte. Le cardinal qui, par ses galanteries, avoit obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes.

Quand le *Cid* parut, le cardinal en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et se mit à leur tête. De Scudery publia ses observations sur le *Cid*, adressées à l'Académie françoise, qu'il en fait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitoit puissamment contre la pièce accusée : mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, qui étoit son bienfaiteur ? car il récompensoit, comme ministre, ce même mérite, dont il étoit jaloux comme poëte ; et il semble que cette grande ame

ne pouvoit pas avoir de foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie françoise donna ses sentimens sur le *Cid*, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit, et à la passion du cardinal, et à l'estime prodigieuse que le public avoit conçue de cet ouvrage. Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts du *Cid*, et le public en le reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges. Corneille ne répondit point à la critique. *La même raison*, disoit-il, *qu'on a eue pour la faire, m'empêche d'y répondre.* Cependant le *Cid* a survécu à cette critique. Toute belle qu'elle est, on ne la connoît presque plus, et il a encore son premier éclat.

Le même hiver qui vit paroître le *Cid*, vit paroître aussi la *Marianne* de Tristan, autre ouvrage célèbre, et qui s'est maintenu sur le théâtre presque jusqu'au temps présent. Je parle des cent ans qui se sont écoulés depuis ce temps-là, à-peu-près comme je parlerois des deux mille ans qui nous séparent des Grecs. En effet, si l'on considère quel nombre prodigieux de tragédies sont oubliées pour jamais, et combien le goût a changé, il est presque aussi glorieux à une pièce de s'être conservée sur le théâtre pendant ces cent ans ou en-

viron, qu'il l'est à celles des Grecs de s'être conservées deux mille ans dans les bibliothèques; car un livre subsiste plus facilement dans une bibliothèque, qu'une pièce sur le théâtre.

Nous voici dans le bel âge de la comédie, et dans toute la force du génie de Corneille. Après avoir, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans l'*Horace*; enfin, il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polieucte*, au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étoient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les véritables règles du poëme dramatique, et découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens discours qui sont à la tête de ses comédies. De-là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polieucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandoit la bienséance et la grande réputation que l'auteur avoit déja : mais quelques jours après, de Voiture vint trouver Cor-

neille, et prit des tours forts délicats pour lui dire que *Polieucte* n'avoit pas réussi comme il pensoit; que sur-tout le christianisme avoit extrêmement déplu. Corneille alarmé voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entre eux, qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais acteur. Étoit-ce à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit *Polieucte*; ensuite vint le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le *Menteur* soit très-agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pièces, c'étoit l'intrigue et les incidens, erreur de nom, déguisemens, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissoient pas d'être fort plaisantes et pleines d'esprit; témoin le *Menteur* dont nous parlons, *dom Bertrand de Cigaral*, le *Geolier de soi-même*: mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue; on ne songeoit point aux mœurs et aux caractères; on alloit chercher bien loin les sujets de rire dans des évé-

nemens imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisoit point de les aller prendre dans le cœur humain, qui en fourmille.

Molière est le premier, parmi nous, qui les ait été chercher-là, et qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille. Comme le *Menteur* eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une suite qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là, il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même-temps le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du *Menteur* succéda *Rodogune.* Il a écrit quelque part, que pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre *Rodogune* et *Cinna ;* et ceux à qui il en a parlé ont démêlé, sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour *Rodogune.* Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela ; mais peut-être préféroit-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté ; car il fut plus d'un an à disposer le sujet : peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour

moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre *Rodogune* et *Cinna*; il me paroît aisé de choisir entre elles, et je connois une pièce de Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le souvenir d'une autre *Rodogune* que fit Gilbert sur le plan de celle de Corneille, qui fut trahi en cette occasion par quelque confident indiscret. Le public n'a que trop décidé entre ces deux pièces, en oubliant parfaitement l'une.

Après *Horace*, *Cinna* et *Polieucte*, il se trouve quelqu'un qui s'engage, de gaieté et de cœur, à un combat contre Corneille. En vérité, le courage et l'intrépidité d'auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les examens de Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *dom Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède* et de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* et *dom Sanche d'Aragon* réussirent fort peu, et pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne peut souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution; et si le public étoit devenu si délicat, à qui Corneille devoit-il s'en prendre, qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à *dom Sanche d'Aragon*

un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la cour ; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume, fut encore plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avoit été dans *Théodore*. Ce bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçoit dans une petite préface assez chagrine, qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie et des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination (et ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde) ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse et la dureté; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent par-là plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la

grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément, par les années, je ne sais quoi de dur et de sec. C'est à-peu-près ce qui arriva à Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie; mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi, dans *Pertharite* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que, par cette action, il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères Jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, et sans doute aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point le plus grand charme de l'*Imitation*

de Jésus-Christ, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui étoit naturelle à Corneille, et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa douze ans, pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'*Imitation* en vers : mais enfin, sollicité par Fouquet, qui négocia en surintendant des finances, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. Le surintendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe*. Corneille son frère prit *Camma*, qui étoit le second, et le traita avec beaucoup de succès. Je ne sais quel fut le troisième.

La reconciliation de Corneille et du théâtre fut sincère. *Œdipe* réussit fort bien. La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion du mariage du Roi; et c'est la plus belle pièce en machines que nous ayions. Les machines, qui sont ordinairement

étrangères à la pièce, deviennent, par l'art du poëte, nécessaires à celle-là : tout le merveilleux que la fable peut fournir, y est dans toute sa pompe; sur-tout le prologue doit servir de modèle à tous les prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce comme les anciens, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* et *Sophonisbe.* Dans cette première pièce, la grandeur romaine éclate avec toute sa dignité; et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes, qui ont de grands intérêts à démêler, est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. Pour *Sophonisbe*, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet. Voilà l'effet des réputations. La *Sophonisbe* de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion et de Lelius avec Massinisse. Mais que diroit-on si on voyoit aujourd'hui une reine mariée écrire un billet galant à un homme qui ne songe point à elle? Que diroit-on si on voyoit ses deux confidentes observer l'effet des coquetteries qu'elle fait à Massinisse pour l'engager, et se dire l'une à l'autre :

Ma compagne, il se prend. . . . . .
La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de Corneille; puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander, qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après *Agésilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

Depuis son retour au théâtre, il y paroissoit, avec éclat, des pièces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse, ni l'élévation des sentimens portés jusques dans l'amour qui y dominoit; c'étoit un amour plus tendre, plus simple et plus vif, des sentimens dont le modèle se trouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés, et presque sans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis, une versification très-agréable, et dont l'élégance ne se démentoit jamais, un jeune auteur dont le style étoit plus jeune aussi: voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Il y eût un dont la voix devoit être d'autant plus comptée, que ce n'étoit pas seulement un écrivain très-célèbre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit parfaitement libre, puisqu'il vivoit en Angleterre, privé de sa patrie. De Saint-Évremond publia une dissertation sur l'*Alexandre* de Racine; et là il s'élève vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui ressemble, et qui n'avoit refusé ses applaudissemens à Corneille dans sa *Sophonisbe*, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractère de la fille d'Asdrubal; au lieu que Mairet en avoit fait, avec beaucoup de succès, une coquette ordinaire. « Corneille, ajoutoit de Saint-Évremond, » est presque le seul qui ait le bon goût de l'an- » tiquité; il a surpassé nos auteurs, et s'est peut- » être ici surpassé lui-même ».

Corneille ne manqua pas de remercier de Saint-Évremond d'un suffrage aussi glorieux que le sien, et aussi hautement déclaré. « Vous m'avez pris par » mon foible, lui dit-il dans sa lettre; cette *So-* » *phonisbe*, pour qui vous marquiez tant de ten- » dresse, a la meilleure part à la mienne. . . . . . » Vous confirmez ce que j'ai avancé sur la part que » l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et » sur la fidélité avec laquelle nous devons conserver » à ces vieux illustres les caractères de leur temps,

» de leur nation et de leur humeur. J'ai cru jus-
» qu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée
» de foiblesses pour être la dominante dans une
» pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'orne-
» ment, et non pas de corps.... Nos doucereux
» et nos enjoués sont de contraire avis ; mais vous
» vous déclarez du mien ». Il y a encore dans cette lettre ces paroles assez remarquables : « Vous
» m'honorez de votre estime en un temps où il
» semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser
» aucune. Vous me soutenez quand on se persuade
» qu'on m'a battu ».

Il est vrai qu'il s'étoit formé un *parti* contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* et les *enjoués*, et toutes celles pour qui ils l'étoient, composoient une grande partie de Paris et de la cour ; et ils ne se contentoient pas d'élever le nouvel auteur qui le méritoient, ils vouloient l'élever sur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient, et par le nombre, et par un certain bruit confus et imposant qu'ils savent si bien faire dans le besoin. On ne négligeoit rien pour grossir ses troupes ; et c'étoit toujours un avantage que de les grossir : on mettoit en œuvre toutes les petites adresses qui peuvent aider une réputation naissante, et hâter le vol de la renommée ; on employoit contre le redoutable ennemi jusqu'aux traits d'un fameux satyrique, exercé

à foudroyer glorieusement de mauvais auteurs. Pendant ce tumulte et cette espèce de sédition contre une autorité légitime, Corneille se tenoit retranché dans son cabinet, sans être presqu'autrement connu du monde que par son nom, sans protecteurs puissans déclarés en sa faveur, sans partisans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-même, ne s'y fiant peut-être pas assez, mais certainement hors d'état, et même incapable de lui prêter aucuns secours étrangers.

Il vit le goût du siècle se tourner entièrement du côté de l'amour le plus passionné et le moins mêlé d'héroïsme ; mais il dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle, qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Henriette-Anne d'Angleterre, princesse fort touchée des choses d'esprit, et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeurera la victoire? au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulcherie*, *Surena*, tous deux, sans comparaison, meilleure que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulcherie est de ceux que lui seul savoit faire; et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian; qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans *Surena* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles et imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siècle; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu; n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après

Après *Surena*, qui fut jouée en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre, mais non pas à l'amour de ses ouvrages, et quand il vit, en 1676, que le Roi avoit fait représenter de suite, devant lui à Versailles, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe*, *Rodogune*, son feu poétique se réveilla, et s'écria :

Est-il vrai, grand Monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, et retrouvent leur place ;
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?
Achève ; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre père ;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe et Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;
Et ce choix montreroit qu'Othon et Surena
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie ;
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent ;
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent.
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages !

Cependant il est certain que ces derniers ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître sur le théâtre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées et mal amenées. Nous pouvons faire ici, en passant, un petit commentaire sur ce qu'il dit, que *Bérénice enfin trouveroit des acteurs*. C'est qu'en effet sa *Bérénice* ne fut jouée que par de mauvais comédiens, parce que sa rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débarrassé du théâtre, sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuèrent toujours de plus en plus, et la dernière année de sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit, et si long-temps. Il mourut le premier octobre 1684.

Il étoit doyen de l'Académie françoise, où il avoit été reçu l'an 1647.

Comme c'est une loi dans cette Académie, que le directeur fait les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son directorat, il y eut une contestation de générosité entre Racine et l'abbé de Lavau, à qui feroit le service de Corneille, parce qu'il paroissoit incertain sous le directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au juge-

ment de la compagnie, l'abbé de Lavau l'emporta, et de Benserade dit à Racine : « Si quel-
» qu'un pouvoit prétendre à enterrer Corneille,
» c'étoit vous ; vous ne l'avez pas fait ».

Ce discours a été pleinement vérifié. Le temps a calmé l'agitation des esprits sur ce sujet, et a enfin amené une décision qui paroît généralement établie. Corneille a la première place, Racine la seconde : on fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus ou un peu moins grand. C'est-là ce qui se trouve en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre : mais si on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été, si Corneille n'eût pas été avant lui ; il est certain que Corneille a été par lui-même.

Ici, j'avertis le lecteur que cette vie de Corneille ayant été déja imprimée, en 1702, dans l'histoire de l'Académie françoise, par l'abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à-peu-près que j'y parlois, mais beaucoup trop succinctement, d'un grand nombre de petites pièces faites par Corneille, sur divers sujets. Depuis ce temps-là, on a recueilli, avec soin et avec goût, ces différentes pièces, dont on a fait un volume à la suite de son théâtre, réimprimé en 1738 ; et je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matière, tant au vo-

lume qui contient les pièces que je n'eusse pas mises, du moins en entier, qu'à une préface judicieuse et bien écrite, où l'on trouvera de plus des traits historiques que je ne savois pas. L'auteur y doute d'un fait que j'avois avancé : j'avoue que son doute seul m'ébranle ; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement ; et il dit au cardinal qu'il aimoit passionnément une fille du lieutenant-général d'Andely en Normandie, et qu'il ne pouvoit l'obtenir de son père. Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il a épousé Marie de

Lamperière, fille de cet officier. La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen, il fut si malade, que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort; et j'ai lu une pièce sur cette fausse mort, dans les poésies latines de Ménage. Un pareil sujet étoit bien fait pour tenter les poëtes.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donné de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cent vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du père de la Rue, jésuite, sur les campagnes de 1667 et de 1672, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins; il en fit sur la campagne de Flandres, en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs poëtes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avoit traduit sa première scène de *Pompée* en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il

n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la *Thébaïde.* Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en trouver quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit; et, pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'hu-

meur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond, il étoit très-aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière et indépendante; nulle souplesse, nul manège; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habilité ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir : mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité et de droiture naturelle, il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses

pièces de théâtre; et ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

PARALLÈLE DE CORNEILLE ET DE RACINE.

1693.

I. CORNEILLE n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider. *Racine* a eu *Corneille*.

II. *Corneille* a trouvé le théâtre françois très-grossier, et l'a porté à un haut point de perfection. *Racine* ne l'a pas soutenu dans la perfection où il l'a trouvé.

III. Les caractères de *Corneille* sont vrais, quoiqu'ils ne ne soient pas communs. Les caractères de *Racine* ne sont vrais que parce qu'ils sont communs.

IV. Quelquefois les caractères de *Corneille* ont quelque chose de faux à force d'être nobles et singuliers. Souvent ceux de *Racine* ont quelque chose de bas, à force d'être naturels.

V. Quand on a le cœur noble, on voudroit ressembler aux héros de *Corneille*; et quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de *Racine* nous ressemblent.

VI. On rapporte des pièces de l'un, le desir d'être vertueux, et des pièces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses foiblesses.

VII. Le tendre et le gracieux de *Racine* se trouvent quelquefois dans *Corneille*; le grand de *Corneille* ne se trouve jamais dans *Racine*.

VIII. *Racine* n'a presque jamais peint que des François, et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle, et d'autres nations. On voit dans *Corneille* toutes les nations, et tous les siècles qu'il a voulu peindre.

IX. Le nombre des pièces de *Corneille* est beaucoup plus grand que celui des pièces de *Racine*, et cependant *Corneille* s'est beaucoup moins répété lui-même que *Racine* n'a fait.

X. Dans les endroits où la versification de *Corneille* est belle, elle est plus hardie, plus noble, plus forte, et en même temps aussi nette que celle de *Racine*; mais elle ne se soutient pas dans ce degré de beauté, et celle de *Racine* se soutient toujours dans le sien.

XI. Des auteurs inférieurs à *Racine* ont réussi après lui dans son genre; aucun auteur, même *Racine*, n'a osé toucher après *Corneille* au genre qui lui étoit particulier.

REMARQUES

SUR QUELQUES COMÉDIES D'ARISTOPHANE, SUR LE THÉATRE GREC, &c.

LES Grecs sont harangueurs et rhéteurs jusques dans leurs tragédies. Vous voyez presque toujours deux personnages qui devroient se dire des choses vives et souvent interrompues, faire chacun un long discours qui a exorde, preuves et péroraison, et où l'un résume tranquillement tout ce qu'a dit l'autre.

Ces mêmes tragiques ont des lieux communs sans fin, et souvent mal placés, et qui ne s'appliquent pas si bien aux personnages qu'aux Athéniens, pour lesquels je ne doute point qu'ils ne fussent faits : mais il n'y avoit pas beaucoup d'art à cela.

Je voudrois bien savoir comment on me justifieroit les reproches violens qu'*Admète*, dans *Alceste*, fait à son père *Phérès*, sur ce qu'il n'a pas voulu mourir pour lui. Il falloit que les Grecs fussent encore bien barbares, du temps qu'ils trouvoient cela beau.

Encore dans *Alceste*, il y a une description d'*Hercule* arrivé chez *Admète*, et qui aussi-tôt se met à faire bonne chère. Cette description est si burlesque, qu'on diroit d'un crocheteur qui est de confrairie. Je ne sais quelle idée les Grecs avoient d'*Hercule*, ou comment étoient faites leurs réjouissances.

On ne sait ce que c'est que le *Prométhée d'Eschille*. Il

n'y a ni sujet ni dessein, mais des emportemens fort poétiques et fort hardis. Je crois qu'*Eschile* étoit une manière de fou qui avoit l'imagination très-vive et pas trop réglée.

Le *Plutus* est fort bon. Il y a des choses aussi plaisantes que *Molière* en ait fait.

Aristophane paroît en un endroit s'y plaindre de ce qu'il n'y avoit point de médecins à Athènes, parce que la médecine n'y étoit pas estimée.

Il falloit que les Athéniens ne fussent pas trop dévôts; car cela se jouoit devant eux, et les dieux sont traités dans cette comédie assez cavalièrement. *Mercure* vient se plaindre de ce qu'ils meurent tous de faim, depuis que *Plutus* a recouvré la vue, parce que tout le monde étant riche, on ne fait plus de sacrifices. Il pousse la chose jusqu'à demander un emploi chez *Chremile*, quel qu'il soit, du moins pour avoir de quoi manger. Il y a encore un endroit où *Aristophane* décrit fort plaisamment la friponnerie du prêtre d'*Esculape*, qui ayant éteint les lumières dans le temple, venoit ramasser et mettre dans un grand sac tout ce qu'on avoit offert au dieu; et *Carion*, pour imiter le prêtre, mange la bouillie d'une vieille qui étoit auprès de lui. Les scènes de cette autre vieille qui entretenoit un jeune homme, sont merveilleuses. Les scènes de la *Pauvreté* ne me plaisent guère; elles font même un mauvais effet, à quoi *Aristophane* n'a pas pris garde; car la *pauvreté* fait voir des inconvéniens très-solides à l'égalité des biens, et on ne répond point à ses raisons; cela est cause que je ne suis pas si aise que *Plutus* ait recouvré la vue. Je le serois tout-à-fait sans cela; tous les effets qu'on en voit sont agréables.

Les *Nuées* eussent été bonnes contre un sophiste; mais

Le dessein de cette pièce est pourtant fort plaisant. *Strepsiade* est le vrai *gentilhomme bourgeois*, par la difficulté qu'il a d'apprendre, par ses méprises continuelles, et par la naïveté avec laquelle il rend ce qu'il a appris. Il ressemble fort aussi à *George Dandin*, quand il se plaint d'avoir épousé une femme de la ville, lui qui étoit un homme de la campagne. Les niaiseries qu'on fait faire à *Socrate* sur la mesure du saut de la puce, sont très-ridicules; mais je ne crois pas que cela fût fondé. *Aristophane* dit beaucoup de bien de lui dans un chœur, et se plaint de ce que tous les comiques ne savoient point d'autre chanson que d'attaquer ce pauvre *Hyperbolus*. Je n'aime point ces deux personnages, dont l'un est le discours véritable, et l'autre le discours sophistique. Les personnages allégoriques ou métaphysiques ont fort mauvaise grace parmi ceux qui sont vivans, mais principalement ces deux discours-là; ils disent pourtant de bonnes choses. *Aristophane* reproche à son siècle la délicatesse de se servir de bains chauds.

Les *Grenouilles* sont faites de deux morceaux, qui ne se ressemblent point. L'un est tout de plaisanteries et de jeux de théâtre sur le voyage de *Bacchus* aux enfers; les différentes réceptions qu'on lui fait, et ses continuels changemens d'habits avec *Xanthias*, font un effet fort agréable: ce seroit encore toute autre chose dans l'action; je n'ai rien vu de meilleur pour le jeu de théâtre. L'autre morceau de *Grenouilles* est tout de critique. *Euripide* reproche à *Eschile* ses grands mots forgés à plaisir, l'enflure et l'obscurité de son style, une *Niobé*, qui étoit tout un acte sur le théâtre, sans parler. *Eschile* reproche à *Euripide* qu'il est grand causeur et sophiste; qu'il a un style mou; qu'il n'a pas fait comme lui des *Perses* et des *Sept devant Thèbes*, non pas contre *Socrate*, qui n'étoit rien moins que sophiste.

qui étoient des tragédies mâles, et capables d'animer les citoyens aux grandes choses; mais qu'il a représenté des *Sténobées* et des *Phèdres*, caractères vicieux et de mauvais exemple. Il dit que quoique ces histoires, à la vérité, soient connues de tout le monde; un poëte n'en doit pourtant pas réveiller le souvenir; que pour lui, il ne croit pas avoir mis sur le théâtre une femme amante. Il me semble que *Corneille* et *Racine* pourroient à-peu-près faire ensemble les mêmes scènes que font *Eschile* et *Euripide*. *Euripide* est encore bien blâmé par *Eschile*, de ce qu'il habilloit quelquefois ses héros de haillons, afin qu'ils fissent plus de pitié au peuple. Ensuite ils vont jusqu'à critiquer quelques vers l'un de l'autre. *Eschile* prétend faire voir que tous les prologues d'*Euripide* sont sur le même ton. *Euripide* en commence vingt, et à tous *Eschile* leur fait convenir le ληκύθιον ἀπώλεσεν. On ne sait bonnement ce que cela veut dire. M. *Blondel* m'a dit qu'il soupçonnoit que ληκύθιον ἀπώλεσεν étoit le refrain de quelque chanson de ce temps-là, comme *landeriri*, *landerirette*; et que comme cela revenoit toujours à la fin de la chanson, *Eschile*, en remettant toujours par-tout ληκύθιον ἀπώλεσεν, marquoit l'uniformité des prologues d'*Euripide*.

Selon *Aristophane*, voici l'ordre des tragiques grecs; *Eschile*, *Sophocle*, *Euripide*. Il est fort plaisant de faire mettre dans des balances des vers d'*Eschile* contre des vers d'*Euripide*, et de faire que ceux d'*Eschile*, qui sont forts et nombreux, et composés de grands mots, l'emportent sur ceux d'*Euripide*, qui sont foibles et minces, mais plus peignés.

Les *Cavaliers* sont un peu ennuyeux, parce que c'est toujours la même chose; toujours la dispute de *Cléon* et d'*Agoracrite*, toujours des scènes d'injures de l'un contre

l'autre. Mais, à cela près, cette pièce-là est une satyre fort plaisante de la facilité qu'avoit le peuple d'Athènes à se laisser gouverner par des gens de rien et par des fourbes; car *Cléon*, qui gouvernoit alors, étoit tanneur; et *Aristophane*, pour lui donner un rival digne de lui, lui oppose un charcutier. Toutes les qualités qu'il trouve à ce charcutier pour être le premier homme de la république, comme d'être ignorant, accoutumé à couper et à trancher de tort et de travers, à survendre sa marchandise, à brouiller tout dans les boudins qu'il fait, tout cela est très-bien imaginé. J'aime bien encore les contestations de *Cléon* et d'*Agoracrite*, à qui criera le plus haut et sera le plus méchant, les caresses et les présens qu'ils font au peuple, &c. L'un lui apporte une casaque, l'autre un habit entier; l'un des gâteaux, l'autre une soupe, &c. Ce gâteau à la lacédémonienne que *Démosthène* dit qu'il avoit préparé, et que *Cléon* lui a dérobé, représente fort bien l'affaire de *Pyle*. *Cléon* est encore bien comparé aux nourrices qui mâchent du pain pour leurs enfans, mais qui en avalent trois fois plus qu'elles ne leur en donnent. Je m'étonne que le peuple d'Athènes, qui étoit maître absolu, souffrît qu'on le jouât en sa présence, qu'on l'appellât mille fois sot et imbécile, et qu'on lui fît voir qu'on le menoit par le nez tant qu'on vouloit, et qu'on le prenoit par des niaiseries comme un enfant. Bon pour lui en faire des remontrances sérieuses, à la manière de celles que lui faisoit l'orateur *Démosthène*: mais des plaisanteries de théâtre, c'est autre chose.

Ce vers d'*Euripide*:

> Ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ', ἡ δὲ φρὴν ἀνώμοτος,

a été raillé par les comiques de ce temps-là, et *Platon* a sçu en plaisanter d'une manière qui le condamne. Cette

distinction de la langue et de la volonté, et cette adresse du détour de l'intention, paroissoit une chose dangereuse à enseigner au peuple, quoique ce ne fût que dans une tragédie. Ces casuistes anciens étoient bien plus rigoureux que les nôtres.

A propos de cas de conscience, *Cicéron*, dans les *offices*, dit que s'il y a cherté de bled à *Rhodes*, et qu'un marchand qui y en porte d'*Alexandrie*, rencontre sur la mer d'autres vaisseaux chargés de bled qui vont à *Rhodes*, et qu'il arrive plutôt qu'eux, il est obligé de dire aux *Rhodiens* qu'il leur vient encore du bled, et de ne vendre le sien que sur ce pied-là. Ces décisions-là sont pis que jansénistes.

Les *Arcananiens* ne me plaisent point trop. Le meilleur est l'opposition des préparatifs que fait *Lamachus* pour s'armer, et de ceux que fait *Dicéopolis* pour un repas. C'est encore un endroit fort plaisant que celui où ce *Dicéopolis*, qui veut haranguer le peuple, va prier *Euripide* de lui prêter les haillons dont il avoit habillé *Télèphe*, afin que la harangue fît plus d'effet. *Euripide*, à qui on demande l'une après l'autre toutes les pièces de l'équipage d'un gueux, se plaint qu'on lui ôte toute une tragédie. Il est remarquable que, selon *Aristophane*, la guerre du *Péloponnèse* vient de ce que de jeunes Athéniens, qui avoient bu, allèrent à *Mégare* enlever la courtisanne *Simætha*; et que ceux de *Mégare*, pour se venger, enlevèrent deux demoiselles d'*Aspasie*; ce qui fut cause que *Périclès*, qui étoit tout-à-fait dans les intérêts d'*Aspasie*, fit traiter *Mégare* d'une manière si dure, que cette ville fut obligée d'implorer le secours des Lacédémoniens. *Aristophane* dit que le roi de Perse, après avoir demandé aux ambassadeurs de Lacédémone, lesquels, de tous les Grecs, étoient les plus puissans sur mer, s'informa à eux de lui *Aristophane*,

et leur dit que, s'ils l'en croyoient, ils seroient bientôt les maîtres. C'est bien de la vanité pour un poëte comique : il est vrai pourtant que les comédies de ce temps-là faisoient partie du gouvernement, et avoient un grand pouvoir sur le peuple. Je n'aime point toute la foire de *Dicéopolis*, ni les filles du marchand de *Mégare* déguisées en truies, et vendues pour telles, à moins qu'il n'y ait à cela quelque mystère que je n'entends pas.

Les *Guêpes* sont assez médiocres. C'est une satyre de la passion que les Athéniens avoient pour juger. Hormis le caractère de *Philocléon*, qui est *Perrin Dandin des Plaideurs*, et le Jugement du chien qui avoit mangé un fromage, tout le reste n'est guère plaisant. A quoi aboutissent toutes ces sottises que fait *Philocléon* quand il est soûl, et qu'il s'est mis à aimer la joie ?

Je ne vois point le mot pour rire des *Oiseaux*. Cela seulement me paroît bien libre contre les dieux; car presque toute la pièce roule sur ce que cette ville de *Nephelococcigie* les réduiroit à mourir de faim, parce qu'elle interrompoit le commerce entr'eux et les hommes, et que les oiseaux seroient maîtres de tout. Les Athéniens n'étoient pas assurément trop dévots, puisqu'ils souffroient de pareilles comédies. Otez de celle-là la plaisanterie sur les dieux, ce n'est plus rien; encore cette plaisanterie ne me paroît-elle guère bonne. Les oiseaux environnent l'air de murailles; et c'est à eux désormais qu'il faut que les hommes sacrifient, sans s'embarrasser des dieux. Ce dessein-là n'a rien d'agréable. Toute la pièce, en général, est fort froide. Le meilleur morceau est celui du poëte, du sacrificateur, du géomètre et du législateur qui se viennent faire de fête à la nouvelle

ville de *Nephelococcigie*, et offrir chacun un plat de son métier, dont on les remercie.

La *Paix* est assez agréable par le sujet. Ce sont des réjouissances sur le retour de la paix, que les Grecs croyoient assurée après la mort de *Cléon* et de *Brasidas*. Mais cette pièce-là n'a rien de plaisant par la manière dont elle est tournée, si ce n'est la scène des vendeurs de casques, de cuirasses et de trompettes, qui sont ruinés. J'aime assez encore ces deux pilons, *Cléon* et *Brasidias*, dont la guerre se servoit pour broyer les villes de Grèce dans un mortier; et ces esprits de poëtes dithirambiques, que *Trigée* avoit rencontrés dans les airs, en y faisant son voyage sur l'escargot. Tout le reste n'a rien de vif; ce sont toujours des répétitions sur les biens de la paix. Peut-être cependant le peuple d'Athènes avoit-il besoin qu'on les lui fît connoître. *Aristophane* se vante dans un chœur, qu'il a le premier traité des sujets importans dans la comédie, au lieu que ce n'étoit auparavant que de mauvaises plaisanteries d'esclaves sur les coups de fouet qu'on leur avoit donnés.

Les *Harangueuses* sont assez plaisantes. Ce dessein de donner le gouvernement aux femmes, me paroît une satyre assez fine du mauvais gouvernement des hommes; et je crois que la pièce eût été meilleure, si elle eût roulé toute entière sur cette satyre. Mais je ne vois point à quoi aboutit cette communauté de biens que les femmes veulent établir; cela ne produit rien d'agréable. Il n'en est pas de même de la loi par laquelle elles ordonnent qu'il faudra passer par une vieille pour parvenir à une jolie personne; les scènes qui sont sur cela sont plaisantes. A la vérité, il y a bien des ordures, tant dans la bouche des hommes que dans celle des femmes. Mais le siècle étoit naïf. C'est encore pis, ce

me semble, quand il y a des scènes où *Aristophane* ne parle que de péter, de chier, &c. Je crois qu'il n'y avoit alors que les hommes qui allassent à la représentation des comédies; car les femmes grecques étoient fort resserrées. C'est-là peut-être la cause de la grossièreté qui est quelquefois dans le style des comiques.

La *Fête de Cérès* est fort bonne. Il y a de la satyre sur les mœurs en général, sur deux ou trois personnes en particulier, sur quelques pièces d'*Euripide;* et outre cela le jeu de théâtre m'en paroît aussi agréable que d'aucune autre comédie d'*Aristophane*. Tout ce que dit *Mnesiloque*, déguisé en femme, pour justifier le mal que son gendre *Euripide* a dit de tout le sexe, est fort plaisant, et très-satyrique dans les mœurs de ce siècle-là. L'apologie des femmes contre les hommes a quelque chose de bien joli. « Vous nous appellez un mal, disent-elles : mais pourquoi » donc gardez-vous ce mal avec tant de soin ? Si vous ne » trouvez pas ce mal chez vous, quand vous y entrez, que » n'en êtes-vous bien aises ? Si ce mal met la tête à la fe- » nêtre, pourquoi prenez-vous tant de plaisir à le voir, &c. » ? On ne sauroit mieux se moquer des mœurs efféminées d'*Agathon*, le faiseur de tragédies, qu'en le faisant prier d'aller à la *Fête de Cérès*, déguisé en femme, parce qu'on le prendra aisément pour une d'entr'elles. Il s'en défend fort bien par ce vers d'*Euripide* que *Phérès* dit à *Admète* :

Χαιρεις ὁρχῶν φῶς. Πατέρας σὺ Χαιρειν δοχεῖς ;

Mais il est plaisant que, sur son refus, *Mnesiloque* lui emprunte du moins son équipage pour se déguiser lui-même en femme. Toute cette cérémonie, qui se faisoit sur le théâtre, devoit être fort bouffonne. Il est encore bien imaginé que ce soit *Clisthène* qui apporte aux femmes la nou-

velle qu'il y a un homme déguisé parmi elles, parce que ce *Clisthène* étoit fort efféminé, et par conséquent s'intéressoit aux affaires des femmes. Je crois que ces rôles de *Ménélas* et de *Persée* qu'*Euripide* joue pour tirer *Mnesiloque* d'affaire, et auxquels *Mnesiloque* répond comme *Hélène* et comme *Andromède*, devoient faire un effet aussi plaisant que quand les Italiens, parmi nous, contrefont ainsi des pièces sérieuses. Ce ridicule-là qui, le plus souvent, n'est point fondé sur la chose, et qui ne dépend que du ton et de l'action, ne laisse pas d'être un ridicule. Ce satellite Scythe, qui parle un mauvais grec, est la même chose que nos Suisses qui baragouinent. Il y a dans cette pièce de beaux chœurs sur *Cérès* et *Proserpine*; tout cela sans doute se chantoit, et faisoit une diversité fort agréable. Toutes ces comédies ressembloient au *Malade Imaginaire* et au *Gentilhomme Bourgeois* : elles étoient mêlées de chants et de danses, et dans l'état où nous les voyons, elles ont bien perdu de leurs agrémens. *Aristophane* en vouloit bien à *Euripide*. Il va dans cette pièce jusqu'à lui reprocher qu'il étoit fils d'une vendeuse d'herbes.

Lisistrate est une idée très-folle. Rien n'est plus plaisant que de faire terminer la guerre du Péloponnèse par les femmes, tant athéniennes que lacédémoniennes, qui ont conjuré de ne point coucher avec leurs maris, s'ils ne se résolvent à faire la paix. Je ne sache point de pièce si pleine d'ordures, ni plus propre à faire voir combien les anciens étoient libres. A peine puis-je croire qu'on ait joué la scène où *Cinésie* prie *Marrine* sa femme de lui accorder ce qu'elle lui doit. On ne se peut rien imaginer de plus gaillard. C'est quelque chose de fort bon que la peine qu'ont toutes ces femmes à faire le serment que *Lisistrate* exige d'elles; que les efforts qu'elles font pour lui échapper dans

la citadelle d'Athènes, où elles se sont cantonnées contre les hommes, et cet Ambassadeur lacédémonien qui vient dire que tout Sparte, ... et n'en peut plus, et qu'il faut absolument faire la paix. Mais je trouve tout le combat des vieillards et des femmes assez froid.

En général, *Aristophane* est plaisant, et a de fort bonnes choses. La plupart de ses pièces sont sans art; elles n'ont ni nœud ni dénouement. La comédie étoit alors bien imparfaite. Il ne connoissoit point ce que nous appellons intrigue, et ce que les Espagnols entendent si bien. Le théâtre étoit fort simple chez les Grecs. Enfin on voit bien que les pièces d'*Aristophane* ne sont encore que la naissance de la comédie : mais on voit bien en même temps qu'elle prenoit naissance chez un peuple spirituel. Vous ne trouverez jamais dans *Aristophane* de ces jeux de théâtre fins et agréables, comme les confidences d'*Horace* à *Arnolphe*. Vous n'y trouverez encore presque pas de caractères, hormis ceux de *Socrate*, de *Cléon* et de *Philocléon*. Je crois pourtant que ce n'est pas sa faute; car il semble qu'en ce temps-là les comédies devoient avoir rapport au gouvernement et aux affaires publiques; et cela ne donne pas lieu de faire paroître tant de caractères différens. Mais nous, nous ne prétendons peindre dans nos comédies que la vie civile sans aucun rapport au gouvernement, et toutes les conditions s'offrent pour être jouées.

C'est ainsi, à proportion, qu'il faut penser d'*Euripide*. Il ne connoît point du tout l'intrigue, et les jeux de théâtre sont rares dans ses pièces. Le théâtre grec est fort simple. *Euripide* ne traite presque ses sujets qu'historiquement; il met peu du sien dans la disposition de sa fable. Il cherche le naturel, et souvent il y réussit en perfection; quelquefois aussi, pour vouloir être trop naturel, il tombe dans des détails tout-à-fait bas. Il mêle souvent des lieux communs

dans des discours qui ne devroient être que de passion ; et ces morceaux, qui seroient beaux ailleurs, deviennent froids. Les Grecs ne finissoient pas tout court comme nous, quand l'action étoit finie ; il se trouve dans beaucoup de leurs pièces bien du discours après l'action terminée. Témoin l'*Hécube*, où, après que *Polimestor* a les yeux crevés, ce qui est la vraie fin de la pièce, *Hécube* et *Polimestor* font, devant *Agamemnon*, deux plaidoyers inutiles ; l'un pour se plaindre de ce qu'on lui a crevé les yeux ; l'autre pour prouver qu'elle a eu raison de le faire. Le prologue de cette pièce est sans aucun art, comme tous les autres. La scène d'*Hécube*, qui prie *Ulysse* pour *Polixène*, est fort belle. *Polixène* prend la chose d'un air digne du théâtre de *Corneille*. Véritablement cela est bas, quand elle dit qu'elle ne peut plus vivre qu'esclave pour faire du pain ou de la toile à son maître, et balayer sa maison. Elle se plaint de mourir fille : mais depuis la fille de *Jephté*, toutes les filles des vieux temps l'ont fait, *Antigone*, *Électre*, &c. C'étoit la coutume, et on étoit alors plus naïf. La narration de la mort de *Polixène* me plaît fort. Je m'étonne seulement qu'*Euripide* n'ait donné aucun sentiment de pitié à l'armée grecque qui voit immoler cette jeune princesse. Le soin qu'elle eut de tomber décemment, est peut-être un peu petit pour entrer dans cette narration. *Hécube* conjure *Agamemnon* par les nuits que lui donne *Cassandre*, de venger *Polidore* ; cela est encore bien du vieux temps. *Polimestor*, en feignant d'avoir pitié d'*Hécube*, dit assez plaisamment que les dieux renversent toutes les fortunes et brouillent tout, afin qu'on les adore toujours par l'ignorance où l'on est de l'avenir. L'action d'*Hécube* est manifestement double. La mort de *Polixène* et la vengeance....

Le reste manque.

RÉFLEXIONS SUR LA POÉTIQUE.

I. IL arrive quelquefois que des pièces irrégulières, telles que le *Cid*, ne laissent pas de plaire extrêmement : aussi-tôt on se met à mépriser les règles; c'est, dit-on, une pédanterie gênante et inutile, et il y a un certain art de plaire qui est au-dessus de tout. Mais qu'est-ce que cet art de plaire ? Il ne se définit point : on l'attrape par hasard; on n'est pas sûr de le rencontrer deux fois; enfin, c'est une espèce de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Il y a beaucoup d'apparence que quand les pièces irrégulières plaisent, ce n'est pas par les endroits irréguliers; et il est certain qu'il n'y a pièce sur le théâtre qui soit, à de certains égards, si régulière que le *Cid*. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le théâtre, ne fût point réduit en règles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces règles qui ne sont pas encore faites, ou que tout le monde ne sait pas, voilà apparemment l'art de plaire, voilà en quoi consiste la magie.

II. Pour trouver les règles du théâtre, il faudroit remonter jusqu'aux premières sources du beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire, leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement; et cela est déja d'une vaste étendue et d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions

qui, de leur nature, sont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du théâtre, ou par nécessité, ou pour le seul agrément; et ces recherches étant faites avec toute l'exactitude et toute la justesse nécessaires, alors on n'auroit pas seulement trouvé les règles du théâtre, mais on seroit sûr de les avoir trouvées toutes; et si, en descendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la ramèneroit sans peine aux principes qui auroient été établis.

III. Avoir trouvé toutes les règles du théâtre, ce ne seroit pas encore toute la poétique; il faudroit comparer ensemble ces différentes règles, et juger de leur différente importance. Telle est presque toujours la nature des sujets, qu'ils n'admettent pas toutes sortes de beautés : il faut faire un choix, et sacrifier les uns aux autres. Ainsi, il seroit fort utile d'avoir une balance où l'on pût, pour ainsi dire, peser les règles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut observer à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder; et, si on peut le dire, les unes demandent une soumission sincère, les autres se contentent d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

IV. Ce plan d'une poétique, tel que je l'imagine, est presque immense, et demanderoit une justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce plan n'est pas si chimérique qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes; j'en veux donner une légère ébauche, et animer, si je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assez pour moi, si de ce nombre prodigieux de vues qu'il faudroit avoir,

j'en attrape quelques-uns; et si de ce grand tout que je ne saurois embrasser, j'en puis saisir quelque partie.

V. L'esprit aime à voir ou à agir, ce qui est la même chose pour lui : mais il veut voir et agir sans peine; et ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient dans les bornes de ce qu'il peut faire sans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaisir. Il est actif jusqu'à un certain point, au-delà très-paresseux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet et d'action. Ainsi, il faut en même temps exciter sa curiosité, ménager sa paresse, prévenir son inconstance.

VI. Ce qui est important, nouveau, singulier, rare en son espèce, d'un événement incertain, pique la curiosité de l'esprit; ce qui est un et simple accommode sa paresse; ce qui est diversifié convient à son inconstance. D'où il est aisé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui présente ait toutes ces qualités ensemble pour lui plaire parfaitement.

VII. L'importance de l'action de la tragédie se tire de la dignité des personnes et de la grandeur de leurs intérêts. Quand les actions sont de telle nature, que, sans rien perdre de leur beauté, elles pourroient se passer entre des personnes peu considérables, les noms de princes et de rois ne sont qu'une parure étrangère que l'on donne aux sujets; mais cette parure, toute étrangère qu'elle est, est nécessaire. Si Ariane n'étoit qu'une bourgeoise trahie par son amant et par sa sœur, la pièce qui porte son nom, ne laisseroit pas de subsister toute entière : mais cette pièce si agréable y perdroit un grand ornement; il faut qu'Ariane soit princesse, tant nous sommes destinés à être toujours éblouis par les titres. Les Horaces et les Curiaces ne sont que des

particuliers, de simples citoyens de deux petites villes : mais la fortune des deux états est attachée à ces particuliers ; l'une de ces deux petites villes a un grand nom, et porte toujours dans l'esprit une grande idée. Il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces et les Curiaces.

VIII. Les grands intérêts se réduisent à être en péril de perdre la vie ou l'honneur, ou la liberté ou un trône, ou son ami ou sa maîtresse. On demande ordinairement si la mort de quelqu'un des personnages est nécessaire dans la tragédie. Une mort est, à la vérité, un événement important ; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement qu'à l'importance de l'action, et le péril de mort n'y sert pas quelquefois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention, est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures ou dom Sanche ? Nullement ; c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur ou sa maîtresse ; c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimène, dont il a tué le père. Les grands intérêts sont tout ce qui remue fortement les hommes ; et il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX. Il semble que les grands intérêts se peuvent partager en deux espèces ; les uns plus nobles, tels que l'acquisition ou la conservation d'un trône, un devoir indispensable, une vengeance, &c. ; les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'intérêts donne son caractère aux tragédies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant ; et *Nicomède*, qui est tout noble, est d'un ordre supérieur à *Bérénice*, qui est toute touchante. Mais ce qui est incontestablement au-dessus de tout le reste, c'est le noble et le touchant réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour

cela, est de mettre l'amour en opposition avec le devoir, l'ambition, la gloire ; de sorte qu'il les combatte avec force, et en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des intérêts opposés. Les pièces sont en même temps touchantes par les combats de l'amour, et nobles par sa défaite. Telles sont le *Cid*, *Cinna*, *Polieucte*.

X. Les anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs pièces, et quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur théâtre par de si petits sentimens. Pour moi, j'ai peur qu'ils n'aient pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire. Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à *Cinna* ou au *Cid*. Toute la question est de mettre l'amour à sa place, c'est-à-dire au-dessous de quelque passion plus noble, contre laquelle il se révolte avec violence, mais inutilement. Cette règle n'est nécessaire que pour les pièces du premier ordre, et elle n'a guère été pratiquée que par Corneille.

XI. Le nouveau et le singulier peuvent se trouver dans les événemens de la pièce et dans les caractères : mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau et du singulier qui peuvent se trouver dans les passions. Le vrai ne suffit pas pour attirer l'attention de l'esprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les passions des hommes jusqu'à un certain point ; au-delà, c'est un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde est bien aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats et fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'observateurs assez habiles ? Il suffit de plus qu'elles soient extrêmes pour nous être nouvelles. Nous ne

les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares ? Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII. Qu'un amant, mécontent de sa maîtresse, s'emporte jusqu'à dire qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, et qu'elle n'est pas trop belle ; voilà déja le dépit poussé assez loin. Qu'un ami, à qui cet amant parle, convienne qu'en effet cette personne-là n'a pas beaucoup de beauté ; que par exemple, elle a les yeux trop petits ; que sur cela l'amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, et qu'elle les a très-agréables ; que l'ami attaque ensuite la bouche, et que l'amant en prenne la défense. Le même jeu sur le teint, sur la taille : voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, et très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, et tiré du *Bourgeois Gentilhomme*, m'a paru si propre à expliquer ma pensée, que je n'ai pu me résoudre à en apporter un plus sérieux. Nous ne connoissons pas nous-mêmes combien les romans de notre siècle sont riches en ces sortes de traits, et jusqu'à quel point ils ont poussé la science du cœur.

XIII. La finesse, la délicatesse, enfin l'agrément de ces effets de passion, consistent assez ordinairement dans une espèce de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire ; on dit le contraire de ce qu'on veut dire ; on est dominé par un sentiment qu'on croit avoir vaincu ; on découvre ce qu'on prend un grand soin de cacher. Celle de toutes les passions qui fournit le plus de ces sortes de jeux, et peut-être la seule qui en fournisse, c'est l'amour. L'obligation où sont les femmes de le vaincre ou de le dissimuler, et la délicatesse de gloire qui fait qu'elles se le

dissimulent à elles-mêmes, sont des sources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes sont rarement, à cet égard, dans la même situation que les femmes; aussi l'amour ne plaît pas tant dans leur personne. L'ambition et la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contrastés; et ceux qui sont d'un caractère à ressentir vivement ces passions, s'y livrent sans les combattre et sans les déguiser.

XIV. Rarement ceux qui aspirent ou à s'élever ou à se venger, sont-ils délicats sur les moyens qui les y peuvent conduire; les amans le sont sur les moyens de parvenir à la possession de ce qu'ils aiment. L'espérance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent sur un regard, sur un soupir, sur un mot; enfin, sur des choses presque imperceptibles et d'une interprétation douteuse; au lieu que les espérances ou les craintes, qui accompagnent l'ambition et la vengeance, ont des sujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui sont aimés, peuvent douter s'ils le sont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas assez. Quand on s'est vengé, quand on est arrivé au terme de son ambition, tout est fini. Enfin, l'amour produit plus d'effets singuliers et agréables à considérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallèle de l'amour et des autres passions, et que l'amour en sortiroit toujours à son honneur. Mais je crois en avoir assez dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le théâtre. La disposition des spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde que d'ambition ou de vengeance?

les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares ? Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII. Qu'un amant, mécontent de sa maîtresse, s'emporte jusqu'à dire qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, et qu'elle n'est pas trop belle ; voilà déja le dépit poussé assez loin. Qu'un ami, à qui cet amant parle, convienne qu'en effet cette personne-là n'a pas beaucoup de beauté ; que par exemple, elle a les yeux trop petits ; que sur cela l'amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, et qu'elle les a très-agréables ; que l'ami attaque ensuite la bouche, et que l'amant en prenne la défense. Le même jeu sur le teint, sur la taille : voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, et très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, et tiré du *Bourgeois Gentilhomme*, m'a paru si propre à expliquer ma pensée, que je n'ai pu me résoudre à en apporter un plus sérieux. Nous ne connoissons pas nous-mêmes combien les romans de notre siècle sont riches en ces sortes de traits, et jusqu'à quel point ils ont poussé la science du cœur.

XIII. La finesse, la délicatesse, enfin l'agrément de ces effets de passion, consistent assez ordinairement dans une espèce de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire ; on dit le contraire de ce qu'on veut dire ; on est dominé par un sentiment qu'on croit avoir vaincu ; on découvre ce qu'on prend un grand soin de cacher. Celle de toutes les passions qui fournit le plus de ces sortes de jeux, et peut-être la seule qui en fournisse, c'est l'amour. L'obligation où sont les femmes de le vaincre ou de le dissimuler, et la délicatesse de gloire qui fait qu'elles se le

dissimulent à elles-mêmes, sont des sources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes sont rarement, à cet égard, dans la même situation que les femmes; aussi l'amour ne plaît pas tant dans leur personne. L'ambition et la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contrastés; et ceux qui sont d'un caractère à ressentir vivement ces passions, s'y livrent sans les combattre et sans les déguiser.

XIV. Rarement ceux qui aspirent ou à s'élever ou à se venger, sont-ils délicats sur les moyens qui les y peuvent conduire; les amans le sont sur les moyens de parvenir à la possession de ce qu'ils aiment. L'espérance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent sur un regard, sur un soupir, sur un mot; enfin, sur des choses presque imperceptibles et d'une interprétation douteuse; au lieu que les espérances ou les craintes, qui accompagnent l'ambition et la vengeance, ont des sujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui sont aimés, peuvent douter s'ils le sont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas assez. Quand on s'est vengé, quand on est arrivé au terme de son ambition, tout est fini. Enfin, l'amour produit plus d'effets singuliers et agréables à considérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallèle de l'amour et des autres passions, et que l'amour en sortiroit toujours à son honneur. Mais je crois en avoir assez dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le théâtre. La disposition des spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde que d'ambition ou de vengeance?

XV. La singularité ou la bizarrerie délicate des effets d'une passion, est un spectacle plus propre à plaire que sa seule violence, parce qu'elle donne occasion à une plus grande découverte. Il est vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, et un effet singulier d'une passion en marque en même temps la force. De-là, il s'ensuit encore que l'amour doit plus fournir au théâtre que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guère d'autre agrément que leur violence, et qui sont privées d'une infinité de raffinemens et de délicatesses que l'amour seul a en partage. Un personnage qui n'a que de l'amour, peut remplir une pièce, témoin *Ariane* et *Bérénice ;* nul autre caractère ne peut occuper la même étendue. L'amour est le plus abondant et le plus fertile de tous les sentimens.

XVI. Ce qui est rare et parfait en son espèce, ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainsi, il faut toujours peindre les caractères dans un degré élevé ; rien de médiocre, ni vertus ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce sont les grands obstacles qu'elles surmontent. Le vieil Horace sacrifie l'amour paternel à l'amour de la patrie, quand il dit, *qu'il mourût*, &c. ; voilà un grand amour pour la patrie. Pauline, malgré la passion qu'elle a pour Sévère, qu'elle pourroit épouser après la mort de Polieucte, veut que ce même Sévère sauve la vie à Polieucte ; voilà un grand attachement à son devoir. Un seul de ces traits suffiroit pour faire un grand caractère.

XVII. Les vices ont aussi leur perfection. Un demi-tyran seroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie, poussées à leur plus haut point, deviennent de grands objets. La tragédie demande encore qu'on les rende, autant qu'il est possible, de beaux objets. Il y a un art

d'embellir les vices, et de leur donner un air de noblesse et d'élévation. L'ambition est noble, quand elle ne se propose que des trônes; la cruauté l'est en quelque sorte, quand elle est soutenue d'une grande fermeté d'ame; la perfidie même l'est aussi, quand elle est accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, sont de beaux caractères dans toutes ces pièces. Le théâtre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas et petit. C'est-là ce qui gâte les caractères de Néron et de Mithridate, tels qu'on les a donnés dans deux tragédies très-connues du public, et pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un se cache derrière une porte pour écouter deux amans; l'autre, pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret, se sert d'un petit artifice de comédie, et qui est même fort usé. Ces deux personnages sont assez cruels et assez perfides; ce n'est pas-là ce qui leur manque; mais ils le sont bassement.

XVIII. Cependant Corneille a mis sur le théâtre deux caractères assez bas, *Prusias* et *Félix*, et ils y réussirent tous deux; mais il faut remarquer que Néron et Mithridate font des actions basses, dont le spectateur est témoin, et ceux-ci n'ont tout au plus que des sentimens bas: les sentimens qui ne sont que des discours, frappent beaucoup moins que les actions. De plus, la bassesse des sentimens de Prusias et de Félix est si naturelle dans les conjonctures où ils se trouvent, qu'il n'y avoit qu'un cœur de héros qui s'en pût garantir; et même elle représente les premiers mouvemens du cœur d'un héros : mais il n'y a aucune nécessité d'agir comme agissent Néron et Mithridate. Enfin, ces deux caractères servent à en faire éclater d'autres parfaitement héroïques, ce que ne font pas ceux de Mithridate et de Néron. Par-dessus tout cela, quand Félix avoue qu'il se

seroit pas fâché de la mort de son gendre, parce qu'il en tireroit quelque avantage pour sa fortune, Corneille a eu la sage précaution de lui donner de la honte de ce sentiment; et qui examinera de près le tour dont il s'est servi, reconnoîtra combien il faut d'art pour manier ces sortes de caractères, et combien il est difficile de les reconcilier avec le théâtre qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un personnage bas.

XIX. Quand on veut justifier des auteurs qui n'en ont presque pas donné d'autres, et qui n'y ont apporté aucun art, ou qui n'ont peint que des caractères communs et foibles en leur espèce, on dit : c'est-là la nature, et on croit avoir tout dit. C'est-là la nature, il est vrai; mais n'y a-t-il pas quelque autre chose de plus parfait, de plus rare en son espèce, de plus noble, qui est aussi la nature? C'est cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un peintre qui ne représenteroit les hommes que comme ils sont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air? Ce seroit-là pourtant la nature.

XX. Un des grands secrets pour piquer la curiosité, c'est de rendre l'événement incertain. Il faut pour cela que le nœud soit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, et que le dénouement soit douteux jusqu'à la fin, et, s'il se peut, jusqu'à la dernière scène. Lorsque, dans Stilicon, Félix est tué au moment qu'il va en secret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon et Eucherius, ses deux favoris, sont les chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les seuls qui sussent que l'Empereur devoit donner une audience secrète à F[illegible] Voilà un nœud qui met Honorius, Stilicon et Euche[illegible]

da[illegible]

dans une situation très-embarrassante ; et il est très-difficile d'imaginer comment ils en sortiront. Qui seroit-ce qui pourroit laisser la pièce à cet endroit-là ? Tout ce qui serre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aisé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il se pouvoit, faire craindre au spectateur que le nœud ne se pût pas dénouer heureusement.

XXI. La curiosité une fois excitée n'aime pas à languir ; il faut lui promettre sans cesse de la satisfaire, et la conduire cependant sans la satisfaire jusqu'au terme que l'on s'est proposé. Il faut approcher toujours le spectateur de la conclusion, et la lui cacher toujours ; qu'il ne sache pas où il va, s'il est possible, mais qu'il sache bien qu'il avance. Le sujet doit marcher avec vîtesse : une scène qui n'est pas un nouveau pas vers la fin, est vicieuse. Tout est action sur le théâtre, et les plus beaux discours même y seroient insupportables, si ce n'étoient que des discours. La longue délibération d'Auguste, qui tient le second acte de *Cinna*, toute divine qu'elle est, seroit la plus mauvaise chose du monde, si, à la fin du premier acte, on n'étoit pas demeuré dans l'inquiétude de ce que veut Auguste aux deux chefs de la conjuration qu'il a mandés ; si ce n'étoit pas une extrême surprise de le voir délibérer de sa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui ; s'ils n'avoient pas tous deux des raisons cachées, et que le spectateur pénètre avec plaisir, pour prendre deux partis tout opposés ; enfin, si cette bonté qu'Auguste leur marque n'étoit pas le sujet des remords et des irrésolutions de Cinna, qui font la grande beauté de sa situation.

XXII. Un dénouement suspendu jusqu'au bout, et imprévu, est d'un grand prix. Camma, pour sauver la vie à

Saustrate qu'elle aime, se résout enfin à épouser Sinorix qu'elle hait, et qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquième acte Camma et Sinorix revenus du temple où ils ont été mariés : on sait bien que ce ne peut pas-là être une fin; on n'imagine point où tout cela aboutira, et d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle sait son plus grand crime, dont il ne la croyoit pas instruite; et que quoiqu'elle l'ait épousé, elle n'a rien relâché de sa haine pour lui. Il est obligé de sortir, et elle écoute tranquillement les plaintes de son amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout est suspendu avec beaucoup d'art, jusqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué subitement, et que Camma déclare à Sostrate qu'elle a empoisonné la coupe nuptiale où elle a bu avec Sinorix, et qu'elle va mourir aussi. Il est rare de trouver un dénouement aussi peu attendu, et en même temps aussi naturel.

XXIII. Comme la plupart des sujets sont historiques, le seul titre des pièces en apprend le dénouement; et alors il faudroit, s'il étoit possible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'histoire, et qui y conduisît cependant. Ceux qui sauroient que Camma fit mourir Sinorix, seroient bien éloignés, dans le cinquième acte même, de deviner comment le poëte sera parvenu à cet événement, lorsqu'ils verroient le mariage de Camma et de Sinorix terminé; et, en ce cas, la surprise est encore plus grande que si l'on n'avoit pas su l'histoire, parce qu'on voit des choses toutes opposées à ce qu'on attend. Mais, encore un coup, ces sortes de dénouemens sont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui sont annoncés par l'histoire, ou aisés à prévoir par la nature du sujet, c'est de les rendre surprenans pour les acteurs, s'ils

ne le sont pas pour les spectateurs. A la fin du quatrième acte d'*Ariane*, Thésée et Phèdre prennent la résolution de s'enfuir ensemble : voilà le dénouement annoncé bien clairement au spectateur ; il ne sera pas surpris d'apprendre au cinquième acte, que Thésée et Phèdre sont partis ; mais Ariane en sera extrêmement surprise, sur-tout du départ de Phèdre sa sœur, qu'elle aimoit tendrement, et qu'elle ne croyoit pas sa rivale ; et le spectateur attend avec impatience l'étonnement et le désespoir d'Ariane. Il paroît, par mille autres exemples, que le spectateur jouit avec plaisir d'une surprise qui n'est que pour l'acteur, et non pas pour lui. Alors sa curiosité n'a plus pour objet l'événement même, mais seulement l'effet qu'il fera sur l'acteur, et un dénouement de cette espèce ne laisse pas d'être fort agréable. Le cinquème acte d'*Ariane* l'est au dernier point.

XXIV. Voilà à-peu-près ce que l'esprit demande dans les objets par rapport à sa curiosité : mais d'ailleurs, qu'il soit borné ou paresseux, il veut que ce qu'on lui présente à considérer soit un et simple. Il est visible d'abord que deux actions qui iroient de front, le partageroient désagréablement ; il opteroit bientôt entre les deux, et celle à laquelle il se seroit attaché, lui donneroit du goût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvénient d'une action traversée par quelque chose d'étranger ou d'inutile ; ainsi, tout conclut pour l'unité.

XXV. Nous ne savons pas trop bien ce que les anciens ont entendu par épisode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureusement il n'importe guère. Si épisode est quelque chose d'inséré dans l'action, et qui s'en pourroit ôter sans lui faire aucun tort, comme les amours des subalternes dans quelques opéra, où ils ne laissent pas

de faire de jolies scènes, tout épisode est vicieux. Si au contraire épisode s'entend des intérêts des seconds personnages, qui, quoiqu'ils ne soient pas les principaux moteurs de l'action, y aident cependant, les épisodes sont très-bons, et souvent nécessaires.

XXVI. Quand je dis que les seconds personnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine qui auroit bien pu aller sans eux, quoique peut-être moins facilement; j'entends que leur secours soit absolument nécessaire : et il ne faut pas même que ce secours soit tardif, c'est-à-dire, que la nécessité de ces seconds personnages ne se fasse sentir que tard dans le cours de la pièce; car autant qu'ils ont paru jusques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile est nécessaire pour le dénouement d'Iphigénie; c'est la biche de la fable, et on ne s'en pouvoit passer : mais elle n'est nécessaire qu'à la fin du dernier acte, et cela ne la justifie pas suffisamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII. Il faut qu'à l'unité se joigne la simplicité. J'appelle action simple celle qui est aisée à suivre, et qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément; et ceux qui louent par cet endroit-là les pièces grecques, ont bien envie de les louer, et ne se connoissent guère en louanges. D'un autre côté, *Héraclius* est trop chargé de faits et d'intrigues trop éloigné du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité : mais en quoi cela consiste-t-il?

XXVIII. La simplicité ne plaît point par elle-même; elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité, au

contraire, par elle-même est agréable; l'esprit aime à changer d'action et d'objet. Une chose ne plaît point précisément par être simple, et elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple; mais elle plaît par être diversifiée sans cesser d'être simple : plus elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux; mais on l'admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la simplicité et la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considérée, mais du moins aisée à considérer; son plus grand mal est d'être insipide : l'autre est piquante, digne d'attention, mais d'une étendue infinie, et qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, et que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX. La diversité d'action, si cela se peut dire, n'est donc guère moins importante que l'unité et la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs pièces, en y mettant beaucoup d'intrigues et d'incidens. Princes déguisés ou inconnus à eux-mêmes; lettres équivoques ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adressoient pas; portraits perdus; méprises qui arrivent pendant la nuit; rencontres surprenantes et imprévues : de ces sortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque temps, et notre goût a changé. Peut-être les Espagnols qui, à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux, sont plus accoutumés que nous aux aventures, ont plus de raison d'en aimer

la représentation; peut-être leur vivacité leur fait-elle trouver simple et facile ce qui est pour nous embarrassé et fatiguant; peut-être enfin, et c'est-là le plus vraisemblable, ne se plaisent-ils aux pièces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

XXX. Ce qui a le plus nui parmi nous aux pièces d'intrigue, c'est que nous en avons vu d'aussi diversifiées, et en même temps de moins embarrassées. Comparez *Héraclius* et *Horace*. Il y a dans l'un et dans l'autre beaucoup de diversité et d'événemens; à peine les personnages sont-ils deux scènes de suite dans la même situation, tout est toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Héraclius? par une longue histoire de choses passées avant la pièce, histoire assez difficile à bien retenir, et toujours un peu obscure, quoique démêlée avec un art merveilleux. Au contraire, tous les divers événemens d'Horace naissent les uns des autres facilement, et sous les yeux du spectateur. Héraclius est à l'espagnole, trop intrigué, trop embarrassé, fatigant: Horace est, si j'ose le dire, à la françoise, très-diversifié, sans nul embarras.

XXXI. Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, et les trois Curiaces pour Albe: deux Horaces sont tués, et le troisième, quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces. Voilà ce que l'histoire fournit, et rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, et combien d'ornemens différens le poëte y a ajoutés; plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces et les Curiaces alliés, et prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine, sœur des Curiaces, et l'un des

Curiaces aime Camille, sœur des Horaces. Lorsque le théâtre s'ouvre, Albe et Rome sont en guerre; et ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses frères dans une armée, et son mari dans l'autre, et de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille espéroit la paix ce jour-là même, et croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un oracle qui lui avoit été rendu : mais un songe a renouvellé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les chefs d'Albe et de Rome, sur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit répandre, et ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois; qu'en attendant ils ont fait une trève. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, et Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les combattans de Rome, et Curiace les félicite de cet honneur, et se plaint en même temps de ce qu'il faut que ses beaux-frères périssent, ou qu'Albe, sa patrie, soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ses deux frères et lui sont choisis pour être les combattans d'Albe! Quel trouble recommence entre tous les personnages! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux; Sabine et Camille sont plus alarmées que jamais : il faut que l'une perde ou son mari ou ses frères; l'autre, ses frères ou son amant, et cela par les mains les uns des autres. Les combattans eux-mêmes sont émus et attendris; cependant il faut partir, et ils vont sur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble, et l'on fait un sacrifice pour savoir la volonté des dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à espérer, que les dieux approuvent le combat,

et que les combattans sont aux mains. Nouveau désespoir, trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués, le troisième en fuite, et les trois Curiaces maîtres du champ de bataille. Camille regrette ses deux frères, et a une joie secrète de ce que son amant est vivant et vainqueur. Sabine, qui ne perd ni ses frères ni son mari, est contente : mais le père des Horaces, uniquement touché de l'intérêt de Rome, qui va être sujette d'Albe, et de la honte qui réjaillit sur lui par la fuite de son fils, jure qu'il le punira de sa lâcheté, et lui ôtera la vie de ses propres mains ; ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire ; la fuite de son fils n'étoit qu'un stratagême dont il s'est servi pour vaincre les trois Curiaces, qui sont demeurés morts sur le champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la manière dont cette action est menée : on n'en trouvera, ni l'original chez les anciens, ni la copie chez les modernes.

XXXII. Le secret de cette conduite consiste, ce me semble, à couper une action en autant de parties qu'il y en a qui puissent produire différens sentimens dans les personnages, soit que ces sentimens soient d'espèces opposées, soit que dans la même espèce les uns aient seulement plus de force que les autres. Faire passer les personnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'espérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux espèces de contraste. La première est la plus agréable, parce que le contraste est plus parfait ; l'autre ne laisse pas aussi de faire de grands effets : mais, en général, une pièce où un même sentiment régneroit toujours, ou du moins presque toujours, quoiqu'il allât en se fortifiant, plairoit moins que si elle étoit mêlée de plusieurs sentimens opposés,

En peinture, les draperies réussissent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles sont plus ondoyantes. Ainsi il est bon que le tissu de la tragédie soit, pour ainsi dire, ondoyant, qu'il présente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII. Outre le contraste qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caractères des personsonnages contribue beaucoup à la variété. Deux figures dans un tableau, qui ont précisément la même attitude, ne sont pas plus vicieuses que deux personnages d'une tragédie qui ont le même caractère. Bérénice, Titus et Antiochus ne sont que le même personnage sous trois noms différens. Le plus grand contraste est entre les espèces opposées, comme d'un ambitieux à un amant, d'un tyran à un héros : mais on peut aussi, dans la même espèce, en trouver un très-agréable. C'est ainsi qu'Horace et Curiace, tous deux vertueux, tous deux également possédés de l'amour de la patrie, ne se ressemblent point dans les sentimens même qui leur sont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque chose de plus tendre et de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraste entre ce qui se ressemble. Enfin, lorsque deux personnages ne peuvent avoir de différence marquée, il est bon du moins de leur donner des raisons particulières pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de passion. C'est encore un coup de maître qu'a fait Corneille dans Horace. Sabine et Camille ont le même caractère, et à-peu-près le même intérêt ; mais ordinairement quand l'une espère, l'autre craint. Il seroit aussi à propos que les confidens eussent moins de complaisance pour leurs maîtres qu'ils n'en ont communément, et qu'ils prissent la liberté de les combattre par de bonnes raisons. Il faut de l'opposition et du

jeu dans un dialogue; autrement c'est un dialogue où il n'y a qu'une personne qui parle.

XXXIV. Les jeux de théâtre sont infinis. Ils comprennent tout ce qui surprend, ou le spectateur, ou quelqu'un des personnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit; et il est visible que rien ne réveille davantage la curiosité. Dans le moment que Cinna rend compte à Émilie de la conjuration dont Maxime et lui sont les chefs, on lui vient dire qu'Auguste le mande avec Maxime. Il n'est pas possible que Cinna ne se croie découvert, et que le spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna et Maxime paroissent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour délibérer avec eux s'il quittera l'empire. Voilà Cinna, Maxime et le spectateur également surpris; et ces traits-là sont merveilleux. Il y a d'autres jeux de théâtre qui ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des personnages, et non pas le spectateur. Ainsi Ariane se confie à sa sœur qu'elle ne connoît pas pour sa rivale, et le jeu en est très-beau, quoique le spectateur n'y soit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'acteur, et prévoit, avec plaisir, la surprise où il tombera quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien considéré, il semble que la première manière a quelque chose de plus parfait. Les comédies sont plus fertiles en jeux de théâtre que les tragédies, et il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV. Jusqu'ici nous n'avons envisagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'esprit : ce n'est pas assez, il faut songer au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante : mais il y a encore quelque chose au-delà; il faut, s'il se peut, la rendre

touchante. On veut être ému, agité : on veut répandre des larmes. Ce plaisir qu'on prend à pleurer est si bizarre, que je ne puis m'empêcher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir quelqu'un, que l'on aimeroit, dans une situation aussi douloureuse que celle où est le Cid, après avoir tué le père de sa maîtresse? Non sans doute. Cependant le désespoir extrême du Cid, le péril où il est de perdre tout ce qui lui est le plus cher, plaît par cette raison même que le Cid est aimé du spectateur ; d'où vient qu'on est agréablement touché par le spectacle d'une chose qui affligeroit si elle étoit réelle.

XXXVI. Le plaisir et la douleur, qui font deux sentimens si différens, ne diffèrent pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaisir, poussé un peu trop loin, devient douleur, et que le mouvement de douleur, un peu modérée, devient plaisir. De-là vient encore qu'il y a une tristesse douce et agréable ; c'est une douleur affoiblie et diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainsi les objets tristes lui conviennent, et même les objets douloureux, pourvu que quelque chose les adoucisse. Il est certain qu'au théâtre la représentation fait presque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entièrement : quelque entraîné que l'on soit par la force du spectacle, quelque empire que les sens et l'imagination prennent sur la raison, il reste toujours au fond de l'esprit je ne sais quelle idée de la fausseté de ce qu'on voit. Cette idée, quoique foible et enveloppée, suffit pour diminuer la douleur de voir souffrir quelqu'un que l'on aime, et pour réduire cette douleur au degré où elle commence à se changer en plaisir. On pleure les malheurs d'un héros à qui l'on s'est affectionné, et dans le même moment l'on s'en console, parce qu'on sait que c'est une fiction ; et

c'est justement de ce mélange de sentimens que se compose une douleur agréable, et des larmes qui font plaisir. De plus, comme cette affliction, qui est causée par l'impression des objets sensibles et extérieurs, est plus forte que la consolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce sont les effets et les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce composé.

XXXVII. Les personnages qui tirent ces larmes des yeux, doivent être intéressans et aimables : mais comment les rendre aimables et intéressans? Il suffit d'abord qu'ils soient malheureux? C'est un mérite aux yeux de toutes les personnes sensibles, que de tomber dans de grands malheurs; et ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repousse. Le héros et l'héroïne de la pièce trouvent le spectateur dans une disposition assez favorable; et pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'est assez qu'ils ne lui déplaisent par aucun endroit.

XXXVIII. Il faut prendre garde que cette maxime n'est vraie que des personnages peu connus par l'histoire, et dont on n'a pas une idée fort élevée; ils intéressent à peu de frais : tel est Antiochus dans Rodogune. Mais César et Alexandre n'intéresseront point, s'ils ne remplissent l'attente que donnent leurs noms; et il ne suffit pas que dans le cours de la pièce on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voie faire dans le cours de la pièce même. Les histoires du passé touchent peu le spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu intéressant, et si petit dans la pièce qui porte son nom. On y conte de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses; mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile

que le spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses états : mais on ne lui en tient presque pas de compte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

XXXIX. Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés; et la force qu'ils ont de gagner les cœurs, est telle que Médée, qui a trahi son père et son pays, qui a déchiré son père par morceaux, devient aimable et intéressante quand elle est à Corinthe, abandonnée par Jason. Tout le monde est dans son parti, même contre l'innocente Créüse.

XL. A plus forte raison la vertu malheureuse doit intéresser; mais il faut savoir peindre la vertu, et il n'y a guère que le pinceau de Corneille qui y ait réussi. On ne doit point craindre que tous les caractères vertueux et parfaits ne viennent à se ressembler, et que tous les héros de théâtre ne soient qu'un même héros. Il est vrai que toutes les vertus ensemble sont dans ces sortes de caractères; mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui, par le fait dont il s'agit, par les circonstances où est le héros, prend le dessus, et devient, pour ainsi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obscurité et dans le silence, faute d'occasion; il suffit qu'on ne voie rien qui leur soit opposé. Que l'on applique cette réflexion aux héros et aux Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également et différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts qu'il diversifie leurs caractères, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI. Le personnage qu'on veut peindre vertueux, doit être exempt de défauts. Ou l'amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux héros de théâtre; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire; il faut que les héros aiment des héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux; et un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile, dont le caractère est assez petit. Le héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Sévère, dans Polieucte, en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII. Le héros ne doit jamais avoir tort, et il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au poëte à le cacher, et à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la terre, mais non pas ivrogne et cruel. Corneille a péché contre cette règle, quoique d'une manière assez peu sensible. Nicomède, dont le caractère est très-noble et d'une fierté très-aimable, brave sans cesse et insulte Attale son jeune frère, et par conséquent en donne fort mauvaise opinion au spectateur, qui est assez disposé à suivre les sentimens du héros quand il l'aime. Cependant à la fin Attale fait une action de générosité qui tire Nicomède lui-même d'un grand péril. On est fâché que Nicomède ait si mal connu Attale, et qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus, c'est une espèce de honte pour Nicomède que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut compter que le spectateur aime le héros avec délicatesse; et que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

XLIII. Les caractères vertueux et aimables se partagent

en deux espèces : les uns doux, tendres, pleins d'innocence; les autres, nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous sur le théâtre dans des situations douloureuses; et les uns, qui sont plus sensibles à leurs maux, qui emploient plus de paroles à se plaindre, attendrissent aisément le spectateur, et font naître la pitié; les autres, qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de sensibilité, qui dédaignent de se plaindre, qui ne causent que de l'admiration ou ne causent qu'une pitié mêlée d'admiration, une pitié sans larmes, et qui peut être reçue dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers; et quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte. On admire les derniers à tel point, que l'on voudroit presque avoir leurs malheurs avec leurs sentimens. Andromaque et Cornélie sont deux veuves, toutes deux très-infortunées, et très-propres à faire sentir la différence de ces deux espèces de pitié. Les caractères doux peuvent intéresser par un amour tendre et délicat, et leur manière d'aimer leur devient encore un mérite. Tels sont Britannicus et Junie, Bajazet et Athalide. Les caractères plus élevés ont aussi une sorte d'amour plus élevé, et auquel on ne doit pas donner cette mollesse touchante; mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même temps et la pitié et l'admiration.

XLIV. Nicomède est opprimé par le crédit de sa belle-mère auprès de Prusias, et par l'artificieuse politique des Romains. Il ne se plaint jamais; jamais il ne cherche à attendrir le spectateur; mais la fermeté de son courage, l'intrépidité avec laquelle il regarde la plus grande puissance qui fût alors sur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde; et s'il ne faisoit quelquefois

un peu trop le jeune homme, ce seroit le plus beau caractère qui fût sur la scène. Ce caractère est naturellement si agréable, qu'il ne laisse pas de plaire, lors même qu'il est vicieux. Ladislas, dans Venceslas, est impétueux, fougueux, violent, téméraire, injuste; cependant avec tous ses vices il est aimable. Tout ce qui a un air de hardiesse, d'élévation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raison, et au courage qu'à la prudence. Au contraire, ce qui est régulier et sage a je ne sais quoi de froid, qui, quelquefois même, peut donner prise au ridicule. Ce n'est pas cependant qu'il fallût souvent hasarder sur le théâtre de jeunes fous, comme Ladislas. Les caractères raisonnables et vertueux sont sans doute préférables; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur et de la chaleur du caractère vicieux de Ladislas.

XLV. Ici se présentent assez naturellement quelques réflexions sur l'utilité de la tragédie. Je n'ai jamais entendu la purgation des passions par le moyen des passions mêmes; ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voie-là, à la bonne heure; encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du théâtre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'intéresser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté et de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là et d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit de-là que, non-seulement il faut des caractères vertueux; mais qu'il les faut vertueux à la manière élevée et fière de Corneille, qu'ils affermissent le cœur, et donnent des leçons de courage. D'autres caractères vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient

liroient l'ame, et feroient prendre au spectateur une habitude de foiblesse et d'abattement. Pour l'amour, puisque c'est un mal nécessaire, il seroit à souhaiter que les pièces de Corneille ne l'inspirassent aux spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI. Nous avons vu que ce qui rend les personnages intéressans, ce sont ou leurs malheurs ou leur vertu, et qu'ils le sont encore davantage quand ils ont tout ensemble et de grands malheurs et beaucoup de vertu. Mais que seroit-ce si la vertu même produisoit les malheurs? Sans doute l'amour du spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur est d'autant plus touchant, que celui qui y tombe en est moins digne. Si Rodrigue, plein de vertu et de générosité comme il est, venoit à perdre une maîtresse dont il est aimé, on le plaindroit : mais il la perd, parce qu'il s'est acquitté de ce qu'il devoit à son père. Quelle pitié le spectateur ne lui doit-il pas! Chimène est dans la même situation : aussi ce sujet-là est-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII. Après les malheurs où l'on tombe par sa propre vertu, les plus touchans sont ceux où l'on tombe par le crime ou par l'injustice d'autrui. L'innocence opprimée est toujours aimable, et l'amour qu'on a pour elle est redoublé par la haine qu'on a pour le persécuteur. Dans ces sortes de sujets, on ne sauroit peindre les tyrans avec des couleurs trop noires, puisque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des héros. Cléopatre et Néron font aimer Rodogune et Britannicus. L'amour de la vertu ou la haine du crime, c'est le même sentiment sous deux formes différentes; et pour la variété et le contraste du théâtre, il est bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII. Il y a encore une sorte de malheurs touchans; ce sont ceux où le héros tombe par une foiblesse pardonnable, et la seule que l'on pardonne aux héros : nous l'avons déja dit, c'est l'amour. On plaint presque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le sont par leur vertu; témoin Ariane et Bérénice : il faut pourtant se souvenir que ces mêmes spectateurs si favorables à l'amour, seroient blessés, s'il triomphoit de quelque sentiment plus noble. Il est permis à l'amour d'attirer des malheurs aux héros, mais non pas de la honte.

XLIX. Enfin, ceux où l'on ne tombe, ni par sa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foiblesse pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroissent les moins touchans. Ce n'est pas qu'ils ne causent une certaine horreur; mais ils n'intéressent point pour les personnes. Que l'on vous conte l'histoire d'un homme empoisonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choisi dans son testament pour son héritier, à qui il dit encore des choses tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écrasé d'un coup de foudre, quelles impressions vous font ces deux événemens? Il est vrai que, d'un côté, la noirceur de l'ingratitude; de l'autre, ce coup de tonnerre, vous font frémir; mais cette affreuse ingratitude vous met dans les intérêts de celui qui l'a essuyée, vous le plaignez tendrement, au lieu que le coup de tonnerre vous laisse assez indifférent pour celui qui en a été tué; sa personne ne vous en devient pas plus chère : vous haïssez, vous détestez l'empoisonneur; mais vous ne haïssez ni ne devez haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin, ce dernier événement présente une idée affreuse, dont on détourne son imagination le plus vîte que l'on peut; au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans soi-

même avec quelque sorte de complaisance ; et, ce qui en est une marque, c'est que l'on appuiera volontiers sur toutes les circonstances de la mort de cet homme empoisonné, on les fera toutes valoir avec une espèce de plaisir. Il est aisé de voir que le malheur d'Œdipe est la même chose qu'un coup de tonnerre, et qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe, et des pièces qui lui ressemblent, qu'une désagréable et inutile conviction des misères de la condition humaine.

L. Quand les personnages sont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par leurs malheurs, ou par tous les deux ensemble ; quand notre cœur est une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joie et leurs douleurs sont les nôtres. Cependant, quelque tendresse que nous ayions pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-temps dans la joie ; et on peut pendant tout le cours de la pièce nous les faire voir dans la douleur. Quelle est cette bizarrerie ? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'à la joie ; et comme le théâtre diminue tous les sentimens de la manière dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reste à la douleur encore assez de force pour nous remuer vivement, et il n'en reste pas assez à la joie. Ainsi une scène d'amans contens doit passer fort vîte ; et une scène d'amans malheureux, qui appuient sur toutes les circonstances de leurs malheurs, peut être assez longue sans ennuyer. Il y a encore une autre raison, mais prise du côté de l'esprit. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux ; elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils retomberont bientôt dans le malheur, et qu'elle ne soit appliquée à ce passage. Alors ce contraste diversifie

très-agréablement le spectacle qu'on offre à l'esprit, et les passions qui agitent le cœur.

LI. Il faut, s'il est possible, que les sentimens qu'on a pour le héros croissent toujours ; du moins seroit-il insupportable qu'ils allassent en diminuant. Une foiblesse, quelque légère qu'elle fût dans un caractère qui auroit jusques-là paru élevé, un moindre péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive et agréable, ne s'accommode plus, ni du repos, ni d'une moindre agitation.

LII. Plus le héros est aimé, plus il est convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le spectateur avec la douleur de plaindre la destinée d'un homme vertueux. Après avoir long-temps tremblé pour lui, il est certain qu'on se sent soulagé de le laisser hors du péril ; et quoique ce sentiment soit réservé pour la dernière scène, s'il se peut, et que le spectateur n'en soit touché qu'un moment, ce moment est de grande importance ; il semble qu'il ait un effet qui retourne sur le reste de la pièce, quoique déja passée, et qu'il embellisse ce qu'on a vu. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu soit heureuse ; et la pièce qui l'a blessé jusques-là y doit satisfaire par son dénouement. La plus belle leçon que la tragédie puisse faire aux hommes, est de leur apprendre que la vertu, quoique long-temps traversée, persécutée, demeure à la fin victorieuse.

LIII. Une mort volontaire que choisiroit les héros pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophonisbe ou de Camma, ne doit pas être comptée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoient

le spectateur mécontent. Le héros meurt, il est vrai; mais il meurt noblement : il fait lui-même sa destinée; on l'admire autant qu'on le plaint; et quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi nous, c'est un mauvais exemple qui n'est point dangereux. Les dénouemens désagréables sont ceux où le héros meurt dans l'oppression, où le crime triomphe de la vertu.

LIV. Quoique nous ayions jusqu'ici considéré la tragédie par rapport à l'esprit et au cœur, nous ne l'avons cependant considérée que par un certain côté; et pour faire entendre quel il est, il faut prendre la chose d'un peu loin. Supposons le contemplateur de Lucien, qui, du milieu des airs, considère ce qui se passe parmi les hommes; il est certain que cet homme-là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque chose d'important qui se passât entre des personnes considérables, et d'un caractère peu commun; si dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laissât languir sa curiosité, rien de contraire qui ne la réveillât, et qui ne surprît, rien qui n'intéressât vivement; enfin, si cette action avoit toutes les qualités que nous avons jusqu'à présent demandées pour une action tragique, sans doute le contemplateur la suivroit des yeux plutôt qu'une autre, sans doute aussi elle seroit bonne à représenter sur le théâtre.

LV. Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choses qui plairoient à notre contemplateur imaginaire, et qui déplairoient à ceux qui la verroient sur le théâtre? Que dans le moment, par exemple, où cette action est la plus échauffée, où l'événément en est le plus incertain, elle se termine par quelque chose d'absolument imprévu, par un coup de hasard, par une personne qui jusques-là n'y avoit point été

mêlée, le contemplateur verra ce dénouement avec une surprise d'autant plus agréable qu'il s'y sera moins attendu ; au contraire, que ce même dénouement soit mis sur le théâtre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, et qui traversera les autres dans leur dessein, vienne à changer de pensée et de résolution, ou par lassitude, ou par inconstance naturelle, le contemplateur y prendra plaisir. Et quelle ample matière de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes ! Mais au théâtre rien ne seroit plus insupportable. Le contemplateur se soucieroit-il que l'action se passât toute dans un même lieu, et en vingt-quatre heures ? Nullement ; car nous supposons qu'il porteroit sa vue par-tout où il lui plairoit avec une égale facilité ; et que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours sa curiosité en haleine. Mais au théâtre on veut absolument l'unité de temps et de lieu. Pourquoi cette différence entre le contemplateur supposé et les spectateurs qui voient jouer une tragédie ? Pourquoi ce qui satisfait l'un ne satisfait-il pas aussi les autres ? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût ?

LVI. Une action qui se passeroit effectivement sous nos yeux, change un peu de nature quand elle est mise sur le théâtre : c'étoit une chose réelle, ce n'est plus qu'une représentation ; c'étoit, pour ainsi dire, une production de la nature ; c'est maintenant un ouvrage de l'art. Par-là, elle devient susceptible de nouvelles beautés et de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, prise en elle-même, dans son état réel et naturel, telle qu'elle seroit indépendamment du théâtre ; et quoique nous ayons cru que c'eût été un soin inutile et trop gênant, d'éviter, dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, les expressions qui ont rapport au

théâtre, et qui semblent le supposer, nous nous sommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport nécessaire, et qui ne supposent qu'une action qui se passeroit aux yeux du contemplateur de Lucien. Nous allons voir présentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'est une représentation et un ouvrage de l'art; et par ces deux points nous répondrons aux questions de l'article précédent.

LVII. Puisque c'est une représentation, le vrai n'y est plus, et il y faut suppléer; car enfin les hommes veulent du vrai, ou quelque chose qui en ait l'air. D'abord il faut, si l'on peut, prendre des sujets connus, comme Horace, Pompée; s'ils sont peu connus, qu'ils soient du moins vrais et historiques, comme le Cid et Polieucte; s'ils ne sont ni connus ni historiques, qu'ils tiennent du moins à quelque chose d'historique et de connu, comme Héraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelquefois traité avec succès des sujets absolument inconnus et fabuleux, comme Timocrate; mais l'entreprise n'est pas sans quelque péril. Dans les sujets connus, il ne faut rien changer à ce qui est extrêmement connu : on doit respecter le gros de l'événement; mais la manière dont il s'est passé, les motifs qui l'ont produit, les circonstances qui l'ont accompagné, tout cela est abandonné au poëte. Rien n'a si bonne grace qu'une pièce où il a conservé tout ce qui étoit historique, en y ajoutant des choses qui y convinssent. Il semble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'histoire, et nous l'apprendre mieux que nous ne la savions.

LVIII. Le vrai et le vraisemblable sont assez différens. Le vrai est tout ce qui est; le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, et nous n'en jugeons que par

de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi, le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves ; il suffit qu'il soit, et qu'il se montre. Le vraisemblable en a besoin ; il faut, pour être reçu, qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, et avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre contemplateur seroit vrai, et par-là suffisamment prouvé, quelque extraordinaire qu'il fût : mais au théâtre, où tout est feint, il faut nécessairement que le vraisemblable prenne la place du vrai.

LIX. Il faut donc conserver exactement le vraisemblable, tant dans les événemens que dans les caractères, à moins que celui qui en sortiroit ne fût, et constant par l'histoire, et extrêmement connu ; auquel cas le vrai rentre dans ses droits, et encore est-il périlleux de montrer ce vrai qui n'est pas vraisemblable. Lorsque Horace tue Camille, cette action déplaît, non-seulement par son extrême barbarie, mais par le peu de vraisemblance qu'il y a qu'un frère tue sa sœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu son amant. L'histoire même paroît avoir de la peine à se charger des vérités peu vraisemblables ; elle adoucit, autant qu'elle peut, les choses trop bizarres ; elle imagine des vues et des motifs proportionnés à la grandeur des événemens et des actions ; elle travaille à rendre les caractères uniformes et suivis ; et cet amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la nature ne soit renfermée dans les petites règles qui font notre vraisemblable, et qu'elle

s'assujettisse aux convenances qu'il nous a plu d'imaginer : mais c'est au poëte à s'y assujettir, et à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

LX. Les caractères une fois établis, doivent être toujours semblables à eux-mêmes, et le théâtre n'y admet pas les inégalités et le mélange que la nature y admettroit. Si l'on fait des caractères bizarres, il faut que cette bizarrerie elle-même ait sa règle et son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, entreroit en défiance de la vérité, le spectateur s'appercevroit qu'il est à la comédie. Par la même raison, si les personnages ne sont pas connus par l'histoire, les caractères doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur pays, &c. Enfin, que le poëte songe toujours qu'il a le spectateur à tromper, et qu'il n'y peut parvenir que par une espèce de complaisance pour toutes ses opinions.

LXI. Les caractères nobles et élévés sont les plus exposés au péril de sortir quelquefois du vraisemblable. L'excès y est à craindre, et les héros de Corneille ne s'en sont pas toujours garantis. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vraisemblable pour les héros, fort différent de celui qui n'est que pour les hommes du commun : mais enfin ce vraisemblable a ses bornes assez aisées à sentir, et très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le second acte d'Horace, quand elle vient proposer à son mari et à son frère, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, et qu'ils devinssent par-là ennemis légitimes. Au contraire, Pauline charme, ravit, quand elle exige de Sévère, qu'elle aime et qu'elle pourroit épouser par la mort de Polieucte, qu'il se serve de tout son crédit pour obtenir la grace de Polieucte

qu'elle n'aime pas. De ces deux traits, dont l'un et l'autre demandent de la grandeur d'ame, l'un est naturel et très-beau, l'autre est faux et insupportable. Pour découvrir la source de cette différence, et déterminer en même temps jusqu'où s'étend la générosité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulières à la morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est qu'une action de générosité, pour être incontestablement naturelle, doit être produite, ou par l'espérance bien fondée d'une grande gloire, ou, ce qui est du moins aussi puissant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque léger déshonneur, ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore et plus noble que ces deux motifs. Sabine n'est dans aucun de ces trois cas; elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun déshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choses à la fois. A la vérité, le mépris que Sabine marque pour la vie, a l'air noble; mais dans la manière dont elle veut mourir, elle ne propose aucune vue raisonnable. La proposition qu'elle fait a encore un grand inconvénient; c'est qu'elle ne peut jamais être acceptée, ni de son mari, ni de son frère; et rien n'a plus mauvaise grace que des offres généreuses et hardies faites sans péril. C'est peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des amans de théâtre, qui, dans leur désespoir, présentoient leur épée à leurs maîtresses, et les prioient à genoux de la leur passer à travers du corps.

LXII. A l'égard des événemens comme à l'égard des caractères, il y a deux sortes de vraisemblable; l'un ordinaire, simple; l'autre extraordinaire, singulier, tel que celui des aventures de romans, qui sont à la vérité possibles, mais qui n'arrivent jamais. Le singulier dans les caractères est excellent sur le théâtre; mais pour les événemens, c'est

autre chose. Le singulier, du moins le singulier romanesque, ne convient pas bien à la tragédie ; c'est qu'elle vise plus au cœur qu'à l'esprit : elle aime mieux toucher par les caractères et par les sentimens qu'ils produisent, que surprendre par des aventures imprévues ; et ces aventures même auroient le défaut, à l'égard de l'esprit, de l'avertir trop de la fiction. Y a-t-il rien sur la scène de plus étonnant, de plus propre à exciter la curiosité, que Timocrate, qui est en même temps à la tête de deux armées ennemies, et qui est nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'est-là du romanesque tout pur, et qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait, non pas tout-à-fait de cette espèce, mais un peu hardi, unique dans la pièce, placé à propos, ne laisseroit pas de réussir. Mais pour l'ordinaire il faut des événemens simples qui produisent des sentimens vifs. Il est même très-agréable d'y ménager des surprises ; mais elles doivent naître de la disposition des personnages plutôt que de la bizarrerie des aventures.

LXIII. Puisque la fonction du vraisemblable, dans la tragédie, est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte, le vraisemblable qui le trompe le mieux est le plus parfait, et c'est celui qui devient nécessaire. Un caractère étant supposé, et étant vraisemblable tel qu'il est supposé, il y a des effets qu'il doit nécessairement produire, et d'autres qu'il peut produire ou ne pas produire. Un prince sage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui se trame contre lui ; mais il peut par différentes vues de politique, ou la pardonner, ou la punir. Si dans le caractère du prince le choix de ces deux partis est indifférent, celui auquel le poëte le déterminera, ne satisfera pas pleinement les spectateurs. Il est vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris ; mais ils ne sauront pourquoi il l'a préféré : ils

n'en verront point d'autre raison que le besoin de la pièce ; et c'est ce qu'il ne leur faut jamais faire sentir. Ainsi, la clémence d'Auguste pour Cinna, quoique vraisemblable, seroit très-vicieuse, parce qu'elle n'est pas plus vraisemblable que la rigueur qui lui est opposée. Mais, ce qui la justifie entièrement, elle est historique et vraie. Il n'y a guère d'apparence que des scélérats, tels que la Cléopatre de Rodogune, et le Mathan d'Athalie, aient des confidens, à qui ils découvrent sans aucun déguisement, et sans une nécessité absolue, le détestable fond de leur ame.

LXIV. La perfection est de faire agir les personnages, de manière qu'ils n'aient pas pu agir autrement : leur caractère supposé, et cette nécessité qu'emportent les caractères pour les résolutions et pour les partis, n'exclut pas les délibérations et les combats, qui sont les plus beaux jeux du théâtre ; au contraire, ces combats et ces délibérations même deviennent nécessaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, et passionné pour la gloire, il est d'une égale nécessité, et qu'il soit violemment combattu par les intérêts de son amour, avant que d'attaquer le père de Chimène, et qu'à la fin sa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les personnages n'est pas tout-à-fait nécessaire, il faut du moins que, dans leur caractère, il ait quelque avantage sur tous les autres. La vraisemblance qui se change en nécessité, ne permet au spectateur aucune incertitude sur la *vérité* de ce qu'il voit ; mais il en découvre trop aisément la *fiction* au travers d'une vraisemblance foible et douteuse.

LXV. Cette nécessité que nous souhaitons n'est que pour les événemens produits par les caractères des personnages ; les autres événemens de la pièce ne doivent ni ne peuvent être sujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans

un temps ou dans un autre, qu'un combat dure plus ou moins, qu'un poison agisse quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela est purement fortuit, et de nature à l'être toujours; et alors le poëte est en liberté de ne consulter que ses intérêts, et de choisir ce qui l'accommode, sans être obligé à rendre compte de son choix. Il n'y a aucune nécessité qu'Auguste mande Cinna, justement dans le temps qu'il est avec Émilie, et qu'il l'instruit de l'état où est la conjuration. Il étoit aussi vraisemblable que l'ordre arrivât dans un autre temps; mais il suffit qu'il puisse arriver dans celui-là. Le spectateur est assez équitable pour ne demander de la nécessité qu'aux événemens qui partent d'une cause qui auroit pu les rendre nécessaires.

LXVI. Dans l'exacte vraisemblance de la représentation d'une action, sont comprises les deux circonstances de temps et de lieu. Nous avons vu qu'il seroit fort indifférent au contemplateur de Lucien, que l'action se passât toute dans un même lieu, et en vingt-quatre heures : mais quand cette même action est sur le théâtre, il est sans doute à souhaiter qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de temps que la représentation occupe les yeux du spectateur, et qu'elle se passe toute dans le lieu où le spectateur a été d'abord transporté. Autrement, si on le promenoit d'un lieu en un autre, ou si on lui vouloit persuader qu'il a vu en deux heures ce qui ne s'est passé qu'en un an, il reconnoîtroît sans peine l'illusion, et le charme se dissiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de temps et celle de lieu; et à les prendre dans leur grande perfection, l'action de la tragédie ne doit durer que deux heures, et toutes les scènes se doivent passer précisément dans le même lieu où la première s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure; sinon, il faut ne s'en écarter que

membres qui riment ? Avons-nous d'autres oreilles pour la prose que pour les vers ? D'où peut venir cette différence ? La raison en est, que les rimes sont dans les vers une difficulté qu'il a fallu surmonter avec art ; et dans la prose, ce n'est qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaisent sous l'une de ces formes, et déplaisent sous l'autre. Il est donc vrai que la seule idée de la difficulté donne de l'agrément aux rimes, qui naturellement n'en ont aucun, et qu'on aime à voir que l'art tienne le poëte en contrainte. D'un autre côté, ce qui paroît un effet de la contrainte de l'art, est désagréable ; un vers supportable en lui-même, que la prose auroit pu recevoir, mais dont on voit que la principale fonction est de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela semble assez bizarre : on aime les rimes pour leur difficulté ; on n'aime point ce que produit la difficulté des rimes. Il faut que l'art se montre : car si l'on ignoroit que la rime est affectée, elle ne feroit nul plaisir, et peut-être même choqueroit-elle par son uniformité. Il faut que l'art se cache ; et dès qu'on s'apperçoit de ce qui est affecté pour la rime, on en est dégoûté. Voilà une belle matière pour une de ces questions où le pour et le contre paroissent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI. On sait assez ce qui fait la beauté naturelle du discours ; c'est la justesse et la vivacité des pensées, l'heureux choix des expressions, &c. A tout cela l'art de la poésie ajoute, sans aucune nécessité, sans aucun besoin pris dans la chose, les rimes et les mesures. Les voilà devenues une beauté par ce seul caprice de l'art, et par la seule raison qu'elles gêneront le poëte, et que l'on sera bien aise de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle sujétion fait dire au poëte des choses forcées ou inutiles, comme

elles sont contraires à la beauté naturelle du discours, on en est plus choqué que l'on n'est touché de ce qu'il a satisfait à la contrainte de la rime. Mais si, malgré cette contrainte, il pense et s'exprime aussi bien que s'il eût été entièrement libre; alors, aū plaisir naturel que fait la beauté du discours, se joint le plaisir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'art est un tyran qui se plaît à gêner ses sujets, et qui ne veut pas qu'ils paroissent gênés; et je me souviens sur cela des Maldives, où les rois avoient poussé le raffinement de la tyrannie jusqu'à établir que c'étoit un crime d'état de paroître triste. Il faut que ceux qui ne sauroient pas que le poëte a été obligé de rimer, ne s'en apperçoivent pas; et que ceux qui le savent, soient surpris de ne pas s'en appercevoir.

LXXII. Tout cela est aisé à appliquer à la tragédie. Qu'une action soit en elle-même attachante et intéressante; que la représentation en ait toute la vraisemblance possible, ce n'est pas assez; l'art lui impose encore de nouvelles loix. De ces loix, les unes sont purement arbitraires, comme la rime dans les vers; les autres ont quelque fondement. Que toute action soit divisée en cinq parties, qu'elles soient à-peu-près égales, assurément cela n'est point pris dans la nature de la chose, pure fantaisie de l'art. Mais voici d'autres établissemens plus fondés. Il est également naturel qu'une action se dénoue par quelque accident qui vienne de dehors, par quelque chose d'étranger, ou par un événement dont les principes soient dans cette action même. Cléopatre, dans Rodogune, a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver, hors de la pièce, quelqu'un qui, pour une vengeance particulière, conspirât contre elle, et la fît mourir; et alors finiroient tous les malheurs

qu'elle cause à Antiochus et à Rodogune. Ils est vraisemblable aussi qu'ayant préparé à Antiochus et Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même pour leur ôter toute défiance, et meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels et vraisemblables, l'art choisit le second, qui est une suite de tout ce que la pièce renferme, et exclut absolument le premier, qui est pris hors de la pièce. De-là se forme une règle générale et sans exception. En effet, il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles et cachées aux yeux; et qui se développant peu-à-peu, et sans aucun secours étranger, vient enfin à faire éclorre ce dénouement. Par la même raison, à-peu-près, l'art a déterminé que toutes ces semences de dénouement seroient renfermées dans le premier acte, que tous les personnages y paroîtroient, ou y seroient annoncés; et il est clair que, selon le train naturel des choses, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des personnes qui n'ont pas eu de part au commencement. Mais moyennant cet établissement de l'art, la pièce forme un tout plus agréable à considérer, parce qu'il a plus de symmétrie, qu'il est plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII. Encore une raison, mais plus générale. Si les pièces se dénouoient par quelque chose d'étranger, ou par des personnages qui ne fussent pas connus d'abord, le besoin où est le poëte de trouver un dénouement et la difficulté de le trouver, se feroient trop sentir. De cette même source sont encore venues d'autres règles, ou des usages qui valent des règles. Pourquoi un acteur, détaché de la pièce, ne viendra-t-il pas nous en apprendre le sujet à

l'antique? Pourquoi, ce qui est sans comparaison moins grossier, n'introduira-t-on pas dans le premier acte quelque personnage qui ignorera l'histoire qu'on aura prise pour sujet, qui, en s'en faisant instruire, instruira en même temps les spectateurs comme dans Rodogune? C'est que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le poëte pour sa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit possible, qu'il parût avoir songé à faire une pièce. Il doit, comme un politique habile, couvrir si adroitement ses intérêts du bien de la chose, qu'on ne puisse le convaincre de les avoir eus uniquement en vue.

LXXIV. Voilà à-peu-près quelles sont les principales sources de toutes les règles de la tragédie. Elles sont prises dans l'action que l'on considère, ou en elle-même, ou comme étant mise sur le théâtre. Si on la considère en elle-même, elle a rapport à l'esprit et au cœur. Si on la considère comme étant mise sur le théâtre, c'est une représentation et un ouvrage de l'art; autant de faces différentes, autant de vues et de règles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces règles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles, dans la nécessité du choix, doivent être préférées; et pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces et le courage me manquent au milieu de la carrière; d'autres pourront la fournir heureusement, si cependant cette route que j'ai ouverte, mérite d'être suivie. Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent; elles n'aident pas beaucoup à ceux qui en ont, et le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc

sont-elles bonnes ? A faire remonter, jusqu'aux premières idées du beau, quelques gens qui aiment le raisonnement, et qui se plaisent à réduire sous l'empire de la philosophie les choses qui en paroissent le plus indépendantes, et que l'on croit communément abandonnées à la bizarrerie des goûts.

DESCRIPTION

DE L'EMPIRE

DE LA POÉSIE.

MERCURE DE JANVIER 1678.

CET empire est un grand pays très-peuplé. Il est divisé en haute et basse poésie, comme le sont la plupart de nos provinces.

La haute poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés, et qui parlent un langage qui est, à l'égard des autres provinces de la poésie, ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France. Tous les arbres de la haute poésie portent leurs têtes jusques dans les nues. Les chevaux y valent mieux que ceux qu'on nous amène de Barbarie, puisqu'ils vont plus vite que les vents; et pour peu que les femmes y soient belles, il n'y a plus de comparaison entre elles et le soleil.

Cette grande ville que la carte vous représente

au-delà des hautes montagnes que vous voyez, est la capitale de cette province, et s'appelle le *Poëme épique*. Elle est bâtie sur une terre sablonneuse et ingrate, qu'on ne se donne presque pas la peine de cultiver. La ville a plusieurs journées de chemin, et elle est d'une étendue ennuyeuse. On trouve toujours à la sortie des gens qui s'entretuent; au lieu que quand on passe par le roman, qui est le fauxbourg du poëme épique, et qui est cependant plus grand que la ville, on ne va jamais jusqu'au bout, sans rencontrer des gens dans la joie, et qui se préparent à se marier.

Les montagnes de la tragédie sont aussi dans la province de la haute poésie. Ce sont des montagnes escarpées, et où il y a des précipices très-dangereux. Aussi la plupart des gens bâtissent dans les vallées, et s'en trouvent bien. On découvre encore sur ces montagnes de fort belles ruines de quelques villes anciennes, et de temps en temps on en apporte les matériaux dans les vallons pour en faire des villes toutes nouvelles; car on ne bâtit presque plus si haut.

La basse poésie tient beaucoup des pays-bas; ce ne sont que marécages. Le burlesque en est la capitale. C'est une ville située dans des étangs très-

bourbeux. Les princes y parlent comme des gens de néant, et tous les habitans en sont tabarins nés.

La comédie est une ville dont la situation est beaucoup plus agréable; mais elle est trop voisine du burlesque, et le commerce qu'elle a avec cette ville lui fait tort.

Remarquez, je vous prie, dans cette carte, les vastes solitudes qui sont entre la haute et la basse poésie. On les appelle les déserts du bons sens. Il n'y a point de ville dans cette grande étendue de pays, mais seulement quelques cabanes assez éloignées les unes des autres. Le dedans du pays est beau et fertile; mais il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y a si peu de gens qui s'avisent d'y aller demeurer; c'est que l'entrée en est extrêmement rude de tous côtés, les chemins étroits et difficiles, et on trouve rarement des guides qui puissent y servir de conducteurs.

D'ailleurs, ce pays confine avec une province où tout le monde s'arrête, parce qu'elle paroît très-agréable, et on ne se met plus en peine de pénétrer jusques dans les déserts du bon sens. C'est la province des pensées fausses. On n'y marche que sur les fleurs; tout y rit, tout y paroît enchanté : mais ce qu'il y a d'incommode, c'est que la terre

n'en étant pas solide, on y enfonce par-tout, et on n'y sauroit tenir pied. L'élégie en est la principale ville : on n'y entend que des gens plaintifs; mais on diroit qu'ils se jouent en se plaignant. La ville est toute environnée de bois et de rochers, où les habitans vont se promener seuls; ils les prennent pour confidens de tous leurs secrets; et ils ont tant de peur d'être trahis, qu'ils leur recommandent souvent le silence.

Deux rivières arrosent le pays de la poésie. L'une est la rivière de la rime, qui prend sa source au pied des montagnes de la rêverie. Ces montagnes ont quelques pointes si élevées, qu'elles donnent presque dans les nues. On les appelle les *pointes des pensées sublimes*. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels : mais on en voit tomber une infinité, qui sont long-temps à se relever, et dont la chûte attire la raillerie de ceux qui les ont d'abord admirés sans les connoître. Il y a de grandes esplanades qu'on trouve presqu'au pied de ces montagnes, et qui sont nommées les *terrasses des pensées basses*. On y voit toujours un fort grand nombre de gens qui se promènent. Au bout de ces terrasses, sont les cavernes des rêveries creuses. Ceux qui y descendent le font insensiblement, et s'ensevelissent si fort dans leurs rêveries, qu'ils se

trouvent dans ces cavernes sans y penser. Elles sont pleines de détours qui les embarrassent, et on ne sauroit croire la peine qu'ils se donnent pour en sortir. Sur ces mêmes terrasses sont certaines gens qui, ne se promenant que dans des chemins faciles, qu'on appelle *chemins des pensées naturelles*, se moquent également, et de ceux qui veulent monter aux pointes des pensées sublimes, et de ceux qui s'arrêtent sur l'esplanade des pensées basses. Ils auroient raison, s'ils pouvoient ne point s'écarter : mais ils succombent presque aussi-tôt à la tentation d'entrer dans un palais fort brillant, qui n'est pas bien éloigné : c'est celui de la badinerie. A peine y est-on entré, qu'au lieu de pensées naturelles qu'on avoit d'abord, on n'en a plus que de rampantes. Ainsi, ceux qui n'abandonnent point les chemins faciles, sont les plus raisonnables de tous. Ils ne s'élèvent qu'autant qu'il faut, et le bon sens se trouve toujours dans leurs pensées.

Outre la rivière de la rime, qui naît au pied des montagnes, dont je viens de faire la description, il y en a une autre nommée la *rivière de la raison*. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre; et comme elles ont un cours très-différent, on ne les sauroit communiquer que par des canaux qui demandent un fort grand travail;

encore ne peut-on pas tirer ces canaux de communication en tout lieu, parce qu'il n'y a qu'un bout de la rivière de la rime qui réponde à celle de la raison; et de-là vient que plusieurs villes situées sur la rime, comme le virelai, la ballade et le chant royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la raison, quelque peine qu'on y puisse prendre. De plus, il faut que ces canaux passent par les déserts du bon sens, comme vous le voyez par la carte, et c'est un pays presque inconnu. La rime est une grande rivière dont le cours est fort tortueux et inégal, et elle fait des sauts très-dangereux pour ceux qui se hasardent à y naviguer. Au contraire, le cours de la rivière de la raison est fort égal et fort droit; mais c'est une rivière qui ne porte pas toutes sortes de vaisseaux.

Il y a dans le pays de la poésie une forêt très-obscure, et où les rayons du soleil n'entrent jamais. C'est la forêt du galimathias. Les arbres en sont épais, touffus, et tous entrelacés les uns dans les autres. La forêt est si ancienne, qu'on s'est fait une espèce de religion de ne point toucher à ses arbres; et il n'y a pas d'apparence qu'on ose jamais la défricher. On s'y égare aussi-tôt qu'on y a fait quelques pas, et on ne sauroit croire qu'on se soit égaré. Elle est pleine d'une infinité de labyrinthes

imperceptibles, dont il n'y a personne qui puisse sortir. C'est dans cette forêt que se perd la rivière de la raison.

La grande province de l'imitation est fort stérile, et ne produit rien. Les habitans y sont très-pauvres, et vont glaner dans les campagnes de leurs voisins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichissent à ce métier-là.

La poésie est très-froide du côté du septentrion, et par conséquent ce sont les pays les plus peuplés. Là, sont les villes de l'acrostiche, de l'anagramme et des bouts-rimés.

Enfin dans cette mer, qui borne d'un côté les états de la poésie, est l'isle de la satyre, toute environnée de flots amers. On y trouve bien des salines, et principalement de sel noir. La plupart des ruisseaux de cette isle ressemble au Nil. La source en est inconnue : mais ce qu'on y remarque de particulier, c'est qu'il n'y en a pas un d'eau douce.

Une partie de la même mer s'appelle l'*Archipel des Bagatelles*. Ce sont quantité de petites isles semées de côté et d'autre, où il semble que la

nature se joue comme elle fait dans la mer Égée. Les principales sont les isles des madrigaux, des chansons, des in-promptu. On peut dire qu'il n'y a rien de plus léger, puisqu'elles flottent toutes sur les eaux.

SUR LA POÉSIE EN GÉNÉRAL.

AVERTISSEMENT.

EN lisant ce petit traité, on trouvera peut-être mauvais que j'aille jusqu'à de certaines idées plus métaphysiques, plus abstraites qu'on ne l'eût cru nécessaire. Cela pourroit bien être, absolument parlant : mais j'ai eu en vue de répondre à de certains reproches faits à de la Motte, d'être plus philosophe que poëte, d'avoir plus de pensées que d'images, &c. J'espère que l'on approuvera du moins mon zèle pour un homme en qui j'ai vu un génie propre à tout, et les mœurs les plus estimables et les plus aimables, assemblage rare et précieux.

TOUTE poésie ajoute aux règles générales de la langue d'un peuple de certaines règles particulières qui la rendent plus difficile à parler. Cela suppose déjà qu'une langue soit assez formée par elle-même, qu'elle ait des règles, et assez de règles assez établies chez tout un peuple pour porter cette nouvelle addition.

Mais pourquoi l'addition? pourquoi s'imposer des contraintes inutiles? Car les hommes s'entendoient très-bien; et il est certain qu'ils ne s'entendront pas mieux.

On a inventé la poésie pour le plaisir, direz-vous; elle en fait un bien avéré et bien incontestable. Je conviens qu'il l'est; mais on ne le connoît pas avant qu'elle soit inventée, et on ne recherche pas un plaisir absolument inconnu. Toute invention humaine a sa première origine, ou dans un besoin actuellement senti, ou dans quelque hasard heureux qui a découvert une utilité imprévue.

Je n'imagine guère pour origine de la poésie, que les loix ou le chant, deux choses cependant d'une nature extrêmement différente. On ne savoit point encore écrire, et on voulut que certaines loix en petit nombre, et fort essentielles à la société, fussent gravées dans la mémoire des hommes, et d'une manière uniforme et invariable : pour cela, on s'avisa de ne les exprimer que par des mots assujétis à de certains retours réglés, à de certains nombres de syllables, &c.; ce qui effectivement donnoit plus de prise à la mémoire, et empêchoit en même temps que différentes personnes ne rendissent le même texte différemment. J'ai vu dans des catéchismes d'enfans le décalogue mis en vers, qui commence par

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement,

et tout le reste allant de suite sur ces deux mêmes rimes. L'intention de l'auteur de ces deux vers-là est bien évidente, et peut-être ne lui manque-t-il, pour ressembler parfaitement aux premiers inventeurs de la poésie, qu'une poésie encore plus grossière.

Une réflexion peut encore confirmer ce petit systême. La prose est constamment le langage naturel, et la poésie

n'en est qu'un artificiel. Quand on a eu découvert l'art d'écrire, on devoit donc écrire plutôt en prose qu'en vers; c'est précisément le contraire, du moins chez les Grecs, ce qui suffit ici. Ils ont écrit en vers long-temps avant que d'écrire en prose; et il sembleroit que la prose n'eût été qu'un raffinement imaginé après les vers, et dont ils eussent été le fondement. D'où a pu venir ce renversement d'ordre si surprenant et si bizarre? C'est qu'avant l'art de l'écriture, on avoit mis les loix en vers pour les faire mieux retenir; que quand on a su écrire, on n'écrivit encore que ce qui devoit être retenu, quelques préceptes, quelques proverbes; et enfin, quand on vint à des ouvrages, ou trop étendus, ou moins nécessaires, dont on ne pouvoit pas espérer que la mémoire des hommes se chargeât, et qui auroient même coûté trop de travail aux auteurs, il fallut se résoudre à la simple prose.

D'un autre coté, il n'est pas moins vraisemblable que le chant ait donné naissance à la poésie. On aura chanté à l'imitation des oiseaux, de ceux sur-tout qui nous plaisent tant par des espèces de chansons qui ont un peu de durée, et une légère apparence de suite. On se sera apperçu, en les contrefaisant, que les différens tons que l'on prenoit pouvoient avoir plus de suite entre eux que les oiseaux ne leur en donnoient, que même ils en avoient quelqu'une, &c.; car, après cela, je laisse le reste à imaginer: il ne s'agit ici que de saisir de premiers commencemens si minces et si déliés, qu'ils ne donnent presque pas de prise. Dès que le chant a été tant soit peu réglé, il a été très-naturel d'y mettre des paroles, qui, par conséquent, ont dû s'y assujétir et en être les esclaves; et voilà les vers.

Avec le temps on vint à reconnoître que les vers, quoique dépouillés du chant, plaisoient plus, du moins aux oreilles fines, que les simples discours communs; et en effet

ils devoient conserver toujours, de leur première formation, quelque égalité de mesures, quelques cadences, je ne sais quoi, qui, par sa seule singularité, auroit été un agrément. On suivit cette foible ouverture, et l'on s'avisa d'imposer à des discours qui ne seroient pas faits sur un chant, autant et même plus de contrainte que le chant n'en avoit exigé; enfin, une contrainte qui leur fût particulière. Le succès en fut heureux; il n'empêcha pas que des vers faits indépendamment du chant, ne pussent être revêtus d'un chant : au contraire, et peut-être par respect pour leur première origine, ils étoient tous destinés à recevoir un chant, quel qu'il fût : mais il se fit une espèce de révolution : le chant dont ils avoient d'abord été les esclaves, devint à son tour le leur dans la plupart des occasions.

Les deux origines que nous donnons ici à la poésie, ne s'excluent nullement l'une l'autre; elles ont fort bien pu se trouver ensemble. Seulement il paroît que celle qui n'est mise ici que la seconde, a dû précéder la première; quelques particuliers ont pu chanter avant que l'on songeât en corps à s'imposer des loix, et même le chant a pu servir à l'établissement des loix. Amphion et Orphée sont peut-être devenus législateurs, parce qu'ils étoient chantres. Les deux origines de la poésie supposent des langues suffisamment formées, et par conséquent des peuples sortis de la première barbarie, et parvenus à un certain degré d'esprit.

Les deux origines n'ont point un effet nécessaire; il est fort possible qu'il y ait des loix et du chant sans poésie; ce seroit une peine inutile que de s'étendre sur tous ces points-là.

Nous ne connoissons point de poëtes chez les anciens Egyptiens ni Chaldéens : qu'il y en ait eu chez les Hébreux, c'est une question. Tenons-nous-en aux Grecs, chez qui Homère a été, non pas le premier poëte, mais fort ancien;

et

et en effet, si cela étoit en question, ses beautés et ses défauts prouveroient suffisamment l'un et l'autre.

Quand la poésie fut née, la nouveauté de ce langage, jointe au petit nombre de ceux qui surent le parler, causa une grande admiration au reste des hommes ; admiration bien supérieure à celle que nous avons aujourd'hui pour les plus excellens dans le même art.

Ces premiers poëtes n'eurent qu'à se porter pour inspirés par les dieux, pour envoyés des dieux, pour enfans des dieux ; on les en crut, si ce n'est peut-être que quelques esprits nés philosophes, quoique dans un siècle barbare, se contentèrent de se taire par respect.

La gêne, qui fait l'essence et le mérite brillant de la poésie, ne fut pas grande dans les premiers temps. On alongeoit les mots, on les accourcissoit, on les coupoit par la moitié ; on choisissoit entre les différens dialectes d'une même langue ceux qu'on vouloit, tantôt les uns, tantôt les autres, tout cela selon le besoin du vers. Les poëtes s'apperçurent peut-être que l'excessive indulgence qu'on avoit pour eux nuiroit à leur gloire, et qu'ils en seroient moins les enfans des dieux, tout au moins que leur art seroit trop facile ; et ils se portèrent d'eux-mêmes à se renfermer, par degrés, dans des prisons toujours plus étroites. Il est vrai aussi que la simple raison étoit trop choquée des licences effrénées d'Homère, et qu'il n'étoit guère possible qu'on ne vînt avec le temps à s'en dégoûter.

La nécessité indispensable du discours ordinaire auroit souvent produit des métaphores. Mais la nécessité volontaire de la poésie en produisit encore davantage, et de plus hardies, de plus vives, et peut-être servit-elle quelquefois de prétexte à en hasarder de téméraires qui réussirent : on en peut dire autant de toutes les grandes figures du discours. D'ailleurs, cette bizarre multitude de dieux enfantés par les

imaginations grossières de peuples très-ignorans, fut bien vîte adoptée par les imaginations des poëtes qui en tiroient de grands avantages. Leur langage, déja merveilleux par sa singularité, le devenoit encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étoient en droit d'attribuer aux dieux. L'abus fut général, et tel que la simple nature disparut presque entière, et qu'il ne resta plus que du divin. Il faut avouer cependant que tout ce divin poétique et fabuleux est si bien proportionné aux hommes, que nous qui le connoissons parfaitement pour ce qu'il est, nous le recevons encore aujourd'hui avec plaisir, et nous lui laissons exercer sur nous presque tout son ancien empire, nous retombons aisément en enfance.

Par tout ce qui a été dit, on entrevoit déja quelles sont les causes du charme de la poésie. Indépendamment du fond des sujets qu'elle traite, elle plaît à l'oreille par son discours mesuré, et par une espèce de musique, quoiqu'assez imparfaite : et qui sait si ce n'est pas elle qui a averti les orateurs attentifs à la perfection de leur art, de mettre aussi une certaine harmonie dans leurs discours ? tant l'oreille, l'oreille seule, mérite qu'on ait d'égard pour elle !

Au plaisir que lui font les vers par la régularité des mouvemens dont elle est frappée, il se joint un autre plaisir causé par le premier, et qui par conséquent n'a pas si immédiatement sa source dans un organe corporel : l'esprit est agréablement surpris que le poëte, gêné comme il l'étoit dans la manière de s'exprimer, ait pu s'exprimer bien. Il est visible que cette surprise est d'autant plus agréable que la gêne de l'expression a été plus grande, et l'expression plus parfaite : ce n'est pas que l'esprit fasse à chaque instant cette réflexion en forme ; c'est une réflexion secrète en quelque sorte, parce qu'elle se répand également et uniformément sur l'impression totale que produit un ouvrage de

poésie, et par-là se fait moins sentir; seulement en quelques endroits plus marqués elle sort, et se détache du total bien développé.

Sur ce principe, la plupart de nos poëtes modernes auroient grand tort de se relâcher sur la rime, comme ils font malgré l'exemple contraire de tous leurs prédécesseurs. Si la difficulté vaincue fait un mérite à la poésie, certainement la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un; et si la contrainte lui est nécessaire pour la distinguer de la prose, et lui donner droit de s'élever au-dessus d'elle, n'est-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle méprisoit? Mais cet article ne mérite pas d'être traité plus solidement ni plus à fond; c'est au public à voir s'il veut donner ses louanges à un prix plus bas qu'il ne faisoit. Les poëtes ont raison de tâcher d'obtenir de lui cette grace; mais il aura encore plus de raison de la refuser.

Le plaisir que la difficulté vaincue fait à l'esprit, n'est pas comparable à celui qu'il reçoit des grandes images qui lui sont présentées par la poésie. Nous avons déja parlé de tout ce merveilleux, de tout ce divin, dont elle a fait son partage, son domaine particulier: notre éducation nous a tellement familiarisés avec les dieux d'Homère, de Virgile, d'Ovide, qu'à cet égard nous sommes presque nés payens. Il y a plusieurs exemples de poëtes fameux qui, au milieu du christianisme et dans des sujets chrétiens, ont employé sérieusement les dieux du paganisme, soit qu'ils ne se soient pas apperçus de la fougue trop violente de leur imagination, soit qu'ils aient cru pouvoir racheter l'absurdité par l'agrément. Quand un sujet a pu, par ses circonstances particulières, permettre le mélange du paganisme et du christianisme, on s'est trouvé fort heureux.

Aux images fabuleuses sont opposées les images purement réelles d'une tempête, d'une bataille, &c., sans

l'intervention d'aucune divinité. Il s'agit maintenant de savoir lesquelles conviennent le mieux à la poésie, ou si elles lui conviennent également les unes et les autres. J'entends tous les poëtes, et même je crois tous les gens de lettres, s'écrier d'une commune voix, qu'il n'y a pas-là de question. *Les images fabuleuses l'emportent infiniment sur vos réelles.* J'avoue cependant que j'en doute. Examinons, supposé néanmoins qu'il nous soit permis d'examiner.

Je lis une tempête décrite en très-beaux vers; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pu voir, de tout ce qu'ont pu ressentir ceux qui l'ont essuyée; mais il y manque Neptune en courroux avec son trident. En bonne foi, m'aviserai-je de le regretter, ou aurai-je tort de ne pas m'en aviser? Qu'eût-il fait-là de plus que ce que j'ai vu? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreur dans ce malheureux vaisseau, et ainsi de tout le reste; la réalité seule a tout épuisé.

Qu'on se souvienne de la magnifique description des horreurs du triumvirat dans Cinna, et sur-tout de ces deux vers:

> Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
> Et sa tête à la main demandant son salaire.

Voilà une image toute réelle. Y desireriez-vous une Erynnis, une Tisiphone, qui menât ce détestable fils aux triumvirs? Non, sans doute. L'image est même d'autant plus forte, qu'on voit ce fils possédé de la seule avidité du salaire; une furie, personnage étranger et puissant, le justifieroit en quelque sorte.

Horace, dans son art poétique, défend qu'on représente sur le théâtre les métamorphoses de Progné en oiseau, et de Cadmus en serpent; et cela, dit-il, parce qu'il hait ces choses-là, qu'il ne croit point: *Incredulus odi.* Il parle au nom du peuple, du commun des hommes, puisqu'il s'agit

de spectacles. Si le peuple de son temps, sans comparaison plus nourri que nous de fables poétiques, plus intimement abreuvé de mythologie, résistoit pourtant à la représentation des métamorphoses, à cause de son incrédulité, notre siècle en a-t-il moins aujourd'hui pour la mythologie entière ?

Un grand défaut des images fabuleuses, qui viendra, si l'on veut, de leur excellence, c'est d'être extrêmement usées. Le fond, si l'on y prend garde, en est assez borné ; et il est difficile que les plus grands poëtes en fassent un autre usage plus ingénieux que les médiocres : aussi je crois remarquer que ce sont ceux-ci qui en ornent le plus leurs ouvrages ; ils croient quasi que c'est leur imagination échauffée d'un feu divin qui enfante Jupiter lançant la foudre, et Neptune bouleversant les élémens. Quoi qu'il en soit, la mythologie est un trésor si commun, que les richesses que nous y prendrons désormais ne pourront pas nous faire beaucoup d'honneur. A ce sujet, je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion très-légère, et qui n'en vaut peut-être pas la peine. Dans des ouvrages qui se prétendent dictés par l'enthousiasme, il est très-ordinaire d'y trouver : *Que vois-je ? où suis-je ? qu'entends-je ?* qui annoncent toujours de grandes choses. Non-seulement cela est trop usé et déchu de sa noblesse par le fréquent usage ; mais il me paroît singulier que l'enthousiasme se fasse une espèce de formulaire réglé comme un acte judiciaire.

Quand on saura employer, d'une manière nouvelle, les images fabuleuses, il est sûr qu'elles feront un grand effet. Par exemple, le père le Moine, dans son poëme de Saint Louis, aujourd'hui très-peu connu, dit, en parlant des vêpres Siciliennes :

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Sonneront de leur cor ces vêpres homicides.

Voilà un tableau poétique aussi neuf, et produit par un enthousiasme aussi vif qu'il soit possible. Je sais bien que les Euménides et les vêpres ne sont pas du même siècle : mais supposez que dans la Sicile ancienne on célébroit des jeux publics annoncés par des trompettes, où l'on fit un carnage affreux de tous les spectateurs, et lisez ainsi ces deux vers :

> Quand du Gibel ardent les noires Euménides
> Annonçoient de leur cor ces fêtes homicides.

L'image sera, ce me semble, de la plus grande beauté. Il étoit bien aisé, même à de grands poëtes, de ne la pas trouver.

Tout ce qui vient d'être dit ne va qu'à porter quelque atteinte aux images fabuleuses, quand elles sont ou inutiles ou trop triviales : hors de-là, il est indubitable qu'elles doivent très-bien réussir. Mais si on a la curiosité, peut-être un peu superflue, de les comparer aux images réelles, lesquelles sont à préférer par elles-mêmes ? On dit à l'avantage des fabuleuses, qu'elles animent tout, qu'elles mettent de la vie dans tout cet univers : j'en conviens ; mais les grandes figures d'un discours noble et élevé n'y en mettent-elles pas aussi, sans avoir besoin de ces divinités qui tombent de vieillesse ? Notre sublime consistera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore sauvages ? Il est vrai cependant que comme nous avons une facilité presque honteuse d'y rentrer, et que cette facilité même les rend agréables, les poëtes ne doivent pas s'en priver ; seulement il me semble que s'ils les emploient trop fréquemment, ils ne sont guère en droit d'aspirer à la gloire d'esprits originaux. Ce qui a pu passer autrefois pour une inspiration surnaturelle, n'est plus aujourd'hui qu'une répétition dont tout le monde est capable. D'ailleurs, on ne

feroit pas mal d'avoir un peu d'égard pour l'incrédulité d'Horace.

Il y a des images demi-fabuleuses, pour ainsi dire, dont cette incrédulité ne seroit point blessée : telles sont la Gloire, la Renommée, la Mort. Je me souviens d'avoir vu ces vers sur ce que le feu roi n'avoit pas voulu être harangué par les compagnies de justice et par l'Académie françoise, dans une occasion, qui cependant en étoit bien digne :

Aux Muses, à Thémis la bouche fut fermée :
Mais dans les vastes airs la libre Renommée
S'échappa, publiant un éloge interdit.
Avide et curieux, l'univers l'entendit ;
Les Muses et Thémis furent en vain muettes,
Elle les en vengea par toutes ses trompettes (*).

Voilà du moins, à ce qu'il me semble, les images demi-fabuleuses et suffisamment fabuleuses, toutes fort anciennes, mises en œuvre d'une manière et assez nouvelle et assez heureuse.

Cette ame, qu'on veut que les divinités répandent partout, y sera également répandue, si l'on sait personnifier, par une figure reçue de tout le monde, les êtres inanimés, et même ceux qui n'existent que dans l'esprit, mais qui ont un fondement bien réel. Les ruines de Carthage peuvent parler à Marius exilé, et le consoler de ses malheurs. La

(*) Ces vers sont tirés d'un poëme de mademoiselle *Bernard*, qui remporta le prix de l'Académie françoise, en 1693. Mais comme *Fontenelle* aida cette demoiselle dans quelques pièces de théâtre, et même dans la plupart de ses autres ouvrages, selon *Voltaire* et l'abbé *Trublet*, ces vers pourroient bien être de *Fontenelle* lui-même. Voyez le Mercure d'avril 1757, premier vol., pages 60 et 61.

Fontenelle ne cite pas le dernier vers comme il est dans le recuei de l'Académie. On y lit :

Seule elle les vengea, &c.

patrie peut faire ses reproches à César, qui va la détruire. Cet art de personnifier ouvre un champ bien moins borné et plus fertile que l'ancienne mythologie.

Si je veux présenter un bouquet avec des vers, je puis dire, ou que Flore s'est dépouillée de ses trésors pour une autre divinité, ou que les fleurs se sont disputé l'honneur d'être cueillies; et si j'ai à choisir entre ces deux images, je croirai volontiers que la seconde a plus d'ame, parce qu'il semble que la passion de celui qui a cueilli les fleurs ait passé jusqu'à elles.

Nous n'avons prétendu parler jusqu'ici que de la poésie sérieuse. Quant à la badine et à l'enjouée, il n'y a rien à lui retrancher; elle saura faire usage de tout, et un usage neuf : la gaieté a mille droits sur quoi il ne faut pas la chicaner.

Tout ce qui a été dit des deux espèces d'images fabuleuses et réelles, n'a eu pour objet que de diminuer la supériorité excessive, selon nous, que d'habiles gens donnent aux fabuleuses, et de relever un peu le mérite des autres, que l'on sent peut-être moins. Si nous avons gagné quelque chose sur ces deux articles, il va se présenter à nous des images d'une nouvelle espèce à examiner. Les fabuleuses ne parlent qu'à l'imagination prévenue d'un faux système; les réelles ne parlent qu'aux yeux : mais il y en a encore d'autres qui ne parlent qu'à l'esprit, et qu'on peut nommer par cette raison *spirituelles*. Un très-agréable poëte de nos jours (*) les nomme simplement *pensées*, ce qui revient au même. Si l'on veut faire une opposition plus juste entre les images réelles et les spirituelles ou pensées, il vaut mieux changer désormais le nom de réelles en celui de *matérielles*.

Quand de la Motte a appellé les flatteurs :

Idolâtres tyrans des rois.

(*) L'abbé *de Bernis*, ode sur les poëtes lyriques.

où qu'il a dit :

> Et le crime seroit paisible,
> Sans le remords incorruptible
> Qui s'élève encore contre lui.

Ces expressions, *idolâtres tyrans*, *remords incorruptible*, sont des images spirituelles. Je vois les flatteurs qui n'adorent les rois que pour s'en rendre maîtres; et un homme qui, applaudi sur ses crimes par des gens corrompus, porte au-dedans de lui-même un sentiment qui les lui reproche, et qu'il ne peut étouffer. La première image est portée sur deux mots; la seconde sur un seul. On pourroit rapporter du même auteur un très-grand nombre d'images pareilles; c'est même sur ce grand nombre qu'on a quelquefois le front de le blâmer.

Les images matérielles n'offrent aux yeux que ce qu'ils ont vu; et si elles le leur rendent plus agréable, ce n'est pas à eux proprement, c'est à l'esprit qui vient alors prendre part au spectacle. Les images spirituelles peuvent n'offrir à l'esprit que ce qu'il aura déjà pensé, et elles le lui rendront aussi plus agréable, ce qui leur sera commun avec les matérielles; mais elles peuvent aussi lui offrir ce qu'il n'aura pas encore pensé. Comparons-les toutes deux sur ces différens points.

Le champ de la pensée est sans comparaison plus vaste que celui de la vue. On a tout vu depuis long-temps; il s'en faut bien que l'on ait encore tout pensé : cela vient de ce qu'une combinaison nouvelle de pensées connues est une pensée nouvelle, et qui frappe plus comme nouvelle, que ne fera une pareille combinaison, si elle est possible, d'objets familiers aux yeux. Je dis si elle est possible; car il ne me le paroît guère de mettre dans la description d'une tempête, d'un printemps, &c., quelque objet qui ne s'y soit déjà montré bien des fois.

Les images matérielles ne nous apprennent rien d'utile à savoir ; les spirituelles peuvent nous instruire utilement : tout au moins elles nous exerceront l'esprit, tandis que les autres n'amusent guère que les yeux.

Il y a moins de génies capables de réussir dans les images spirituelles que dans les matérielles. Différens ordres d'esprits qui partent des façons de penser les plus grossières et les plus attachées au corps, vont toujours s'élevant les uns au-dessus des autres, et les plus élevés sont toujours les moins nombreux. Plus de gens diront, *la diligente abeille*, que le *remords incorruptible*.

Tout cela paroît conclure en faveur des pensées comparées aux images, telles que nous les entendons ici ; et l'on pourroit assez légitimement croire qu'un ouvrage de poésie, qui auroit moins d'images que de pensées, n'en seroit que plus digne de louange.

Nous n'avons encore considéré les images spirituelles que comme parlant purement à l'esprit, et c'est-là leur moindre avantage : mais elles peuvent parler aussi au cœur, l'émouvoir, l'intéresser ; et elles sont les seules qui aient ce pouvoir, la gloire la plus précieuse où la poésie puisse aspirer. Il semble que ses deux branches principales, l'épique et la dramatique, deux espèces de sœurs, aient partagé entr'elles les images. L'épique, comme aînée, a pris les images matérielles, qui sont aussi les plus anciennes : la dramatique a pris les spirituelles, qui parlent au cœur, et qui n'ont paru dans le monde qu'après les autres ; mais la cadette se trouve la mieux partagée. Lisons-nous autant Homère, Virgile, le Tasse, que Corneille et Racine ? Les lisons-nous avec le même plaisir ?

J'entends d'ici les réponses qu'on me feroit ; je sais ce que je répondrois à mon tour : mais je n'ai garde de m'engager dans ce labyrinthe ; je coupe au plus court, et voici la

question réduite à ses termes les plus simples, et débarrassée de toutes circonstances étrangères. Je suppose un poëme épique et une tragédie d'une égale beauté, chacun en son espèce, d'une égale étendue, écrits dans la même langue; je demande lequel de ces deux ouvrages on lira avec le plus de plaisir? Comme on pourroit dire que les femmes, qui font une moitié du monde, seroient fort suspectes dans ce jugement, parce qu'elles seroient trop favorables à tout ce qui touche le cœur, je consens qu'on les exclue, et qu'il n'y ait que des hommes qui jugent. Je ne les crains plus, dès que j'ai supposé que les ouvrages seroient dans la même langue; car si l'un étoit en grec, par exemple, et l'autre en françois, il y a quantité d'hommes, et même gens de mérite, à qui je ne me fierois pas.

Au-dessus des images, ou les plus nobles, ou les plus vives qui puissent représenter les sentimens et les passions, sont encore d'autres images plus spirituelles, placées dans une région où l'esprit humain ne s'élance qu'avec peine; ce sont les images de l'ordre général de l'univers, de l'espace, du temps, des esprits, de la divinité : elles sont métaphysiques, et leur nom seul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent : on pourroit les appeller intellectuelles, pour les faire mieux figurer avec celles dont nous avons parlé, et pour les distinguer de celles qui ne sont que spirituelles. Il s'agit maintenant de savoir si elles conviennent à la poésie. Il me semble que la plupart des gens entendent que la poésie se feroit tort, s'aviliroit en traitant ces sortes de sujets; car tout ce qui tient à la philosophie porte avec soi je ne sais quelle idée de pédanterie et de collège, au lieu que la poésie a par elle-même un certain air de cour et du grand monde.

Les productions de cette poésie purement philosophique, seroient telles que peu d'auteurs en seroient capables, j'en

conviens ; peu de lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore ; et de ces deux défauts, l'un qui releveroit la gloire des auteurs, les animeroit bien moins que l'autre ne les refroidiroit : mais cela est étranger à la poésie, qui, par elle-même, a droit de s'élever aux images intellectuelles, si elle peut. La grande difficulté est que ces images ont une langue barbare, dont la poésie ne pourroit se servir sans offenser trop l'oreille, sa maîtresse souveraine, et maîtresse très-délicate. Mais il peut se trouver un accommodement ; la poésie fera un effort pour ne parler des sujets les plus philosophiques qu'en sa langue ordinaire ; les figures bien maniées peuvent aller loin ; les images même fabuleuses rajeuniront par l'usage nouveau qu'on en fera ; un philosophe poëte pourra invoquer la muse, et lui dire :

Sur les aîles de Persée
Transporte-moi du lycée
Au sommet du double mont.
Sévère philosophie,
Permets que la poésie
De ses fleurs orne ton front.

Il est vrai qu'après cela le même auteur qui ose traiter la question du vuide, une des plus sèches et des plus épineuses de l'école, est forcé, par sa matière, à devenir plus abstrait, et que les fleurs sont clair-semées sur le front de la philosophie. Il dit très-bien, mais avec peu d'ornement, et peut-être étoit-il impossible d'y en mettre.

La nature est mon seul guide,
Représente-moi ce vuide
À l'infini répandu ;
Dans ce qui s'offre à ma vue
J'imagine l'étendue,
Et ne vois que l'étendu.

Et encore :

> La substance de ce vuide,
> Entre le corps supposé,
> Se répand comme un fluide;
> Ce n'est qu'un plein déguisé.

Si le fond de l'agrément de la poésie est, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue; certainement traiter ces sortes de matières en vers, c'est entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés; rien ne devroit être plus conforme au génie audacieux de la poésie, et son triomphe ne seroit jamais plus brillant; mais elle veut être plus modeste, et s'abstenir de toucher aux épines de la philosophie; soit : elle doit du moins être assez hardie pour ne pas s'effaroucher des grands et nobles sujets philosophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes.

Je serois fâché que Théophile n'eût osé dire que, si Dieu retiroit sa main,

> L'impuissance de la nature
> Laisseroit tout évanouir.

Et de la Motte, sur la difficulté de connoître la nature de l'ame, que

> Vaincue, elle ne peut se rendre,
> Et ne sauroit, ni se comprendre,
> Ni se résoudre à s'ignorer.

Mille autres exemples, et même anciens, s'il le falloit, prouveroient que la poésie s'est souvent alliée heureusement avec la plus haute philosophie. Combien de choses sublimes n'a-t-elle pas dites sur le souverain Être, le plus inaccessible de tous aux efforts de l'esprit humain? Si l'on a tant loué Socrate d'avoir rappellé du ciel la philosophie, pour l'occuper ici-bas, à régler les mœurs des hommes, ne doit-

on pas savoir gré à ceux qui font monter jusqu'au ciel la poésie, uniquement occupée auparavant d'objets terrestres ou sensibles ?

On suppose assez généralement qu'un poëte ne fait que se jouer ordinairement sur la superficie des choses, la décorer, l'embellir ; et s'il veut pénétrer plus avant dans leur nature, si parmi des images extérieures et superficielles il en mêle de plus profondes et de plus intimes ; en un mot, des réflexions d'une certaine espèce, qui n'appartiennent pourtant pas uniquement à l'école philosophique, on donne à cet auteur le nom de poëte philosophe. J'aurois cru naturellement que c'eût été là une louange : mais non ; dans l'intention de la plupart des gens, c'est un blâme. Un poëte doit être tout embrasé d'un feu céleste ; et autant qu'il est philosophe, c'est autant d'eau versée sur ce beau feu. Ceci mérite d'être un peu discuté.

Un général d'armée doit être plein de courage, d'ardeur, d'intrépidité ; d'un autre côté, il doit être extrêmement prudent, avisé, craignant tout : voilà le chaud et le froid mêlés ensemble, tous deux à un haut degré ; sans tout cela, ce n'est plus Turenne.

Sans entrer dans aucun détail, il se trouvera toujours que les grands caractères et les plus estimables sont formés de qualités contraires réunies, et réunies au plus haut point où elles puissent subsister ensemble, malgré leur contrariété. Cette réunion, ainsi conditionnée, ne peut être qu'extrêmement rare ; et de-là vient qu'on lui doit tant d'estime.

Redescendons à notre sujet. Ne dit-on pas communément le sage Virgile, en prétendant le louer ? On suppose bien d'ailleurs que c'est un très-grand poëte, et même le plus grand de tous. De sage à philosophe il n'y a pas loin ; on pourroit même prouver que Virgile a été, dans ses ouvrages, philosophe proprement dit, autant qu'il l'a pu.

Le poëte philosophe n'est donc pas à blâmer; au contraire, il est très-estimable d'avoir réuni en lui deux qualités contraires et rarement jointes : il sera bien plus aisé de trouver des fous de la façon du feu divin.

Mais si on est plus philosophe que poëte, qu'en faudra-t-il penser? Premièrement, je voudrois que cette différence fût prouvée. Qu'on me dise laquelle des grandes qualités opposées de Turenne dominoit en lui; car je reprends cette comparaison, bien entendu que le poëte ne s'en énorgueillira pas trop. Turenne étoit hardi et entreprenant quand il le falloit, prudent et retenu quand il le falloit : s'il a été plus souvent l'un que l'autre, c'est qu'il le falloit. Pour dire que l'un dominoit sur l'autre, il faudroit qu'il eût été l'un quand il falloit être l'autre, et même plusieurs fois. Tout cela s'applique de soi-même au poëte philosophe.

En second lieu, si quelque chose a dominé dans Turenne, il me semble que l'on conviendroit assez, quoique sans preuves bien exactes, que ç'a été la partie de la prudence et de la conduite; et cela seroit favorable au poëte plus philosophe que poëte.

Ne faisons aucune grace à cet homme-là, et mettons tout au pis sur son compte. Il a plu, il a diverti comme poëte, car il faut nécessairement le supposer bon poëte; mais il a beaucoup plus instruit, beaucoup plus approfondi les sujets comme philosophe; et même pour charger encore plus l'accusation, on voit évidemment qu'il a eu plus d'envie d'instruire et de raisonner que de divertir et de plaire. En vérité, aura-t-on le front de lui reprocher de semblables torts?

Il n'est pas douteux que la philosophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection. De-là se répand une lumière qui ne se renferme pas dans la région philosophique, mais qui gagne toujours comme de

proche en proche, et s'étend enfin sur tout l'empire des lettres. L'ordre, la clarté, la justesse, qui n'étoient pas autrefois des qualités trop communes chez les meilleurs auteurs, le sont aujourd'hui beaucoup davantage, et même chez les médiocres. Le changement en bien, jusqu'à un certain point, est assez sensible par tout. La poésie se piquera-t-elle du glorieux privilège d'en être exempte?

Les philosophes anciens étoient plus poëtes que philosophes; ils raisonnoient peu, et enseignoient avec une entière liberté tout ce qu'ils vouloient. Quand les poëtes modernes seroient plus philosophes que poëtes, on pourroit dire que chacun a son tour; et à parler sérieusement, si ces changemens de scène doivent arriver, ils se trouveront arrangés comme l'ordre naturel des choses le demande.

Après qu'on a accusé un poëte d'être plus philosophe que poëte, on peut bien l'accuser aussi d'avoir plus d'esprit que de talent; l'un est assez une suite de l'autre; et les idées, quand on vient à les développer, sont bien liées. On entend par le mot de talent un certain mouvement impérieux et heureux qui vous porte vers certains objets, et les fait saisir juste sans avoir aucun besoin du secours de la réflexion. Je dis *aucun*; car pour peu qu'on en ait besoin, c'est autant de rabattu sur l'essence et sur le mérite du talent. L'esprit, par opposition au talent, la raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à son gré, et y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire. Le talent est comme indépendant de nous, et ses opérations semblent avoir été produites en nous par quelque être supérieur, qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour ses instrumens: d'ailleurs elles sont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle *esprit*, ce n'est que nous; nous sentons trop que c'est nous qui agissons.

agissons. La difficulté et la lenteur des opérations ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà la cause de cette préférence que l'on donne volontiers au talent sur l'esprit; car la raison humaine, souvent trop orgueilleuse, peut aussi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle *instinct* dans les animaux, est le talent purement talent, et porté à son plus haut point. Nous admirons les loges des castors, les ruches des abeilles, et mille autres effets d'une industrie nullement ou du moins très-peu éclairée par une intelligence; une infinité d'hommes n'en feroient pas autant sans y mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche est d'une structure sans comparaison plus ingénieuse que la cabane d'un huron. Dans l'enfance du monde, les ruches ont été aussi parfaites qu'elles le sont aujourd'hui. Voilà bien des sujets d'exalter l'instinct ou le talent. Mais les endroits même par où on l'exalteroit, sont ceux qui découvrent son extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il fait, mais il ne le fait jamais que de la même manière : il est renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où absolument il ne peut sortir; il ne se perfectionne jamais. La première ruche valoit mieux que la première cabane; mais elle vaut infiniment moins que les maisons qui ont succédé aux cabanes, que les palais, que les temples.

Il est impossible qu'il y ait des hommes absolument à talent, comme les abeilles ou les castors, et totalement privés de lumières. Il est très-difficile qu'il y ait des gens d'un esprit très-lumineux, et qui n'aient aucun talent, aucune disposition naturelle et machinale qui les déterminent à porter leurs lumières d'un côté plus que d'un autre. On ne peut que comparer ceux qui auront une forte dose de talent et une foible dose d'esprit, avec ceux dont le carac-

tère sera formé du mélange opposé : lesquels mériteront la préférence ?

Ceux de la première espèce auront dans leurs productions une grande facilité, de la nouveauté, une singularité frappante ; ils seront renfermés dans un genre où ils brilleront dès leurs premiers commencemens, et ne feront pas dans la suite de grands progrès ; ils se corrigeront peu de leurs défauts, même des plus grands, seront mauvais juges de leurs propres ouvrages, peu capables d'instruire.

Ceux de la seconde espèce seront plus lents dans leurs productions, et plus foibles dans les commencemens ; mais ils acquerront toujours, et plus de facilité, et plus de perfection ; ils sauront vaincre leurs défauts, et se rendre maîtres d'eux-mêmes ; ils verront clair à ce qu'ils feront, et pourront communiquer les industries qui leur auront réussi ; ils sortiront à leur gré de leur genre principal, et feront ailleurs des courses heureuses.

On voit assez que, dans les premiers, l'esprit nuit au talent ; il les empêche d'être aussi parfaits que les castors et les abeilles, parce qu'étant aussi imparfait qu'on le suppose ici, il ne fait que traverser, par des lumières fausses, le précieux aveuglement du talent. Dans les seconds, au contraire, le talent foible est infiniment aidé par l'esprit qui l'éclaire, le guide, et en tire ce qu'il n'auroit pas produit abandonné à lui-même : en un mot, l'esprit peut absolument se passer du talent, et le talent ne peut pas également se passer de l'esprit. L'esprit sait quelles sont les sources où la poésie prend ses beautés ; il sait reconnoître les vraies d'avec les fausses : il ira chercher les vraies, et les trouvera peut-être seulement avec plus de travail et plus lentement ; le talent trouvera sans chercher, si l'on veut ; trouvera encore, si l'on veut, les vraies, mais par hasard, et se contentera assez souvent de fausses.

Tout cela ne s'entend que des cas extrêmes qui n'existent peut-être jamais dans la nature, mais qui ont l'avantage d'être plus aisés à saisir, quand on veut entrer dans des discussions un peu fines. Réellement tous les génies au-dessus du commun, sont un assemblage d'esprit et de talent combinés, selon une infinité de degrés différens. Les plus parfaits seront certainement ceux où ils se trouveroient égaux dans un haut degré; mais s'il faut que l'un des deux domine, il me semble qu'on ne devroit pas beaucoup hésiter à se déterminer pour l'esprit. Il est vrai que ce sera lui qui jugera dans sa propre cause; mais où trouvera-t-on un autre juge?

Nous avons déjà jetté en avant quelques semences d'une prédiction hasardée. Peut-être viendra-t-il un temps où les poëtes se piqueront d'être plus philosophes que poëtes, d'avoir plus d'esprit que de talent, et en seront loués. Tout est en mouvement dans l'univers, et à tout égard; et il paroît bien avéré que le genre humain, du moins en europe, a fait quelques pas vers la raison: mais une si grande et si pesante masse ne se meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté, et supposé qu'il souffrît de grandes interruptions, ce qui n'est que trop naturel, s'il reprenoit toujours de ce côté-là ce qu'on peut légitimement espérer, n'en arriveroit-il pas des changemens dans les affaires de l'esprit, et ce qui n'est fondé que sur d'agréables fantômes, n'auroit-il rien à craindre?

J'avoue que la poésie, par son langage mesuré qui flatte l'oreille, et par l'idée qu'elle offre à l'esprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels. Hé bien, ils subsisteront: on les lui laissera, mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'esprit, moins aux ornemens qu'au fond des choses.

Et que seroit-ce si l'on venoit à découvrir et à s'assurer

que ces ornemens, pris dans un systême absolument faux et ridicule, exposés depuis long-temps à tous les passans sur les grands chemins du parnasse, ne sont pas dignes d'être employés, et ne valent pas la peine qu'ils coûtent encore à employer? Qu'enfin, car il faut être hardi quand on se mêle de prédire, il y a de la puérilité à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille, et à le gêner au point que souvent on en dit moins ce qu'on vouloit, et quelquefois autre chose?

Certainement ce ne sera que dans les matières sérieuses, celles du poëme épique, par exemple, que l'on pourra trouver cette puérilité mal placée. Elle aura toujours très-bonne grace dans la poésie galante et enjouée, et même les plus vieilles fables y paroîtront avec de nouvelles parures que ce badinage saura bien leur donner; car il a une infinité de ressources qui n'appartiennent qu'à lui. Quand les hommes se portent pour graves et sérieux, la raison leur tient rigueur, et n'entend pas raillerie: mais quand ils ne se portent que pour enfans, elle joue volontiers elle-même avec eux.

Quelque révolution qui puisse arriver, la musique, qui sera immortelle, conserveroit la poésie, du moins celle qui lui seroit nécessaire; et en ce cas-là, si la poésie est née de la musique, elle devroit sa conservation à ce qui lui a donné naissance: il faudroit cependant que l'on ne s'avisât pas de ne chanter qu'en prose, ce qui seroit possible, puisque nous chantons depuis long-temps de simple prose, et peu recherchée, avec un si grand succès. Pour l'autre origine de la poésie, qui sont les loix, il y a toute apparence qu'elles ne la conserveront pas, et qu'on ne reviendra jamais à les mettre en vers.

PSYCHÉ,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE *pour la première fois par l'Académie royale de musique, en 1678.*

LA musique DE LULLI.

L'ACADÉMIE ROYALE

DE

MUSIQUE,

AU ROI.

GRAND ROI, quand l'Univers apprend avec surprise
Qu'à tes ordres par-tout la victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin et de l'Escaut
Les forts les mieux munis ne coûtent qu'un assaut,
On a lieu de penser que la France occupée
À s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les lauriers dus à tes grands exploits,
Néglige des beaux-arts les paisibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaisirs tranquilles
Règnent avec éclat au milieu de nos villes;

Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses états?
Il est vrai cependant que, malgré ses conquêtes,
Elle suffit encore à préparer des fêtes;
Il est vrai que, malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu, pour nous, sous tes heureux auspices;
Et que vaincre où tu fais voler tes étendarts,
C'est la suite des soins que tu prends des beaux-arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France;
Ce redoutable Gand, qui, pour être assiégé,
Demande un peuple entier sur ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil, au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te vois paroître, il reconnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'empire François.
Quel trouble pour l'Europe, et combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment qui les va subjuguer.

Nous seuls goûtons la paix qùe tes exploits nous donnent ;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes résonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

PERSONNAGES.

VÉNUS.

L'AMOUR.

FLORE.

VERTUMNE.

PALÉMON.

NYMPHES DE FLORE.

CHŒUR *des Divinités de la terre et des eaux.*

PROLOGUE.

Le théâtre représente une cour magnifique au bord de la mer.

(*Flore paroît au milieu du théâtre, suivie de ses nymphes, et accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités. L'un mène à sa suite des driades et des sylvains, et l'autre des dieux des fleuves et des naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre sur terre*).

FLORE.

CE n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHŒUR *des divinités de la terre et des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.

Descendez, mère des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(*Danse de driades, de sylvains, de dieux des fleuves et de naïades.*)

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la reine des belles
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'amour nous blesse;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÉMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

De se donner au plus indigne époux,
Dont jamais une belle ait eu lieu de se plaindre.
Cours, vole, et par de prompts effets
Montre que tu prends part aux affronts qu'on m'a faits.

(L'Amour s'envole, et la grande machine enlève Vénus sur le ceintre, pendant que le palais disparoît).

---

divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre leurs voix, et continuent leurs danses).

CHŒUR *des divinités de la terre et des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.

Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS.

Pourquoi du ciel m'obliger à descendre?
Mon mérite en ces lieux n'a plus rien à prétendre;
En vain vous m'y rendez ces honneurs solemnels.
Le mépris est mon seul partage;
Et depuis qu'à Psyché les aveugles mortels,
De leurs voix adressent l'hommage,
Vénus demeure sans autels.
Dans une si honteuse offense,
Laissez-moi sans témoins résoudre ma vengeance.

(*Flore et les autres dieux se retirent; l'Amour descend dans un nuage*).

VÉNUS *à l'Amour.*

Mon fils, si tu plains mes malheurs,
Fais-moi voir que tu m'es fidelle.
Tu sais combien Psyché me dérobe d'honneurs;
Elle est mon ennemie, il faut me venger d'elle.
Pour servir mon juste courroux,
Prends de tes traits le plus à craindre,
Un trait qui la puisse contraindre



PERSONNAGES.

JUPITER.
VÉNUS.
L'AMOUR.
MERCURE.
VULCAIN.
ZÉPHYR.
LE ROI, *père de Psyché.*
PSYCHÉ.
AGLAURE, } *sœurs de Psyché.*
CYDIPPE, }
LYCHAS.
LE DIEU *d'un fleuve.*
NYMPHES, ZÉPHYRS *et* AMOURS, *qui parlent cachés.*
DEUX NYMPHES *de l'Achéron.*
LES TROIS FURIES.

PSYCHÉ,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente un agréable paysage au pied d'une montagne, qui s'éleve jusqu'au ciel d'un côté ; on voit paroître de l'autre une campagne à perte de vue.

SCÈNE I.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

Enfin, ma sœur, le ciel est appaisé,
Et le serpent qui nous rendoit à plaindre,
Va n'être plus à craindre.
Tout pour le sacrifice est ici disposé ;
Psyché, pour l'offrir, va s'y rendre.

CYDIPPE.

Les peuples d'erreurs prévenus
La nommoient une autre Vénus ;

Sur la Divinité c'étoit trop entreprendre.

AGLAURE.

Ils s'en sont vus assez punis
Par les maux infinis
Que du serpent nous a causé la rage.

CYDIPPE.

Ne songeons plus à nos malheurs passés;
Le serpent en ces lieux ne fait plus de ravage,
Ce sont des malheurs effacés.

AGLAURE.

Après un temps plein d'orages,
Quand le calme est de retour,
Qu'avec plaisir, d'un beau jour,
On goûte les avantages!

CYDIPPE.

Tout succède à nos desirs;
Si des rigueurs inhumaines
Nous ont coûté des soupirs,
On ne connoît les plaisirs
Qu'après l'épreuve des peines.

AGLAURE.

Mais d'où vient qu'avec tant d'attraits,
Psyché n'aima jamais?
Qui brave trop l'Amour, doit craindre sa colère.

CYDIPPE.

Il est un fatal moment
Où l'objet le plus sévère
Se rend aux vœux d'un amant;
Et plus la belle diffère,
Plus elle aime tendrement.

AGLAURE.

Lychas vient à nous.

CYDIPPE.

Son visage
Nous marque une vive douleur.

SCÈNE II.

AGLAURE, CYDIPPE, LYCHAS.

LYCHAS.

Ah ! Princesse !

AGLAURE.

De quel malheur
Ce soupir est-il le présage ?

LYCHAS.

Ignorez-vous encor le destin de Psyché ?

CYDIPPE.

Qu'avons-nous à craindre pour elle ?

LYCHAS.

La disgrace la plus cruelle,
Dont vous puissiez jamais avoir le cœur touché.
Tandis que chacun en soupire,
Elle seule ignore son sort ;
Et c'est ici qu'on lui va dire
Que le ciel irrité la condamne à la mort.

AGLAURE ET CYDIPPE.

A la mort ! et le Roi n'y mettroit pas d'obstacle ?

LYCHAS.

Le Roi d'abord nous a caché l'oracle ;

Mais malgré lui le grand-prêtre a parlé.
Ah ! pourquoi n'a-t-il pu se taire ?
Voici ce qu'il a révélé,
Et l'arrêt qui nous désespère :

Vous allez voir augmenter les malheurs
Qui vous ont coûté tant de pleurs,
Si Psyché sur le mont, pour expier son crime,
N'attend que le serpent la prenne pour victime.

CYDIPPE.

Et Psyché ne sait rien de ce funeste arrêt ?

LYCHAS.

Pour se rendre Vénus propice,
Elle croit n'avoir intérêt
Qu'à venir en ces lieux offrir un sacrifice.

AGLAURE.

Voilà l'effet de ce nom de Vénus,
On traitoit Psyché d'immortelle.

CYDIPPE.

C'est de-là que nos maux et les siens sont venus :
Qui croiroit que ce fut un crime d'être belle ?

AGLAURE ET CYDIPPE.

Ah ! qu'il est dangereux
De trouver un sort heureux
Dans une injuste louange !
En vain on veut se flatter,
Tôt ou tard le ciel se venge,
Quand on ose l'irriter.

LYCHAS.

Voyez comme chacun, regrettant la princesse,
Abandonne son cœur à l'ennui qui le presse.

TOUS TROIS.

Pleurons, pleurons : en de si grands malheurs
On ne peut trop verser de pleurs.

(*Une troupe de personnes désolées viennent vers la montagne déplorer la disgrace de Psyché. Leurs plaintes sont exprimées par une femme et par deux hommes affligés. Ils sont suivis de six personnes qui jouent de la flûte, et de huit autres qui portent des flambeaux semblables à ceux dont les anciens se servoient dans les pompes funèbres.*)

PLAINTE ITALIENNE.

FEMME AFFLIGÉE.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

UN HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta belta,
Cieli, stele, ahi crudelta!

FEMME AFFLIGÉE.

Rispondete à miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;
Deh, ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Com'esser può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una belta innocente?
Ahi che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

IMITATION EN VERS FRANÇOIS.

FEMME AFFLIGÉE.

Mêlez vos pleurs avec nos larmes,
Durs rochers, froides eaux; et vous tigres affreux,
Pleurez le destin rigoureux
D'un objet dont le crime est d'avoir trop de charmes.

UN HOMME AFFLIGÉ.

O dieux! quelle douleur!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ah! quel malheur!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Rigueur mortelle!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Fatalité cruelle!

TOUS TROIS.

Faut-il, hélas!
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare!
Cieux, astres, pleins de dureté!
Ah! quelle cruauté!

FEMME AFFLIGÉE.

Répondez à ma plainte, échos de ces bocages;
Qu'un bruit lugubre éclate au fond de ces forêts.
Que les antres profonds, les cavernes sauvages,
Répètent les accens de mes tristes regrets.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Quel de vous, ô grands dieux! avec tant de furie,
Veut détruire tant de beauté?
Impitoyable ciel, par cette barbarie,
Voulez-vous surmonter l'enfer en cruauté?

UN HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

LES DEUX HOMMES.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! sentenza inudita,
Dar morte à la belta, ch'altrui da vita.

(Ces plaintes sont entrecoupées ici par une entrée de ballet, qui se fait par les huit personnes qui portent les flambeaux.)

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi ch'indarno si tarda,
Non resiste a li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il ciel, l'vom cede à forza.
Ahi dolore, &c.

UN HOMME APPLIQUÉ.

Dieu plein de haine !

AUTRE HOMME APPLIQUÉ.

Divinité trop inhumaine !

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi ce courroux si puissant
Contre un cœur innocent ?
O rigueur inouie !
Trancher de si beaux jours,
Lorsqu'ils donnent la vie
A tant d'amours.

FEMME DÉSOLÉE.

Que c'est un vain secours contre un mal sans remède,
Que d'inutiles pleurs, et des cris superflus !
Quand le ciel a donné des ordres absolus,
Il faut que l'effort humain cède.
O dieux ! quelle douleur, &c.

SCÈNE III.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

PSYCHÉ vient; à la voir je tremble.
Quel supplice!

CYDIPPE.

Le moyen de lui dire adieu!

PSYCHÉ *à ses sœurs.*

Ainsi pour vous rendre en ce lieu,
Vous avez prévenu l'heure du sacrifice.

AGLAURE.

Ah! ma sœur!

CYDIPPE.

Ah! ma sœur!

PSYCHÉ.

Quels sont vos déplaisirs?
Quoi! dans un jour si rempli d'allégresse!
Où du ciel la colère cesse,
Vous pouvez pousser des soupirs!

AGLAURE.

Nous plaignons votre erreur.

CYDIPPE.

Ah! trop funestes charmes!

PSYCHÉ.

Dites-moi donc le sujet de vos larmes.

AGLAURE ET CYDIPPE.

Quand vous saurez ce qui les fait couler....
Adieu, nous n'avons pas la force de parler.

SCENE IV.

LE ROI, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

SEIGNEUR, vous soupirez vous-même ;
Quels que soient mes malheurs, dois-je les ignorer ?

LE ROI.

Apprends de mes soupirs mon infortune extrême,
Apprends ce que mon cœur tremble à te déclarer ;
Quand on se voit réduit à perdre ce qu'on aime,
Il est permis de soupirer.

PSYCHÉ.

Et qui donc perdez-vous ?

LE ROI.

Tout ce qu'en ma famille
J'avois de cher, de précieux.
Le barbare décret des dieux
Nous demande ton sang : il faut mourir, ma fille ;
Il faut sur ce rocher t'exposer au serpent ;
Et lorsque ma douleur par mes larmes s'exprime,
C'est pour toi, de ces dieux déplorable victime,
Que ma tendresse les répand.

PSYCHÉ.

Si par mon sang leur colère s'appaise,
Plaignez-vous une mort qui finit vos malheurs ?

LE ROI.

Il se peut que ta mort leur plaise,
Et tu condamnes mes douleurs !
Ne dis point que le ciel, désormais sans colère,

Semble adoucir le coup qui me prive de toi.
Quand on voit des malheurs qui ne sont que pour soi,
Le bien public ne touche guère ;
Et si l'oracle doit me plaire,
A me regarder comme roi,
J'en frémis, j'en tremble d'effroi,
A me regarder comme père.

PSYCHÉ.

Il faut suivre l'ordre des dieux.

LE ROI.

A des ordres si redoutables,
Je ne les connois point, ces dieux impitoyables,
Qui veulent m'arracher ce que j'aime le mieux.

PSYCHÉ.

Par cet emportement n'attirez point leur haine.

LE ROI.

Que peuvent-ils pour augmenter ma peine ?
Je souffre, en te perdant, tout ce qu'on peut souffrir.

PSYCHÉ.

Adieu, Seigneur, je vais mourir.

LE ROI.

Tu me quittes !

PSYCHÉ.

Je veux vous épargner un crime.

LE ROI.

Quoi ! du serpent tu seras la victime ?

PSYCHÉ.

Vivez heureux.

LE ROI.

Hé ! le puis-je sans toi ?

PSYCHÉ.

Ne pleurez point ma mort, la cause en est trop belle.

LE ROI.

Tu vas sur le rocher, cruelle !
Arrête, que fais-tu ?

PSYCHÉ, *montant sur le rocher.*

Je fais ce que je dois.

LE ROI.

Au monstre, sans trembler, tu te livres toi-même ?

PSYCHÉ, *sur le rocher.*

Ma fermeté, quand vous vous alarmez,
Doit vous plaire, si vous m'aimez.

LE ROI.

Et tu peux douter que je t'aime ?
Ciel ! que vois-je ? on l'enleve ; et les vents ennemis,
Pour la conduire au monstre, ont déployé leurs aîles.
Dieux cruels, qui l'avez permis,
Accablez-vous ainsi ceux qui vous sont fideles ?

(*Quatre zéphirs volent vers Psyché, qui est sur la montagne, et l'enlevent sur le ceintre.*)

Quelque tour que nous fasse une moitié coquette,
Le meilleur est de n'y jamais songer.
Il est toujours trop tard de s'en venger;
L'affaire est faite.
Je retourne à Psyché, que je vais éveiller.
Cyclopes, excitez vos bras à travailler.

(*Les huit cyclopes commencent leur entrée, et continuent à embellir le palais.*)

VULCAIN, *aux cyclopes.*

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous;
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

(*L'entrée des cyclopes recommence.*)

VULCAIN, *aux cyclopes.*

Servez bien un dieu si charmant:
Il se plaît dans l'empressement;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous;

Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

(Vénus descend dans son char.)

SCÈNE III.

VÉNUS, VULCAIN.

VÉNUS.

Quoi! vous vous employez pour la fière Psyché,
Pour une insolente mortelle?
[illegible] indigne travail vous tient donc attaché,
L'époux de Vénus se déclare contre elle?

VULCAIN.

Et depuis quand, s'il vous plaît, vivons-nous
Dans une amitié si parfaite,
Qu'il faille que je m'inquiète
De tous vos caprices jaloux?
Il vous sied bien de vous mettre en courroux!
[illegible] l'époux jaloux avec plus de raison,
Vous en faisiez-vous une affaire?
[illegible] maintenant, et vous trouverez bon
Qu'on ne s'en embarrasse guère.

VÉNUS.

Ah! [illegible]
Quand l'Hymen a réduit deux cœurs sous sa puissance!
Que les manières de mari
Aux tendresses d'amant ont peu de ressemblance!

VULCAIN.

Vous connoissez toute la différence

Et de l'amant et de l'époux,
Et nous savons lequel des deux chez vous
A mérité la préférence.
Je ne fais pour Psyché que bâtir au palais,
Vous êtes encor trop heureuse;
Si j'étois de nature un peu plus amoureuse,
Vous me verriez adorer ses attraits.
La vengeance seroit plus belle:
Mais je suis à ma forge occupé nuit et jour;
Je n'ai pas le loisir de lui parler d'amour,
Et je me borne à travailler pour elle.

VÉNUS.

Je sais que par ces grands apprêts,
C'est à mon fils que vous cherchez à plaire;
C'est lui qui le premier trahit mes intérêts,
Il saura que je suis sa mère.

(Vénus rentre dans son char, et s'envole.)

VULCAIN, *aux cyclopes.*

L'Amour ici nous a mandé exprès;
Achevons, achevons ce qui nous reste à faire.

(Vulcain et les forgerons disparoissent avec la forge, et l'on voit le palais dans son entière perfection; il est orné de vases d'or, avec des amours sur des piédestaux. Il y a dans le fond un magnifique portail, au travers duquel on découvre une cour ovale, percée en plusieurs endroits sur un jardin délicieux.)

SCENE IV.

PSYCHÉ.

OU suis-je ? quel spectacle est offert à mes yeux ?
D'un effroyable monstre est-ce ici la demeure ?
Est-ce dans ces aimables lieux
Que l'oracle veut que je meure ?
Je reconnois la rigueur de mon sort,
Lorsqu'avec tant d'excès je m'en vois poursuivie ;
Il veut que cette pompe accompagne ma mort,
Pour me faire à regret abandonner la vie.
Cruelle mort, pourquoi tardez-vous tant ?
Que par votre lenteur je vous trouve inhumaine !
Venez, affreux serpent, venez finir ma peine,
Votre victime vous attend.

(*On entend une symphonie.*)

SCÈNE V.

PSYCHÉ, L'AMOUR, NYMPHES ET ZÉPHYRS *cachés.*

PSYCHÉ.

QUELS agréables sons ont frappés mes oreilles !

NYMPHE *cachée.*

Attends encor, Psyché, de plus grandes merveilles ;
Tout est dans ces bas lieux soumis à tes appas.
Pour rendre ton bonheur durable,
Souviens-toi seulement que, lorsqu'on est aimable,
C'est un crime de n'aimer pas.

PSYCHÉ.

Est-ce qu'aimer est nécessaire!

ZÉPHYR *caché.*

D'un jeune cœur c'est la plus douce affaire.

DEUX ZÉPHYRS *cachés.*

Aimez; il n'est de beaux ans
Que dans l'amoureux empire.
Qui laisse échapper le temps,
Quelquefois trop tard soupire.
Aimez; il n'est de beaux ans
Que dans l'amoureux empire.

PSYCHÉ.

Et qui veut-on me faire aimer?

ZÉPHYR *caché.*

Un Dieu qui se prépare à t'assurer lui-même
De son amour extrême.

PSYCHÉ.

Qui seroit donc ce Dieu que j'aurois su charmer?

L'AMOUR *caché.*

C'est moi, Psyché, c'est moi qui me rends à vos charmes.

PSYCHÉ.

S'il est ainsi, paroissez en ce lieu.

L'AMOUR *caché.*

Le destin vous défend de me voir comme Dieu,
Ou ma perte aussi-tôt vous coûtera des larmes.

PSYCHÉ.

Et le moyen d'aimer ce qu'on ne voit jamais?

L'AMOUR *caché.*

Pour me montrer à vous, je vais, dans ce palais,

Prendre d'un mortel la figure.

PSYCHÉ.

Ah! venez donc, n'importe sous quels traits,
Pourvu qu'en vous voyant mon esprit se rassure.

SCÈNE VI.

L'AMOUR *sous la figure d'un jeune homme*; PSYCHÉ.

L'AMOUR.

EH bien, Psyché, des cruautés du sort
Avez-vous beaucoup à vous plaindre?
Voici ce monstre affreux armé pour votre mort;
Vous sentez-vous disposée à le craindre,

PSYCHÉ.

Quoi! vous êtes le monstre? et comment à mes yeux
Pourriez-vous être redoutable?
Je sens, en vous voyant, un désordre agréable,
Qui de mon cœur se rend victorieux.
Il se trouble ce cœur, autrefois si paisible;
Il ne se souvient plus qu'il étoit insensible:
On dit qu'ainsi l'on commence d'aimer.
En parlant de mon cœur, mon esprit s'embarrasse,
Et je ne connois pas assez ce qui s'y passe,
Pour vous le pouvoir exprimer.

L'AMOUR.

J'éprouve comme vous un embarras extrême.
De quelle vive ardeur ne suis-je pas touché?
Que de choses à dire! et cependant, Psyché,
Cependant je ne puis que dire: *Je vous aime.*

PSYCHÉ.

Il est donc vrai que vous m'aimez ?

L'AMOUR.

C'est peu qu'aimer, je vous adore.

PSYCHÉ.

Que par ces mots vous me charmez !

L'AMOUR.

Je vous l'ai dit, et vous le dis encore,
Je vous aime, et jamais ne veux aimer que vous.

PSYCHÉ.

Je ne puis rien entendre de plus doux.
Quoi, je n'aurai point de rivale ?

TOUS DEUX.

Ah ! qu'en amour le plaisir est charmant,
Quand la tendresse est égale
Entre l'amante et l'amant !

PSYCHÉ.

Mais me laisserez-vous ignorer qui vous êtes,
Vous qui me promettez de m'aimer à jamais ?

L'AMOUR.

C'est à regret que je me tais
Sur la demande que vous faites.
Mon nom, si vous pouviez une fois le savoir,
Vous feroit chercher à me voir ;
Et c'est à quoi le destin met obstacle.
Me voir dans mon éclat, c'est me perdre à jamais.
Afin que de nos feux rien ne trouble la paix,
J'ai fait donner le surprenant oracle,
Qui nous laisse tous deux cachés dans ce palais.
Vous m'y verrez vous adorer sans cesse,

Sans cesse de mon cœur vous faire un nouveau don.
Pourvu que vous sachiez l'excès de ma tendresse,
Qu'importe de savoir mon nom ?
Ce n'est point comme un Dieu que je prétends paroître,
Ce titre ne fait pas aimer plus tendrement ;
Je ne veux me faire connoître
Que sous le nom de votre amant.
Venez voir ce palais, où, pour charmer votre ame,
Les plaisirs naîtront tour-à-tour ;
Et vous, divinités, qui connoissez ma flamme,
Marquez, par vos chansons, le pouvoir de l'Amour.

(*Trois des nymphes qui étoient cachées commencent à paroître, et chantent les vers suivans. Six petits amours et quatre zéphyrs expriment par leurs danses la joie qu'ils ont des avantages de l'Amour.*)

Ire NYMPHE.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter les soupirs,
Et craindre leurs desirs ;
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

IIe NYMPHE.

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre ;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour ;
Et plus on a de quoi charmer
Plus on doit à l'Amour.

IIIe NYMPHE.

Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour ;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

(*Les petits amours continuent leurs danses avec le zéphyrs.*)

Ire NYMPHE.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes ;
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs :
Un cœur pour le suivre
A cent maux se livre ;
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas ;

Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

IIe ET IIIe NYMPHES.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un honteux moment.

IIe NYMPHE.

On craint, on espère,
Il faut du mystère ;
Mais on n'obtient guère
Des biens sans tourment.

IIe ET IIIe NYMPHE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIIe NYMPHE.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer et que plaire ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

IIe ET IIIe NYMPHE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

ACTE III.

Le théâtre représente la chambre la plus magnifique du palais de l'Amour. On voit, dans le fond, une alcove fermée d'un rideau.

SCÈNE I.

VÉNUS.

POMPE que ce palais de tous côtés étale,
Brillant séjour, que vous blessez mes yeux!
Je ne vois rien qui ne parle en ces lieux
De la gloire de ma rivale.
Tant de divinités dont elle a tous les soins,
Et la plus forte complaisance,
Sont autant de honteux témoins
De son pouvoir et de mon impuissance.
Que le mépris est rigoureux
A qui se croit digne de plaire!
Un seul objet qu'on nous préfère,
Nous fait un destin malheureux.
Que le mépris est rigoureux
A qui se croit digne de plaire!

Déja la nuit chasse le jour!
Qu'il ne revienne point avant que je me venge.
Je sais l'ordre du sort; si Psyché voit l'Amour,

Aussi-tôt sa fortune change.
Cessons de perdre des soupirs :
Perdons Psyché, sans que Psyché le sache ;
Elle brûle de voir cet amant qui se cache,
Il faut contenter ses desirs.

SCÈNE II.

VENUS, PSYCHE.

QUE fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme ;
Viens consoler mon ame.
La beauté de ces lieux est un enchantement,
Tout m'y paroît charmant :
Mais je n'y vois point ce que j'aime.
Ah ! qu'une absence d'un moment,
Quand la tendresse est extrême,
Est un rigoureux tourment !

(*Appercevant Vénus.*)

Par quel art dans ce lieu vous rendez-vous visible ?
On m'y parle souvent, sans qu'on s'y laisse voir.

VÉNUS.

Le Dieu que vos beautés ont rendu si sensible,
Pour vous entretenir m'a laissé ce pouvoir.
C'est à moi, Psyché, qu'il ordonne
De garder ce palais où tout suit votre loi.

PSYCHÉ.

Nymphe, le croiriez-vous, que lui-même empoisonne
Tous les honneurs que j'en reçoi ?
Il refuse toujours de se montrer à moi
Dans tout l'éclat qui l'environne,
Et ce refus blesse ma foi.

Je l'aime, et je voudrois pouvoir tout sur son ame ;
Je voudrois avoir lieu du moins de m'en flatter ;
Quand je forme des vœux qu'il ose rebuter,
Je suis réduite a douter de sa flamme,
Et rien n'est plus cruel pour moi que d'en douter.

VÉNUS.

Mais chaque instant vous marque sa tendresse.

PSYCHÉ.

Ah ! malgré les soupirs qu'un amant nous adresse,
Malgré tous les soins qu'il nous rend,
Il ne faut, pour troubler le bonheur le plus grand,
Qu'un peu trop de délicatesse.

Vous n'êtes pas les plus heureux,
Vous dont l'amour est si pur et si tendre,
Si tout votre repos est réduit à dépendre
Du moindre scrupule amoureux ;
Vous dont l'amour est si pur et si tendre,
Vous n'êtes pas les plus heureux.

VÉNUS.

Que ne m'est-il permis de vous tirer de peine !

PSYCHÉ.

Ah ! ne me tenez point plus long-temps incertaine ;
Satisfaites mes yeux, vous avez ce pouvoir.

VÉNUS.

Vous me découvrirez.

PSYCHÉ.

Ne craignez rien.

VÉNUS.

Je n'ose.

PSYCHÉ.

Quoi ! rien en ma faveur ne vous peut émouvoir ?

VÉNUS.

Et bien, je vais pour vous oublier mon devoir.
Entrez ; c'est dans ce lieu que votre amant repose,
Goutez le plaisir de le voir.
Cette lâmpe que je vous laisse,
Peut servir à vous éclairer.

PSYCHÉ.

Que ne vous dois-je point ?

VÉNUS.

Il faut me retirer.
Ma présence nuiroit au desir qui vous presse.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, L'AMOUR *endormi.*

PSYCHÉ.

A LA fin je vais voir mon destin éclairci,
Je vais voir cet amant dont mon âme est éprise.

(*Psyché lève le rideau qui ferme l'alcove, et l'on voit l'Amour endormi sous la figure d'un enfant.*)

Approchons. Dieux ! que vois-je ici ?
C'est l'Amour ! quelle douce et charmante surprise !
C'est l'Amour qui pour moi s'est blessé de ses traits.
Maître de l'Univers, il vit sous mon empire.
Ce que l'Amour à tous les cœurs inspire,
Il l'a senti pour mes foibles attraits.
Si le plaisir d'aimer est un plaisir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'est l'Amour qu'on aime ?

Je l'aime, et je voudrois pouvoir tout sur son ame;
Je voudrois avoir lieu du moins de m'en flatter;
Quand je forme des vœux qu'il ose rebuter,
Je suis réduite a douter de sa flamme,
Et rien n'est plus cruel pour moi que d'en douter.

VÉNUS.

Mais chaque instant vous marque sa tendresse.

PSYCHÉ.

Ah! malgré les soupirs qu'un amant nous adresse,
Malgré tous les soins qu'il nous rend,
Il ne faut, pour troubler le bonheur le plus grand,
Qu'un peu trop de délicatesse.

Vous n'êtes pas les plus heureux,
Vous dont l'amour est si pur et si tendre,
Si tout votre repos est réduit à dépendre
Du moindre scrupule amoureux;
Vous dont l'amour est si pur et si tendre,
Vous n'êtes pas les plus heureux.

VÉNUS.

Que ne m'est-il permis de vous tirer de peine!

PSYCHÉ.

Ah! ne me tenez point plus long-temps incertaine;
Satisfaites mes yeux, vous avez ce pouvoir.

VÉNUS.

Vous me découvrirez.

PSYCHÉ.

Ne craignez rien.

VÉNUS.

Je n'ose.

PSYCHÉ.

Quoi ! rien en ma faveur ne vous peut émouvoir ?

VÉNUS.

Eh bien, je vais pour vous oublier mon devoir.
Entrez : c'est dans ce lieu que votre amant repose,
Goutez le plaisir de le voir.
Cette lampe que je vous laisse
Peut servir à vous éclairer.

PSYCHÉ.

Que ne vous dois-je point ?

VÉNUS.

Il faut me retirer.
Ma présence nuiroit au desir qui vous presse.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, L'AMOUR *endormi.*

PSYCHÉ.

A la fin je vais voir mon destin éclairci,
Je vais voir cet amant dont mon ame est éprise.

(*Psyché leve le rideau qui ferme l'alcove, et l'on voit l'Amour endormi sous la figure d'un enfant.*)

Approchons. Dieux ! que vois-je ici ?
C'est l'Amour ! quelle douce et charmante surprise !
C'est l'Amour qui pour moi s'est blessé de ses traits.
Maître de l'Univers, il vit sous mon empire.
Ce que l'Amour à tous les cœurs inspiré,
Il l'a senti pour mes foibles attraits.
Si le plaisir d'aimer est un plaisir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'est l'Amour qu'on aime ?

VÉNUS.

Non, je te punirai de lui paroître aimable,
Tes charmes l'ont réduit à t'aimer malgré moi;
Et je te tiens seule coupable
Des soupirs qu'il pousse pour toi.

PSYCHÉ.

Vous ne m'écoutez point, et cependant, Déesse,
Tout ce que je vous dis vous l'avez trop senti.
Quoi! vous condamnez ma tendresse!
Et votre cœur s'en est-il garanti?
Il a payé ce tribut nécessaire.
Le mien est-il si fort qu'il s'en doive exempter?
Si l'Amour sous ses loix a pu ranger sa mère,
Est-ce à Psyché de résister?

VÉNUS.

En vain de ton orgueil tu prétends fuir la peine,
Le sort te soumet à ma haine:
Écoute, et ne replique pas.
Pour fléchir la rigueur où mon courroux s'obstine,
Vers les rives du Styx il faut tourner tes pas,
Et m'apporter la boëte où Proserpine
Enferme ce qui peut augmenter ses appas;
C'est l'emploi qu'à tes soins ma vengeance destine.

SCENE

SCÈNE VI.

PSYCHÉ.

VOUS m'abandonnez donc, cruel et cher amant?
Venez, venez me traiter de coupable,
Malgré tous les malheurs dont le destin m'accable,
Votre absence est mon seul tourment.
Douces, mais trompeuses délices,
Deviez-vous commencer et finir en un jour?
A peine ai-je goûté les douceurs de l'amour,
Que j'en ressens les plus affreux supplices.
Pourquoi chercher le chemin des enfers.
C'est la mort, c'est la mort qui me le doit apprendre.
Les flots, qu'aux malheureux ce fleuve tient ouverts,
M'offrent celui que je dois prendre.

(*Psyché étant prête à se précipiter dans les flots, le Fleuve paroît assis sur son urne, environné de roseaux.*)

SCENE VII.

LE FLEUVE, PSYCHÉ.

LE FLEUVE.

ARRÊTE, c'est trop tôt renoncer à l'espoir;
Il faut vivre, l'Amour l'ordonne.

PSYCHÉ.

Dites plutôt que l'Amour m'abandonne,
Quand Vénus contre moi fait agir son pouvoir:
A descendre aux enfers sa haine m'a réduite.

LE FLEUVE.

Ne crains rien, je t'en veux apprendre le chemin;
Viens ici prendre place, et tu seras instruite
Des ordres du destin.

ACTE IV.

Le théâtre représente une salle du palais de Proserpine.

SCÈNE I.

PSYCHÉ.

Par quels noirs et fâcheux passages
M'a-t-on fait descendre aux enfers ?
Ce ne sont qu'abymes ouverts,
A saisir de frayeur les plus fermes courages.

Ces lieux qui de la mort sont le triste séjour,
Ne reçoivent jamais le jour :
L'horreur en est extrême.
Mais tout affreux que je les voi,
Qu'ils auroient de charmes pour moi,
Si j'y rencontrois ce que j'aime !

Ne tremblons plus, mon malheur est changé ;
J'ai voulu voir l'Amour, et l'Amour s'est vengé.
Vous, que ces demeures affreuses
Couvrent d'une éternelle nuit,
Apprenez, ombres malheureuses,
Le déplorable état où le ciel me réduit.
Du plus heureux destin la gloire m'est certaine :
Je pouvois en jouir toujours, sans craindre les jaloux,

Un desir curieux, dont la force m'entraîne,
Me fait perdre l'objet de mes vœux les plus doux :
Parmi tous vos tourmens, Ombres, connoissez-vous
Un supplice égal à ma peine ?

SCÈNE II.

LES TROIS FURIES, PSYCHÉ.

LES FURIES.

Où penses-tu porter tes pas,
Téméraire mortelle ?
Quel destin parmi nous t'appelle ?
Viens-tu nous braver ici bas ?

PSYCHÉ.

Si j'ai passé le Styx avant l'heure fatale,
Pour venir aux enfers demander du secours,
Quand je vous aurai dit ma peine sans égale,
Vous plaindrez avec moi le malheur de mes jours.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable ;
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Ah ! laissez-vous toucher à mes tristes douleurs.
Je ne viens point dans vos demeures sombres
Troubler le silence des Ombres,
Je viens parler de mes malheurs.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable ;
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Un ordre souverain, qu'il faut exécuter,
M'oblige à chercher votre Reine.
En me la faisant voir, vous finirez ma peine;
Elle voudra bien m'écouter.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable;
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Deux mots, et de ces lieux je suis prête à sortir.
Conduisez-moi vers Proserpine.

UNE FURIE.

Puisqu'à la voir elle s'obstine,
Promptement qu'on l'aille avertir.

LES FURIES.

Cependant montrons-lui ce que ces lieux terribles
Ont d'objets plus horribles.

(*Les démons forment une danse, et montrent à Psyché ce qu'il y a de plus effroyable dans les enfers.*)

SCÈNE III.

LES TROIS FURIES, DEUX NYMPHES DE L'ACHÉRON, PSYCHÉ.

LES FURIES.

VENEZ, Nymphes de l'Achéron;
Aidez-nous à punir l'audace criminelle
D'une fière mortelle
Qui vient troubler l'empire de Pluton.

VÉNUS.

Non, je te punirai de lui paroître aimable,
Tes charmes l'ont réduit à t'aimer malgré moi;
Et je te tiens seule coupable
Des soupirs qu'il pousse pour toi.

PSYCHÉ.

Vous ne m'écoutez point, et cependant, Déesse,
Tout ce que je vous dis vous l'avez trop senti.
Quoi! vous condamnez ma tendresse!
Et votre cœur s'en est-il garanti?
Il a payé ce tribut nécessaire.
Le mien est-il si fort qu'il s'en doive exempter?
Si l'Amour sous ses loix a pu ranger sa mère,
Est-ce à Psyché de résister?

VÉNUS.

En vain de ton orgueil tu prétends fuir la peine,
Le sort te soumet à ma haine:
Écoute, et ne réplique pas.
Pour fléchir la rigueur où mon courroux s'obstine,
Vers les rives du Styx il faut tourner tes pas,
Et m'apporter la boëte où Proserpine
Enferme ce qui peut augmenter tes appas;
C'est l'emploi qu'a tes soins ma vengeance destine.

SCENE

SCÈNE VI.

PSYCHÉ.

VOUS m'abandonnez donc, cruel et cher amant?
Venez, venez me traiter de coupable,
Malgré tous les malheurs dont le destin m'accable,
Votre absence est mon seul tourment.
Douces, mais trompeuses délices,
Deviez-vous commencer et finir en un jour?
A peine ai-je goûté les douceurs de l'amour,
Que j'en ressens les plus affreux supplices.
Pourquoi chercher le chemin des enfers.
C'est la mort, c'est la mort qui me le doit apprendre.
Les flots, qu'aux malheureux ce fleuve tient ouverts,
M'offrent celui que je dois prendre.

(*Psyché étant prête à se précipiter dans les flots, le Fleuve paroît assis sur son urne, environné de roseaux.*)

ACTE V.

Le théâtre représente les jardins de Vénus.

SCÈNE I.

PSYCHÉ.

Si je fais vanité de ma tendresse extrême,
En puis-je trop avoir, quand c'est de l'Amour même
Que mon cœur s'est laissé charmer?
Je sens que rien ne peut ébranler ma constance.
Ah! pourquoi m'obliger d'aimer,
S'il faut aimer sans espérance?

Sans espérance! non, c'est offenser l'Amour;
Ce dieu qui plaint les maux dont je suis poursuivie,
Jusques dans les enfers a pris soin de ma vie,
Et c'est par lui que je reviens au jour.
Ce sont ici les jardins de sa mère;
Peut-être en ce moment il lui parle de moi.
Je puis l'y rencontrer. Pour mériter sa foi,
Cherchons jusqu'au bout à lui plaire.
Si mes ennuis ont pu ternir
Ces attraits dont l'éclat m'a su rendre coupable,
Cette boëte me va fournir
De quoi paroître encore aimable.
Ouvrons. Quelles promptes vapeurs
Me font des sens perdre l'usage?
Si la mort finit mes malheurs,

O toi, qui de mes vœux reçois le tendre hommage,
Songe qu'en expirant, c'est pour toi que je meurs.

(*Psyché tombe sans force sur un gazon, où elle demeure couchée.*)

SCENE II.

VÉNUS, PSYCHÉ.

VÉNUS.

Enfin, insolente rivale,
Tu reçois ce qu'a mérité
L'orgueilleuse témérité
De te croire à Vénus égale!
Par l'état déplorable où j'ai réduit ton sort,
Vois ce que mon courroux te laisse encore craindre.
Si tes malheurs si-tôt finissoient par la mort,
Ton sort ne seroit pas à plaindre.

PSYCHÉ *couchée sur le gazon.*

Pourquoi me rappeller au jour,
S'il ne m'est pas permis de vivre pour l'Amour.

VÉNUS.

Quoi, ton orgueil encor jusqu'à mon fils aspire?
Mon fils est l'objet de tes vœux?
Et l'obstacle fatal que j'ai mis à tes feux,
Ne t'a point affranchie encor de son empire?
Cet amour de ton cœur ne peut être arraché?

PSYCHÉ *sur le gazon.*

Viens, cher amant, viens revoir ta Psyché.

VÉNUS.

Les maux dont tes soupirs marquent la violence,
A la pitié pour toi devroient m'intéresser ;
Mais le plaisir de la vengeance
Est trop doux pour y renoncer.

(*Mercure descend.*)

SCÈNE III.

MERCURE, VÉNUS.

MERCURE.

Vous croyez trop la jalouse colère
Qui vous anime contre un fils.

VÉNUS.

Quoi ! Mercure, on n'aura pour moi que du mépris ?
Je pourrai me venger, et n'oserai le faire ?

MERCURE.

L'Amour est venu dans les cieux ;
Jupiter a reçu sa plainte,
Et n'envisage qu'avec crainte
Le désordre éternel qui menace les dieux.
Par l'ordre du destin, Psyché vous est soumise ;
Quand vous la poursuivez, son sort dépend de vous :
Mais voyez, dans cette entreprise,
Quels malheurs ont déja suivi votre courroux.
L'Amour, dont les ennuis n'ont pu toucher votre ame,
Empoisonne les traits dont il perce les cœurs.
Il les ouvre à la haine, aux dédains, aux rigueurs ;
Tout languit, et rien ne s'enflamme.
La discorde est parmi les dieux,

La paix s'éloigne de la terre ;
On se hait, on se fait la guerre.
Ces maux que vous causez vous sont-ils glorieux ?

VÉNUS.

Ah ! qu'on me laisse ma colère,
Elle venge un trop juste ennui.
L'Amour à l'Univers est-il si nécessaire,
Qu'on ne puisse être heureux sans lui ?

MERCURE.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure ;
Tout flatte en aimant, tout nous rit ;
Otez l'amour de la Nature,
Toute la nature périt.

VÉNUS.

On veut donc m'obliger à consentir qu'il aime ?

MERCURE.

Jupiter qui paroît vous le dira lui-même.

(*Jupiter descend sur son trône au milieu de son palais.*)

SCÈNE IV.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, MERCURE, PSYCHÉ.

JUPITER.

VÉNUS veut-elle résister ?
N'a-t-elle point assez écouté sa colère ?
Et l'Amour qui languit ne peut-il se flatter
Que ses maux toucheront sa mère ?

VÉNUS.

Quoi ! je souffrirai qu'à mon fils
Une simple mortelle aspire ?

JUPITER.

Si tu ne m'en veux point dédire,
Il n'est rien pour Psyché qui ne me soit permis.
Seule aux yeux de l'amour elle est aimable et belle ;
Pour l'égaler à lui, je la fais immortelle.

VÉNUS.

Puisque d'une immortelle il doit être l'époux,
Jupiter a parlé, je n'ai plus de courroux.

JUPITER.

Viens, Amour, tes soupirs emportent la victoire.

VÉNUS.

Psyché, revois le jour,
On te permets enfin de vivre pour l'Amour.

PSYCHÉ *se levant.*

Vous y consentez ? quelle gloire !

JUPITER *à Psyché.*

Viens prendre place auprès de ton amant.

PSYCHÉ *à l'Amour.*

On me rend donc à vous ? ô destin plein de charmes !

L'AMOUR.

O favorable changement !

JUPITER.

Aimez sans trouble et sans alarmes.
Vous, dieux, accourez tous, et dans cet heureux jour,
Célébrez à l'envi la gloire de l'Amour.

(*L'Amour descend et va s'asseoir aux pieds de Jupiter.*

Vénus et Psyché, étant enlevées par un nuage, vont se placer aux deux côtés de l'Amour. Apollon, Bacchus, Momus et Mars descendent dans leurs machines, auprès de leurs quadrilles. Le jardin disparoît, et tout le théâtre représente le ciel.)

(*Apollon conduit les muses et les arts; Bacchus est accompagné de Silène, de satyres et de ménades; Momus mène après lui une troupe enjouée de polichinels et de matassins; et Mars paroît à la tête d'une troupe de guerriers, suivis de timbales, de tambours et de trompettes.*)

APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle ;
Le dieu d'Amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle.
En faveur d'un fils si charmant.
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui va être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle ;
Que nos chants en tous lieux portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour-à-tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie

Commence et finit en un jour :
Mais quand un cœur est enivré d'amour.
Souvent c'est pour toute la vie.

MOMUS.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux ;
Je soumets à ma satyre
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne ;
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante.
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pu triompher de moi.

CHŒUR DES DIEUX, *où se mêlent les trompettes et les timbales.*

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux amans.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes.
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

(*Les arts travestis en bergers galans, pour paroître avec plus d'agrément à cette fête, commencent les premiers à danser.*)

APOLLON.

Le dieu qui nous engage
À lui faire la cour,
Défend qu'on soit trop sage ;
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour ;
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage ;
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour ;
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

LES MUSES.

Gardez-vous, beautés sévères,
Les amours font trop d'affaires ;
Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.
On ne peut aimer sans peines ;
Il est peu de douces chaînes,
A tout moment on se sent alarmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre

De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

(*Les ménades et les satyres dansent.*)

BACCHUS.

Admirons le jus de la treille,
Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais sur-tout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

(*Silène, nourricier de Bacchus, paroît monté sur son âne.*)

SILÈNE.

Bacchus veut qu'on boive à longs traits:
On ne se plaint jamais
Sous son heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.

Ce dieu rend nos vœux satisfaits;
Que sa cour a d'attraits!
Chantons-y bien sa gloire:
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

(*Deux satyres se joignent à Silène, et tous trois chantent un trio à la louange de Bacchus, et des douceurs de son empire.*)

SILÈNE ET LES DEUX SATYRES.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

Ier SATYRE.

Ier SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
A cent peines secrettes.

IIe SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

Ier SATYRE.

C'est-là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

IIe SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

(*Une troupe de polichinels et de matassins joignent leurs plaisanteries et leurs badinages aux divertissemens de cette grande fête.*)

MOMUS.

Folâtrons, divertissons-nous ;
Raillons, nous ne saurions mieux faire:
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode ;
On court péril d'être incommode,

En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

MARS.

Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

(*Quatre hommes portant des enseignes, s'en servent à faire paroître leur adresse en dansant.*)

(*Les quatre troupes différentes de la suite d'Apollon, Bacchus, Momus et Mars, forment la dernière entrée. Un chœur de toutes les voix et de tous les instrumens se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.*)

LE CHŒUR.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux amans:
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes:
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

BELLEROPHON,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois par l'Académie royale de musique, en [illegible]

La musique de Lulli.

R 2

PRÉFACE.

LE Roi ayant donné la paix à l'Europe, l'Académie royale de musique a cru devoir marquer la part qu'elle prenoit à la joie publique, par un spectacle où elle put faire entrer les témoignages de son zèle pour la gloire de cet auguste monarque. Elle s'y est crue d'autant plus obligée, que la protection qu'il donne aux beaux-arts les a toujours fait jouir, pendant le cours même de la guerre, de l'heureuse tranquillité qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a donné occasion à cette tragédie en musique. Le théâtre représente d'abord le parnasse françois; Apollon y vient avec les muses célébrer le retour d'une paix si glorieuse à la France; Pan et Bacchus y arrivent en même temps, et signalent leur joie par des danses et par des chants d'allégresse : mais Apollon, pour mieux divertir le plus grand Prince de la terre, imagine sur-le-champ un spectacle où lui-même, avec ses muses, veut représenter l'histoire de Bellerophon. Chacun sait que ce héros combattit autrefois la chimère, monté sur Pégase, et que ce fut d'un coup de pied de ce cheval que naquit ensuite la fameuse fontaine qui inspire les vers, et qui a fait naître la poésie. On ne sait pas trop bien qui étoit le père de Bellerophon : les uns tiennent que c'étoit Glaucus, et les autres le font fils de Neptune ; et c'est sur cette diversité d'opinions qu'on a formé l'intrigue de cette pièce, et l'oracle qui en fait le nœud. Amisodar est un personnage épisodique, fondé sur cette fable, qu'il y a eu une femme nommée Chimère, qui épousa un roi de Lycie, appellé Amisodar.

PERSONNAGES.

APOLLON.

BACCHUS.

PAN.

LES MUSES.

UN BERGER.



PROLOGUE.

Le théâtre représente une agréable vallée, entre deux côteaux délicieux, au fond desquels paroît le mont Parnasse à double sommet, et, entre les deux, la source de la fontaine d'Hélicon. Apollon est assis au haut de cette montagne, accompagné des neuf Muses, qui sont aussi assises des deux côtés.

APOLLON.

MUSES, préparons nos concerts;
Le plus grand roi de l'univers
Vient d'assurer le repos de la terre:
Sur cet heureux vallon il répand ses bienfaits.
Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

CHŒUR DES MUSES.

Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

APOLLON.

Par cet auguste roi la discorde est bannie.
Pour tous les dieux sa gloire a tant d'appas,
Que Pan lui-même, oubliant nos débats,

Vient ici de nos chants augmenter l'harmonie.
Bacchus, ainsi que lui, vient se joindre avec nous,
Pour rendre nos accords plus charmans et plus doux.

(Bacchus entre ici d'un côté, accompagné d'égipans et de ménades ; et Pan entre de l'autre, suivi de bergers et de bergères.)

BACCHUS.

Du fameux bord de l'Inde, où toujours la victoire
Rangea les peuples sous ma loi,
Je viens prendre part à la gloire
D'un vainqueur aussi grand que moi.

PAN.

J'ai quitté les forêts où je tiens mon empire,
Pour venir comme vous admirer ce héros.
Nos plaines et nos bois lui doivent leur repos,
C'est par lui seul que tout respire.

TOUS.

Chantons le plus grand des mortels,
Chantons un roi digne de nos autels.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Par lui tous nos champs refleurissent.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Les tranquilles plaisirs par lui sont de retour.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

De son nom seul les échos retentissent.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Si l'on soupire encor, ce n'est plus que d'amour.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Tout rit dans nos douces retraites.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Rien ne vient plus troubler le son de nos musettes.

TOUS.

Chantons le plus grand des mortels,
Chantons un roi digne de nos autels.

(*Les bergers et les bergères commencent ici une entrée, après laquelle un berger chante les deux couplets suivans, qui sont entremêlés de danses.*)

UN BERGER.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?
Rien n'est si doux que d'aimer.
Peut-on aisément s'en défendre ?
Non, non, non, l'amour doit tout charmer.
Que sert la fierté dans les belles ?
Tout aime enfin à son tour.
Voit-on des rigueurs éternelles ?
Non, non, non, rien n'échappe à l'amour.

(*Après cette chanson, les égipans et les ménades font une entrée, laquelle étant finie, les bergers et les bergères se mêlent avec eux, et ils dansent tous ensemble. Cette dernière danse est suivie de ce dialogue de Bacchus et de Pan.*)

PAN.

Tout est paisible sur la terre.
Voici l'heureux temps des amours.

BACCHUS.

Ils n'ont plus à craindre la guerre,
Qui des amans troubloit les plus beaux jours.

PAN.

Aimez, bergers ; aimez, bergères ;
Suivez vos plus tendres desirs.

BACCHUS.

Si l'amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légères.

BACCHUS ET PAN.

Si l'amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légères.

APOLLON.

Quittez de si vaines chansons.
Il faut par de plus nobles sons
Honorer en ce jour le héros de la France.
Transformons-nous en ce moment;
Et dans un spectacle charmant,
Célébrons à ses yeux l'heureux événement
Qui jadis au Parnasse a donné la naissance.
Allons, pour ce grand Roi redoublez vos efforts,
Préparez vos plus doux accords.

TOUS.

Pour ce grand Roi redoublons nos efforts,
Préparons nos plus doux accords.

BELLEROPHON,

TRAGÉDIE.



PERSONNAGES.

PALLAS, *déesse.*

JOBATE, *roi de Lycie.*

STÉNOBÉE, *veuve de Prétus, roi d'Argos.*

PHILONOÉ, *fille de Jobate.*

BELLEROPHON, *cru fils de Glaucus.*

AMISODAR, *prince Lycien, amoureux de Sténobée.*

ARGIE, *confidente de Sténobée.*

LE SACRIFICATEUR, *ministre du temple d'Apollon.*

LA PYTHIE.

APOLLON *sur le Parnasse.*

AMAZONES.

UNE NAYADE.

UNE DRIADE.

DEUX DIEUX DES BOIS.



BELLEROPHON,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente une avant-cour du palais du Roi, au fond de laquelle paroît un grand arc de triomphe, et au-delà on découvre la ville de Patare, capitale du royaume de Lycie.

SCÈNE I.

STÉNOBÉE, ARGIE.

STÉNOBÉE.

NON, les soulèvemens d'une ville rebelle
Ne m'ont point fait quitter Argos ;
C'est l'amour seul fatal à mon repos,
C'est le cruel amour qui dans ces lieux m'appelle.
Prétus n'est plus, et désormais sa mort
Me rend maîtresse de mon sort ;
Je puis donner un diadême,

Et viens dans cette cour faire un dernier effort
Sur le cœur d'un ingrat que j'aime.

ARGIE.

Quoi! de Bellerophon l'outrageante froideur
Ne peut de cet amour dégager votre cœur?

STÉNOBÉE.

Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.
Ma fierté dès long-temps, par un juste retour,
M'auroit fait triompher de ma flamme amoureuse;
Mais, hélas! ma tendresse augmente chaque jour.
Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.

ARGIE.

Contre Bellerophon votre aveugle colère,
Aux plus sanglans effets devoit s'autoriser;
L'amour vous le fait voir toujours digne de plaire,
C'est assez pour vous appaiser.

STÉNOBÉE.

Hélas! à quel excès je portai ma vengeance!
Je l'accusai, malgré son innocence,
De vouloir m'inspirer une coupable ardeur.
Ce fut pour lui ravir et l'honneur et la vie,
Que Prétus l'envoya chez le roi de Lycie.
Et quels troubles alors ne sentit point mon cœur!
En vain, quand l'amour est extrême,
On veut perdre un ingrat qui nous ose outrager;
On prend dans ses malheurs plus de part que lui-même.
Hélas! quand il se faut venger de ce qu'on aime,
Qu'il en coûte pour se venger!

ARGIE.

Ne redoutez plus rien ; ce héros invincible,
Aux plus affreux périls tant de fois exposé,
A sa valeur a trouvé tout possible.
Quel triomphe pour vous, s'il vous étoit aisé
De rendre enfin son cœur sensible!

STÉNOBÉE.

Du moins Bellerophon n'a jamais rien aimé;
C'est à la gloire qu'il se donne,
Et son cœur peut être charmé
Par les offres de ma couronne.

Espoir, qui séduisez les amans malheureux,
Pourquoi suspendre ma vengeance?
Je sais, je sais combien vous êtes dangereux;
Je sais que vous allez entretenir mes feux,
Et redoubler leur violence.
Cependant vous rentrez dans mon cœur amoureux,
Et je sens qu'avec vous il est d'intelligence.
Espoir, qui séduisez les amans malheureux,
Pourquoi suspendre ma vengeance?

SCÈNE II.

STÉNOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE.

PHILONOÉ.

REINE, vous savez qu'en ce jour
Je reçois un époux de la main de mon père:
J'attends le choix qu'il en doit faire
Entre tous les amans qui remplissent sa cour.

Obtenez qu'il n'en délibère
Que de concert avec l'amour.

Qu'il est doux de trouver, dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer!
Lorsque le cœur a choisi de lui-même
Le seul objet qui pouvoit l'enflammer,
Qu'il est doux de trouver, dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer!

STÉNOBÉE.

Quoi! Princesse, à l'amour vous auriez pu vous rendre?

PHILONOÉ.

En vain j'ai voulu m'en défendre.

STÉNOBÉE.

Et qui donc aimez-vous?

PHILONOÉ.

Un héros que les dieux
Ont fait des conquérans l'exemple glorieux.
Estimé dans la paix, redouté dans la guerre,
Il est, et la terreur, et l'amour de la terre.
Si pour chercher à vaincre il court dans les hasards,
A ses premiers efforts ses ennemis se rendent;
Et s'il aime, il n'est point de cœurs qui se défendent
De ses premiers regards.

STÉNOBÉE.

Ah! c'est Bellerophon.

PHILONOÉ.

C'est lui, je le confesse;
Ne condamnez point ma tendresse.
Quand mille exploits fameux parlent pour un amant,
Peut-on résister un moment?

Après



LE ROI.

Ses exploits l'ont rendu digne de cette gloire.

STÉNOBÉE.

Songez-vous que Prétus vous demanda sa mort?

LE ROI.

Les dieux ne m'ont point fait arbitre de son sort.

STÉNOBÉE.

Quoi! vous soutenez un coupable?

LE ROI.

Quoi! votre haine est implacable.

ENSEMBLE.

Ah! cessez de vous obstiner.

LE ROI.

Malgré votre jalouse envie,

STÉNOBÉE.

Malgré vos soins pour lui sauver la vie,

ENSEMBLE.

Il mérite { le prix / la mort } que je lui veux donner.

(*On entend des timbales et des trompettes.*)

STÉNOBÉE.

A ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance.
Je ne vous dis plus rien; mais vous devez songer
Que si vous négligez le soin de ma vengeance,
Je suis reine, et puis me venger.

(*Après que Sténobée est sortie, on voit entrer une troupe d'amazones et de solymes, enchaînés, dont ceux qui les conduisent portent les armes. La marche que cette troupe fait sur le théâtre, est une*

espèce de triomphe pour Bellerophon, qui entre après que les amazones et les solymes ont passé devant le roi, et pris leur place.)

SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON, TROUPE D'AMAZONES ET DE SOLYMES.

(*Six hommes en amazones chantant, six femmes en amazones chantant, pages de la suite des amazones, quatorze solymes chantant, un solyme dansant seul, quatre amazones dansant, quatre solymes dansant, quatre hommes armés dansant.*)

LE ROI.

VENEZ venez goûter les doux fruits de la gloire,
Qui, dans tous l'univers, vous fait tant de jaloux.

BELLEROPHON.

Seigneur, quand on combat pour vous,
N'est-on pas sûr de la victoire?

LE ROI.

Après avoir rangé deux peuples sous mes loix,
Prince, votre rare vaillance
Demeureroit sans récompense,
Si ma fille n'étoit le prix de vos exploits.
Vous l'aimez, elle vous aime;
Soyez heureux, j'y consens.

BELL[illegible]HON.

Ah! Seigneur, puis-je [illegible] moi-même?

[illegible]

La valeur obtient tout [illegible]

Un héros que la gloire élève,
N'est qu'à demi récompensé ;
Et c'est peu si l'amour n'achève
Ce que la gloire a commencé.

BELLEROPHON.

Surpris de tant d'honneurs, je ne puis que me taire.
Quel service assez grand pouvoit les mériter ?
J'eusse été trop téméraire
Si j'eusse osé m'en flatter,
Moi qu'un frère a chassé d'Ephire,
Où mon père Glaucus avoit donné la loi.

LE ROI.

Être l'appui de mon empire,
C'est mériter assez d'y régner après moi.
Qu'aucun ne garde ici des sujets de tristesse :
A vous, captifs, je rends la liberté.

BELLEROPHON, *aux amazones et aux solymes.*

Faites tous voir votre allégresse,
En sortant de captivité.

(*Le Roi et Bellerophon étant sortis, ceux qui ont conduit les amazones et les solymes leur ôtent les fers, et rendent l'épée aux unes, et la lance aux autres.*)

AMAZONES.

Quand un vainqueur est tout brillant de gloire,
Qu'il est doux de porter ses fers !

SOLYMES.

Celui qui nous soumit commande à la victoire,
Il soumettra tout l'univers.

TOUS.

Disons cent fois ce qu'on ne peut trop dire :
Heureux qui vit sous son empire !

(Les amazones et les solymes commencent ici leurs danses, et chantent ensuite les paroles suivantes, dont chaque couplet se chante après une entrée.)

AMAZONES ET SOLYMES.

Faisons cesser nos alarmes,
Goûtons les biens que rend la liberté:
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un sort si plein de charmes
Met notre gloire enfin en sûreté.

Rompons le cours de nos larmes,
Nos déplaisirs ont assez éclaté:
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un sort si plein de charmes
Met notre gloire enfin en sûreté.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin délicieux ; au milieu duquel paroît un berceau en forme de dôme, soutenu à l'entour de plusieurs termes. Au travers du berceau on découvre trois allées, dont celle du milieu est terminée par un superbe palais en éloignement ; les deux autres finissent à perte de vue.

SCÈNE I.

PHILONOÉ, DEUX AMAZONES.

PHILONOÉ.

AMOUR, mes vœux sont satisfaits ;
Il m'est doux de porter tes chaînes,
Et j'oublie aujourd'hui les peines
Qui de mon cœur avoient troublé la paix.
Cruelles inquiétudes,
Soupirs languissans,
Si j'ai souffert vos tourmens les plus rudes,
Je n'ai pas trop payé les douceurs que je sens.

Ire. AMAZONE.

Les douceurs que l'Amour fait trouver dans ses chaînes,
Aux plus heureux amans ont coûté des soupirs.

IIe. AMAZONE.

Les plaisirs qui n'ont point commencé par les peines,
Ne sont jamais de vrais plaisirs.

PHILONOÉ.

Chantez, chantez la valeur éclatante
Du plus grand des héros :
Si la Lycie est triomphante,
C'est à lui qu'elle doit sa gloire et son repos.

Ire. AMAZONE.

Que de lauriers sur une seule tête !
Avec lui la victoire a peine à respirer.

IIe. AMAZONE.

De l'univers entier il eût fait la conquête,
Si son grand cœur n'eût su se modérer.

ENSEMBLE.

Chantons, chantons la valeur éclatante
Du plus grand des héros :
Si la Lycie est triomphante,
C'est à lui qu'elle doit sa gloire et son repos.

SCENE II.

BELLEROPHON, PHILONOÉ, AMAZONES.

BELLEROPHON.

PRINCESSE, tout conspire à couronner ma flamme,
Tout s'apprête pour mon bonheur.
Sentez-vous les plaisirs qui règnent dans mon ame?
Et les mêmes transports charment-ils votre cœur?

PHILONOÉ.

L'Amour qui nous unit par de si douces chaînes,
A dès long-tems uni tous vos desirs.
A vos soupirs cent fois j'ai mêlé mes soupirs;
Et si j'ai partagé vos peines,
Je dois partager vos plaisirs.

BELLEROPHON.

Qu'un si doux aveu doit me plaire!
Qu'il rend mon destin glorieux!

PHILONOÉ.

Quand ma bouche pourroit se taire,
L'Amour feroit parler mes yeux.

ENSEMBLE.

Que tout parle à l'envi de notre amour extrême:
A ses transports abandonnons nos cœurs;
Et pour goûter toujours de nouvelles douceurs,
Disons-nous cent fois, *je vous aime.*

PHILONOÉ *voyant Sténobée.*

Prince, adieu; mon devoir m'appelle auprès du Roi.
Je vous laisse le soin d'entretenir la Reine.

BELLEROPHON.

Quel cruel supplice pour moi!

SCÈNE III.

STÉNOBÉE, BELLEROPHON, ARGIE.

STÉNOBÉE.

MA présence ici te fait peine?

BELLEROPHON.

Il est vrai, je frémis, lorsque je vous revoi:
Quel destin ennemi vous amène en Lycie?
Y venez-vous chercher à troubler mon repos?
Vous m'avez fait bannir d'Argos,
Ne verrai-je jamais votre haine adoucie?

STÉNOBÉE.

S'il te souvient des maux que je t'ai faits,
Qu'il te souvienne aussi de ma tendresse extrême:
Ne me reproche point, ingrat, que je te hais,
Ou reproche-moi que je t'aime.
J'ai tâché de te perdre, et j'ai cru le vouloir;
J'ai suivi les transports d'une aveugle vengeance:
Mais plus à mon amour j'ai fait de violence,
Plus sur mon cœur il a pris de pouvoir;
Et je ne t'ai jamais haï qu'en apparence.

BELLEROPHON.

Vous m'avez, sans relâche, accablé de malheurs;
Je n'ai point reconnu l'amour dans vos fureurs.
Si l'amour [illegible] fois s'abandonne à la rage,
Il est touj[illegible] outrage.
Mais vou[illegible] persécuter,
Vous n'av[illegible] ma [illegible] vie;
Et je [illegible]
De ma [illegible]



SCÈNE IV.

STÉNOBÉE, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Tu me quittes, cruel ! arrête. Il fuit, hélas !
Mon amour voit sa honte, et n'en profite pas.

Vous ne sauriez guérir le mal qui me tourmente,
Foibles retours d'un impuissant dépit :
Du mépris d'un ingrat ma flamme se nourrit ;
Elle devroit s'éteindre, et devient plus ardente.
L'amour trop heureux s'affoiblit ;
Mais l'amour malheureux augmente.

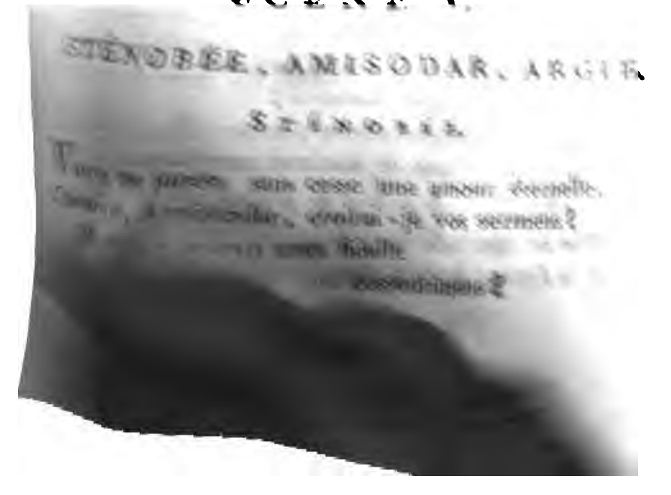
ARGIE.

Quoi ! vous pourrez toujours souffrir
Qu'on vous brave, qu'on vous dédaigne ?

STÉNOBÉE.

Non, il faut dans son sang que mon amour s'éteigne :
Perdons tout, faisons tout périr.

SCÈNE V.



STÉNOBÉE, AMISODAR, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Vous me jurez sans cesse une amour éternelle.
[illegible], Amisodar, tiendrai-je vos sermens ?
[illegible]

AMISODAR.

Lorsque l'amour vous asservit mon ame,
Votre insensible cœur devroit se contenter
De ne pas répondre à ma flâme.
Pourquoi me faire encor l'outrage d'en douter?
Vos froideurs, votre indifférence,
Me touchent moins que cette offense:
Je meurs pour vos divins appas,
Et viens vous demander, pour toute récompense,
Que vous n'en doutiez pas.

STÉNOBÉE.

Bellerophon m'a fait une mortelle injure,
Le Roi la connoît et l'endure;
Il le choisit pour gendre, au lieu de le punir.
Troublons l'hymen qui se prépare,
Par une vengeance barbare,
Dont le seul souvenir
Fasse trembler tout l'avenir.

AMISODAR.

Je puis de la nuit infernale
Faire sortir un monstre furieux;
Mais vous-même tremblez d'exercer en ces lieux
Une vengeance si fatale.
Préparez-vous à voir nos peuples alarmés,
Et nos villes tremblantes.
Le monstre couvrira de torrens enflâmés
Nos campagnes fumantes,
Et nos champs ne seront fumés
Que des restes affreux de victimes sanglantes.

STÉNOBÉE.

Que ce spectacle sera doux
A la fureur qui me transporte!

Hâtez-vous, hâtez-vous
De servir mon courroux;
Faites ouvrir la terre, et que le monstre en sorte.
Hâtez-vous, hâtez-vous
De servir mon courroux.

AMISODAR.

Jusqu'au fond des Enfers je vais me faire entendre.
Fuyez, Reine, fuyez;
Vos yeux seront trop effrayés
De l'horreur qu'en ces lieux mes charmes vont répandre.

SCÈNE VI.

AMISODAR.

QUE ce jardin se change en un désert affreux.

(*Le jardin disparoît, et l'on voit, en sa place, une espèce de prison horrible, taillée dans les rochers, et percée à perte de vue, avec plusieurs chaînes, cordages et grilles de fer qui la remplissent de toutes parts.*)

Noirs habitans du séjour ténébreux,
Pour m'écouter, dans vos demeures sombres,
Redoublez, s'il se peut, le silence des ombres.
Et vous, à me servir employés tant de fois,
Ministres de mon art, accourez à ma voix.

(*Quatre magiciens et quatre magiciennes paroissent, et témoignent, en dansant, l'ardeur avec laquelle ils se préparent à servir Amisodar. Après cette entrée, d'autres magiciens, au nombre de quatorze, viennent faire avec lui la scène suivante.*)

SCÈNE VII.

AMISODAR, MAGICIENS.

(*Quatorze magiciens chantant, un sorcier dansant seul, quatre autres sorciers dansant, quatre sorcières dansant.*)

MAGICIENS.

PARLE, nous voilà prêts ; tout nous sera possible.

AMISODAR.

Faites sortir un monstre horrible.
Pour l'évoquer employez l'Achéron,
Le Cocyte, le Phlégéton ;
Faites que votre voix dans tout l'Enfer raisonne :
C'est moi qui vous l'ordonne.

(*Les magiciens se jettent ici contre terre, pour l'évocation.*)

MAGICIENS.

Par ce pressant commandement,
Promptement, promptement,
Que le Ténare s'ouvre,
Que l'Enfer se découvre :
Cocyte, Phlégéton, il nous faut du secours ;
Pour nous entendre, arrêtez votre cours.

AMISODAR.

Poursuivez. Que pour moi votre pouvoir éclate.
Par Cerbère et la triple Hécate,
Parlez, pressez, appelez à grand bruit,
Et la Mort et la Nuit.

(*Les magiciens se jettent de nouveau contre terre.*)

MAGICIENS.

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Erèbe, Averne,
Noires Filles du Styx, que la fureur gouverne,
Entendez nos cris, servez-nous,
Nous travaillons pour vous.

AMISODAR.

Le charme est fait, les monstres vont paroître;
La terre s'ouvre et me le fait connoître.
Rendons aux sombres déités
Les honneurs que de nous elles ont mérités.

(*La terre s'ouvre, et on voit sortir trois monstres qui s'élèvent au dessus des trois bûchers ardens, l'un en forme de dragon, l'autre de lion, et le dernier de bouc. Trois des magiciens montent dessus; après quoi les quatres qui ont déjà dansé, font une nouvelle entrée avec les quatre magiciennes, pour marquer leur joie de ce que le charme a réussi. Leur danse étant finie, les trois magiciens qui sont sur les monstres, chantent alternativement les paroles suivantes, avec les autres magiciens.*

MAGICIENS.

La terre nous ouvre
Ses gouffres profonds;
L'Enfer se découvre.
Chantons, triomphons;
On voit l'onde noire
Pour nous s'arrêter.
Victoire, victoire, victoire;
Nous avons la gloire
De tout surmonter.

Triomphe, victoire,
Triomphe, victoire,
Nous avons la gloire
De tout surmonter.

Non, non, rien ne peut nous résister.

AMISODAR.

Un monstre seul causeroit plus d'effroi;
Il faut unir ces trois monstres ensemble.
Par un charme plus-fort et plus digne de moi,
Faisons qu'un seul corps les assemble.
Pour en venir à bout, descendons aux Enfers;
Les gouffres nous en sont ouverts.

(*Tout s'abîme, et la terre s'ouvre.*)

ACTE

ACTE III.

Le théâtre représente le vestibule du temple fameux où Apollon rendoit ses oracles, dans la ville de Patare. Ce temple paroît d'abord fermé, dans le fond, et ne s'ouvre que lorsque la cérémonie commence à paroître.

SCÈNE I.

STÉNOBÉE, ARGIE.

ARGIE.

QUE vous faites couler et de sang et de larmes
Dans ces tristes climats!
Tout tremble, tout est en alarmes,
On voit régner par-tout l'image du trépas;
Et le monstre, animé par la force des charmes,
Marque de mille morts la trace de ses pas.

STÉNOBÉE.

Lieux désolés et remplis de carnage,
Campagnes où le monstre a semé tant d'horreur,
Ne me reprochez point ma jalouse fureur,
Dont votre embrasement est le fatal ouvrage:
L'amour désespéré, qui règne dans mon cœur,
Vous venge assez de ce ravage.

ARGIE.

Quoi ! vous ne goûtez point la secrette douceur
D'avoir troublé l'hymen qui vous outrage ?

STÉNOBÉE.

Impuissante vengeance ! inutile secours !
De quoi peux-tu servir, quand on aime toujours ?
Les plus cruels transports que la fureur inspire,
Consolent mal un amour outragé :
Ce malheureux amour, après s'être vengé,
N'en fait pas moins sentir son tyrannique empire.
Impuissante vengeance ! inutile secours !
De quoi peux-tu servir, quand on aime toujours ?

SCÈNE II.

LE ROI, STÉNOBÉE, ARGIE.

LE ROI.

Que de malheurs accablent la Lycie !
Si le ciel lui gardoit de si funestes coups,
Avant qu'il fît sur elle éclater son courroux,
Que ne m'a-t-il ôté la vie ?
Je ne vois en tous lieux que des marques d'effroi,
Que des objets qui m'épouvantent,
Et je partage, comme Roi,
Les maux que mes sujets ressentent.

STÉNOBÉE.

Quand vous voyez vos peuples abattus,
Reconnoissez du ciel la justice suprême.
Vous n'avez pas vengé l'injure de Prétus,
Il la venge lui-même.

Bellerophon victorieux
Cause tous les malheurs dont votre cœur soupire;
C'est contre lui seul que les dieux
Ont envoyé le monstre furieux
Qui désole tout votre empire.
Que sa valeur en délivre ces lieux,
Puisque son crime vous l'attire.

SCENE III.

LE ROI, BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

Vous venez consulter l'oracle d'Apollon?

LE ROI.

Je viens lui demander ce qu'il faut que j'espère.
De mes états c'est le dieu tutélaire:
Il écoute ma voix quand j'implore son nom.

BELLEROPHON.

Ce dieu qui chérit la Lycie,
Dans ses malheurs voudra la secourir;
Et l'encens qu'en ces lieux vous lui venez offrir,
Rendra du ciel la colère adoucie.
Mais quand le monstre immole à sa fureur
Tout le sang qu'il trouve à répandre,
Verrai-je, sans rien entreprendre,
Que par lui, dans ces lieux, tout soit rempli d'horreur?

LE ROI.

Ah! Prince, songez-vous que trois monstres ensemble
Sont unis dans ce monstre affreux?
A son aspect il n'est rien qui ne tremble;
De sa brûlante haleine il pousse mille feux.

BELLEROPHON.

Ces trois monstres unis n'ont rien qui m'épouvante.
Plus le combat coûte au vainqueur,
Plus la victoire est éclatante;
Et c'est ce qui flatte un grand cœur.

SCÈNE IV.

LE ROI, PHILONOÉ, BELLEROPHON.

PHILONOÉ.

SEIGNEUR, à votre voix je viens joindre la mienne;
Aux vœux que vous offrez je viens mêler mes pleurs,
Et demander au ciel que la Lycie obtienne
La fin de ses malheurs.

LE ROI.

Contre le monstre qui les cause,
Bellerophon veut employer son bras:
Consentirez-vous qu'il s'expose?

PHILONOÉ.

Ah! vous-même, Seigneur, vous n'y consentez pas;
Souffrirez-vous qu'il courre où la mort est certaine?

BELLEROPHON.

On court à la victoire, en s'exposant pour vous;
Croyez-en l'ardeur qui m'entraîne.
Hélas! sans la frayeur dont la Lycie est pleine,
Je serois déjà votre époux.

PHILONOÉ.

Espérons tout des dieux; un violent orage
Amène quelquefois le calme le plus doux.

LE ROI.

Le temple s'ouvre, entrons; et par un juste hommage,
Méritons que le ciel appaise son courroux.

(Le sacrificateur paroît avec ses ministres, et un grand nombre de peuples qui entrent dans le temple, en dansant.)

SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, LA PYTHIE, SACRIFICATEUR, MINISTRES *du temple*, CHŒUR DE PEUPLES.

(Le grand sacrificateur, quatre hommes portant des haches, quatre hommes portant des buires, huit sacrificateurs, quatre enfans assistant au sacrifice, quatre prêtresses, Apollon, six flûtes de la suite du sacrifice, huit assistans du sacrifice.)

CHŒUR DE PEUPLES.

LE malheur qui nous accable
Demande un dieu favorable;
Entends-nous, grand Apollon!
Par la défaite du serpent Python,
Par l'éclat de la gloire,
Qui suivit ta victoire,
Viens nous secourir.
Hâte-toi, sauve-nous, ou nous allons périr.

SECONDE ENTRÉE.

Nos soupirs te font connoître
Le malheur qui les fait naître;
Entends-nous, grand Apollon!
Par la défaite du serpent Python,

Par l'éclat de la gloire
Qui suivit ta victoire,
Viens nous secourir.
Hâte-toi, sauve-nous, ou nous allons périr.

SACRIFICATEUR.

Reçois, grand Apollon, reçois ce sacrifice;
Fais que le ciel nous soit propice.

CHŒUR DE PEUPLES.

D'un cœur soumis nous t'adressons nos vœux,
Ecoute un peuple malheureux.

SACRIFICATEUR *versant du vin sur la tête de la victime.*

Par ce vin répandu fais cesser nos alarmes;
Arrête le cours de nos larmes.
Tu vois quel triste sort nous accable aujourd'hui;
Prête-nous ton appui.
Vous qu'à me seconder un zèle ardent anime,
Avancez; il est tems d'immoler la victime.
(Les ministres du temple s'avancent auprès du sacrificateur, et immolent la victime.)

CHŒUR DE PEUPLES.

Dieux, qui connoissez nos malheurs,
Laissez-vous toucher de nos pleurs.

SACRIFICATEUR *montrant le cœur de la victime.*

Espérons; je ne vois que signes favorables,
Nos vœux au ciel doivent être agréables.
(Il jette le cœur et les entrailles dans le feu.)

CHŒUR DE PEUPLES.

Après un augure si doux,
Tâchons de mériter que les dieux soient pour nous.
(Le peuple danse à l'entour du feu, et chante ensuite ce premier couplet.)

Montrons notre allégresse,
Ne parlons plus de chagrin;
Renonçons à la tristesse,
Nos malheurs vont prendre fin.
Quand le ciel est propice à nos vœux,
Bannissons l'ennui qui nous presse,
Nous allons tous être heureux.

(*Le peuple continue sa danse, et chante le second couplet.*)

Le ciel veut qu'on espère,
Il adoucit son courroux:
Notre hommage a su lui plaire,
Tout s'est déclaré pour nous.
Banissons les soupirs de ces lieux;
Ne craignons plus rien de contraire,
Nos maux ont touché les dieux.

SACRIFICATEUR.

Tout m'apprend qu'Apollon dans nos vœux s'intéresse;
Redoublez à l'envi vos marques d'allégresse.

(*Le peuple commence une nouvelle danse à l'entour du feu, et chante les paroles qui suivent.*)

CHŒUR DE PEUPLES.

Assez de pleurs
Ont suivi nos malheurs;
De notre zèle
Vois l'ardeur fidèle.
C'est en toi seul que notre espoir est mis;
Viens de nos maux arrêter les atteintes:
Finis nos plaintes,
Calme nos craintes,
Fléchis pour nous les destins ennemis:

L'Amour languit, troublé de nos alarmes;
Rappelles ici tous ses charmes,
Toi que ses traits ont tant de fois soumis.
Un monstre affreux
Nous rend tous malheureux.
Fais de sa rage
Cesser le ravage.
C'est en toi seul que notre espoir est mis;
Viens de nos maux adoucir les atteintes:
Finis nos plaintes,
Calme nos craintes,
Fléchis pour nous les destins ennemis:
L'Amour languit, troublé de nos alarmes:
Rappelles ici tous ses charmes,
Toi que ses traits ont tant de fois soumis.

SACRIFICATEUR.

Digne fils de Latone et du plus grand des dieux,
Parle, et daigne régler le destin de ces lieux.

(*L'autel qui a paru, s'enfonce, et la pythie sort de son antre, les cheveux épars; en même tems on entend de grands éclats de tonnerre : le temple tremble, et on le voit tout brillant d'éclairs.*)

LA PYTHIE.

Gardez tous un silence extrême;
Apollon vous entend, et va parler lui-même:
Son approche déjà fait briller les éclairs.
Entendez raisonner le sifflement des airs,
Ecoutez le bruit du tonnerre,
Voyez trembler et le temple et la terre.
Il va paroître, je le voi;
A son aspect frémissez comme moi.

(*La pythie se penche vers la terre, tandis qu'Apollon paroît en statue d'or, et prononce l'oracle qui suit.*)

APOLLON.

Que votre crainte cesse ;
Un des fils de Neptune appaisera pour vous
Le céleste courroux.
Pour l'en récompenser, il faut que la Princesse
Le prenne pour époux.

(*La pythie s'enfonce dans l'antre d'où elle est sortie ; Apollon disparoît, et le peuple se retire.*)

LE ROI, *à Bellerophon et à Philonoé.*

Vous l'avez entendu, je n'ai rien à vous dire ;
Je plains vos déplaisirs, comme vous j'en soupire ;
Mais rien n'est préférable au repos de ces lieux :
Soumettons-nous aux dieux.

SCÈNE VI.

BELLEROPHON, PHILONOÉ.

BELLEROPHON.

DANS quel accablement cet oracle nous laisse !

PHILONOÉ.

Ah ! cruelle surprise !

BELLEROPHON.

O funeste revers !
Quoi ! je vous perds, belle Princesse !

ENSEMBLE.

Hélas ! n'avons-nous eu le destin favorable ?
Que pour mieux ressentir le coup qui nous accable ?

BELLEROPHON.

Mes vœux alloient être contens.

PHILONOÉ.

Jamais sort n'eût été plus heureux que le nôtre.

ENSEMBLE.

Qui croiroit que deux cœurs, si tendres et si constans,
Ne fussent pas destinés l'un pour l'autre ?

BELLEROPHON.

Vous ne serez donc point à moi ?
Quel prix d'une ardeur si fidelle !

PHILONOÉ.

N'y pensons plus.

BELLEROPHON.

Quoi ! vous pourrez, cruelle,
Engager ailleurs votre foi ?

PHILONOÉ.

Brisez, brisez une fatale chaîne.
Quand j'ai reçu l'hommage de vos vœux,
Je croyois que le ciel consentiroit sans peine
Que l'hymen nous rendît heureux ;
Et je n'attendois pas l'oracle rigoureux
Qui nous sacrifie à sa haine.

BELLEROPHON.

Non, non, quoi qu'il ait ordonné,
On ne verra jamais que mon amour s'éteigne.
Je n'examine point ce qu'il faut que je craigne
De l'oracle fatal qui vient d'être donné.
Que le destin, jaloux d'une flamme si belle,
Me porte encore des coups plus rigoureux ;
Au moins je puis être fidelle,
Si je ne saurois être heureux.

PHILONOÉ.

Se peut-il que le ciel, contre un amour si tendre,
Exerce toutes ses rigueurs?

BELLEROPHON.

De ses ordres cruels l'Amour doit-il dépendre?

ENSEMBLE.

Aimons-nous, malgré nos malheurs;
Ce n'est pas au destin à séparer les cœurs.

ACTE IV.

Des rochers fort hauts et fort escarpés, couverts de sapins et d'autres arbres solitaires, font la décoration de cet acte. Au fond du théâtre paroît un rocher de la même hauteur, et garni des mêmes arbres, il est percé par trois grottes, au travers desquelles on découvre un paysage à perte de vue.

SCÈNE I.

AMISODAR.

QUEL spectacle charmant pour mon cœur amoureux!
Ces morts de tous côtés étendus dans les plaines,
Me sont de sûrs garans de la fin de mes peines;
Tout périt, pour me rendre heureux.
Fontaines, tarissez; embrasez-vous, montagnes;
Brûlez, forêts; séchez campagnes;
Toutes les horreurs que je voi,
Sont autant de sujets de triomphe pour moi.
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix?
Que tout l'univers surpris
Condamne l'amour extrême

Qui coûte tant de sang, de larmes et de cris:
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix?

SCÈNE II.

ARGIE, AMISODAR.

ARGIE.

IL faut, pour contenter la Reine,
Rendre le monstre à l'éternelle nuit.
Bellerophon, au désespoir réduit,
S'apprête à le combattre, et sa perte est certaine:
Mais cette prompte mort finit trop tôt sa peine.
Quand un fatal oracle est contraire à ses vœux,
S'il ne souffre long-tems, il n'est point malheureux.
Puisqu'un fils de Neptune épouse la Princesse,
Laissez vivre l'ingrat dans ses jaloux transports.
Voir aux mains d'un rival l'objet de sa tendresse,
C'est tous les jours endurer mille morts.

AMISODAR.

Le laisser vivre! ô dieux! que faut-il que je pense?
Je vois pour lui la Reine s'alarmer,
Lorsque sa mort est prête à remplir sa vengeance:
Est-ce le haïr ou l'aimer?

ARGIE.

Montrez que votre cœur ne cherche qu'à lui plaire;
Pourquoi pénétrer dans le sien?
Quand l'objet aimé parle, un amant doit tout faire,
Et n'examiner rien.

AMISODAR.

Non, non, que mon rival périsse;
Est-ce à moi d'empêcher qu'il ne perde le jour?

ARGIE.

Il faut faire à la Reine encor ce sacrifice,
Ou renoncer à votre amour.

VOIX *derrière le théâtre.*

Tout est perdu, le monstre avance;
Sauvons-nous, sauvons-nous.

AMISODAR.

Le monstre approche, éloignez-vous.

ARGIE.

Ciel, contre sa fureur embrasse ma défense!

SCÈNE III.

UNE NAPÉE ET UNE DRIADE.

ENSEMBLE.

PLAIGNONS, plaignons les maux qui désolent ces lieux;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les dieux.

DRIADE.

Il n'est plus d'herbes dans les plaines.

NAPÉE.

Il n'est plus d'eaux dans les fontaines.

DRIADE.

Tout périt.

NAPÉE.

Tout tarit.

DRIADE.

Quel excès d'ennuis!

NAPÉE.

Quelles peines!

ENSEMBLE.

Plaignons, plaignons les maux qui désolent ces lieux;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les dieux.

SCENE IV.

DIEUX DES BOIS, UNE NAPÉE ET UNE DRIADE.

DIEUX DES BOIS.

LES forêts sont en feu, le ravage s'augmente;
Ce n'est par-tout qu'épouvante et qu'horreur.

NAPÉE ET DRIADE.

Du monstre, comme vous, nous sentons la fureur;
Voyez cette plaine brûlante.

DIEUX DES BOIS.

Hélas! que sont-ils devenus
Ces bois dont nous faisions nos retraites tranquilles?

NAPÉE ET DRIADE.

Ces eaux qui serpentoient dans ces plaines fertiles,
Ces eaux, hélas! ne coulent plus.

DIEUX DES BOIS.

Que de tristes alarmes!

NAPÉE ET DRIADE.

Que de sujets de larmes!

TOUS.

Pour adoucir le ciel qui voit tant de malheurs,
Joignons nos soupirs et nos pleurs.

SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON.

LE ROI.

AH ! Prince, où vous emporte une ardeur trop guerrière?
En vain à cent périls on vous a vu courir,
En vain votre grand nom remplit la terre entière;
Vous cherchez un combat où vous allez périr.

BELLEROPHON.

Je ne vais point combattre un monstre redoutable,
Pour remplir de mon nom l'univers étonné;
Je vais, amant infortuné,
Finir un sort trop déplorable.
Cent fois jusqu'à ce triste jour
J'ai hasardé ma vie en cherchant la victoire:
Ce que j'ai fait, animé par la gloire,
Ne le pourrai-je faire, animé par l'amour?

LE ROI.

Suivre un amour trop téméraire,
C'est vous livrer vous-même au plus funeste sort.

BELLEROPHON.

Accablé de malheurs, puis-je craindre la mort?

LE ROI.

Ménagez votre vie, elle m'est toujours chère:
Par ces aimables nœuds
Que je vous destinois avec mon diadême,
Par la Princesse même,
Accordez, accordez quelque chose à mes vœux.
Je vais faire à Neptune offrir un sacrifice:
Allons savoir ses volontés;
Peut-être il nous sera propice.

BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

En vain, Seigneur, vous me flattez,
Puisqu'à son fils vous devez la Princesse;
Au moins, en combattant, laissez-moi faire voir
Que mon amour méritoit sa tendresse.

LE ROI.

Ah! que je crains pour vous ce fatal désespoir!
Adieu! quand le péril ne vous peut émouvoir,
Je dois vous cacher ma foiblesse.

(On commence à voir ici tout le paysage de l'enfoncement du théâtre rempli de feu et de fumée, pour marquer le dégât que fait la chimère dans le pays.)

SCÈNE VI.

BELLEROPHON.

HEUREUSE mort, tu vas me secourir
Dans mon malheur extrême!
Je cours m'offrir au monstre, assuré de périr;
Mais je m'en fais un bien suprême.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Il ne reste plus qu'à mourir.

(On voit ici Pallas dans un char de nuages, du côté droit, et en même temps paroît un autre char vide, qui descend jusque sur le théâtre, du côté gauche.)

SCÈNE VII.

PALLAS *dans son char*, BELLÉROPHON.

PALLAS.

Espère en ta valeur, Bellerophon, espère;
Pallas descend du ciel pour t'offrir son secours.

BELLEROPHON.

Déesse, en vain tu prends soin de mes jours,
Quand la mort seule peut me plaire.

PALLAS.

Ton sort est marqué dans les cieux:
Viens, monte dans ce char, et t'abandonne aux dieux.

(*Bellerophon monte dans le char, et est élevé sur le ceintre, avec Pallas. Cependant on entend le peuple qui exprime sa désolation par ces vers.*)

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le théâtre.*

Quelle horreur! quel triste ravage!
Le monstre redouble sa rage!

(*Pendant qu'on entend les cris des peuples épouvantés, la chimère paroît au fond du théâtre; et en même temps Bellerophon, monté sur Pégase, fond du haut de l'air, et après un premier combat avec la chimère, il se sauve dans les airs, et traverse le théâtre.*)

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le théâtre, pendant le combat de Bellerophon.*

Un héros s'expose pour nous;
Dieux, soutenez son bras, et conduisez ses coups.

(Bellerophon fond une seconde fois sur la chimère au milieu du théâtre ; et après qu'il a disparu, en s'élevant sur le ceintre, il paroît pour la troisième fois sur le devant du théâtre, attaque de nouveau la chimère, la blesse à mort, et se sauve en l'air, faisant son vol en rond ; et après trois tours, on le voit se perdre dans les nues : cependant la chimère tombe morte entre les rochers, ce qui donne lieu à la joie que marque le peuple par les vers suivans.)

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le théâtre.*

Le monstre est défait, quelle gloire !
Bellerophon remporte la victoire ?

ACTE V.

Le théâtre représente une grande avant-cour d'un palais qui paroît élevé dans la gloire; on y monte par deux grands degrés, qui forment les deux côtés de cette décoration en ovale, et qui sont enfermés par deux grands bâtimens d'architecture, d'une hauteur extraordinaire. Les deux degrés, et les galeries qui les environnent, sont remplis des peuples de la Lycie, assemblés en ce lieu pour y recevoir Bellerophon, que Pallas doit y ramener après la défaite de la chimère.

SCÈNE I.

LE ROI, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

PRÉPAREZ vos chants d'allégresse,
Peuples; c'est en ce lieu que, pour notre bonheur,
Pallas doit ramener un illustre vainqueur
Que le ciel pour époux destine à la Princesse.

Enfin nos vœux ont réussi :
Un oracle confus faisoit notre infortune ;
Mais cet oracle est éclairci,
Bellerophon est le fils de Neptune.
Pour nous le déclarer, dans son temple, à nos yeux,
Ce dieu des mers vient de paroître ;
Lui-même, pour son sang, a daigné reconnoître
Ce héros glorieux.
D'une nymphe jalouse il craignit la colère ;
Et quand Bellerophon reçut de lui le jour,
Il voulut que Glaucus feignît d'être son père.
Il revient triomphant ; célébrez son retour.

CHŒUR DE PEUPLES.

Viens, digne sang des dieux, jouir de ta victoire,
Chacun est charmé de ta gloire ;
Et pour chanter tes grands exploits,
Nous allons tous joindre nos voix.

LE ROI.

Et toi, ma fille, abandonne ton ame
Aux transports de ta flâme,
Bellerophon t'est donné pour époux.

PHILONOÉ.

Après tant de rudes alarmes,
Pouvons-nous trop goûter les charmes
D'un changement si doux ?

LE ROI.

Qu'il est grand ce héros, qui ne voit point d'obstacles
Que le sort contre lui ne forme vainement !

PHILONOÉ.

Pour tout vaincre, il suffit qu'un héros soit amant ;
La valeur et l'amour font toujours des miracles.

TOUS DEUX.

La valeur et l'amour font toujours des miracles.

CHŒUR DE PEUPLES.

O jour pour la Lycie à jamais glorieux,
Où le sang de nos Rois s'unit au sang des dieux!

SCÈNE II.

LE ROI, STÉNOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

VENEZ-VOUS partager l'allégresse publique?
Enfin pour nous le ciel s'explique,
Neptune a reconnu Bellerophon pour fils.

STÉNOBÉE.

Je sais tout. Dieux cruels, vous l'avez donc permis?

LE ROI.

Bellerophon cause-t-il cette plainte?

STÉNOBÉE.

C'est lui seul, il est vrai, qui fait mon désespoir.
Du plus ardent amour j'eus pour lui l'ame atteinte;
Et pour toucher son cœur j'ai manqué de pouvoir.
Toujours l'ingrat dédaigna ma tendresse;
Prête à le voir enfin épouser la Princesse,
J'ai voulu renverser vos odieux projets.
Amisodar m'aimoit, j'ai fait agir ses charmes;
Et le monstre pour lui remplissant tout d'alarmes,
N'a versé que pour moi le sang de vos sujets.

LE ROI.

Le traître! qu'on l'arrête.

STÉNOBÉE.

Il s'est mis par la fuite
A couvert de votre poursuite;
Mais il traîne avec lui son crime et son amour.

LE ROI.

Quoi! le ciel souffre encor que vous voyiez le jour?

STÉNOBÉE.

J'ai prévenu tout ce que peut sa haine:
La justice que je me rends,
Me fait par le poison mettre fin à ma peine.
Je le sens déjà qui coule de veine en veine;
Déjà le jour se cache à mes regards mourans.
Vous, de qui la rigueur m'a toujours poursuivie,
Avec ses plus funestes traits,
Dieux inhumains, j'abandonne la vie;
Etes-vous satisfaits?
Et toi, cruel Amour, reçois une victime
Que tu cherchois à t'immoler;
Je meurs pour expier le crime
Des feux dont tu m'as fait brûler.
Je n'ai pu m'affranchir de ton barbare empire,
Qu'en renonçant au jour;
Vois mes derniers soupirs, impitoyable Amour:
J'expire.

PHILONOÉ.

Quel excès de fureur!

LE ROI.

Sa mort en est le prix;

Mais oublions et son crime et sa peine:
Voici Bellerophon que Pallas nous ramène,
Son triomphe doit seul occuper nos esprits.

(*On voit Pallas dans un char, et Bellerophon avec elle. Tandis qu'elle descend, le peuple marque sa joie par le son des timbales, des trompettes et de tous les autres instrumens.*)

SCENE III.

PALLAS, LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

PALLAS.

Connoissez le fils de Neptune
Dans ce jeune héros.
A sa seule valeur vous devez le repos
Qui succède à votre infortune:
Pallas le ramène en ces lieux.
C'est lui qui doit épouser la Princesse;
Faites-en tous paroître une entière allégresse,
Et rendez grace aux dieux.

(*Bellerophon descend du char, et Pallas est enlevée sur le ceintre.*)

BELLEROPHON *à Philonoé.*

Enfin je vous revois, Princesse incomparable.

PHILONOÉ.

O changement à mes vœux favorable!

TOUS DEUX.

Quel plaisir de voir en ce jour
Le Destin céder à l'Amour !

LE ROI.

Jouissez des douceurs que l'hymen vous prépare.
Vivez heureux, vivez toujours amans :
Que tous vos momens
Soient doux et charmans,
Et qu'un bonheur sans fin répare
Ce qu'un sort rigoureux vous causa de tourmens.

(*On entend ici les timbales, les trompettes et tous les autres instrumens, dont le son se mêle aux acclamations du peuple, qui chante les vers suivans.*)

CHŒUR DE PEUPLES.

Le plus grand des héros rend le calme à la terre ;
Il fait cesser les horreurs de la guerre.
Jouissons à jamais
Des douceurs de la paix.

(*Neuf Lyciens se détachent et font ici une entrée, après laquelle le peuple chante les deux couplets qui suivent, au même son des timbales, des trompettes et de tous les autres instrumens.*)

CHŒUR DE PEUPLES.

Les plaisirs nous préparent leurs charmes,
Ne songeons plus qu'à passer de beaux jours.
Si le ciel nous fit verser des larmes,
Un heureux sort en arrête le cours.

Puisqu'un héros fait cesser nos alarmes,
Cherchons les jeux, les ris et les amours.

Que la paix qui succède à la peine,
Fait aisément oublier les soupirs!
Si le ciel nous soumit à sa haine,
Un heureux sort satisfait nos desirs.
Dans les beaux jours qu'un héros nous ramène,
Cherchons les ris, les jeux et les plaisirs.

THÉTIS ET PELÉE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE pour la première fois par l'Académie royale de musique, en 1689.

PERSONNAGES.

LA NUIT.

LA VICTOIRE.

SUITE DE LA VICTOIRE.

LE SOLEIL.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une nuit.

SCÈNE I.

LA NUIT *dans son char.*

Achevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.
Goûtez ce calme heureux que le destin vous laisse;
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vîtesse,
Et mille soins divers
S'empareront de l'univers.

(On entend un bruit de guerre.)

Quel bruit interrompt le silence
De la terre et des cieux?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance?

SCÈNE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE *et sa suite.*

CHŒUR.

Allons, allons, ne tardons pas,
Un jeune Héros nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats;

La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

(*On commence à voir un peu de clarté.*)

LA VICTOIRE.

O Nuit ! précipitez votre sombre carrière,
Déjà du dieu du jour un foible éclat nous luit ;
Cédez à la lumière,
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas tems encor que le Soleil me chasse.
O ciel ! par quelle nouveauté
Vient-il si-tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté ?

(*La clarté augmente peu-à-peu.*)

CHŒUR.

O Nuit ! précipitez votre sombre carrière,
Voyez quel est déjà cet éclat qui nous luit ;
Cédez à la lumière,
Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il faut céder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me suit ?

LA VICTOIRE.

Le temps vous presse trop, vous ne pouvez l'apprendre.

CHŒUR.

Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

(*La Nuit se retire.*)

SCÈNE III.

On voit le palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE *et sa suite.*

LA VICTOIRE.

DU palais du Soleil la barrière éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au dieu du jour, qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

(*Pendant que le palais du Soleil achève de s'ouvrir, la suite de la Victoire en marque sa joie par les danses.*)

SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE *et sa suite.*

LE SOLEIL.

VICTOIRE, tu le vois, j'accomplis ma promesse;
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse;
L'ordre de l'univers et d'éternelles loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête:
Je vais partir plutôt que je ne dois,
Pour éclairer la premiere conquête
Du fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,
Soleil, quand tu réponds à mon impatience;

Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux
Où son auguste fils, d'un courage intrépide,
Expose des jours précieux:
Ma course n'est jamais plus prompte et plus rapide,
Que quand je suis les loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laissons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carrière avec la même ardeur
Qui possède ton cœur.
Quel destin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance:
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînés,
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnés!
A ce vainqueur nouveau mille ennemis se rendent,
Mille superbes murs tombent sous son effort.
Que vois-je! quel illustre sort!
Il satisfait à tout ce que demandent
Et l'exemple qu'il suit, et le sang dont il sort.

(*Danse de la suite de la Victoire et des Heures.*)

CHŒUR.

Préparons, préparons nos palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers;
Pour des conquêtes si belles
Préparons tous nos lauriers.

LE SOLEIL *dans son char.*

Je commence mon cours; va, pars ainsi que moi,
Victoire; accordons-nous à servir un grand Roi.

(*Le Soleil part, et la Victoire s'envole.*)

THÉTIS

THÉTIS ET PELÉE,

TRAGÉDIE

NOMS DES PERSONNAGES.

JUPITER.
NEPTUNE.
MERCURE.
PELÉE, roi de Thessalie.
THÉTIS, déesse de la mer.
DORIS, nymphe de la mer.
CYDIPPE, nymphe de la mer.
LES TROIS SYRENES.
UN TRITON.
LES MINISTRES DU DESTIN.
LES TROIS EUMÉNIDES.

THÉTIS ET PELÉE.

ACTE I.

Le théâtre représente le palais de Thétis.

SCÈNE I.

PELÉE.

Que mon destin est déplorable !
En vain à mes soupirs Thétis est favorable.
Hélas ! Neptune en est charmé.
La crainte que nous cause un dieu si redoutable,
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, amour impitoyable !
Il est encor des maux pour un amant aimé.

SCÈNE II.

PELÉE, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Quoi ! je vous trouve seul ? Thétis, attend Neptune.
Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa cour,
Il semble que d'un si beau jour,
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELÉE.

Moi, nymphe, j'aimerois? Non, mon cœur est paisible,
Non, mon cœur n'est point enflammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé,
Que l'on est insensible.

PELÉE.

Par le seul mot d'amour vous m'avez alarmé.

DORIS.

C'est en vain qu'un amant tâche de se contraindre,
En vain il cache son ardeur;
Les efforts qu'il se fait pour feindre,
Trahissent malgré lui le secret de son cœur.
J'ignore quel objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'osent éclater;
Mais vous aimez, j'ai su le reconnoître,
Ne cherchez point à m'en faire douter.

PELÉE.

J'aimerois, si l'amour sincère
Pouvoit s'assurer d'être heureux;
Mais souvent les plus beaux feux
Trouvent un objet sévère;
Souvent on préfère
L'amant le moins amoureux.

Neptune aime Thétis, c'est à moi qu'il confie
Ses secrets sentimens;
Mais ses tourmens
Me font voir sans envie
Le destin des amans.

DORIS.

De quoi peut vous servir une feinte éternelle,
Roi des Thessaliens, fameux par vos exploits ?
Vous aimez, vous serez fidèle,
D'où vient que vous n'osez découvrir votre choix ?

Avec une gloire éclatante,
Vous flatteriez la vanité
D'une fière beauté ;
Avec une flamme constante,
Vous pourrez d'une indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire eclatante,
Avec une flamme constante,
On est aisément écouté.

PELÉE.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage ;
Quand je serois amant, croirois-je vos discours ?
La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELÉE ET DORIS.

La crainte } est toujours
L'espoir }
Le charmant } partage
Le cruel }
Des tendres amours.

SCÈNE III.

THÉTIS, DORIS, PELÉE, CYDIPPE, NYMPHES *De la suite de Thétis.*

DORIS.

Déesse, avec plaisir nous allons voir la fête
Que le dieu des eaux vous apprête.

THÉTIS.

J'espère qu'en ce jour votre amitié pour moi,
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

(*On voit venir de loin les Syrènes, et on entend leur musique.*)

Mais nous voyons déjà les Syrènes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts;
Préparons-nous à voir bientôt le maître
Des vastes mers.

SCENE IV.

THÉTIS, DORIS, PELÉE, LES SYRÈNES, NYMPHES *de la suite de Thétis*, NÉRÉIDES *qui accompagnent la Syrène.*

LES SYRÈNES.

Nos chants harmonieux forcent tout à se rendre,
Nous disposons des cœurs à notre gré;
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.
(*Danses des Néréides.*)

LES SYRÈNES *à Thétis.*

Prenez d'aimables chaînes.
Que nos chansons ne soient pas vaines
Pour la première fois.
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidèle amour annoncé par nos voix ?

SCENE V.

NEPTUNE, THÉTIS, PELÉE, TRITONS ET FLEUVES *de la suite de Neptune*, DORIS, SYRÈNES, NÉRÉIDES.

CHŒUR *de Tritons et de Fleuves.*

EMPRESSONS-NOUS à plaire au dieu des ondes ;
Il adore Thétis, adorons ses beaux yeux :
Les amours descendront dans nos grottes profondes,
Ils règnent jusques dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thétis.*

Voyez, belle déesse,
Voyez toute ma cour vous marquer son transport ;
Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage ;
Mais l'empire des mers, où je donne la loi,
Sur l'empire des cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous régnerez avec moi.

THÉTIS.

Je doute que du sort la suprême puissance
M'ait destinée à cet honneur ;

Mais je reçois vos soins avec reconnoissance,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flatte que ma constance
Doit m'attirer une autre récompense :
Aimez, aimez à votre tour,
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

(*Danses des divinités de la mer.*)

CHŒUR *de toutes les divinités.*

Tout reconnoît l'amour, tout se plaît dans ses chaînes,
Tout cède à ses loix souveraines ;
Mais il n'est rien dans l'univers
Qui lui soit plus soumis que l'empire des mers.

UN TRITON.

C'est dans nos flots que Vénus prit naissance,
Nous fûmes les premiers sous son obéissance ;
La mère d'amour fit sur nous
L'essai de ses traits les plus doux.

NEPTUNE *aux divinités de la mer.*

Je suis content de votre zèle,
Il ne sauroit mieux éclater.

(*à Thétis.*)

Je vous quitte, aimable immortelle,
Songez à la grandeur où vous pouvez monter ;
Mais songez encor plus à mon amour fidelle.

(*Neptune sort avec les divinités de la mer.*)

SCENE VI.

THETIS, PELÉE.

PELÉE.

[illegible] mes de [illegible] ! [illegible]
[illegible] hommages [illegible] vous [illegible] mal:
Vous [illegible]
[illegible] plus tendres regards [illegible] me [illegible] pas [illegible] ?
[illegible]
[illegible] contre les soins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdez une crainte importune;
[illegible] d'apprendre [illegible] mes foibles attraits
[illegible] donnent un rival plus puissant que Neptune,
[illegible] vous plaisent [illegible] jamais.

PELÉE.

[illegible] Jupiter est [illegible] rival terrible!

THETIS.

[illegible] des [illegible]

PELÉE.

[illegible] Jupiter vous [illegible] devenu sensible
[illegible] trop foible, [illegible] plus
[illegible] je pardonne ma crainte et mes alarmes:
Si vous croyez les troubles que je sens,
[illegible] plaindrez [illegible] l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des rivaux si puissans.

THETIS.

Un rapport de victoires nouvelles,

Quand je fais des amans nouveaux ;
Si mes conquêtes sont trop belles,
Vos triomphes en sont plus beaux.

PELÉE.

Je ne suis qu'un mortel, c'est en vain que j'espère ;
Ces dieux empressés à vous plaire,
Me font sentir trop vivement,
Que je suis un téméraire
D'oser être votre amant.

THÉTIS.

Dans l'empire d'amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on sait charmer ;
Un mortel qui se fait aimer
Est égal à Jupiter même.
Dans l'empire d'amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on sait charmer.

PELÉE.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice,
O ciel ! dans quels malheurs il faut que je languisse !
J'espérois que l'hymen finiroit mon tourment ;
Mais tout s'oppose à cet espoir charmant.
Plus vous m'aimez, plus je sens le supplice
D'être aimé vainement.

THÉTIS ET PELÉE.

Faut-il que tout s'unisse
Contre de si beaux feux ?
Hélas ! quelle injustice !
Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

THÉTIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

THETIS ET PELÉE.

Aimons, c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter

ACTE II.

Le théâtre représente un rivage de la m.

SCÈNE I.

DORIS, CYDIPPE.

CYDIPPE.

Vous suivez un penchant trop flatteur et trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses soins seroient plus empressés;
Il vous tient des discours douteux, embarrassés:
L'amour par ses regards ne se fait point connoître;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche et dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.
Des soins toujours craintifs, un timide embarras,
Sont les effets de l'amour le plus tendre;
C'est en soupirant tout bas
Qu'il se fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inspire les feux
Que l'on ressent soi-même;
On se flatte sitôt qu'on aime,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pélée aime en secret, tout marque sa tendresse ;
A quel objet ses vœux pourroient-ils être offerts ?
Il voit souvent Thétis ; mais le soin qui le presse
Est de servir le dieu des mers :
Il n'est pas son rival auprès d'une déesse.
Tout semble déclarer
Que c'est moi qu'il adore ;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en ose assurer.

CYDIPPE.

Ne serai-je point trop sincere,
Si je vous avertis
D'un secret qui doit vous déplaire ?
J'ai vû dans un lieu solitaire
Pélée entretenir Thétis :
Le hasard seul n'eût pû les y conduire.
Sans entendre leurs voix, je sus assez m'instruire
De leurs mutuelles amours ;
Par leurs regards j'entendis leurs discours.

DORIS.

Il aimeroit Thétis ? Ciel ! cet affreux supplice
Seroit-il reservé pour ma secrette ardeur ?
Mais je la vois : pour lire dans son cœur,
Je veux employer l'artifice.

SCÈNE II.

THÉTIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Déesse, venez-vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté ?

THÉTIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'est que la seule vanité.

Les dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre
Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder ;
Ces amans sont aisés à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS ET CYDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant ;
Le plus glorieux hommage
Est celui d'un cœur constant.

DORIS.

Quelquefois un mortel me jure
Qu'il est touché du pouvoir de mes yeux ;
Si j'en étois bien sûre,
Je le préférerois aux dieux.

THÉTIS.

Et quel est cet amant ? L'amitié vous engage
A me laisser entrer dans un secret si doux.

DORIS.

[illegible] des [illegible] Vous changez de visage ?
Pourquoi vous troublez-vous ?

THÉTIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes :
Avec bien du mystère il a conduit ses feux.

DORIS.

L'amour discret cache ses peines
A l'objet même de ses vœux.

Mais je vois Mercure descendre,
C'est lui qui sans témoins vous le voulez entendre.

SCENE III.

THÉTIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter, attiré par vos divins appas,
Va paroître ici-bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux ;
L'amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un dieu maître des autres dieux.

THÉTIS.

Je sai que Jupiter tient tout sous son empire,
Que les dieux révèrent ses loix ;
Mercure, [illegible] rien à me dire
Sur le respect que je lui dois.



SCÈNE IV.

THÉTIS.

TRISTES honneurs, gloire cruelle,
Ah ! que vous me gênez !
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinés ?

Mon amant n'est qu'un infidèlle !
Dieux ! quel trouble saisit tous mes sens étonnés !
Le perfide trahit une flamme si belle !
Hélas ! mes jours infortunés
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinés ?

Vous qu'en ces lieux l'amour appelle,
Retournez dans le ciel que vous abandonnez,
Laissez-moi m'occuper de ma douleur mortelle;
A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnés.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinés ?

SCÈNE V.

THETIS, PELÉE.

PELÉE.

Enfin je vous revois, quel bonheur pour ma flamme!
Que ces momens me semblent doux!

THÉTIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame;
Je sais que votre cœur se partage entre nous.

PELÉE.

O ciel! que vous entends-je dire?
Quoi! lorsqu'à votre hymen vous souffrez que j'aspire....

THÉTIS.

Non, ingrat, non perfide, il n'y faut plus penser.
Mon hymen t'eût comblé de gloire;
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahison si noire.
Non, ingrat, non, perfide, il n'y faut plus penser.

PELÉE.

Ah! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre?
Quel traitement, grands dieux! et l'amour le plus tendre
Peut-il se l'être attiré?

THÉTIS.

Ton crime est trop assuré,
Tu ne saurois t'en défendre.
En vain des plus grands dieux j'avois touché le cœur;
Je te sacrifiois leur majesté suprême,
Et j'aurois encore voulu que Jupiter lui-même
Eût eu plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure,
Tu brûles pour d'autres appas.
Quel destin est le mien ? Hélas !
C'est le sort d'une ardeur trop fidelle et trop pure,
De trouver toujours des ingrats.

PELÉE.

Le croyez-vous, belle déesse ?
Quoi ! vous m'aimez, et de votre tendresse
J'ignorerois le prix !
Quoi ! vous m'aimez, et j'aimerois Doris !
Le croyez-vous, belle déesse ?
Ah ! pour vous détromper d'un soupçon qui me blesse,
J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THÉTIS.

Ne crois point m'éblouir par une fausse adresse.

(*On voit des éclairs, et on entend le tonnerre.*)

Mais je puis me venger ; ces éclairs que je voi,
Ce tonnerre qui gronde,
M'annoncent le maître du monde ;
Je saurai me forcer à recevoir sa foi.
Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELÉE.

Et moi je vais le voir ce rival redoutable :
Pour attirer sur moi sa haine impitoyable,
Mon amour va se découvrir ;
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THÉTIS.

Ah ! que dis-tu ? Fuis sa présence ;
Quitte des lieux pleins de danger.

PELÉE.

Si je vous ai pu faire une mortelle offense,
C'est au tonnerre à vous venger.

THÉTIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble ;
Je ne puis plus te voir ici sans trouble.

PELÉE.

A me chasser vos efforts seront vains,
Si je ne vois finir votre injustice extrême.

THÉTIS.

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime.

(*Jupiter descend du ciel.*)

SCÈNE VI.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

DÉESSE, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me suit ;
Pour d'autres beautés moins charmantes
J'ai souvent emprunté des formes différentes :
Mais il faut que mes soins soient plus dignes de vous,
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde ;
Et c'est comme maître du monde
Que je veux être à vos genoux.

THÉTIS.

Permettez que mon cœur prenne peu d'assurance
Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas ;
Je sais quels sont mes appas,
Et quelle est votre constance.

JUPITER.

Il est vrai que jusqu'à ce jour
J'ai pris pour cent beautés un inconstant amour :
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorsqu'à vos charmes seuls mes vœux seront offerts ;
Et vous triompherez de tant d'objets divers,
En me rendant fidelle.

Rien n'est plus doux que d'arrêter
Un cœur volage ;
C'est un avantage
Dont vous devez vous flatter.

THÉTIS.

Rien n'est capable d'arrêter
Un cœur volage ;
C'est un avantage
Dont on ne peut se flatter.

ENSEMBLE.

Rien n'est { plus doux que / capable } d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont { vous devez vous / on ne peut se } flatter.

JUPITER.

Vous refusez de croire
Que mon cœur pour jamais soit sous votre pouvoir ;

Vous ignorez encor quelle est votre victoire,
Et bien vous allez le savoir.

Changez-vous, lieux rustiques,
En jardins magnifiques;
Et vous, peuples divers;
Venez en un instant, et traversez les airs.

SCENE VII.

Le théâtre change, et représente des jardins; dans le même temps on voit paroître quatre troupes des quatre peuples les plus différens et les plus éloignés les uns des autres qui fussent connus du temps des fables. La première est de Grecs, la seconde de Perses, la troisième d'Ethiopiens, et la quatrième de Scythes.

JUPITER, THÈTIS, MERCURE,
Troupe des quatre peuples.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le soleil éclaire,
Par mes ordres puissans accourez à la fois;
Peuples, qui sous diverses loix
N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soyez attentifs à ma voix.
Vos voeux ne seront point désormais légitimes,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,
Si le nom de Thètis n'est joint avec le mien:
Sans cet aimable nom, je n'écoute plus rien.

Thètis a su charmer le maître du tonnerre,

Et le plus grand des immortels ;
Il faut que sur toute la terre
Elle partage ses autels.

CHŒUR.

Thétis a su charmer le maître du tonnerre,
Et le plus grand des immortels ;
Il faut que sur toute la terre
Elle partage ses autels.

(Les Grecs et les Perses rendent leurs hommages à Thétis par des danses.)

CHŒUR *des Grecs et des Perses.*

Aimez, déesse,
Tout vous en presse ;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse,
Et de ce Dieu vous recevez les vœux.
Aimez, déesse,
Tout vous en presse ;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la gloire est maîtresse,
La gloire même approuvera vos feux.

Aimez, déesse,
Tout vous en presse ;
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

(Danses des Ethiopiens et des Scythes.)

CHŒUR de quatre peuples.

Que toutes nos voix se confondent:
Pour chanter de Thétis les triomphans appas;
Que tous les climats [illegible],
Que les cieux même nous répondent:
Le souverain des Dieux veut que tout l'univers
Vante la gloire de ses fers.

(On entend une tempête qui s'élève.)

CHŒUR des peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante!
Quelle tempête! quelle horreur!
Les vents sont déchaînés, et l'onde menaçante
Répond aux vents avec fureur.

(Neptune paraît sur la mer.)

SCÈNE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, peuples.

NEPTUNE.

De quels chants odieux retentit ce rivage?
Jupiter aura-t-il pris ce qui est mon seul partage?
Aura-t-il quitté les cieux pour braver mon courroux,
En m'enlevant l'objet de mes vœux le plus doux?

JUPITER.

Oui, j'adore Thétis, et n'en fais point mystère;
Vous, si vous m'en croyez, Neptune, épargnez-vous
Les mouvemens transportés d'une vaine colère.

(Jupiter sort suivi des peuples.)

SCÈNE IX.

Neptune sort de la mer, et la tempête continue.

NEPTUNE, MERCURE.

NEPTUNE.

ME croit-il donc soumis à ses commandemens ?
Quoi ! me croit-il sous son obéissance :
Ah ! dans le juste éclat de mes ressentimens,
Mon bras se servira de toute sa puissance ;
Je confondrai les élémens :
J'exciterai mes flots, et par leur violence
Je causerai par-tout d'affreux débordemens ;
Et sur la terre entière exerçant ma vengeance,
J'ébranlerai ses fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obstine
Dans l'amour dont il est blessé,
Je vois d'une affreuse ruine
L'univers menacé.

Songez à prévenir les maux que j'appréhende,
L'intérêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croyez point m'intimider :
Non, non, que Jupiter se rende ;
J'ai prévenu ses feux, c'est à lui de céder.

MERCURE.

Une puissance plus grande
Entre vous peut décider ;



Consultez le destin, le destin vous commande,
Son arrest doit vous accorder.
La fin de vos débats ne peut estre plus prompte,
Vous sçaurez qui des deux doit posseder Thetis.

NEPTUNE.

J'y consens; au destin nous nous rendions sans honte,
Il nous tient tous assujettis.



ACTE III.

Le théâtre représente le temple du destin.

SCENE I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi !
Tout fléchit sous ta loi ;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'est toi qui nous amènes
Tous les événemens heureux ou malheureux.
Tu les a liés entr'eux
Avec d'invisibles chaînes ;
Par des moyens secrets
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes arrêts.

CHŒUR.

O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi ;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi.

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un mortel pleure, gémit, soupire,
Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton empire ;
Ton inflexible dureté
En fait la majesté.

SCENE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELÉE.

PELÉE.

MINISTRES du destin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va se rendre,
Neptune vient vous consulter ;
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter !

CHŒUR.

O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi ;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste empire comprend
Les cieux, l'enfer, la terre et l'onde.
Les Dieux ont partagé le monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

PELÉE.

Daignez aussi sur mes peines secrètes,
Des arrêts du destin être les interprètes.

CHŒUR.

Nous ne répondons point aux mortels curieux,
L'oracle du destin n'est que pour les grands Dieux.

(Les ministres sortent.)

SCÈNE III.

PELÉE.

CIEL! en voyant ce temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité!
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou misérable.
Cet ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté:
Mais l'avenir impénétrable
Le cache encor dans son obscurité.
Quel doute insupportable!
Qu'un amant est tourmenté!

Inflexible destin, dans tes loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hasard?
Hélas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les amans fidelles?

Non, non, je tâche en vain à flatter mes ennuis ;
Par l'état où tu me réduis
Je reconnois déjà l'effet de tes caprices ;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours ?

SCENE IV.

PELÉE, DORIS.

DORIS.

OU je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amène avec nous.
A l'arrêt du destin votre cœur s'intéresse ;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable déesse
A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELÉE.

Je ne crains ni n'espère.
L'avenir qui m'est préparé
Saura toujours me plaire ;
Et le destin peut faire
Ses arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flamme.
C'est en vain que vous déguisez.

PELÉE.

Plus vous voulez pénétrer dans mon ame,
Plus vous vous abusez.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

DORIS.

JE ne le vois que trop, mes feux sont méprisés ;
J'ai cru que l'on m'aimoit, j'ai pris des espérances
Sur de trop foibles apparences.
Ciel ! quelle honte pour mon cœur,
D'être tombé dans une erreur si vaine !
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur !

Mais que sert ma plainte impuissante ?
Il faut punir et se venger.
Que par ses maux l'ingrat ressente
Dans quels maux il m'a su plonger ;
Il faut punir et se venger.
Tout ce que la fureur présente
Est permis pour se soulager ;
Il faut punir et se venger.

SCÈNE VI.

NEPTUNE, DORIS, *suite de Neptune.*

NEPTUNE.

QU'ON ne me suive plus ; allez, que l'on m'attende :
Je veux que sans témoins cet oracle se rende.

SCÈNE VII.

NEPTUNE.

CÉDEZ pour quelque temps, importune grandeur,
Cédez au tendre amour qui règne dans mon cœur,
Moi, que les vastes mers reconnoissent pour maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux;
L'amour qui m'y réduit sait abaisser les dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cédez pour quelque temps, importune grandeur,
Cédez au tendre amour qui règne dans mon cœur.

SCENE VII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

DIEU de la mer, quel sujet vous amène?

NEPTUNE.

Mon amour pour Thétis cause toute ma peine;
Jupiter vient troubler mes feux;
Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

UN DES MINISTRES.

Destin, un grand Dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende;
Dans tes secrets il cherche à pénétrer;
Daigneras-tu les déclarer?

(*Le ministre est saisi tout-à-coup d'une espèce d'enthousiasme, et il continue.*)

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'avenir va se révéler.
Que tout l'univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le destin est prêt à parler.

CHŒUR.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler,
L'avenir va se révéler.
Que tout l'univers ressente
Un respect plein d'épouvante,
Le destin est prêt à parler.

(*On entend une voix qui sort du fond du temple.*)

ORACLE.

Ecoutez, Dieu de l'onde,
Tout ce que le destin permet qu'on vous réponde.
L'époux de la belle Thétis
Doit être un jour moins grand, moins puissant que son fils;
Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel oracle je reçoi!
Quel arrêt menaçant! quelle funeste loi!



ACTE IV.

Le théâtre représente un lieu désert au bord de la mer.

SCÈNE I.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DANS quel étonnement votre discours me jette !
Thétis pourroit brûler d'une flamme secrette ?
Neptune à Jupiter est-il donc préféré ?

DORIS.

Non ; un simple mortel, Pelée est adorée.

Je viens de voir encor ces deux amans ensemble ;
Ils se cherchent par-tout, et se trouvent toujours.

JUPITER.

Quoi ! lorsque sous mes loix il n'est rien qui ne tremble,
Un mortel oseroit traverser mes amours ?

DORIS.

Thétis vient en ces lieux, et vous pouvez vous-même
Vous éclaircir dans cet instant.

SCÈNE II.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

Déesse, expliquez-vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême
Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant ;
Il ne veut s'en servir qu'a prouver qu'il vous aime,
En vous la soumettant.

THÉTIS.

Neptune, ainsi que vous, prétend à ma tendresse;
Il est le dieu des mers, j'en suis une déesse,
Je dois redouter son courroux :
Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards, tant de prévoyance,
Sont des effets d'indifférence ;
Ces timides ménagemens
Ne sont pas faits pour les amans.

THÉTIS.

Vous savez quelle est ma fortune,
Le destin m'a soumise au maitre de la mer.

JUPITER.

Si vous aimiez Jupiter,
Vous craindriez moins Neptune.

Mais, que me veut Protée ? Il le faut écouter.

SCENE III.

JUPITER, THÉTIS, PROTÉE.

PROTÉE *à Jupiter.*

NEPTUNE m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thétis il cesse de prétendre,
Qu'il n'a plus le dessein de vous la disputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprévu vient ici me surprendre?
Ah! ma reconnoissance aura soin d'éclater:
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCÈNE IV.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

RIEN n'est donc plus contraire au succès de mes vœux;
Vous m'opposiez un obstacle qui cesse.
Mais, que vois-je, Thétis? Quelle sombre tristesse,
Dans le moment que tout cède à mes feux?
Pour m'assurer de tout, ce trouble doit suffire.
Un fidèle rapport....

THÉTIS.

Quoi! qu'a-t-on pu vous dire?

JUPITER.

Que Pelée en secret....

THÉTIS.

Non, ne le croyez pas;

Non, si son cœur soupire,
C'est pour d'autres appas;
Non, ne le croyez pas.

JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable,
Vous vous justifiez d'un air trop empressé :
Votre cœur s'est donc abaissé
Aux vœux d'un mortel méprisable ?
Lorsque je soupirois pour vous,
Je rendois seulement son triomphe plus doux;
Sous une trompeuse apparence,
Vous imposiez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance
Pour punir à mon gré mon odieux rival.

THÉTIS.

Ciel! que viens-je d'entendre ?
Est-ce là cet amour si soumis et si tendre ?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous osez m'irriter;
Et vous avez recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur est prête d'éclater.
Tremblez; c'est cet amour lui-même
Que vous avez à redouter.

SCÈNE V.

THÉTIS.

QUELLE horreur m'environne, et quel effroi me glace !
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux !
Hélas ! c'est mon amant que Jupiter menace.
Quels traits peut nous lancer le souverain des dieux !

Ah ! je le vois déjà, je le vois qui prépare
Ses plus terribles coups.
Trop funestes appas, pourquoi m'attirez-vous,
Sous le doux nom d'amour, cette haine barbare,
Et cet implacable courroux.

SCÈNE VI.

THÉTIS, PELÉE.

THÉTIS.

AH ! Pelée, apprenez tous les malheurs ensemble ;
Jupiter sait enfin nos secrettes amours.
Vous dirai-je encor plus ? Ciel ! je frémis, je tremble ;
Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre péril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi ?

PELÉE.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes immortelle.

THÉTIS.

Si vous ne craignez pas pour vous,
Craignez du moins pour une amante ;

Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente ?

PELÉE.

Que votre tendresse est charmante,
Et que mon trépas sera doux !
L'ennemi qui nous tourmente,
Lui-même en sera jaloux.

THÉTIS.

Craignez du moins pour une amante,
Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel seroit mon destin ? Vous cesseriez de vivre,
Et moi je ne pourrois recourir au trépas.
Si je pouvois vous suivre,
Je ne me plaindrois pas.

THÉTIS ET PELÉE.

Hélas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs !
Quel amour enchantoit nos ames !
Quel amour unissoit nos cœurs !
Hélas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs !

THÉTIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes sens timides !
Tous les vents rassemblés frémissent dans les airs.

PELÉE.

Je vois sortir de
Les cruelles Eu

T s.

Ah ! c'en est f rds.

SCENE VII.

Les Vents arrivent en faisant des espèces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

THÉTIS, PELÉE, LES TROIS EUMÉNIDES, LES VENTS.

UNE EUMÉNIDE.

PELÉE, il faut aller sur ce rocher funeste,
Où, dans un tourment éternel,
Gémit le fameux criminel
Qui déroba le feu céleste.

Partez, Vents, et l'emportez
Dans ces lieux si redoutés.

(*Les Vents vont pour enlever Pelée.*)

THÉTIS.

Accablez-moi plutôt des plus affreuses peines.
Arrêtez, cruels, arrêtez.

LES EUMÉNIDES.

Déesse, vos larmes sont vaines,
Vos cris ne sont point écoutés ;
Les loix de Jupiter sont des loix souveraines,
Il faut suivre ses volontés.

(*Les Vents vont encore pour enlever Pelée.*)

THÉTIS.

Arrêtez, cruels, arrêtez.

PELÉE *à Thétis.*

Laissez-moi d'un rival devenir la victime ;

Puisqu'un tendre amour est un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas mérités ?

UNE EUMÉNIDE.

Vents, ne différez plus, obéissez, partez.

(*Les vents enlèvent Pelée.*)

SCÈNE VIII.

THÉTIS.

QUOI ! toute la nature
A ce spectacle affreux ne frémit-elle pas ?
Soleil, retourne sur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure;
Dieux immortels, unissez-vous
Contre un tyran qui nous opprime tous.

ACTE V.

La décoration est la même que dans l'acte précédent.

SCENE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'EN doutez point, Neptune à sa flamme renonce ;
Sur l'oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du destin apprendre la réponse.
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel oracle cruel ! que je suis agité !

J'ai puni mon rival ; Thétis ambitieuse
Auroit pu l'oublier après quelques soupirs :
Mais d'un fils trop puissant la naissance odieuse
Seroit l'effet de mes desirs.
Mon trouble est extrême,
Vous m'entraînez tour-à-tour ;
Trop charmant amour,
Doux attraits du rang suprême.
Hélas ! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'amour balance la grandeur ?

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire,
L'amour n'y peut long-temps disputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la dispute plus ;
C'en est fait, ces nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce trône où le ciel me révère,
J'en fis tomber mon père ;
Un fils ambitieux le vengeroit sur moi :
Je connois les desirs qu'un si beau rang inspire ;
Mon propre exemple doit suffire
Pour me remplir d'effroi.

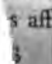
Mais quel souvenir me retrace,
Des charmes trop doux et trop chers ?
Ma grandeur disparoît, tout son éclat s'efface ;
Faudra-t-il succomber et rentrer dans mes fers ?

SCÈNE II.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS.

THÉTIS.

DU souverain des dieux j'implore la clémence :
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence ;
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'espérance
De toucher un cœur généreux :
Plus vous aimez, plus ma constance
Doit fléchi[illegible] oureux.
Rendez-v[illegible] s affr
Dont j'ép[illegible] ;



Epargnez seulement les jours d'un malheureux.
J'accepte pour supplice une éternelle absence,
N'est-il pas assez rigoureux?
Rendez-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.

SCÈNE III.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

UN juste repentir m'agite et me tourmente ;
J'ai troublé deux amans dans leur flamme innocente,
J'ai poussé votre bras, et j'ai conduit vos traits :
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits ?

THÉTIS ET MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissez-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THÉTIS.

L'amour même, l'amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partez, et que la déesse
Revoie en ce moment l'objet de sa tendresse.

(*Doris sort.*)

THÉTIS.

Ah ! quel généreux retour !
Quel bonheur pour mon amour !

SCÈNE IV.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS, PELEE
Ramené par les Vents.

THÉTIS *à Pelée.*

PELÉE à mes soupirs Jupiter a fait grace ;
De son plus fier courroux sa bonté prend la place.

PELÉE *à Jupiter.*

Maître de l'univers, quels autels, quel encens,
Acquitteront à jamais nos cœurs reconnoissans ?

JUPITER.

Votre amour est content, un doux succès le flatte :
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate ;
Je veux que votre hymen se célèbre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embellisse,
Et qu'une fête y réunisse
Les dieux les plus puissans de la terre et des cieux.

(*Le théâtre change, et représente l'appareil du festin des noces de Thétis et de Pelée. Les dieux célestes sont placés de tous côtés sur des nuages, et les dieux terrestres sont en bas.*)



SCENE V.

JUPITER, THÉTIS, PÉLÉE, *troupe de dieux célestes, troupes de dieux terrestres.*

JUPITER.

Écoutez-moi, troupe immortelle ;
Quand l'amour à Thétis me fit rendre des soins,
Une flamme si belle
Eut tous les mortels pour témoins.
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire :
Je cède à mon rival ce que j'aime le mieux ;
Je veux avoir tous les dieux
Pour témoins de ma victoire.

DIEUX DU CIEL.

Chantons tous, par des concerts charmants,
Du souverain des dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Chantons le bonheur extrême
De deux parfaits amants.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre ?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux amants sont charmés en ce jour !

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'amour.

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il est doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL ET DE LA TERRE.

Célébrons tous, par des concerts charmans,
Du souverain des dieux le triomphe supreme ;
Célébrons le bonheur extrême
De deux parfaits amans.

FLORE.

Tous vos vœux sont satisfaits;
Amans, ne changez jamais.
Une flamme contente
N'en doit pas être moins ardente ;
L'amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les zéphyrs et Flore
Vous trouvent a leur retour,
Plus charmés encore
D'un mutuel amour.

POMONE.

Quittez le reste de la terre,
Volez, amour, dans ces beaux lieux ;
Vos traits y sont victorieux,
Et du trident et du tonnerre.
Quittez le reste de la terre,
Volez, amour, dans ces beaux lieux.

CHŒUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivez heureux, tendres amans.
Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouissez de ses charmes ;
Vous les avez payés par toutes vos alarmes.
Du sort des plus grand dieux ne soyez point jaloux,
Ils ont peu de plaisirs, s'ils n'aiment comme vous.

ENÉE ET LAVINIE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE pour la première fois, par l'académie royale de musique, l'an 1690.

PERSONNAGES.

LA FÉLICITÉ.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, chef des Titans.

LES TITANS.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un vallon qui s'étend entre Ossa, Pelion et quelques autres des principales montagnes de la Thessalie.

SCÈNE I.

LA FÉLICITÉ *qui descend du ciel*, BERGERS *de Thessalie.*

CHŒUR *de bergers assis sur des rochers et des gazons.*

Descendez, descendez, divinité charmante ;
Faites chez les humains briller tous vos appas :
Déjà tout enchante,
Tout rit ici-bas.
Descendez, descendez, divinité charmante,
Faites chez les humains briller tous vos appas.

LA FÉLICITÉ *descendue du ciel.*

Rendez graces, mortels, au maître du tonnerre,
Le ciel est le séjour qui me fut destiné ;
Le sort même avoit ordonné
Que je fusse toujours inconnue à la terre :
Cependant Jupiter, par des ordres plus doux,
Veut que je me partage entre les dieux et vous.

Que tous vos cœurs d'intelligence
Célèbrent ses dons à jamais ;
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

CHŒUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Célèbrent ses dons à jamais ;
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Une éternelle paix.
Une heureuse abondance
Vont désormais
Combler notre espérance.
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

(*Danses des bergers.*)

LA FÉLICITÉ.

Amours, si les soupçons, les craintes inquiètes
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, fuyez ; je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.
Mais s'il se peut que les ris et les graces,
Que les plaisirs marchent seuls sur vos traces,
Venez, amours, tendres amours, venez
Embellir ces lieux fortunés.

(*Aux bergers.*)

Aimez, aimez sans répandre de larmes,
L'amour n'aura pour vous que de douces langueurs ;
Quand il est sans alarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs ;

Il n'a pas besoin de rigueurs.
Pour redoubler ses charmes.

CHŒUR.

Aimons, aimons sans répandre de larmes,
L'amour n'aura pour nous que de douces langueurs;
Quand il est sans alarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs;
Il n'a pas besoin de rigueur
Pour redoubler ses charmes.

LA FÉLICITÉ.

Quand vos hautbois, quand vos musettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,
Jusques dans vos amours.
Mêlez toujours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHŒUR.

Quand nos hautbois, quand nos musettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Jusques dans nos amours
Mêlons toujours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCÈNE II.

LA FÉLICITÉ, BERGERS *de Thessalie*, *troupe de Titans*.

CHŒUR *des Titans*.

TROUBLONS, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des peuples insensés ;
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages.
Troublons, troublons les odieux hommages,
Troublons les vœux qui lui sont adressés.

CHŒUR *des bergers*.

Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendez-vous ?

CHŒUR *des Titans*.

Nous allons renverser l'empire
Que vous révérez tous.

LA FÉLICITÉ.

O ciel se peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?
Je reconnois à cette aveugle audace,
Encelade qui vous séduit.
Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraîne,
Téméraires, vous courez
A votre perte certaine ;
Malheureux, vous périrez.

CHŒUR *des bergers*.

Ah ! fuyons loin de ces rebelles ;
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

CHŒUR.

Quel bruit ! quels éclats de tonnerre !

ENCELADE.

Quoi ! fiers Titans, vous vous laissez troubler ?
Si par ce vain murmure on impose à la terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

CHŒUR.

De ce bruit redoublé quelle est la violence !
Arrête, Dieu puissant, nous cédons à tes coups.
La foudre, ô ciel ! de toutes parts s'élance,
Nos monts se renversent sur nous.
Nous périssons. O fatale vengeance !
O trop redoutable courroux !

ÉNÉE ET LAVINIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

JUNON.

VÉNUS.

LATINUS, roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus et de Circé.

AMATA, femme de Latinus.

LAVINIE, fille de Latinus et d'Amata.

ÉNÉE, prince Troyen, fils de Vénus.

TURNUS, roi des Rutules, peuples d'Italie, fils d'une sœur d'Amata.

ILIONÉE, confident d'Énée.

CAMILLE, confidente de Lavinie.

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRYADES.

Troupe d'hommes et de femmes qui célèbrent la fête de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.

ÉNÉE
ET LAVINIE.

ACTE I.

Le théâtre représente le temple de Janus ; dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de guerre, et qu'il n'y a encore qu'une trève entre Énée et Turnus. On voit dans le fond du temple la statue de Janus, au pied de laquelle sont enchaînées la discorde, la haine, la fureur et la guerre.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

Enfin, voici le jour qui donne à la princesse
Ou vous, ou Turnus pour époux ;
Le Roi va choisir entre vous :
Chassez cette sombre tristesse,
Vous pouvez vous livrer à l'espoir le plus doux.

Si d'un destin trop cruel et trop rude,
Vous avez fléchi le courroux.

ÉNÉE.

Je vais savoir si je dois être à vous;
C'est toute mon inquiétude.
Le ciel promet qu'en ces climats
Je verrai ma course finie;
Mais il ne m'assure pas
De l'hymen de Lavinie,
Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrez que mon amour extrême
Cherche mon destin dans vos yeux;
Ils me l'apprendront mieux
Que les oracles même
Que j'ai reçus des dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre;
C'est au Roi de choisir entre Turnus et vous.

ÉNÉE.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le présage en seroit doux!
Le choix que les dieux vont faire,
Se réglera sur vos vœux;
Tous les dieux doivent se plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlez, nommez l'amant que votre cœur préfère.

LAVINIE.

Non, il seroit trop dangereux
De prévenir le choix d'un père.

ÉNÉE.

O Vénus ! ô mère d'amour !
Croirai-je encor que je vous dois le jour !
Tous les cœurs des humains sont sous votre puissance,
Mes plus ardens soupirs vous demandent un cœur
Où vous avez vous-même attaché mon bonheur :
Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.
Par mes tourmens, par ma langueur,
J'implore en vain votre assistance.
O Vénus ! ô mère d'amour !
Croirai-je encor que je vous dois le jour ?

(On entend un bruit d'instrument qui annonce le Roi.)

LAVINIE.

J'entends que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ÉNÉE.

Vous ne rassurez point mon ame trop craintive.

LAVINIE.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriez reconnoître
Que Vénus a toujours favorisé son fils.

ÉNÉE.

Ah ! ciel se pourroit-il ? . . . .

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, ILIONÉE, CAMILLE, *prêtres de Janus, soldats Troyens, soldats Rutules, peuples Latins.*

LE ROI.

Vous qui dans les combats fûtes si redoutés,
Nobles rivaux qui consentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous;
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux:
Puisse mon choix produire une paix éternelle!

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives désormais
La guerre, la fureur, la discorde et la haine;
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

CHŒUR.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND-PRÊTRE DE JANUS.

Avant que de régner dans les cieux pour jamais,
Tu soumis ces climats à ta loi souveraine;
Tu te fis un empire à force de bienfaits.
Dans un profond repos tu commandois sans peine
A des cœurs satisfaits.
Ramène un temps si doux, ramène
De ce siècle innocent les tranquilles attraits.

CHŒUR.

Ô Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

(Danses des peuples, qui demandent à Janus le retour de l'age d'or, dont on a joui pendant qu'il a regné en Italie.)

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencez votre cours.
Vous qui coulez sans alarmes,
Revenez, aimables jours.

LE ROI.

Ministres de Janus, vous que de ses mystères
Il a rendus dépositaires,
Pour marque de la paix, fermez l'auguste lieu
Habité par le Dieu.

(Les prêtres ferment les portes avec cérémonie.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Que l'on garde un profond silence,
Le Roi va déclarer son choix.
Si les dieux aux humains refusent leur présence,
Ils daignent leur parler par la bouche des rois.

(Dans ce moment les portes du temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit; tout le temple paroît en feu; les quatre figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.)

CHŒUR.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnés!
Charmante paix que nous osions attendre,
Est-ce ainsi que vous revenez?

(Junon descend du ciel.)

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, &c.

JUNON.

POURQUOI ces vains apprêts d'une paix qui m'offense?
Pourquoi ces vœux que vous m'offrez?
Courez, roi des Latins; et vous, Turnus, courez
Où vous appelle ma vengeance;
Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un peuple odieux ce méprisable reste,
Erre encor sur toutes les mers;
Qu'il devienne à tout l'univers
Un exemple effrayant de la haine céleste;
Et qu'un sort, toujours plus funeste,
Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ÉNÉE, TURNUS, &c.

LE ROI.

QU'AI-JE entendu? Quel excès de colère!
Les dieux connoissent-ils ces transports furieux?
Ne songeons plus au choix que j'allois faire;
Sortons, quittons ces lieux.

ÉNÉE.

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire;

J'ai

J'ai d'autres dieux pour moi qui partagent les cieux.

LE ROI.

Sortons, ne songeons plus au choix que j'allois faire ;
Nous devons ce respect à la colère des dieux.

SCÈNE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

Triomphons, triomphons, tout nous est favorable ;
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus :
Par une vengeance implacable,
Réparons les moments que nous avons perdus.

ACTE II.

Le théâtre représente un bois consacré à Faunus, père du roi. On voit un petit temple rustique, au milieu duquel est la statue du dieu.

SCENE I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Toi qui souvent nous marques ta présence
Dans ce bois qui t'est consacré,
Faunus, toi dont mon père a reçu la naissance,
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si révéré.

Le destin contre moi s'est enfin déclaré;
Du malheur qui m'attend j'ai l'entière assurance:
Reçois la triste confidence
Des secrètes douleurs d'un cœur désespéré.
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si révéré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu solitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon poursuit toujours
Le héros qui sait vous plaire,

La déesse des amours
N'est pas un foible secours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre
Du secours de Vénus?
Elle a causé les feux qui vinrent me surprendre;
Je l'aime, je le plains, et ne puis rien de plus.
Ah ! que peut-il attendre
Du secours de Vénus?
Lorsque du haut des cieux Junon vient de descendre,
Pour armer contre lui mon père avec Turnus,
L'objet d'une flamme si tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui sont même inconnus.
Ah ! que peut-il attendre
Du secours de Vénus?

CAMILLE.

En vain Junon impitoyable
D'une guerre nouvelle a donné le signal;
Le roi paroît plus favorable
A ce héros qu'à son rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour,
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance;
Turnus me vantera sa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense
D'avoir su me percer le cœur.

SCÈNE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

MA fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'espoir de la paix dont j'osois me flatter ;
Peut-être que le ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je suis, j'ai recours à mon père ;
Son oracle souvent me conduit et m'éclaire,
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable
De ces antres et de ces bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impénétrable,
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois ;
Daigne faire entendre ta voix.

SCENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES ET DRIADES.

CHŒUR *de Faunes et de Driades.*

QUITTONS nos demeures sauvages,
Sortons de nos antres secrets,
Écoutons, écoutons le dieu de ces forêts.
De l'obscur avenir il perce les nuages,
Écoutons, écoutons le dieu de ces forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les amours vont bientôt ramener parmi vous
La paix qu'ils en avoient bannie ;
Le ciel suivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un époux.

LE ROI.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines ;
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Eussions-nous osé dans nos peines
Nous flatter d'un si doux espoir ?

(*Danses des Faunes et des Driades, qui marquent leur joie d'un oracle si heureux.*)

DEUX DRIADES ET UN FAUNE.

L'amour prend pour une offense
Le désespoir des amans.
Peut-il manquer de puissance
Pour payer tous leurs tourmens ?
Un amant qui persévère,
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur est nécessaire
Pour la gloire de l'amour.

CHŒUR.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enflammer ;
Rendons-nous à des loix souveraines.
Toujours l'amour est le plus fort ;
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.
Contre l'amour et ses appas

On rend d'inutiles combats ;
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'amour est le plus fort ;
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

LE ROI à *Lavinie.*

Puisqu'aux vœux de ton cœur les dieux seront propices,
Entre tes deux amans, il faut que tu choisisses ;
C'est à toi de régler le sort qui les attend,
Délibère à loisir sur ce choix important.

SCÈNE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'ou me vient un bonheur qui passe mon attente?
Du sort qui m'accabloit que devient le courroux?
Quoi ! je puis par mon choix voir ma flamme contente?
Ciel, oracle, destin, dont la douceur m'enchante,
M'est-il permis de m'assurer sur vous ?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage,
Sa haine n'est pas sans retour.
De longs malheurs sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cède aux doux transports où l'amour me convie,
Grands Dieux ! de quel plaisir mon cœur est pénétré !
Un aimable héros, en secret adoré,
Recevra de ma main le bonheur de sa vie ;

Il eût pu le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même
Régler le sort de ce qu'on aime!
Qu'il est doux de pouvoir
Régler le sort de ce qu'on aime,
Et combler son espoir!

LAVINIE.

Mais quelle est ma frayeur mortelle!
Une obscure vapeur s'élève des enfers.
Quels fantômes sortis de la nuit éternelle,
Osent paroître dans les airs!

(On entend une symphonie effrayante.)

LAVINIE.

Où suis-je! quel est mon effroi!
Dieux! justes dieux! quel spectacle terrible!
Dérobons-nous, s'il est possible....

SCÈNE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARRÊTE, Lavinie, arrête; écoute-moi.

Je fus Didon, je régnai dans Carthage.
Un étranger, rebut des flots et de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'amour en sa faveur avoit séduit mon ame;
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahison !

L'OMBRE.

Mon désespoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,
C'est ce même Troyen pour qui l'amour décide
Dans le fond de ton cœur.

(L'Ombre disparoît.)

SCÈNE VI.

LAVINIE.

Quel funeste discours ! quelle image effrayante !
Confuse, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs ;
Je succombe sous tant d'horreurs.

Une amante si généreuse
Voit son amour payé du plus cruel trépas !
Que ne te dois-je point, ô reine malheureuse !
Qui jamais m'eût fait voir, hélas !
Le précipice affreux qui s'ouvroit sous mes pas ?

SCENE VII.

ÉNÉE, LAVINIE.

ÉNÉE.

DE nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,
Votre choix désormais est notre unique loi.
Belle princesse, apprenez-moi
Si dans mon cœur l'oracle doit produire
Tout le plaisir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'oracle vous annonce;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ÉNÉE.

Quel coup mortel! quelle réponse!
J'avois cru tantôt entrevoir
D'une foible pitié la première apparence;
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échappés me permettoient l'espoir.
Me suis-je fait une vaine chimère?
Par un songe trop doux l'amour m'a-t-il flatté?
J'ai cru facilement vous trouver moins sévère,
Mes tendres soins l'avoient bien mérité.

LAVINIE.

Vous n'avez mérité que mon indifférence;
Si j'ai paru vous donner jusqu'ici
De foibles sujets d'espérance,
Je veux les oublier, oubliez-les aussi.

SCÈNE VIII.

ÉNÉE.

IMPLACABLE Junon, est-ce votre colère,
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs ?
Avez-vous usurpé l'empire de ma mère ?
Disposez-vous des cœurs ?

Je sais que sans pitié vous pouvez mettre en cendre
De superbes remparts dont vos Grecs sont jaloux ;
Je sais que sur les mers votre bras peut s'étendre,
Que les vents et les flots servent votre courroux :
Mais du moins en aimant je croyois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, déesse inhumaine,
Je n'avois point encor fléchi sous votre haine ;
Mais vous m'aviez su réserver
Le seul malheur que je ne puis braver.

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins d'un palais que Circé a bâti, et qu'elle a laissé à Latinus, son petit-fils.

SCENE I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUISQUE ma fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente.
Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous;
Il ne voit les Troyens que d'un œil de courroux,
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire:
Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports;
Peut-être ferons-nous que le peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.
La princesse paroît, je vous laisse avec elle;
La fête de Bacchus m'appelle.

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE.

TURNUS.

PRINCESSE, est-il donc vrai que vos vœux si long-temps
Entre Enée et Turnus puissent être flottans ?

LAVINIE.

Souffrez avec moins de colère,
Que je ne précipite rien ;
Le choix que je dois faire
Règle le sort des états de mon père,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point inhumaine ;
Je ne connois que trop quel est vôtre embarras.
Non, vous ne délibérez pas :
Ce n'est point votre choix qui vous tient incertaine ;
Vous tremblez seulement à nous le déclarer.
Et plus vous y sentez de peine,
Plus je vois quel amant vous voulez préférer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raison secrète
M'obligeroit de le cacher ?

TURNUS.

Ah ! pourriez-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriez faite ?

Je suis du sang dont vous sortez ;

Je vous aimai dès l'âge le plus tendre.
Mes vœux sont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portés.
Ne redoutez-vous point une honte éternelle,
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brûla souvent d'une flamme infidelle ?
Vous vous troublez !

LAVINIE.

Seigneur....

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'espère.
Vous voyez, malgré vous, tout le prix de ma foi;
Et vous rougissez de colère,
Quand la raison vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, seigneur, je le confesse;
Mais elle peut aussi parler pour un rival.
Par le choix qu'entre vous le juste ciel me laisse,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre;
De mon sincère amour vous devez vous répondre.
Mon sort sans votre hymen est assez glorieux;
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon rival, après tant de naufrages,
Cherche un asyle en ces climats.
Le rang qui vous attend est l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intéressés n'ont guère de puissance.
Si par de feints soupirs on prétend m'imposer,
Je saurai démêler un dessein qui m'offense.

TURNUS.

Vous saurez vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes,
Votre choix est prêt d'éclater;
Vous allez me donner les armes
Dont j'ai besoin contre vos charmes :
Heureux si j'en puis profiter !

SCÈNE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Quelle superbe plainte a-t-il osé me faire ?
Quel est ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmez Turnus, j'entends facilement
Ce que vous cherchez à me taire ;
Vous me vantez un rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'est un choix nécessaire.
En vain l'amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibère ;
Permets du moins que ce choix se diffère.
Eteindre son amour, immoler son amant,
Est-ce l'ouvrage d'un moment ?

CAMILLE

Vous avez entendu la reine de Carthage,
Et contre ces ingrats vous manquez de courage?

LAVINIE

Mais savons-nous si Junon dans ce jour
N'a pas pour m'effrayer, formé cette ombre vaine?
Défions-nous de sa cruelle haine.

CAMILLE

Défiez-vous plutôt de votre amour.

LAVINIE

Quand mon amant auroit été voiage,
Dois-je par ma rigueur venger d'autres appas,
Qui n'ont su pas long-temps mériter son hommage?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas?

CAMILLE

Les inconstans, les infidèles,
Sont criminels envers toutes les belles.
Il ne faut point que l'empire amoureux
Ait jamais d'asyle pour eux.

LAVINIE

Ne me presse point tant; Turnus est plus sincère,
Turnus sait mieux aimer, je le connois trop bien.
Pourquoi l'infidèle Troyen
Sait-il mieux l'art de plaire?

CAMILLE

Un amant qui sait peu charmer,
Quelquefois à force d'aimer,
Peut devenir aimable;
Mais un voiage amant

Devient plus haïssable,
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude:
Puisse Énée à jamais sentir un coup si rude!
D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur combat?
Prêtez-moi du secours, ô Styx! ô rives sombres!
Laissez encor sortir vos ombres
Pour m'animer contre un ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah! quel tourment, quand la raison commande
Ce que l'amour ne permet pas!
Trop cruelle raison, hélas!
Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende?
Peut-on, charmant amour, mépriser tes appas?
Ah! quel tourment, quand la raison commande
Ce que l'amour ne permet pas.

CHŒUR *qu'on entend derrière le théâtre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ses aimables loix;
C'est lui seul dans la troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles sont ces voix éclatantes?

CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus?
On célèbre aujourd'hui la fête de Bacchus,
La reine conduit les Bacchantes.

SCÈNE

SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE, *troupe qui célèbre la fête de Bacchus.*

CHŒUR.

CHANTONS Bacchus et ses bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne ?
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable cour qui l'environne ;
La raison fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laisse les humains en paix.
Chantons Bacchus et ses bienfaits.

(*Danses de Bacchantes.*)

UN HOMME DE LA FÊTE.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas !
Heureux les climats
Qui lui donnèrent la naissance !

CHŒUR.

Heureux les lieux où sa présence
Répand mille appas !

LA REINE.

Les Troyens détestent la Grèce ;
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens.
Allons, que chacun s'empresse
A poursuivre les Troyens.

(*La fureur saisit toute la troupe.*)

CHŒUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes ;
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les disperse tous,
Que le fer punisse leurs crimes,
Qu'ils périssent dans les abîmes
De la mer en courroux.
O toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs si légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi ! ma fille, à nos yeux vous demeurez tranquille ;
De toute notre ardeur l'exemple est inutile !

Toi, qui par des transports puissans
Te rends le maître des ames,
Descends dans son cœur, descends ;
Inspire-lui la haine que je sens,
Et la fureur dont tu m'enflammes.
Descends dans son cœur, descends.

(*Danses des Bacchantes furieuses autour de Lavinie.*)

LAVINIE.

Où suis-je ? ô ciel ! dans les murs de Carthage
Qui m'a pu soudain transporter ?
J'y vois les feux allumés par la rage
D'une amante que l'on outrage ;
Je la vois s'y précipiter,
J'entends ses cris. Dieux ! elle expire
En nommant un ingrat insensible à sa mort.
C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire
A me faire un semblable sort.

Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.

Reine, écoutez ; écoutez tous : . .
Je choisis . . . .

LA REINE.

Déclarez un choix digne de vous.
Parlez, qui vous arrête ?

LAVINIE.

Je choisis Turnus pour époux.

CHŒUR.

Que nos cris d'allégresse
Percent jusqu'aux cieux,
Nous sommes victorieux.
Chantons, chantons sans cesse ;
Nous sommes victorieux ;
Que nos cris d'allégresse
Percent jusqu'aux cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi ; suivez mes pas, Princesse.
Il lui faut annoncer un choix si glorieux.

ACTE IV.

Palais de Circé.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ILIONÉE.

ILIONÉE.

OU courez-vous ? quel soin vous presse ?

ÉNÉE.

Je cherche par-tout la Princesse,
Je veux lui reprocher son choix ;
Je veux la voir pour la dernière fois.

ILIONÉE.

En vain pour se venger on se plaint d'une ingrate ;
Son triomphe en est plus beau.
D'un amour méprisé la vengeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ÉNÉE.

Non, j'aimerai toujours l'ingrate qui m'outrage ;
Je sens trop que l'amour m'engage :
Je me dois épargner le triste et vain effort
Que je ferois pour sortir d'esclavage ;
Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.



ILIONÉE.

Vous voyez la surprise où ce discours me jette ;
L'amour peut-il réduire un héros au trépas ?
Non, non, d'un autre soin votre cœur s'inquiète ;
Vous regrettez une sûre retraite
Que nous trouvions en ces climats.

ÉNÉE.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable.
Je perds l'unique objet qui me paroît aimable ;
Je perds l'asyle heureux promis à mes travaux.
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable.
Un amant misérable
Est insensible à d'autres maux.

ILIONÉE.

Des malheureux Troyens perdez-vous la mémoire ?
Oublîrez-vous un si cher intérêt ?
Ecoutez leurs soupirs et la voix de la gloire.

ÉNÉE.

Ah ! ciel ! la Princesse paroît.

SCÈNE II.

ÉNÉE, LAVINIE.

ÉNÉE.

ME cherchez-vous, cruelle ?
Venez-vous insulter à ma douleur mortelle ?
Ah ! laissez-moi mourir,
Laissez-moi disposer de mon dernier soupir.
Que dis-je ? non, venez, venez répondre

Aux reproches qui vous sont dus ;
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuste choix de Turnus.
Mes transports.... mon amour.... je sens que je m'égare,
Il règne en mon esprit un désordre fatal.
Hélas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare
Me sacrifie à mon rival ?

LAVINIE.

Vous prenez un soin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur ;
Pourvu que dans ces lieux vous trouviez un asyle ;
Qu'un autre hymen vous fasse un sort tranquille,
Ma perte est un foible malheur.

ÉNÉE.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes soupirs et ma foi !
Pourquoi feindrois-je ici ce désespoir extrême ?
Que pourrois-je espérer ? tout est perdu pour moi,
Si mon cœur savoit feindre, ingrate,
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas ;
Je vous déroberois ma douleur qui vous flatte,
Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

LAVINIE.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance.
Didon avoit su l'embraser ;
Vous vîtes cependant sa mort avec constance.

ÉNÉE.

De ce crime odieux cessez de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse,
Et ma reconnoissance imita la tendresse ;
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas,

Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas.
Il fallut cependant, pour me séparer d'elle,
Des ordres absolus du souverain des dieux.
Ah ! que ne souffroit-il que je fusse fidelle ?
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux ?

LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincère ?

ÉNÉE.

Hélas ! en pouvez-vous douter ?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus légère,
C'est ce que je dois souhaiter.

ÉNÉE.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire ?
Ciel ! quel trouble secret semble vous agiter ?

LAVINIE.

Hélas ! si vous m'aimiez, que je serois à plaindre ?

ÉNÉE.

Parlez, expliquez-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait, grands dieux ! Turnus seroit nommé,
Et vous seriez aimé ?

ÉNÉE.

Qu'entends-je ? pourquoi donc par un choix si funeste ?...

LAVINIE.

Les enfers contre vous ont fait parler Didon ;
Une fureur divine, hélas ! a fait le reste,
Et d'un amant que je déteste
Elle a su m'arracher le nom.

ÉNÉE.

D'une aveugle fureur désavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raison l'approuvoit, et je l'ai dit au Roi.
Ma gloire, mes sermens, la Reine, tout m'engage
A suivre une cruelle loi.

ÉNÉE.

Que mon ame à la fois est troublée et ravie!
Quel excès de plaisir! quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur!
En vous perdant, je vais perdre la vie;
J'apprends que vous m'aimez, dans ce fatal instant;
Je meurs plus malheureux, et je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons dont j'ai suivi l'injuste violence,
D'où vient que vous osiez attaquer l'innocence
D'un amant digne de mon choix?
Que n'ai-je cru mon cœur qui prenoit sa défense?
Ah! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,
Il faut n'écouter que sa voix.

ÉNÉE ET LAVINIE.

Je cède à ma douleur extrême.

ÉNÉE.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer.

LAVINIE.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer.

ÉNÉE.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit, je me prive moi-même.

ÉNÉE ET LAVINIE.

O mort ! de nos tourmens venez nous délivrer.
O mort ! unissez-nous, on va nous séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite.

ÉNÉE.

Laissez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs ;
Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCÈNE III.

ÉNÉE, TURNUS.

ÉNÉE.

SEIGNEUR, vous cherchez Lavinie ;
Permettez qu'un moment j'ose arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, et la guerre est finie.
Je sais trop que dans les combats
Le sang de nos sujets ne se doit plus répandre.
Mais je puis encore prétendre
Que le fer à la main, aux yeux de nos soldats,
Nous terminions seuls nos débats.

TURNUS.

Préféré par l'objet que j'aime,
Je sais que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre désespoir extrême ;
Mais à la gloire aussi je sais ce que je doi ;
J'accepte le combat, et j'obtiendrai du Roi
Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Trop heureux qui les peut recevoir !
La beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir ;
C'est régner que de plaire.
Que tes dons sont charmans, déesse de Cythère !
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

CHŒUR.

Que tes dons sont charmans, déesse de Cythère !
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

VÉNUS.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer les respects de la terre ;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHŒUR.

A peine Jupiter, en lançant le tonnerre,
Peut s'attirer les respects de la terre ;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VÉNUS.

Dieux, mortels, c'est à moi qu'il faut que tout se rende,
Je ne veux pour encens que de tendres soupirs ;
Les honneurs que Vénus vous demande
Sont les plus doux plaisirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah ! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux !

CHŒUR.

Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transportés d'heureux, nous nous livrons à vous,
Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah ! quel bonheur pour nous,
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux !

ACTE V.

Temple de Junon.

SCÈNE I.

LAVINIE.

Quel triste sort dans ce temple m'amène !
Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine ?
Ici tout reconnoît la maîtresse des dieux,
Qui nous hait et qui nous accable.
Turnus seroit peu redoutable,
Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence ;
Peut-être en ce moment Énée est en danger.
Justes dieux ! prenez sa défense :
Ah ! pourriez-vous ne le pas protéger !

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur téméraire ;
Dans le temple où je suis, quels vœux ai-je formés ?
Vœux trop ardens, tenez-vous renfermés ;
Vous pourriez de Junon redoubler la colère.

Hélas ! quand pour moi seule il expose ses jours,
Quand je vois de sa mort l'image menaçante,
Il faut encore qu'une timide amante
Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.

SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

Ma fille, triomphons ; j'ai fait un sacrifice
Qui nous promet un heureux sort.
Du plaisir que je sens partage le transport.
Il n'en faut point douter, Junon nous est propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

La mort ! ah ! je frémis !

LA REINE.

Quelle est cette surprise ?
Quoi ! contre un ennemi le ciel nous favorise,
Et j'entends vos soupirs, je vois couler vos pleurs !

LAVINIE.

Puisque ma flamme s'est trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs ;
Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entends-je ? ah ! rougissez de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chère ombre, qui déjà peut-être
Dans ces funestes lieux erres autour de moi,

Je dois, en te suivant, récompenser ta foi,
Que j'ai su si mal reconnoître.
Je vais ou te venger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCÈNE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HÉLAS ! quel est ce trouble, et que dois-je en attendre ?
Parle, quel est l'arrêt que le sort vient de rendre ?

CAMILLE.

Ah ! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer !
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O présages trompeurs ! ô destin trop contraire !

CAMILLE.

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuyons un vainqueur odieux ;
Déesse, a-t-il enfin surmonté ta colère ?

SCENE

SCÈNE IV.

LE ROI, ÉNÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE, *soldats Troyens, peuples Latins.*

LE ROI.

MA fille, tu vois le vainqueur ;
Pour prix de sa victoire, il a droit sur ton cœur :
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages,
Je veux que ses hommages
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

ÉNÉE.

Il ne me suffit pas que sa colère cesse,
Mon bonheur le plus grand dépend de la princesse.

(*A Lavinie.*)

Votre cœur avec moi daigne-t-il partager
Les doux transports que ressent ma tendresse ?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez songer
Qu'à fléchir la déesse.

ÉNÉE.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux,
Par des respects profonds, expier ma victoire ;
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même ~~jour je me soumets à~~ vous.
Consentez au repos où le destin m'appelle,
Après tant de travaux si longs et si cruels ;
La haine des immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Espérons, espérons le succès le plus doux,
Le ciel ouvre à nos yeux ses barrières brillantes ;
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent son courroux.

SCÈNE V.

JUNON *dans les cieux*, LE ROI, ÉNÉE, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

INVINCIBLE guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre ;
Ma haine contre vous n'a que trop combattu :
Il n'est rien qu'à la fin la vertu ne surmonte,
A Vénus tout cède sans honte,
Et vous avez pour vous Vénus et la vertu.

(Junon disparoît.)

ÉNÉE ET LAVINIE.

Souveraine du ciel, quelle reconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux ?

LE ROI ET LAVINIE.

Une sincère obéissance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les dieux.

SCÈNE VI.

LE ROI, LAVINIE, ÉNÉE, ILIONÉE, CAMILLE, *Soldats Troyens, peuples Latins.*

LE ROI.

Vous, qu'un autre ciel a vu naître,
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes sujets vous unir pour toujours.
Vénus nous a conduits sur ces rives aimables;
Attirez-nous des regards favorables
De la déesse des amours.

CAMILLE ET ILIONÉE.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, sans se faire attendre,
Sauront flatter nos desirs.
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre;
Tous les soupirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

CHŒUR.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de son fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, sans se faire attendre,
Sauront flatter nos desirs.
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre;
Tous les soupirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

(*Danses des Troyens et des Latins, qui expriment l'union des deux peuples.*)

LE ROI.

Espérons, espérons le succès le plus doux,
Le ciel ouvre à nos yeux ses barrières brillantes;
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent son courroux.

SCENE V.

JUNON *dans les cieux*, LE ROI, ENÉE, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

Invincible guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre;
Ma haine contre vous n'a que trop combattu:
Il n'est rien qu'à la fin la vertu ne surmonte,
A Vénus tout cède sans honte,
Et vous avez pour vous Vénus et la vertu.

(*Junon disparoît.*)

ÉNÉE ET ILIONÉE.

Souveraine du ciel, quelle reconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux?

LE ROI ET LAVINIE.

Une sincère obéissance
Est l'encens le plus doux que reçoivent les dieux.

SCÈNE VI.

LE ROI, LAVINIE, ÉNÉE, ILIONÉE, CAMILLE, *Soldats Troyens, peuples Latins.*

LE ROI.

Vous, qu'un autre ciel a vu naître ;
Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître,
Venez à mes sujets vous unir pour toujours.
Vénus nous a conduits sur ces rives aimables ;
Attirez-nous des regards favorables
De la déesse des amours.

CAMILLE ET ILIONÉE.

Quel bonheur va combler ces lieux !
En faveur de son fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, sans se faire attendre,
Sauront flatter nos desirs.
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre ;
Tous les soupirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

CHŒUR.

Quel bonheur va combler ces lieux !
En faveur de son fils Vénus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons, sans se faire attendre,
Sauront flatter nos desirs.
L'amour heureux n'en sera pas moins tendre ;
Tous les soupirs
Naîtront au milieu des plaisirs.

(Danses des Troyens et des Latins, qui expriment l'union des deux peuples.)

A MADAME
LA DUCHESSE.

MADAME,

SI l'on étoit obligé de proportionner ses ouvrages au mérite de ceux à qui on les dédie, j'aurois lieu de craindre votre colère, en mettant ici le nom de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. Mais, MADAME, il faudroit se priver de la gloire de vous rendre ses hommages, pour peu qu'on apportât de circonspection sur ce point. L'étendue et l'élévation de votre esprit, laisseront toujours une distance infinie de vous aux ouvrages qui vous seront présentés; et elles vous mettent dans la nécessité de pardonner les dédicaces téméraires. Si vous avez quelque indulgence pour les commence-

mens d'une muse qui consacre ses prémices en vous les adressant, je serai trop heureuse d'avoir pu donner, sans péril de vous déplaire, une marque publique du respect avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble, &c.
BERNARD.

PRÉFACE.

JE sais que la coutume des préfaces que l'on met au-devant des pièces de théâtre, est de réfuter, et même assez fièrement, ce qui a été dit contre la pièce; je tâcherai de ne pas suivre cet usage. On a fait des critiques sur *Brutus*, je ne demande que la liberté de me défendre; après quoi, si l'on n'est pas content de mes raisons, je passe condamnation.

Quelques-uns ont trouvé que j'avois un peu trop adouci le caractère de Brutus; et Plutarque, à la vérité, en parle comme d'un homme si barbare, qu'il n'est pas surprenant que nos excellens auteurs aient négligé ce sujet. Pour moi, je n'aurois pas eu la témérité de le prendre, s'ils nous en avoient laissé d'autres, et si d'ailleurs je n'avois vu dans Tite-Live de quoi me rassurer sur les sentimens de Brutus. Cet historien dit qu'au travers de sa fermeté, on lui voyoit une douleur profonde. Il s'agit alors de l'état où il parut en public; selon toutes les apparences, il se ménageoit moins en particulier, et toute sa douleur éclatoit. Je ne l'ai pas représenté dans le sénat, ni exposé aux yeux du peuple, mais dans un lieu et

dans des temps où il pouvoit laisser agir les mouvemens les plus secrets de son cœur. Quand même j'aurois un peu changé le caractère de Brutus, je n'aurois fait que rapprocher de nos mœurs une action qui en est fort éloignée, qui est extraordinaire même dans les mœurs Romaines; et c'est, ce me semble, la pratique commune du théâtre, que pourvu que l'on conserve l'essentiel des actions, on est assez maître des motifs et des autres circonstances. Mais je crois pouvoir dire encore quelque chose de plus fort; l'action de Brutus n'est point une action de vertu, si l'on peut soupçonner qu'il y entre de la férocité naturelle; il faut, pour être héroïque, qu'elle coûte infiniment.

Ce qui me doit faire sentir combien j'aurois hasardé en donnant un courage plus dur à Brutus, c'est la difficulté que quelques gens ont eue de goûter celui de Titus, qui vient s'accuser lui-même, et demander le supplice: cependant la dureté qu'on a pour soi-même doit être plus aisément supportée que celle qu'on a pour les autres. Je prie que l'on considère que Titus a toute la vertu imaginable, que s'il s'oublie dans un instant et dans des circonstances qui ne lui laissoient pas l'usage libre de sa raison, sitôt qu'il est revenu à lui-même, il doit avoir horreur du crime où il est tombé; qu'il sent un poids dont il faut qu'il se

soulage ; qu'enfin il ne peut se réconcilier avec lui-même, qu'en effaçant à ses propres yeux, comme à ceux des autres, par un aveu public de sa trahison, l'infamie de ce qu'il a fait.

Ceux qui ont trouvé de l'indignité à venir demander de mourir sur un échafaud, n'ont sans doute pas songé que cette honte même est ce qui fait sa gloire, puisqu'il la subit volontairement, parce qu'il l'a méritée, et qu'il veut servir d'exemple à ceux qui oseroient faire le même crime. Voilà l'utilité de son action ; je répète ici les mêmes choses que j'ai dites dans la pièce, et qui auroient pu prévenir les critiques, si l'on s'en étoit souvenu.

On sait jusqu'à quel excès alloit l'amour de la patrie chez les Romains. N'y doit-on pas proportionner le repentir d'avoir fait contre elle le plus grand de tous les attentats ? C'est ce que j'ai à répondre à ceux qui me disent qu'il n'y a point d'exemple de cela dans l'histoire ; il n'y a point d'exemple non plus de la même faute dans un homme vertueux, et il me suffit d'avoir suivi le génie des Romains ; j'ai eu la liberté d'imaginer un trait fondé sur ce caractère, et sur l'état particulier où se trouve Titus. On n'eût point désapprouvé qu'il se fût donné la mort dans le remords infini qu'il eût de sa faute : mais il n'auroit point fait assez, puisqu'il y avoit quelque chose de plus à faire, et une moindre action n'auroit pas été

capable d'attendrir Brutus, à qui il falloit trouver moyen de donner quelques sentimens naturels; s'il ne devoit pas être sensible pour son fils, il le devoit du moins être à la vertu héroïque de ce fils.

On a pu remarquer que je lui donne beaucoup de dureté pour Tibérinus; il ne change point ensuite, quand il s'adoucit à la vue d'un courage digne du sien; c'est le même sentiment sous une autre forme. Il est vrai que je le fais parler également de ses deux fils dans le cinquième acte; mais il n'a pu séparer leurs intérêts, puisqu'ils étoient tombés dans la même faute, et il est aisé de voir que ce n'est que Titus qui attire toute sa pitié.

Il me reste quelque chose à dire sur Vindicius, pour ceux qui ne savent pas que c'est un trait historique, et qu'il fut affranchi pour avoir découvert la conjuration qui se faisoit pour Tarquin. Le même amour de la patrie dont j'ai déjà parlé, suffit, ce me semble, pour justifier le soin que Titus prend de demander la liberté de cet esclave; il étoit de l'intérêt de Rome qu'un si grand service ne demeurât pas sans récompense.

Valérie et Tibérinus ont été également attaqués, quoique tous deux nécessaires. Tibérinus ne pouvoit être retranché de cette tragédie; on sait trop que les deux fils de Brutus avoient conspiré.

Tibérinus sert à donner de la jalousie à son frère, et à l'entraîner dans la conjuration; s'il n'a pas un courage héroïque, il donne du relief à Titus. Il l'a fallu sacrifier à un personnage plus important, et ce seroit un grand défaut dans une pièce de théâtre, que tous les caractères fussent pareils. Il demande sa grace, mais c'est à son père, et cette circonstance peut le rendre moins condamnable.

C'est Valérie qui découvre la conjuration par le moyen de son esclave; et si son rôle n'a point paru avoir assez de mouvement, peut-être cela vient en partie de ce que j'en avois retranché une scène que je redonnerai, sans oser cependant décider si j'ai eu raison de l'ôter ou de la remettre.

PERSONNAGES.

BRUTUS, VALÉRIUS, consuls.

TITUS, TIBÉRINUS, fils de Brutus.

OCTAVIUS, envoyé de Tarquin.

AQUILIUS, parent de Tarquin.

VALÉRIE, sœur de Valérius.

AQUILIE, fille d'Aquilius.

PLAUTINE, confidente de Valérie.

ALBINE, confidente d'Aquilie.

MARCELLUS, confident de Titus.

GARDES.

La scène est à Rome, dans le palais des Rois chassés.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE I.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

Octavius, seigneur, en ces lieux va se rendre;
Envoyé de Tarquin, c'est à nous de l'entendre.
Je ne crois pas devoir concerter avec vous
Ce que Rome aujourd'hui lui répondra pour nous.
La patrie à tous deux est également chère,
Et nous n'avons ici qu'une réponse à faire.

VALÉRIUS.

De mon zèle, Seigneur, vos yeux seront témoins.
La liberté naissante occupe tous mes soins:
Et quand Valerius avec Brutus partage
Du premier consulat le suprême avantage,
Il voit que, par l'exemple et l'appui de Brutus,
On prétend l'élever aux plus hautes vertus.

BRUTUS.

Votre vertu, sans doute, au-dessus de la mienne,
Seigneur, n'a pas besoin que Brutus la soutienne.
Mais laissons ces discours et ces éloges vains;
Nous ne devons agir et parler qu'en Romains.

Octavius paroît.

SCENE II.

BRUTUS, VALÉRIUS, OCTAVIUS.

OCTAVIUS.

Consuls, quelle est ma joie
De parler devant vous pour le Roi qui m'envoie,
Et non devant un peuple aveugle, audacieux,
D'un crime tout récent encore furieux;
Qui ne prévoyant rien, sans crainte s'abandonne
Au frivole plaisir qu'un changement lui donne?
Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints,
Qu'ait jamais consacrés le respect des humains.
Méconnoissant des Rois la majesté suprême,
Elle foule à ses pieds et sceptre et diadême.
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux,
Peut jamais attirer tous les foudres des dieux?
Mais il n'est pas besoin que les dieux qu'on offense,
Fassent, par leur tonnerre, éclater leur vengeance;
Ce forfait avec lui porte son châtiment.
Les Romains sont en proie à leur aveuglement,
Ils ne consultent plus les loix ni la justice,
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.
Le peuple en ne suivant que sa légereté,
Se flatte d'exercer sa fausse liberté;

Et par cette licence impunément soufferte,
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.
Vous-même qu'il a mis dans un rang éclatant,
Que n'éprouvez-vous point de ce peuple inconstant!
A votre autorité chancelante, incertaine,
Il peut, quand il lui plaît, se dérober sans peine;
Il vous ôte à son gré vos superbes faisceaux.
Lorsqu'il fit choix d'abord de ses maîtres nouveaux,
Brutus et Collatin occupoient cette place.
Depuis, un vain soupçon, une inconstante audace

(*A Valérius.*)

Dégrada Collatin, et vous donna, Seigneur,
Pour peu de temps, peut-être, un dangereux honneur.
Ah! Romulus, sans doute, eut tous les dieux contraires,
Lorsqu'en ces murs naissans il rassembla nos pères,
S'il faut que par un peuple à lui-même livré,
Périsse cet état encor mal assuré.
Prévenez les malheurs qui déjà se préparent;
Que par un repentir vos fautes se réparent;
Qu'un légitime Roi dans son trône remis,
Fasse, en vous soumettant, trembler vos ennemis.

BRUTUS.

Non, Seigneur, les Romains n'ont point commis le crime
De chasser de son trône un prince légitime.
Un Roi qui de nos loix tient son autorité,
Coupable ou vertueux, doit être respecté.
Mais bravant et nos loix, et ces loix si sacrées,
Par la nature même aux mortels inspirées,
Malgré la voix du sang que dans d'affreux climats
Des cœurs à peine humains ne méconnoissent pas,
Tarquin ose arracher le sceptre à son beau-père;
Et sans craindre les yeux du soleil qui l'éclaire,

Sans craindre pour témoin tout le peuple Romain,
Tarquin à son beau-père ose percer le sein;
Ose jetter mourant, du haut du trône auguste,
Des mortels le plus grand et des rois le plus juste.
Pour ajouter encore à l'horreur de ces coups,
La fière Tullia, digne d'un tel époux,
Se hâtant d'aller prendre un fatal diadême,
Précipite son char d'une vîtesse extrême,
Et fait par ses chevaux, soudain saisis d'effroi,
Fouler le corps sanglant et d'un père et d'un roi.
Après de tels forfaits, je puis taire le reste.
Les premiers attentats d'un orgueil si funeste,
La sœur de Tullia, le frère de Tarquin,
Dont un poison secret avança le destin,
De leur ambition déplorables victimes,
Dans cette affreuse histoire à peine sont des crimes,
Tels sont, Octavius, les légitimes rois
Dont vous venez ici représenter les droits.
Ah! nul encor chez nous, par cette infame voie,
N'avoit de la couronne osé faire sa proie.
Un roi qui le premier régna contre la loi,
D'un peuple vertueux sera le dernier roi.

VALÉRIUS.

Seigneur, à ces raisons qui font notre défense,
J'ajoute des Romains la longue patience;
Par un maître cruel trop long-temps oppressés,
A la révolte enfin nous nous vîmes forcés.
La haine, les frayeurs, ou les soupçons d'un homme,
Etoient les seules loix qu'on reconnût dans Rome;
Des meilleurs citoyens l'exil ou le trépas
Causoient par-tout des pleurs qui ne se montroient pas:

La vertu la plus haute étoit la plus coupable,
Et Brutus aujourd'hui si grand, si respectable,
Ne fut-il pas réduit à la nécessité
D'emprunter les dehors de la stupidité?
Dieux! le soin d'un héros, son étude éternelle,
Fut de cacher une ame et plus noble et plus belle.
Cependant les Romains vainement gémissans,
De toutes parts encore étoient obéissans.
Mais quand la tyrannie, impunément maîtresse,
Crut pouvoir sans péril attenter sur Lucrèce,
Ces Romains jusqu'alors esclaves si soumis,
Pour venger la pudeur se crurent tout permis.
Ainsi quand nous avons détruit cette puissance,
L'amour des nouveautés, une injuste licence,
A l'exil de Tarquin n'eurent aucune part;
Rome s'est seulement affranchie un peu tard.

OCTAVIUS.

Par les bontés du Roi, voyez votre injustice;
Tarquin qui des Romains doit chercher le supplice,
Vous offre encor la paix les armes à la main;
Je ne viens dans ces lieux que dans ce seul dessein.
Mais si vous refusez la paix qu'il vous propose,
Ce Roi, le fer en main, justifiera sa cause.
Déjà de l'Etrurie il arme tous les bras;
Déjà ses vastes champs sont couverts de soldats;
Et bientôt Porsenna, contre un peuple rebelle,
Va des fronts couronnés soutenir la querelle.
Car enfin de son trône indignement chassé,
Tarquin par ce forfait n'est pas seul offensé;
Et si de Porsenna la valeur éclatante
Ne pouvoit accabler Rome encore naissante,
D'un Roi dépossédé l'exil et les malheurs
De tous les autres rois lui feroient des vengeurs.

BRUTUS.

Les légitimes rois n'ont point reçu d'offense,
Seigneur, et des Tarquins nous bravons la puissance.
Ce qui nous a rendu criminels à leurs yeux,
Dans le parti de Rome attirera les dieux.
Vainement contre nous s'élève l'Etrurie;
Nous soutiendrons l'éclat d'une injuste furie.
Tarquin sous ses drapeaux ne peut avoir rangé
Qu'un peuple à l'appuyer foiblement engagé.
Mais à tous ses efforts sachez que Rome oppose
Des bras fortifiés par l'horreur qu'il nous cause;
La crainte de rentrer dans de si rudes fers,
Rendra toujours vainqueurs ceux qui les ont soufferts.

OCTAVIUS.

De votre aveugle haine il ne faut rien attendre:
Mais ce n'est pas assez, le sénat doit m'entendre;
Un péril si pressant peut le faire trembler.

BRUTUS.

Dans deux heures, Seigneur, il se doit assembler.
Mais n'en attendez rien qui vous soit favorable;
Soyez sûr de trouver le sénat implacable;
Rome n'a qu'un esprit.

OCTAVIUS.

Si mes conseils sont vains,
Du moins j'aurai tout fait pour sauver les Romains.

SCÈNE III.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

L'AVIS des sénateurs ne nous met point en peine ;
Sénat, peuple, consuls, tout a la même haine :
On ne croit point Tarquin favorisé des dieux,
Jusqu'à pouvoir de Rome être victorieux.
Ainsi tranquillement écoutons sa menace :
A d'autres sentimens laissons reprendre place ;
Passons à d'autres soins. Qu'on appelle mes fils.
Songez au doux espoir que l'aîné s'est permis.
Seigneur, à votre sœur destiné par vous-même,
Il est temps qu'il arrive à ce bonheur suprême.
Maintenant de Titus le nom a quelqu'éclat :
Vous savez quelle estime en a fait le sénat,
Lorsque pour prévenir une prompte entreprise,
La porte Quirinale à ses soins fut commise.
Ses vertus, le combat contre les Vejentins,
Où ce fils a fait seul triompher nos destins,
Redoublent envers lui mon amour paternelle.
Que votre exemple encore affermisse son zèle ;
Qu'étant à votre sœur, le nom de son époux
L'associe aux vertus qu'on voit briller en vous.

VALÉRIUS.

J'attends ce jour, Seigneur, avec impatience ;
Vous verrez obéir ma sœur sans résistance :
Son cœur depuis long-temps, sur un si doux espoir,
A pris des sentimens qui suivent son devoir.
Unissons nos maisons, achevons l'hymenée,
Seigneur, et pour demain marquons-en la journée.

Je hâterois l'hymen, dans l'espoir d'étouffer
Des feux dont un Romain doit toujours triompher.
Tu connois mes desseins, suis-les sans résistance.
Je veux, Tibérinus, la même obéissance.
Aquilius paroît votre ami dès long-tems;
Obtenez Aquilie, et mes vœux sont contens.

TIBÉRINUS.

J'obéirai, Seigneur; plus heureux que mon frère,
e l'adore, et je puis l'aimer sans vous déplaire.

TITUS.

Seigneur....

BRUTUS.

Ne poursuis pas un indigne discours;
Brutus est sans égard pour d'aveugles amours.
L'amour, dans nos pareils, ne fait point l'hymenée;
Je n'écouterai rien, ma parole est donnée.

SCÈNE V.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

JE demeure interdit, désespéré, confus;
Dans ce malheur pressant, je ne me connois plus.
Ciel! on m'ôte Aquilie, on m'arrache à moi-même.
Lorsque je suis aimé, je perdrois ce que j'aime?
Mille soins m'ont acquis un bien si précieux,
Et mon heureux rival l'obtiendroit à mes yeux?
Un seul mot de Brutus en faveur de ce frère,
Prévaudroit sur mes soins, sur le bonheur de plaire?
Quel secours, Marcellus? que pourrai-je tenter?

MARC[illegible]

Je ne vois nul espoir que [illegible]
L'inflexible [illegible] a [illegible]
L'amour est à ses yeux [illegible]
Il n'en connut jamais les [illegible], [illegible]
Et ne peut être [illegible]
L'amour à la [illegible]
Ah ! pourquoi [illegible]

[illegible]

Pourrois-je d'Aquilée [illegible] le [illegible]
Et puis-je en [illegible]
Mais sans blesser les [illegible]
Ne peut-on pas [illegible], [illegible]
A la [illegible] du conseil [illegible]

MAR[illegible]

Songez, Seigneur, qu'il [illegible]
Quel sujet d'[illegible]
D'ailleurs Va[illegible]
Et si j'en puis juger, [illegible]
Mais, Seigneur, [illegible]
Faites qu'à votre [illegible]
Qu'il cherche à vous [illegible]
Du conseil votre [illegible]
Peut-être il [illegible]
Si vous êtes aimé, [illegible] par Aquilée
Qu'Aquil[illegible]....

[illegible]

[illegible]
Aux ordres des [illegible] je [illegible]
Je ne vois que l'amour que je [illegible]

Je hâterois l'hymen, dans l'espoir d'étouffer
Des feux dont un Romain doit toujours triompher.
Tu connois mes desseins, suis-les sans résistance.
Je veux, Tibérinus, la même obéissance.
Aquilius paroît votre ami dès long-tems;
Obtenez Aquilie, et mes vœux sont contens.

TIBÉRINUS.

J'obéirai, Seigneur; plus heureux que mon frère,
Je l'adore, et je puis l'aimer sans vous déplaire.

TITUS.

Seigneur....

BRUTUS.

Ne poursuis pas un indigne discours;
Brutus est sans égard pour d'aveugles amours.
L'amour, dans nos pareils, ne fait point l'hymenée;
Je n'écouterai rien, ma parole est donnée.

SCÈNE V.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

Je demeure interdit, désespéré, confus;
Dans ce malheur pressant, je ne me connois plus.
Ciel! on m'ôte Aquilie; on m'arrache à moi-même.
Lorsque je suis aimé, je perdrois ce que j'aime?
Mille soins m'ont acquis un bien si précieux,
Et mon heureux rival l'obtiendroit à mes yeux?
Un seul mot de Brutus en faveur de ce frère,
Prévaudroit sur mes soins, sur le bonheur de plaire?
Quel secours, Marcellus? que pourrai-je tenter?

En louant ses vertus, il augmentoit sans cesse
Ce que son ordre en moi fit naître de tendresse ;
Il versoit en mon cœur le dangereux poison
Que prêtent à l'amour l'estime et la raison.

PLAUTINE.

Titus doit être à vous, qu'il aime ou qu'il haïsse ;
Ainsi Brutus l'ordonne, il faut qu'il obéisse.

VALÉRIE.

Moi ! je l'épouserois, lorsqu'il sent d'autres feux !
Non, non ; mon cœur trop fier, quoiqu'il soit amoureux,
Va se faire une juste et triste violence.
Aux ordres des consuls je ferai résistance.
Mais quoi ! je servirai Titus dans ses amours !
Il faut par mon hymen en arrêter le cours.
Et que sais-je, Plautine, il m'aimera peut-être ;
Ma tendresse à la fin se fera reconnoître.
Témoin de mes soupirs, il peut s'en émouvoir ;
Dans mes soins amoureux il lira son devoir.
Ce devoir, mon amour, le convîront sans cesse
A me donner son cœur, à payer ma tendresse ;
Penses-tu qu'il pourra toujours leur résister ?
Non, de m'aimer un jour il ne peut s'exempter.
Mais découvrons s'il voit le père d'Aquilie,
Rompons tous leurs desseins, il y va de ma vie.
Le jour de mon hymen à demain arrêté,
Va redoubler leurs soins et leur activité ;
Ils n'épargneront rien aujourd'hui pour me nuire.
Sachons....

PLAUTINE.

De leurs desseins qui pourra vous instruire ?

VALÉRIE.

Vindicius est propre à servir mes projets ;
Cet esclave est sensible à tous mes intérêts ;
Tu sais qu'Aquilius avant moi fut son maître ;
Sans se rendre suspect il peut chez lui paroître.
Peut-on le soupçonner d'un desir curieux ?
Qu'il écoute, qu'il voie, on ne craint pas ses yeux ;
Qu'il examine tout, et me le vienne apprendre ;
Va, cours, donne cet ordre, il ne faut point attendre.
Qu'il vienne me trouver dans mon appartement.
Cachons à tous les yeux ma honte et mon tourment.

En louant ses vertus, il augmentoit sans cesse
Ce que son ordre en moi fit naître de tendresse ;
Il versoit en mon cœur le dangereux poison
Que prêtent à l'amour l'estime et la raison.

PLAUTINE.

Titus doit être à vous, qu'il aime ou qu'il haïsse ;
Ainsi Brutus l'ordonne ; il faut qu'il obéisse.

VALÉRIE.

Moi ! je l'épouserois, lorsqu'il sert d'autres feux !
Non, non ; mon cœur trop fier, quoiqu'il soit amoureux,
Va se faire une juste et triste violence.
Aux ordres des consuls je ferai résistance.
Mais quoi ! je servirai Titus dans ses amours !
Il faut par mon hymen en arrêter le cours,
Et que sais-je, Plautine, il m'aimera peut-être ;
Ma tendresse à la fin se fera reconnoître.
Témoin de mes soupirs, il peut s'en émouvoir ;
Dans mes soins amoureux il lira son devoir.
Ce devoir, mon amour, le convîront sans cesse
A me donner son cœur, à payer ma tendresse ;
Penses-tu qu'il pourra toujours leur résister ?
Non, de m'aimer un jour il ne peut s'exempter.
Mais découvrons s'il voit le père d'Aquilie,
Rompons tous leurs desseins, il y va de ma vie.
Le jour de mon hymen à demain arrêté,
Va redoubler leurs soins et leur activité ;
Ils n'épargneront rien aujourd'hui pour me nuire.
Sachons....

PLAUTINE.

De leurs desseins qui pourra vous instruire ?

De nos maîtres nouveaux l'inflexible rudesse
A choqué les esprits d'une fière jeunesse,
Et tous avec les Rois veulent voir de retour
Les plaisirs, la licence, et l'éclat d'une cour.
Mais à cette hardie et nombreuse cohorte
Il manque de pouvoir disposer d'une porte.
Si l'aîné de Brutus vouloit se joindre à nous,
Dès cette même nuit Rome seroit à vous.
Pour un succès aisé notre dessein demande
La porte Quirinale et Titus y commande.

OCTAVIUS.

N'avez-vous rien tenté, Seigneur, pour l'engager?
Au parti de Tarquin ne peut-on le ranger?

AQUILIUS.

Il adore ma fille, et peut-être par elle
A Titus pour le Roi j'inspirerai mon zèle.
D'un cœur qu'elle possède elle sait le chemin;
Je veux qu'elle lui parle en faveur de Tarquin,
Et la faisant entrer dans cette confidence,
Je prétends de l'amour employer l'éloquence.
Instruite du secret depuis hier seulement,
Elle ignore l'effort qu'on veut de son amant.
Pour rendre encor plus sûr l'effet que je desire,
Par degrés elle-même il faudroit la conduire.

OCTAVIUS.

Une amante a toujours l'art de persuader,
Mais par elle un secret pourroit se hasarder.

AQUILIUS.

Ne craignez rien, Seigneur, Aquilie est capable
Du secret le plus grand, le plus inviolable.

ACTE II.

SCENE I.

OCTAVIUS, AQUILIUS.

OCTAVIUS.

TANDIS qu'à m'écouter le sénat se prépare,
Et qu'il n'est point encore d'ordre qui nous sépare,
Songeons à profiter d'un temps si précieux;
Seigneur, c'est pour vous seul que je viens en ces lieux.
Je n'ai rien espéré d'une ambassade vaine,
Que de cacher à tous le sujet qui m'amène,
Et de me ménager un entretien secret,
Où de vos soins pour nous vous m'apprissiez l'effet.
Hé bien, Aquilius, que devons-nous attendre?
En faveur de Tarquin est-on prêt d'entreprendre?
Dès cette même nuit il croit qu'il peut revoir
Les superbes Romains soumis à son pouvoir;
Achevons: sur son trône il est temps qu'il remonte;
L'entreprise est mal sûre, à moins que d'être prompte.

AQUILIUS.

Seigneur, j'ai rassemblé cinq cent jeunes Romains,
Qui se sont dévoués à servir nos desseins;
Un des fils de Brutus, Tibérinus lui-même,
Sans peine a conspiré pour des princes qu'il aime;
Plus que les nœuds du sang, une étroite amitié
Avec les fils du Roi l'avoit toujours lié.

L'uniroit avec nous, sans que tout le parti ;
Ni que son frère même en pût être averti.
Lorsqu'on éclatera, par des ordres contraires,
Je saurai l'un de l'autre écarter les deux frères.
Je ne veux rien risquer ; mais malgré tout notre art,
Les grands desseins toujours courent quelque hasard.

OCTAVIUS.

Non, nous ne risquons rien ; votre rare prudence
Me donne du succès une entière assurance.
Mais, je vous le redis, dès cette même nuit
Tarquin dans ces remparts veut se voir introduit.
Obtenez de Titus qu'avec nous il conspire ;
L'amour s'en mêlera ; peu de temps doit suffire.
J'apperçois Aquilie, et je vais vous quitter ;
Du pouvoir de ses yeux tâchez de profiter.
Cependant à Tarquin je dois porter un gage,
Qui marque en quel état est votre grand ouvrage.
Prenez de nos amis et le nom et le seing,
Et je l'assurerai de son retour prochain.

SCENE II.

AQUILIUS, AQUILIE.

AQUILIE.

JE me jette à vos pieds dans ma douleur extrême,
J'attends grace d'un père, et d'un père qui m'aime ;
Tibérinus, Seigneur, appuyé par Brutus,
Va demander ma main sans craindre vos refus.
Ah ! si mes sentimens osent ici paroître,
Je le hais, et ma haine est injuste peut-être ;

Mais j'ai fait pour le vaincre un inutile effort ;
Et s'il m'obtient de vous, vous me donnez la mort.

AQUILIUS.

Ma fille, un tel époux ne doit point vous déplaire ;
Il auroit plus d'éclat, s'il n'avoit point de frère.
Il est vrai que Titus, plus grand, plus glorieux,
Du peuple et du sénat attire plus les yeux.
Ces illustres Romains que nous tâchons de suivre,
Tous nos héros en lui semblent devoir revivre :
Mais si Tibérinus ne le peut égaler,
Par de moindres vertus on peut se signaler ;
Et mon engagement....

AQUILIE.

Ciel ! m'auriez-vous promise ?
Mon père, à quel destin me verrois-je soumise ?

AQUILIUS.

Non, je n'ai rien promis, et suis plus engagé ;
Tibérinus m'oblige, et n'a rien exigé :
Mais lié d'intérêt, il a droit de prétendre,
Que, s'il est votre amant, je le prendrai pour gendre.

AQUILIE.

Ainsi, mon seul secours est dans mon désespoir ?

AQUILIUS.

Vos injustes douleurs ont sur moi du pouvoir :
Mais, malgré ma raison, s'il faut que je leur cède,
Aux maux que vous craignez, je ne vois qu'un remède.
Si Titus vous aimoit, son cœur... Vous rougissez,
Votre rougeur augmente, et m'en apprend assez.
Vous l'aimez, je le vois : mais parlez, Aquilie,
Un père vous l'ordonne ; il fait plus, il vous prie.

Ne me déguisez rien ; c'est votre bonheur
Que je veux pénétrer au fond de votre cœur.

AQUILIE.

Je ne saurois cacher le trouble de mon ame.
Pardonnez-moi, mon père, une innocente flamme,
Il faut vous rassurer ; vous craignez, je le voi,
Qu'un cœur qui s'est donné ne vous manque de foi.
Mais quand vous m'honorez de votre confidence,
Mon père, je vous jure un éternel silence.
Aujourd'hui que Titus, plein de son désespoir,
Ignorant vos desseins, sachant votre pouvoir,
Pour détruire un hymen où son père l'engage,
Est venu me prier de tout mettre en usage,
De vous montrer mes pleurs, et de vous obliger
A parler aux consuls, à les faire changer,
A ne vouloir donner qu'à Titus Aquilie,
A faire que son frère épousât Valérie ;
Vains projets d'un amant qui connoît peu son sort,
Il trouve encore en vous un obstacle plus fort.
Je viens de l'assurer qu'il ne peut rien prétendre ;
Mais j'ai tu le secret qu'il tâche en vain d'apprendre.
Ah ! lorsque je renonce à Titus pour jamais,
Ne me forcez pas d'être à l'amant que je hais.

AQUILIUS.

Ma fille, je voudrois faire encore davantage.
Ne puis-je vous donner l'amant qui vous engage ?

AQUILIE.

Hé ! ne me flattez point dans mon cruel destin.
Vous ne quitterez pas le parti de Tarquin ;
Et tout retient Titus, son père, la patrie.
Il aime son devoir, Rome en lui se confie.

Non, non, je le connois; lié de tant de nœuds,
Il ne peut ...

AQUILIUS.

Il peut tout, s'il est bien amoureux.
Titus peut éviter un fatal hymenée,
Et pour s'en garantir il n'a que la journée.
Les consuls ont le droit de le tyranniser;
Ils veulent cet hymen, Titus doit tout oser.
Nous livrant cette nuit la porte qu'il commande,
Il rompra pour jamais l'hymen qu'il appréhende.
Demain, maîtres dans Rome, il nous sera permis
De disposer de tout au gré de nos amis.
En secret, dès ce jour, je l'accepte pour gendre;
De vous, de votre amant votre sort va dépendre.
Songez-y.

AQUILIE.

Non, mon père, il n'y faut pas penser.

AQUILIUS.

S'il vous aime, Aquilie, il faudra l'y forcer.
Engagez votre amant à servir votre père;
Si Titus n'est à vous, vous serez à son frère.
Quelques heures encor, je pourrai l'éviter;
C'est à Titus à voir s'il veut vous mériter.
Hâtez-vous de savoir où je peux le conduire,
Et venez me parler avant que de l'instruire
Du secret important qui vous est révélé.

AQUILIE *seule.*

Non, cet affreux secret sera toujours célé.

SCENE III.

AQUILIE, ALBINE.

ALBINE.

D'OU vient cette douleur qui dans vos yeux est peinte,
Madame, et qu'en mon cœur elle porte de crainte?
Un père se sert-il de son droit souverain?
Est-ce à Tibérinus qu'il donne votre main?

AQUILIE.

Ne cherche point, Albine, à connoître ma peine,
Je ne puis te la dire, et ta recherche est vaine.
Coulez, coulez, mes pleurs que j'ai trop retenus;
Le respect paternel ne vous arrête plus.
Vengez le tendre amour qu'un cruel père opprime,
Lorsqu'il veut un tribut qui peut-être est un crime.

ALBINE.

Quoi!

AQUILIE.

Je ne puis parler. Laisse-moi mes ennuis:
Il faut te les cacher, Albine, si je puis.
Garde de pénétrer pourquoi mon cœur soupire,
Même en disant si peu, je crains de te trop dire.

SCENE IV.

AQUILIE, TITUS.

TITUS.

HÉ quoi ! quel est le sort d'un amant malheureux ?
Mon rival ?....

AQUILIE.

Ah ! Seigneur, on approuve nos feux ;
Mon père en a d'abord découvert le mystère ;
Il a déclaré l'horreur que j'ai pour votre frère ;
Il a rougi, quand de vous il a voulu parler ;
Il a vu que j'aimois, je n'ai pu le celer.
Son estime pour vous a rempli mon attente ;
Il vous nomme assez au gré de votre amante ;
L'amour même ne peut vous donner rien de plus,
Que les titres brillans qu'il croit qui vous sont dûs ;
Voilà notre bonheur. Quels maux sont à sa suite !
De ses intentions il m'a trop tôt instruite ;
Le parti qu'il propose est terrible pour vous ;
Vous ne voudrez pas être à ce prix mon époux.

TITUS.

Peut-il à trop haut prix mettre l'objet qu'on aime ?
Hé ! qui peut effrayer une tendresse extrême ?
Que vous faites d'injures au malheureux Titus !
Peut-il vous pardonner tant de pleurs répandus ?

AQUILIE.

Ils sont justes, hélas ! mon destin déplorable
En rend désormais la source inépuisable.

TITUS.

Ainsi vous persistez à déchirer mon cœur.
Sur quoi se peut fonder cette fatale erreur ;
Ces soupirs douloureux et ces cruelles larmes
Offensent à la fois mon amour et vos charmes.
Ah ! pour vous mériter, que ne ferai-je pas ?
Heureux qu'on ait pu mettre un prix à vos appas.

AQUILIE.

Non, d'un honteux succès je ne suis que trop sûre.

TITUS.

Qui me peut, juste ciel ! attirer cette injure ?
Inhumaine, cruelle ! Ah ! je ne réponds plus
De moi, de mon amour, après ces durs refus.
Je ne puis soutenir cette affreuse injustice ;
Pour le plus tendre amour est-il un tel supplice ?
Ingrate, il est donc vrai, vous doutez de ma foi ;
Mes feux n'ont encore pu vous répondre de moi.
Est-ce ainsi que l'amour nous unit l'un à l'autre ?
Et comment peut mon cœur s'assurer sur le vôtre ?

AQUILIE.

Ne me condamnez point avant que de savoir
Ce qui fait mes refus, mes pleurs, mon désespoir.
Non, je ne doute point de votre amour extrême ;
Je vous le marque assez, Seigneur, quand je vous aime :
Mais malgré votre amour, et malgré tout le mien,
Renonçons l'un à l'autre, et n'espérons plus rien.

TITUS.

O ciel ! dans vos discours que pourrois-je comprendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ;

Et vous pouvez encor dire que vous m'aimez !
Et moi, lorsque je vous vois mes sens sont charmés,
Que votre hymen fait seul tout le bien où j'aspire,
Je le refuserois ? Vous osez me le dire !
Non, madame, plutôt votre cœur a changé,
Plutôt Tiberinus peut l'avoir engagé.

AQUILIE.

Je ne répondrai point, Seigneur, à cette injure.
Mes pleurs, mon désespoir, ma mort que je crois sûre,
Pourront justifier un silence obstiné,
Dont ce cœur qui vous aime est le premier gêné.

TITUS.

Vous déguisez en vain. Oui, votre cœur m'outrage :
Vous m'avez dès tantôt tenu même langage :
Vous n'avez point calmé mes trop justes soupçons,
Vous me désespérez et cachez vos raisons.

AQUILIE.

Je l'ai dit, mon devoir m'ordonne de les taire ;
Il faut vous les cacher.

TITUS.

Et le pourriez-vous faire,
Si votre amant sur vous avoit quelque pouvoir ?
Ah ! madame, l'amour n'a-t-il pas son devoir ?
Mais c'est trop demeurer dans cette peine extrême,
Voyons Aquilius ; qu'il me parle lui-même ;
Apprenons quelles loix il voudra m'imposer.
Allons.

AQUILIE.

C'est son secret, il en peut disposer.

SCENE V.

AQUILIE, ALBINE.

AQUILIE.

AH ! ciel ! jusqu'à quel point je viens de me contraindre !
Je n'ose lui parler, et je l'entends se plaindre.
Que j'ai souffert ! jamais je ne l'ai tant aimé.
Les soupirs, les transports de son cœur enflammé,
L'obstacle que je crains, tout augmentoit ses charmes.
Laisse-moi, tu contrains mes plaintes et mes larmes.

ALBINE.

Je vois Tibérinus, je vous laisse avec lui.

SCENE VI.

AQUILIE, TIBÉRINUS.

TIBÉRINUS.

NE cherchez point, Madame, à cacher votre ennui;
D'un inutile soin votre esprit s'embarrasse.
De vos pleurs répandus je vois encor la trace;
Votre douleur dépeinte, et vos tristes soupirs,
Mal étouffés encor, marquent vos déplaisirs.
Que je suis malheureux de chercher à vous plaire !
Je vous ai fait savoir les desseins de mon père,
Et je vois vos douleurs naître avec mon espoir;
J'ai craint ce que je trouve, et je cherche à vous voir.

AQUILIA.

Et pourquoi pensez-vous, seigneur, avoir fait naître
Le chagrin qu'en mes yeux vous avez vu paroître?
Le succès de vos vœux est-il donc si certain?
D'Aquilius mon père obtenez-vous ma main?

TIBÉRINUS.

Non, je voulois encor obtenir de vous-même
Votre cœur qui méprise une tendresse extrême.
Je sais qu'Aquilius approuvera mon feu;
De puissantes raisons m'assurent son aveu:
Et si votre rigueur encor me désespère,
Si mes respects sont vains, craignez l'ordre d'un père.

AQUILIA.

Quel plaisir auriez-vous à me tyranniser?
Et pourquoi, malgré moi, songer à m'épouser?

TIBÉRINUS.

Ingrate, demandez pourquoi je vous adore,
Pourquoi vous allumez le feu qui me dévore,
Pourquoi par vos appas les cœurs sont attirés.
Je connois le rival que vous me préférez:
Mais, Madame, sur lui mon cœur a l'avantage;
Je sais ce que je sens, et j'aime davantage.
Croyez-en le transport qui me rend odieux,
Mais qui vous marque au moins le pouvoir de vos yeux.
L'invincible ascendant d'une force suprême
M'engage malgré vous, souvent malgré moi-même.
Et cependant, encor que je combatte en vain,
Me fera demander malgré vous votre main.
Je connois vos rigueurs, votre haine barbare,
Et le triste bonheur que l'amour me prépare;
Je ne puis cependant m'empêcher d'y courir;

Enfin, si je vous perds, c'est pour vous acquérir.
Tout ce que contre moi vous allez entreprendre,
De mes soins importuns ne pourra vous défendre.
Vous verrez vos refus et vos cruels combats,
Me punir, vous venger, mais ne me guérir pas.
Si je me possédois, quand vous m'ètes contraire,
Je vous rendrois à vous, vous obtenant d'un père.
Hélas! tant de raison ne peut être à mon choix.
Je vous aime : voilà ma raison et mes loix.

AQUILIE.

N'employez pas tant d'art, Seigneur, pour me surprendre;
Votre dure conduite est facile à comprendre.
Non, ce n'est point l'amour qui la peut inspirer,
Lorsque vous ne songez qu'à me désespérer.
Votre barbare cœur qui se plaît à mes larmes,
Qui, dans mes plus grands maux, trouve ses plus doux charmes,
Seul vous fait travailler à mes cruels malheurs.
Pourriez-vous en m'aimant faire couler mes pleurs!
Un amant ne desire en son ardeur extrême,
Qu'un bonheur qu'il partage avec l'objet qu'il aime.
Et croyez-moi, Seigneur, pour des cœurs délicats,
L'hymen n'est point heureux, quand l'amour ne l'est pas.

TIBÉRINUS.

Je serai malheureux, et je suis né pour l'être.
Dès long-temps vos rigueurs me l'avoient fait connoître;
Mais je saurai du moins les moyens d'empêcher
Qu'on jouisse d'un bien qu'on prétend m'arracher.
Dans l'état où je suis, un seul espoir me reste;
Il faut qu'à mon rival mon malheur soit funeste.
S'il garde votre cœur, quand j'aurai votre foi,
Il est, en vous perdant, plus malheureux que moi.

AQUILIE.

Plus malheureux que vous ! gardez-vous de le croire ;
J'aurai ses déplaisirs gravés dans ma mémoire ;
Je ne le verrai plus : mais mes yeux et mon cœur,
Jour et nuit occupés à plaindre son malheur,
Empoisonnant l'hymen où vous croyez des charmes,
Vous feront envier ses soupirs et ses larmes.

TIBÉRINUS.

Ingrate, il est donc vrai que vous pouvez l'aimer ?
Vous osez m'avouer qu'il a su vous charmer.
Je sais depuis long-temps que votre cœur l'adore ;
Cependant, malheureux, j'en suis surpris encore.
Quand j'en voulois douter, vous me le déclarez ;
Je ne balance plus, et vous en souffrirez.
Peut-être que mon cœur, ému par votre plainte,
Eût différé l'hymen où vous serez contrainte :
Mais puisqu'un autre amour vous y fait résister,
Mon juste désespoir ne peut rien écouter.
Je vous suis odieux ; il faut que votre peine
Soit d'épouser l'objet de votre injuste haine.
Je vais d'Aquilius, en ce même moment,
Obtenir pour l'hymen un prompt consentement.

SCENE VII.

AQUILIE, *seule.*

A SA mènace, ô ciel! serois-je sans réponse?
A l'hymen de Titus faut-il que je renonce?
Oui, perdons un espoir qui ne me convient plus.
J'en pourrois prendre encor en pensant à Titus.
Mais pourquoi n'oser rien lorsque j'en suis aimé?
Quand un fatal hymen tient son ame alarmée,
Je me tairai? j'irai d'un rival odieux
Approuver les transports à la face des dieux?
Non, tu n'as pas en vain découvert ta pensée;
Je préviendrai le coup dont tu m'as menacée.
Mon cœur devient hardi par la crainte où l'a mis
Le tyrannique espoir où le tien s'est permis.
Ah! ne balançons plus, allons dire à mon père
Qu'en l'amour de Titus avec raison j'espère.
Il n'aura pu le voir, et mon père aujourd'hui
Donne aux seuls conjurés un libre accès chez lui.
Qu'il me laisse parler, qu'il garde le silence;
Mes pleurs près d'un amant auront plus d'éloquence,
Et mieux que les raisons sauront le pénétrer.
Mais, dieux! dans quel parti je veux le faire entrer!
Arrête, ne suis point un transport qui t'abuse.
Et que deviens-je, ô ciel! si Titus me refuse;
S'il souffre cet hymen, que je ne trouve affreux,
Que parce que mon cœur a partagé ses feux?
Quand je l'adore, hélas! qu'il est cruel de craindre
Qu'approuvant son amour, je ne trouve à m'en plaindre!
Il n'importe; évitons d'être à Tibérinus.
Parlons, mourons plutôt des refus de Titus.

ACTE III.

SCÈNE I.

TITUS, AQUILIE.

AQUILIE.

Mon père m'a permis de rompre le silence,
Et vos soupirs sur moi n'ont que trop de puissance.
Je cède; mais avant que je laisse à regret
Echapper pour vous seul cet important secret,
Je veux par des sermens que votre foi s'engage.
Jamais, sans mon aveu, vous ne ferez d'usage
Du secret que l'amour va mettre entre vos mains,
Et vous l'ignorerez avec tous les humains.

TITUS.

Oui, j'en jure des dieux le nom inviolable,
Tout ce qui parmi nous est le plus redoutable,
Tout ce que nous laissa Numa de plus sacré,
Tout ce qui des mortels fut jamais adoré,
Mais pourquoi ces sermens me sont-ils nécessaires?
Ah! croyez-en plutôt mille soupirs sincères.

AQUILIE.

Hé bien, je vais parler, c'est vous qui le voulez;
On cherche à rétablir les Tarquins exilés;
On conspire, et mon père est chef de l'entreprise.

TITUS.

Ai-je bien entendu? Ciel! quelle est ma surprise!

Quelle suite d'horreurs ! que de maux je prévoi!
Quel obstacle se met entre Aquilie et moi !

AQUILIE.

Hélas ! si vous m'aimiez, vous auriez dû m'entendre.
Le projet étonnant que je vous viens d'apprendre,
Loin de rompre des nœuds si doux, si pleins d'attraits,
Si vous le secondez, nous unit à jamais.
En livrant à Tarquin la porte Quirinale,
Vous vous affranchissez d'épouser ma rivale.
Tarquin, maître en ces lieux, vous devra son retour,
Et mon père à ce prix m'accorde à votre amour.
D'abord un tel projet m'avoit paru terrible,
Mais l'amour à mes yeux l'a fait voir moins horrible.
Je tremble maintenant, je frissonne d'effroi,
Qu'il ne soit vu de vous autrement que de moi.
Est-ce un crime après tout de remettre en sa place,
Un Roi dont les malheurs ont mérité la grace ?
Si ce parti, Seigneur, eût blessé l'équité,
Jusqu'au dernier soupir je l'aurois rejetté.

TITUS.

Non, non, Madame, non, disposez de ma vie ;
Ordonnez qu'à l'instant je vous la sacrifie ;
En vous obéissant, mon sort sera trop doux.
Mais malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Je n'acheterai point un objet que j'adore,
Par une trahison que tout mon cœur abhorre.
Faut-il que mon bonheur me soit offert en vain,
Faut-il que votre amant vous refuse sa main ?
Et pourquoi parliez-vous ? ô jour que je déteste !
Pourquoi l'ai-je arraché se secret si funeste ?

AQUILIE.

Laissez-moi se secret, il n'appartient qu'à moi.
Hélas ! je prévoyois le coup que je reçoi.
J'en voulois épargner la honte à ma tendresse ;
Tant que de mon secret j'étois encor maîtresse,
Pourquoi de vos refus ne me pas garantir ?
Ils étoient moins cruels à prévoir qu'à sentir.
Non, je n'ai point douté de votre ingratitude,
Et je n'en puis souffrir la triste certitude.

TITUS.

Madame, ces refus n'ont point dû vous blesser ;
Ce n'est qu'au seul Tarquin qu'ils peuvent s'adresser.
Voulez-vous que l'amour dans le crime m'engage ?
Si j'ai quelques vertus, elles sont votre ouvrage.
Quel honteux changement ! et quel prodige enfin,
Que le fils de Brutus qui serviroit Tarquin !

AQUILIE.

Seigneur, Tibérinus, votre sang, votre frère,
Votre rival enfin, conspire avec mon père.

TITUS.

Tibérinus conspire ! Et sur quel vain espoir
Vouloit-on m'engager dans un crime si noir ?
Sans doute à son amour votre main est acquise ;

AQUILIE.

L'amour n'est point entré dans son engagement ;
Il servoit les Tarquins avant que d'être amant :
Mais le lien étroit qui l'attache à mon père,
Fait que sur mon hymen il n'est rien qu'il n'espère.
Mon père cependant de vos vertus charmé,
Prêt à trahir l'espoir dont il est animé,

Sans lui promettre rien, le laisse encor prétendre;
Et veut dès aujourd'hui vous recevoir pour gendre,
En vous cachant à tous comme à Tibérinus,
En l'occupant ailleurs....

TITUS.

Non, je n'écoute plus;
Je ne veux point savoir si je pourrois encore
Ravir à mon rival un objet que j'adore.
En vain vous m'en offrez les moyens dangereux,
Je veux voir l'espérance interdite à mes vœux;
Et quoique par ce coup ma mort soit infaillible,
Je veux voir désormais mon bonheur impossible.
Peut-être qu'à la fin vos funestes appas
Engageroient mon cœur dans de honteux combats.
Je vous fuis pour jamais.

AQUILIE.

Ah! ciel! qu'allez-vous faire?
Allez-vous à la fois me perdre avec mon père?
Malgré tous vos sermens, malgré tout votre amour,
Chargé de mon secret, l'allez-vous mettre au jour?
Qui l'eût cru qu'Aquilie à ce point fût à plaindre,
Et même que Titus eût pu la faire craindre?

TITUS.

Que vous répondre, hélas! dans le trouble où je suis?
Sais-je ce que je fais, Madame? je vous fuis.

AQUILIE.

Arrêtez, ou donnez la mort à votre amante.
Qui peut vous retenir, et qui vous épouvante?
Quoi! vous délibérez, et vous m'allez trahir!
O père infortuné, que tu dois me haïr!

Pourquoi

Pourquoi t'ai-je assuré, dans mon erreur fatale,
Que l'amour de Titus, à ma tendresse égale,
Ne me laissoit plus craindre un triste événement?

TITUS.

Il ne connoît que trop et vous et votre amant.
Vous m'avez fait risquer un serment téméraire:
Criminel à parler, criminel à me taire,
Des crimes aujourd'hui je n'ai plus que le choix.
Mais quoi! je ne l'ai point, l'amour me fait des loix.
Titus ne peut parler; dissipez vos alarmes:
Mais après le forfait que lui coûtent vos charmes,
Si par quelque moyen qu'il n'ose souhaiter,
La conjuration peut d'ailleurs éclater,
Il sera plus ardent à venger sa patrie,
Que si par son silence il ne l'eût point trahie;
Et contre les Tarquins justement animé,
Il se justifiera d'avoir trop bien aimé.

AQUILIE.

Et cependant, Seigneur, quel destin dois-je attendre?
D'être à Tibérinus qui pourra me défendre?

TITUS.

Hé bien, que vous importe? Il va se faire aimer;
Vous sacrifiant Rome, il saura vous charmer.
Car enfin ce n'est plus l'amour qui vous inspire;
A servir les Tarquins tout votre cœur aspire.

AQUILIE.

Poursuivez, poursuivez, achevez de m'aigrir;
J'aime cette injustice, elle peut me guérir.
Joignez à vos refus le mépris et l'injure;
De mon ressentiment je n'étois pas bien sûre.
Mon cœur porté toujours à vous justifier,
Malgré ce peu d'amour, n'eût pu vous oublier;

Vous servez ma raison, en outrageant ma flamme;
Dites que je feignis de vous donner mon ame;
Dites que je voulus mendier votre cœur,
Pour pouvoir des Tarquins réparer le malheur.
Et que me fait à moi leur retour, leur absence?
De vous seul occupée avec trop de constance,
L'amour m'avoit ôté tout autre sentiment.
Quel soin me touche encore en ce triste moment?
J'ai craint de voir nos cœurs séparés l'un de l'autre.
Quoi donc, mon intérêt, ingrat, n'est pas le vôtre?

TITUS.

Madame, pardonnez mon crime à ma douleur.
Trop foible contre vous, je m'arme de fureur;
Je veux tenir suspects vos pleurs, votre cœur même,
Enfin, tout ce qui fait qu'un malheureux vous aime.
Mon esprit contre vous tâche de s'irriter;
Mais de cet art cruel je ne puis profiter.
Vous voyez le péril où vous mettez ma gloire;
Madame, par pitié, cédez-moi la victoire.
Vos charmes sont trop forts, mon cœur est trop soumis;
N'exigez rien de moi que ce qui m'est permis.

AQUILIE.

Je ne sais point user d'un pouvoir tyrannique;
A votre seul bonheur une amante s'applique.
Seigneur, de votre amour je n'exige plus rien,
Et je prétends ainsi vous marquer tout le mien.
Suivez vos sentimens; je vais dire à mon père,
Qu'au retour des Tarquins vous trouvant trop contraire,
Je n'ai pu hasarder avec vous son secret.
Et pour Tibérinus, je prévois à regret...;

TITUS.

Ah ! pour l'unique prix de l'amour le plus tendre,
D'être à Tibérinus tâchez à vous défendre.
Epargnez-moi, Madame, un si cruel ennui ;
Je ne puis être à vous, ni vous souffrir à lui.

AQUILIE.

Vous pouvez de ce soin vous fier à ma haine ;
Mais sous ce triste joug si mon devoir m'entraîne,
J'espère que les dieux que touchera mon sort,
Bientôt à mes douleurs accorderont la mort.

SCENE II.

TITUS *seul.*

HÉ bien, puis-je douter encor de sa tendresse ?
Elle qui de mon sort devoit être maîtresse,
Avec quelle douceur m'a-t-elle pardonné
L'outrage que lui fait un refus obstiné ?
Quand Rome à ses appas me paroît préférable,
Elle n'éclate point contre un amant coupable.
Enfin, elle veut bien renoncer à ses droits,
Et son cœur pour m'aimer semble prendre mes loix.
Que vous m'êtes cruels, père, Rome, patrie !
Quels appas, quel amour mon cœur vous sacrifie !
Hélas ! et par quels biens, par quels honneurs offerts,
Pourrez-vous me payer le bonheur que je perds ?
Et que sais-je, après tout, si la raison demande
Que de servir Tarquin un Romain se défende ?
Rome est abandonnée à son peuple inconstant ;
Que de périls pour elle en cet état flottant !

Quels maux, à moins qu'un Roi ne reprenne sa place!
Le superbe Tarquin, instruit par sa disgrace,
Reviendroit en ces lieux plus humain et plus doux.
Mais si nous attendons l'éclat de son courroux,
Quel orage va fondre! et par quelle puissance
Pourrons-nous soutenir l'effort de sa vengeance?
Ah! tant de citoyens, ses partisans secrets,
De cet état sans doute ont vu les intérêts;
Sans doute ils ont voulu prévenir la tempête.
Et moi, quel vain devoir, quel scrupule m'arrête?
J'aime, et j'ai mon bonheur, si je veux, dans mes mains,
Et je suis incertain du vrai bien des Romains.
Dans le doute où je suis, décide, amour, décide.
Mais qu'il est dangereux de te prendre pour guide!
Non, non, défions-nous de ton pouvoir sur moi,
Et ne hasardons point une crime sur ta foi.

SCÈNE III.

TITUS, TIBÉRINUS.

TITUS.

JE vois par le chagrin qui dans vos yeux se montre,
Que vous êtes ici blessé de ma rencontre.
Vous cherchiez Aquilie, à ce que je puis voir.

TIBÉRINUS.

Je ne me défends point d'un si juste devoir.
Je puis, à son hymen destiné par mon père,
Et lui rendre des soins, et tâcher de lui plaire.
Mais vous, à qui Brutus destine d'autres nœuds,
De quel droit refuser de souscrire à ses vœux.

TITUS.

Il faut en convenir, je n'ai rien à répondre.
Je sais que vos vertus ont de quoi me confondre;
Qu'à ces vertus Brutus ne peut être trompé,
Que de ses seuls desirs vous êtes occupé.

TIBÉRINUS.

Je les suivrai, du moins, sur l'hymen d'Aquilie.

TITUS.

Est-ce dans peu de temps que ce doux nœud vous lie?
Croyez-vous que vos soins vous doivent réussir?

TIBÉRINUS.

Vous en doutez, ce jour peut vous en éclaircir.
Seigneur, vous en aurez le premier la nouvelle;
Mais je cours promptement où mon amour m'appelle.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

DÈS ce jour! il le peut, rien ne l'arrête plus.
Brutus veut cet hymen; j'offense Aquilius.
Des discours menaçans d'un rival redoutable,
Attendrai-je en repos l'effet irréparable?
Quoi! je pourrai souffrir qu'on me vienne enlever
Ce qu'aux dépens de tout je devrois conserver!
Et mon timide cœur, qu'un vain scrupule étonne,
Lui cédera les droits qu'un tendre amour me donne!

ACTE IV.

SCÈNE I.

VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

VIENS prendre part, Plautine, à l'excès de ma joie ;
Il faut que mon transport à tes yeux se déploie.
Ce n'est pas vainement que chez Aquilius
Nous avons fait tantôt entrer Vindicius.
Aquilius chez lui rassembloit des perfides,
Qui prêtoient aux Tarquins leurs armes parricides ;
Plautine, ils conspiroient, et leurs soins criminels
Remettoient Rome en proie à des maîtres cruels.
Par bonheur mon esclave a découvert leur trame,
Lorsqu'il ne s'appliquoit à servir que ma flamme.

PLAUTINE.

Madame, qui l'eût cru que Rome dans son sein
Pût cacher les auteurs de cet affreux dessein ?
Et qui sont ces Romains ardens à la détruire ?

VALÉRIE.

Je n'ai pas pris encor le soin de m'en instruire.
J'ai tremblé pour Titus, et mon cœur éclairci
Pour le reste, Plautine, est sans aucun souci.
Parmi les conjurés, on n'a point vu paroître
Le héros que mon cœur a reconnu pour maître ;

Ses vertus l'ont sauvé dans un pas si glissant,
Et malgré son amour Titus est innocent.
Contente, j'ai conduit mon esclave à mon frère,
Et seul je l'ai laissé révéler ce mystère.
Plautine, connois-tu quelles sont les douceurs,
De voir une rivale abandonnée aux pleurs?
Mon amour est vengé; je ne crains plus rien d'elle;
Son nom sera couvert d'une tache éternelle.
Désormais tout sépare Aquilie et Titus,
La fille d'un coupable et le fils de Brutus.
De son indigne choix il rougira lui-même;
Pour en laver la honte, il faut enfin qu'il m'aime.
Peut-être a-t-elle part à ce complot affreux;
Digne sang des Tarquins, elle agissoit pour eux;
La fille a secondé le père dans son crime,
Et l'un et l'autre doit nous servir de victime.

PLAUTINE.

Vous avez de haïr un sujet assez grand;
Mais, je vous l'avoûrai, ce transport me surprend.
Je vois que vos souhaits attentent à leur vie.
Vous étiez autrefois moins cruelle ennemie;
Et par les malheureux facile à désarmer,
Jamais en haïssant vous n'étiez loin d'aimer.
Mais, Madame, aujourd'hui....

VALÉRIE.

Quand l'amour fait la haine,
Plautine, elle est affreuse, implacable, inhumaine.
On m'enlevoit un cœur qui faisoit mes desirs;
On va me le payer par mille déplaisirs.
Mais est-il trop de maux pour une telle offense?
Jouissons pleinement d'une juste vengeance.

Quoique souffre Aquilie, et dût-elle en mourir;
Hélas! j'ai plus souffert qu'elle ne peut souffrir;
Et la joie où je suis en perdant ma rivale,
Aux maux qu'elle m'a faits n'est pas encore égale.

SCENE II.

BRUTUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

J'ATTENDS Valérius qui doit ici venir,
D'un secret important il doit m'entretenir.

VALÉRIE.

Je pourrois commencer, Seigneur, à vous l'apprendre;
Pour rétablir Tarquin, on veut tout entreprendre;
On conspire.

BRUTUS.

On conspire! ô Rome! ô droits sacrés!
Madame, savez-vous le nom des conjurés?

VALÉRIE.

Aquilius conduit cette trame funeste.

BRUTUS.

Aquilius! ô ciel!

VALÉRIE.

J'ignore tout le reste.

BRUTUS.

Qui l'a pu découvrir?

VALÉRIE.

Un esclave, Seigneur;

Qui fait jusques sur moi rejaillir cet honneur.
Il est de ma maison.

BRUTUS.

Grands Dieux ! qui les inspire !
Dans ce honteux parti quel charme les attire ?
De lâches citoyens entr'eux ont concerté
De livrer au tyran leurs murs, leur liberté ?
Ah ! j'atteste des dieux la majesté suprême,
Et s'il le faut encor, j'en jure Rome même ;
Je vais en leur personne achever de punir
Le crime des Tarquins qu'ils veulent soutenir.

SCÈNE III.

BRUTUS, VALÉRIUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

AH ! Seigneur, quel forfait j'apprends par Valérie !
Des traîtres préparoient des fers à leur patrie.

VALÉRIUS.

Je tremble du péril, Seigneur, qu'elle a couru :
Le soin des dieux pour nous n'a jamais tant paru.
L'indigne ambassadeur, sous un nom respectable,
Etoit venu conclure un traité détestable.
Un esclave conduit par nos heureux destins,
Découvre le complot qu'on fait pour les Tarquins.
Il m'est venu soudain révéler l'entreprise.
J'ai vu Rome trahie. Alors plein de surprise,
Plein d'horreur, j'ai couru, j'ai volé dans ces lieux,
Où tant de criminels se cachoient à nos yeux.

Ils sont pris ; mais leur chef, par une prompte fuite,
Déjà loin de ces murs échappe à ma poursuite.

BRUTUS.

Il conspire ! grands dieux ! qui l'auroient pu prévoir !
Le perfide chargé d'un attentat si noir,
De quel front, juste ciel ! sur quelle confiance
Avoit-il de Brutus accepté l'alliance ?
A quels chagrins mon fils se seroit vu livré,
Quand son beau-père enfin se seroit déclaré !
Quel déshonneur pour lui ! quelle douleur extrême !

VALÉRIUS.

Ne répondez ici, Seigneur, que de vous-même.
Le zèle dont je vois votre cœur transporté,
Peut-être par ce fils n'est pas bien imité.

BRUTUS.

Ah ! que me dites-vous ? expliquez ce mystère,
Seigneur.

VALÉRIUS.

Que ne peut-on à jamais vous le taire !
Seigneur, de vos vertus rassemblez tout l'effort ;
Brutus même aujourd'hui ne peut être trop fort.
Je frissonne pour vous de ce que je vais dire.
Avec Aquilius Tibérinus conspire.

BRUTUS.

De mon exemple, ô ciel ! seroit-ce là le fruit ?
Il conspire ! non, non, vous êtes mal instruit,
Seigneur ; je ne crois point qu'une tache si noire,
Du sang qui l'a formé puisse ternir la gloire.

VALÉRIE.

Il est aisé, Seigneur, de voir par quels chemins
On a pu le conduire à servir les Tarquins.

Un traître Aruntius a séduit la fille ;
Il a pris les fureurs de toute la famille.

BRUTUS.

A ces affreux revers serois-je destiné !

VALERIUS.

Je ne puis épargner un père infortuné.
Un [illegible] de Varron qui m'instruit de leur rage ;
Eux-mêmes à Tarquin assuroient leur hommage ;
Voyez ici leurs noms que leurs mains ont tracés.

BRUTUS.

Quoi ! le nom de mon fils ! ô ciel ! en est-ce assez !

VALERIUS.

Je sais quelle est l'horreur du coup qui vous accable ;
Pourrois-je vouloir sauver Tiberinus coupable :
Mais vous êtes consul, vous savez mieux que moi
Quelle est de ce haut rang l'indispensable loi.
On va vous l'amener.

SCÈNE IV.

BRUTUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Si votre ame affligée,
Seigneur, par mes discours peut être soulagée,
Souffrez que je vous dise au moins qu'en vos malheurs
Le ciel vous garde un fils qui doit sécher vos pleurs.
Aquilie eut sur lui la fatale puissance,
Par qui Tibérinus a perdu l'innocence.
Il l'aimoit ; cependant elle n'a pu penser
Qu'aux loix de son devoir il osât renoncer.
On n'a point attaqué sa vertu trop connue,
Et son nom ne s'est pas offert à votre vue.

SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIE, TIBÉRINUS, GARDES.

TIBÉRINUS.

Vous me voyez, Seigneur, désespéré, confus.
Je dois me souvenir que vous êtes Brutus ;
Que l'austère vertu qui vous rend redoutable,
Va jusqu'au fond du cœur confondre le coupable.
Mais, Seigneur, me voyant amener devant vous,
Et comme un criminel embrassant vos genoux,
Je ne puis me défendre, en un sort si contraire,
De penser que Brutus peut être encor mon père.

BRUTUS.

Pour me voir votre père, êtes-vous donc mon fils !
Mes exemples par vous ont-ils été suivis ?
Quand j'ai chassé Tarquin, vous prenez sa défense ?
A quel titre osez-vous implorer ma clémence ?
Vous devez me connaître, et vous examiner ;
Brutus fut toujours juste, et sait peu pardonner.
Quoi donc ! vous vouliez voir Tarquin dans nos murailles,
Célébrer son retour par mille funérailles.
Rendez-moi compte, ingrat, de toutes vos faveurs ;
Quel charme trouviez-vous à causer nos malheurs ?
Qui vous fait tant haïr la liberté publique ?
Deviez-vous partager le pouvoir tyrannique ?
Quand vous nous rameniez ces maîtres orgueilleux,
Deviez-vous de nos jours disposer avec eux ?

TIBÉRINUS.

Non, Seigneur, votre vie étoit en assurance ;
Des Tarquins à ce prix j'embrassois la défense.

VALÉRIE.

Souffrez que je vous dise en faveur de ce fils,
Que par son amour seul son crime fut commis ;
Aquilie a tout fait.

BRUTUS.

La pitié vous abuse,
L'amour à des forfaits ne peut servir d'excuse.

TIBÉRINUS.

Ce n'est qu'à votre amour que j'en veux appeller !
La nature pour moi ne peut-elle parler ?

BRUTUS.

Je n'écouterai pas sa voix trop indulgente,
Et Rome dans mon cœur sera la plus puissante.

TIBÉRINUS.

Est-il quelque devoir qui puisse rendre vains
Les droits de la nature, et si forts et si saints ?
Seriez-vous sans vertus à moins d'un parricide ?
Entre les loix et moi que votre sang décide.

BRUTUS.

Prétends-tu me toucher quand je te vois frémir !
Encor si de ta faute on t'entendoit gémir !
Lâche, tu crains la mort, et ne crains pas le crime ;
Tu ne pousseras point un soupir légitime ;
Le moindre repentir ne t'est point échappé,
Et du seul châtiment ton cœur est occupé.
C'est en vain que pour toi parleroit la nature,
Tu saurois dans mon ame étouffer ce murmure.
Je ne te connois plus ; ôte-toi de ces lieux ;
Par ta vile frayeur n'offense plus mes yeux.
Autant que ton forfait, ta lâcheté me blesse.
Attends mon ordre.

TIBÉRINUS.

Dieux !

BRUTUS.

Sors, cache ta foiblesse.

SCENE

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

Mais j'apperçois Titus. Mon fils, approchez-vous,
Contre un perfide frère animez mon courroux;
Notre gloire à tous deux par son crime est ternie.
Faut-il qu'un même sang vous ait donné la vie!
Qu'un fils qui se prépare un glorieux destin,
N'ait pour frère qu'un traître, un ami de Tarquin!
Que pour vous mon amour fut toujours légitime!
Mais pourquoi ce silence? Ignorez-vous son crime?

TITUS.

Non, Seigneur; mais, hélas! ciel! je ne puis parler.

BRUTUS.

Que j'aime ce chagrin, qu'il me doit consoler!
Ta mortelle douleur fait revivre ton père.
C'est à toi d'effacer la honte de ton frère,
De réparer l'affront que je vais recevoir.
Embrasse-moi, mon fils; toi, mon unique espoir,
Toi seul auras ce nom, et la force en redouble.
Mais, encore une fois, parle. Quel est ce trouble?
Réponds, mon fils, réponds à mes empressemens.

TITUS.

Trop indigne, Seigneur, de vos embrassemens,
Même indigne du jour dont la clarté m'offense,
Depuis que j'ai perdu la gloire et l'innocence,
Je dois....

BRUTUS.

Ah! ciel! je tremble. Explique ce secret.

TITUS.

Je viens pour vous l'apprendre, et l'aurois déjà fait,
Si par votre amitié que j'ai peu méritée,
Et qu'encore un moment j'ai cependant goûtée,
Vous n'aviez suspendu l'aveu d'un crime affreux.
J'ai craint de vous porter un cri trop douloureux;
J'ai plus senti ma honte, éprouvant vos caresses;
Mon cœur à vos vertus comparoît ses foiblesses.
Je n'ai pu me résoudre a vous dire, Seigneur,
Votre fils est un traître, il va vous faire horreur;
Du plus noir des forfaits il se trouve coupable.
Tarquin....

BRUTUS.

N'achève pas; dans l'horreur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point, il n'est pas temps de feindre.
Seigneur, apprenez tout, pour n'avoir plus à craindre.

VALÉRIE.

Qu'apprend-je, justes dieux ! quel revers imprévu !

BRUTUS.

Implacable destin, à quoi me réduis-tu ?
De toute ma maison quelles fureurs s'emparent !
Mes deux fils révoltés contre moi se déclarent.
Je suis dans ma famille environné d'ingrats,
Qui contre leur patrie osent prêter leurs bras;
Qui rappellent le joug de nos indignes maîtres;
Et le sang de Brutus ne forme que des traîtres.
Et toi, pour qui ton père étoit préoccupé,
Toi, de qui les dehors m'ont si long-temps trompé,

Toi, dont je sens le plus la perfidie extrême,
Je te dois plus haïr que Tibérinus même;
Tu dois être puni d'une plus grande erreur
Où tes fausses vertus avoient jetté mon cœur.

TITUS.

N'attendez pas de moi que j'ose vous répondre;
Dans l'état où je suis, j'aime à me voir confondre.
Vos reproches, Seigneur, n'égaleront jamais
Et ceux que je mérite, et ceux que je me fais.
La porte Quirinale à mes soins confiée,
L'heureuse liberté sur vous seul appuyée,
Seigneur, je livrois tout par un honteux traité,
Mais un vif repentir l'a bientôt détesté.
J'ai pu sauver mes jours d'une juste poursuite;
Les témoins de mon crime ont tous deux pris la fuite;
Le crime est ignoré. Le seul Aquilius
Peut m'en convaincre, et fuit avec Octavius.
Avec eux ma retraite auroit été facile:
Mais au camp de Tarquin ils m'offroient un asyle;
Et moi, saisi d'horreur, je reviens à vos yeux
Soulever contre moi les hommes et les dieux.
Mon erreur se dissipe et me paroît affreuse.
Je viens vous demander la mort la plus honteuse.
Je sais que de mourir j'avois la liberté;
Mais je suis équitable, et j'ai plus mérité.
Pour donner à ma mort encor plus de justice,
Il y faut ajouter la honte du supplice;
Il faut servir d'exemple à qui peut m'imiter.
Je dois ma tête à Rome, et je viens l'apporter.

BRUTUS.

A tous mes sentimens je ne puis plus suffire.
Je te vois criminel, cependant je t'admire.

Ton crime fit ma haine, et je la sens mourir.
Tu redeviens mon fils, lorsque tu veux périr.

TITUS.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de remplir mon attente?
Prononcez un arrêt dont Rome soit contente.
Délivrez-la de moi; terminez le destin
D'un Romain qui prêtoit son secours à Tarquin.
Je remets a vos pieds cette fatale épée,
Par qui vous auriez vu votre attente trompée.

BRUTUS.

Je la prends; car en vain mon cœur est adouci;
Titus est criminel, et n'est plus libre ici.

VALÉRIE.

Seigneur, dans un revers si rude et si funeste,
Abandonnerez-vous le seul bien qui vous reste?
Le sénat vous doit tout; de cet auguste corps
Brutus peut à son gré remuer les ressorts.
Il peut sauver son fils en demandant sa grace.
Seigneur, son crime est grand, mais sa vertu l'efface;
L'aveu qu'il fait ici, lorsqu'il a succombé,
Le rend plus glorieux que s'il n'eût pas tombé.

TITUS.

Quelle indigne pitié peut vous avoir saisie!
La bonté de Brutus ne peut rien sur ma vie.
Je sais ce qui m'est dû, Madame, et c'est en vain
Qu'on ose demander la grace d'un Romain.

BRUTUS.

Titus, je te retrouve, et crois que sans foiblesse
Je puis laisser pour toi renaître ma tendresse.
Mon fils; car ton remords étouffant mon courroux,
A la pitié d'un père arrache un nom si doux,

Tu fléchis de Brutus le courage inflexible ;
Tu frappes de mon cœur l'endroit le plus sensible ;
Lorsque tu te repens, je ne puis te blâmer ;
Je ne puis que te plaindre, et peut-être t'aimer.
Mais avec ces vertus, avec ce grand courage,
Comment de ton devoir as-tu perdu l'image ?
Infortuné Titus, quel funeste moment
A produit dans ton cœur un si grand changement ?

TITUS.

Ma raison un instant, Seigneur, s'est égarée ;
Peut-être un peu plus tard je l'aurois recouvrée.
Oui, Titus engagé sans être résolu,
N'auroit point achevé ce qu'il avoit conclu.
Mais je suis criminel ; je reviens, je m'accuse,
Et qui cherche à mourir ne cherche point d'excuse.
Je ne vous dirai point par quels moyens secrets
On m'a fait de Tarquin prendre les intérêts ;
Il suffit que la trame ait été découverte,
Et qu'à Vindicius je pardonne ma perte.
Je fais plus, je demande une grace en mourant.
Vous voyez quel service un esclave vous rend ;
C'est par ses soins heureux que Rome est dégagée
Des funestes périls où vos fils l'ont plongée.
Faites qu'on l'affranchisse, et que Rome à vos yeux
En fasse un citoyen qui la servira mieux.

VALÉRIE.

Seigneur, soyez touché d'une vertu si pure ;
Elle doit vous aider à suivre la nature.
Vos deux fils vont périr, employez-vous pour eux ;
Titus mérite seul qu'on parle pour tous deux.
Ne croyez pas blesser votre vertu sévère ;
On peut être consul sans cesser d'être père.

On peut être Romain, et protéger Titus.

BRUTUS.

Oui, je me sens séduit, mon fils, par tes vertus.
Ma rigueur contre toi n'a rien qui la soutienne;
Ta noble fermeté sait ébranler la mienne.
Je pars, et je vais voir de quels yeux le sénat,
Apprenant ton remords, verra ton attentat.
Je ne puis cependant me promettre ta grace.

TITUS.

Ah! je vois mon forfait que ce mot me retrace.
Lorsque la mort m'est due, eussiez-vous quelque espoir,
Je vous l'ai dit, Seigneur, je ferai mon devoir.

BRUTUS *aux gardes.*

Vous, demeurez.

SCENE VII.

TITUS, VALÉRIE.

TITUS.

LAISSEZ un criminel, Madame,
Qui va perdre le jour par une mort infame.

VALÉRIE.

Et j'en suis cause!

TITUS.

Vous?

VALÉRIE.

Je ne puis plus cacher
Un secret que mes maux ont droit de m'arracher.

Apprenez qui vous perd, Seigneur ; c'est Valérie,
Sa folle passion, sa lâche jalousie.
Sachez que je vous aime ; aussi-bien la pudeur
N'est plus intéressée à cacher mon malheur.
Mon amour désormais n'a plus rien qui le flatte,
Et c'est pour vous venger que je veux qu'il éclate.
Vous m'étiez destiné ; mais une autre eut pour vous
Le charme trop flatteur dont mon cœur est jaloux.
De tout votre secret je me voulus instruire ;
Je croyois que vos soins ne tendoient qu'à me nuire.
Je vous fais épier ; Vindicius me sert,
Va chez Aquilius, et tout est découvert.
Jugez du désespoir où mon ame est plongée ;
Je ne sens plus l'aigreur d'une amante outragée,
Des chagrins plus cruels viennent me déchirer.
Par moi ce que j'adore est tout prêt d'expirer ;
Je prépare le fer qui doit trancher sa vie,
J'excite ses bourreaux ; détestable furie,
J'allume le bûcher qui le doit consumer.
Malheureuse ! voilà comme tu sais aimer.
Déteste-moi, déteste une ame furieuse,
Venge-toi du forfait d'une amante odieuse ;
Et me donnant la mort que j'ai su mériter,
Préviens le coup fatal que je t'allois porter.

TITUS.

Ne vous repentez point, par vous Rome est sauvée.

VALÉRIE.

Hé ! je t'aurois perdu pour l'avoir conservée !
Mais non, tant de vertus vont gagner le sénat,
Ta mort et non ta grace est contraire à l'état.
Je vais à te servir encourager mon frère.
Puisse, puisse ma flamme, une fois salutaire,

Servir ce que j'adore au gré de mes souhaits !
Ou je me punirai des maux qu'elle t'a faits.

(*Elle sort.*)

TITUS *seul.*

Madame.... Elle me fuit. Mais que pense Aquilie ?
Du moins je n'aurai point à craindre pour sa vie ;
Avec Aquilius elle a fui de ces lieux.
Ne me trompé-je point ? Je la vois, justes dieux !

SCÈNE VIII.

TITUS, AQUILIE.

TITUS.

En quel lieu venez-vous ? Fuyez, fuyez, Madame ;
Venez-vous augmenter le trouble de mon ame ?
Hélas ! ai-je besoin, dans l'état où je suis,
De voir par vos périls redoubler mes ennuis ?

AQUILIE.

Que je fuie ! et Titus croit m'en donner l'envie !
Et c'est quand je conçois qu'il veut perdre la vie !
J'ai vu votre douleur dans vos yeux éclater ;
J'ai vu dans quels périls vous pouviez vous jetter.
Je me suis éloignée un moment de mon père,
Son trouble l'a permis ; je viens me satisfaire.
Titus, connoissez-moi ; je vais chercher Brutus,
L'instruire des combats que vous avez rendus,
Etaler d'un amant la longue résistance,
Assurer que mes pleurs vous ont fait violence,
Qu'il fallut mon amour, mes plaintes, mon courroux,
Pour forcer le devoir d'un héros tel que vous.

TITUS.

D'un soin si généreux cessez de rien prétendre.
Qu'allez-vous faire ? ô ciel !

AQUILIE.

Mourir pour vous défendre.
Je vais livrer un sang aux Romains odieux,
Qui peut les appaiser, et satisfaire aux dieux.

TITUS.

Ciel ! peut-on n'épargner ni le sexe ni l'âge ?

AQUILIE.

Non, non, être Romaine est mon seul avantage.
A ce nom glorieux, si j'ai mal satisfait,
Il me rend digne au moins d'expier mon forfait.
Adieu.

TITUS.

Ciel ! demeurez, Madame. Il faut la suivre,
Arrêter son dessein, et la forcer de vivre.

ACTE V.

SCÈNE I.

VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Quel trouble ! quelle horreur ! et quels affreux tourmens !
Pour un cœur plein d'amour redoutables momens !
Hélas ! Plautine, hélas ! que faut-il que j'espère ?
Le sénat assemblé maintenant delibère ;
C'est lui qui de Titus règle aujourd'hui le sort,
Et c'est lui dont j'attends ou la vie ou la mort.
Dans cette incertitude, hélas ! je vis à peine.
Mais quelle illusion me peut rendre incertaine !
Puis-je donc du sénat ignorer la rigueur ?
Et dois-je un seul moment douter de mon malheur ?

PLAUTINE.

Pourquoi sentir les maux avant leur certitude ?
L'arrêt que vous craignez pourroit être moins rude.

VALÉRIE.

Je n'ai plus qu'un moment, hélas ! pour en douter ;
Marcellus du sénat va me le rapporter.
Mais de Titus les dieux ont résolu la perte,
Puisqu'ils souffroient sa faute, et qu'ils l'ont découverte.
Le traître Aquilius, en fuyant arrêté,
A fait voir de Titus le funeste traité ;
Titus par ce témoin devient plus punissable.
Quand lui seul s'accusoit, il étoit moins coupable ;

Rien ne vous [illegible]
La cause [illegible]
Je [illegible]
La [illegible] de vous [illegible] pourriez.

SCENE II.

VALERIE, PLAUTINE, MARCELLUS.

MARCELLUS.

MADAME, je viens [illegible]

VALERIE.

Hé bien, [illegible] Je tremble.

MARCELLUS.

Il faut vous separer.

[illegible] Brutus [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

VALERIE.

[illegible] sans cesse!
Marcellus, [illegible]
Mais Brutus vient.

SCENE III.

BRUTUS, VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Seigneur, on passe votre attente;
La rigueur du sénat devant Brutus tremblante,
N'ose lui donner lieu de répandre des pleurs,
Et les sévères loix respectent ses douleurs.

BRUTUS.

Oui, du sort de mes fils le sénat me rend maître;
Si cet honneur est grand, je dois le reconnoître.

VALÉRIE.

Je vous laisse y penser. Vous êtes en état
De payer dignement les bontés du sénat.
Cependant s'il fait voir une juste indulgence,
Titus qu'il se conserve en est la récompense.

SCÈNE IV.

BRUTUS, GARDES.

BRUTUS.

O Père infortuné! sens-tu ce coup affreux
Entends-tu du sénat le détour dangereux?
Il connoît pour tes fils combien tu t'intéresses;
Il veut te reprocher tes indignes foiblesses,

Leur grace qu'il t'a vu prêt à lui demander ;
Toi-même de leur sort il te fait décider :
Il veut que tu sois juge, et par ce caractère
Il prétend te guérir des foiblesses de père.
Reprends donc d'un consul toute la dignité ;
De la mort de tes fils vois la nécessité.
A ce funeste arrêt si tu ne peux survivre,
Ton austère devoir n'en est pas moins à suivre.
Donne d'un noble effort l'exemple glorieux ;
Satisfais le sénat, Rome, et meurs à leurs yeux.
Ah ! si de la justice on ne me voit capable
Que quand hors d'intérêt je puis être équitable ;
Si je ne puis, des loix me voyant le soutien,
Verser le mauvais sang, quand ce sang est le mien ;
Si je détruis ces loix que j'ai faites moi-même,
Au superbe Tarquin rendons le diadême.
Hé ! de quel front m'asseoir pour juger des Romains,
Lorsque deux criminels sont sauvés par mes mains !
De quel front dérober à de justes supplices
Les deux fils du consul d'entre tous les complices !
Ils sont tous condamnés, je le sais, je l'ai vu ;
Faut-il un tel secours à ma foible vertu?
Ah ! Titus, ton remords satisfaisoit ton père ;
Rome ni le sénat n'ont pu s'en satisfaire.
Ils ont trop fait sentir à l'amour paternel,
Qu'un criminel d'état est toujours criminel.
Et ne puis-je prévoir la suite dangereuse
Qu'auroit pour les forfaits ma clémence honteuse?
Si je sauve mes fils, cent traîtres chaque jour
Vont naître autorisés par mon timide amour.
Prononçons, il le faut, en vain je délibère ;
Où la loi doit parler, c'est au sang à se taire.

Quels troubles sent mon cœur ! frappons le coup fatal;
Evitons mille maux, en hâtant un grand mal.
Hola, gardes, à moi. Surmontons ma tendresse;
Je me fais des efforts avec trop de foiblesse.

UN GARDE.

Seigneur.

BRUTUS.

Que vais-je dire ? Ah ! mon trouble renaît;
Ma bouche se refuse à ce funeste arrêt.
Prononçons cependant. Hélas ! plus je retarde,
Et plus dans ce combat ma gloire se hasarde.
Allez dire à mes fils.... Ciel ! quelle est ma fureur !
Non, non, dispensons-nous d'un devoir plein d'horreur;
Il ne m'est point honteux de manquer de courage,
Quand il faut pour punir aller jusqu'à la rage...
Tu te flattes, Brutus; parle, il faut prononcer.
De punir un forfait, qui peut te dispenser ?
C'en est fait, vainement mon cœur s'en épouvante.

SCENE V.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

AH ! Seigneur ! soutenez ma vertu chancelante;
Je sacrifie aux loix mon plus cher intérêt;
Je condamne mes fils, j'en prononce l'arrêt.
Instruisez le sénat de ce qu'un père ordonne;
Instruisez-en un fils que le trépas étonne.
Tibérinus n'a point assez de fermeté
Pour entendre un arrêt par son père dicté.

De grace, s'il se peut, adoucissez sa peine.
Titus est plus Romain ; faites qu'on me l'amène,
Qu'il reçoive mon ordre et mes derniers adieux.

VALÉRIUS.

J'ai prévu de Brutus cet effort glorieux ;
L'attente du sénat par vous n'est point trompée ;
Du sort de vos deux fils Rome entière occupée,
A ne vous rien cacher, murmuroit hautement
Qu'on se remît sur vous d'un pareil jugement.
Je venois vous le dire ; et sûr de votre zèle,
De la haute vertu qui vous est naturelle....

BRUTUS.

Seigneur, n'achevez pas. Dans l'état où je suis,
Ces éloges cruels augmentent mes ennuis ;
Un soin trop violent m'agite et me dévore,
Et même je pourrois me repentir encore.
Pour remplir votre attente et mon devoir affreux,
Il faut un cœur barbare autant que généreux.
Allez, j'ai prononcé. Dans un moment peut-être
De l'amour paternel je ne serois plus maître.

VALÉRIUS.

Mais, Seigneur, votre fils pourra vous ébranler.

BRUTUS.

Non, non, il entendra son arrêt sans trembler.
Voudroit-on m'empêcher de voir un fils que j'aime,
Lorsqu'il est à la mort condamné par moi-même ?
Faites tout préparer.

SCÈNE VI.

BRUTUS *seul.*

VA ministre cruel,
Par mon ordre à mon fils porter le coup mortel.
Hé bien, es-tu content, sénat impitoyable ?
Va repaître tes yeux d'un spectacle effroyable ;
Va te saouler du sang que je verse pour toi ;
Vante l'arrêt cruel que Rome obtient de moi.
Nomme, pour honorer l'excès de ma furie,
Le bourreau de son sang, père de la patrie ;
Accable-moi d'honneur ; et moi qui désormais
Ne pourrois soutenir l'horreur que je me fais,
Je vais loin de ces murs pleins de mon infortune,
Je vais quitter le soin de la cause commune.
Exerce qui voudra tes rigoureuses loix,
Il m'en a trop coûté pour maintenir leurs droits.
Rome, tu vois Brutus qui tremble, qui s'étonne ;
Pardonne la foiblesse où mon cœur s'abandonne,
Quand malgré ma douleur et mes gémissemens,
J'affermis par mon sang tes heureux fondemens.
Mais j'apperçois Titus. Ciel ! pourrai-je lui dire,
Qu'il faut que dans ce jour par mon ordre il expire ?

SCENE

SCÈNE VII.

BRUTUS, TITUS.

BRUTUS.

Vous sentez-vous, mon fils, toujours le même cœur?

TITUS.

J'ai demandé la mort, et l'attends sans frayeur.

BRUTUS.

Reçois donc mes adieux pour prix de ta constance,
Porte sur l'échafaud cette mâle assurance.
Ton père infortuné tremble à te condamner;
Va, ne l'imite pas, et meurs sans t'étonner.

TITUS.

Mon trépas vous fera plus d'honneur que ma vie;
Vous le devez aux dieux, à vous, à la patrie.

BRUTUS.

Je t'ai dû condamner, je ne m'en repens pas;
Mais je sens que ma mort va suivre ton trépas.

TITUS.

Seigneur, par mon forfait ma mort est légitime,
Mais la vôtre pour moi seroit un nouveau crime.
Vos nobles sentimens sont trop tôt abattus;
Je ne mérite point d'affoiblir vos vertus.

BRUTUS.

Cache-moi ta constance, elle augmente ma peine;
Hais-moi, j'aurois besoin du secours de ta haine.
Je vois tout ce qu'en toi je pouvois desirer;
Mais tes vertus ne font que me



Mérite maintenant ta mort et ma colère ;
Ne montre plus un fils à qui n'est plus ton père.
A Rome, en te perdant, quand je marque ma foi
Peut-être je deviens plus criminel que toi.

TITUS.

Ne vous reprochez point un arrêt équitable,
Seigneur, mon crime a dû vous rendre impitoyable.
Nous sommes dans ce jour trop justement punis ;
Adoptez la patrie au lieu de vos deux fils.
Si je puis en mourant vous faire une prière,
Qu'Aquilie innocente, et votre prisonnière,
Qui se charge d'un crime afin de me sauver,
N'éprouve point le sort que je vais éprouver.
Dépendante d'un père injuste, impitoyable,
Elle a pleuré, gémi de son dessein coupable ;
Et lui seul m'a surpris dans un moment d'effroi,
Où j'ai craint qu'un rival ne l'emportât sur moi.
Je serai trop heureux, Seigneur, si quand j'expire,
Pour laver mon forfait, mon sang seul peut suffire.
Consolez-vous, mon père, et songez que Titus,
S'il n'eût point eu d'amour, eût eu quelques vertus.
Je n'ose demander un souvenir plus tendre,
Pour un fils criminel ce seroit trop prétendre.

BRUTUS.

Tu peux espérer tout, hors de me consoler.
Adieu, mon fils, adieu, je ne puis te parler.

SCÈNE VIII.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

Je touche, Marcellus, à mon heure dernière ;
Titus dans un instant va perdre la lumière.
Quel nom va-t-il laisser, hélas ! quel souvenir
Conserveront de lui les siècles à venir ?

MARCELLUS.

Votre remords mérite une éternelle estime.

TITUS.

Non, le juste avenir ne verra que mon crime.
Va porter mes adieux à l'objet que j'aimois ;
Elle sait si mon cœur étoit bien enflammé.
Si le nom de Titus dans Rome est exécrable,
Qu'au moins pour Aquilie il soit encore aimable.
Allons, c'est trop tarder. Mon supplice est-il prêt ?
Allons exécuter nous-mêmes notre arrêt.
Rome, pardonne-moi mon funeste caprice ;
Mon juste repentir, ma mort t'en font justice.
Si l'amour m'a séduit en un fatal moment,
Le Romain a bientôt désavoué l'amant.
J'entends du bruit, sortons.

SCENE IX.

VALÉRIE, VALÉRIUS.

VALÉRIE.

Oui, je prétends le suivre ;
Coupable de sa mort, je ne puis lui survivre.
Je vais du même fer qui tranchera ses jours,
Des miens et de mes maux finir le triste cours.
On m'arrête, grands dieux !

VALÉRIUS.

Non, il n'est pas possible,
Ma sœur, que vous voyiez ce spectacle terrible ;
Dans ces funestes lieux vous n'aurez point d'accès.
Mon cœur de vos douleurs ne blâme point l'excès ;
Du plus grand des Romains j'ai vu l'ame héroïque
S'abattre sous le poids d'un devoir tyrannique ;
De son funeste arrêt Brutus épouvanté,
A laissé du héros la noble dureté.
Il perd le souvenir de sa gloire passée,
De l'effort qu'il a fait sa vertu s'est lassée ;
L'homme reprend ses droits pour sentir son malheur ;
Brutus par son silence exprime sa douleur.
De ce père tremblant.....

VALÉRIE.

Ah ! que sa triste vie
Des plus cruels remords soit toujours poursuivie ?
Puisse-t-il par son sang que lui-même a versé,
D'un parricide affreux voir le ciel courroucé !

Puisse-t-il par ce crime, inoui sur la terre,
Des dieux sur ces remparts attirer le tonnerre !
Que l'ombre de Titus excite des fureurs ;
De l'horreur de sa mort qu'il naisse mille horreurs :
Et que de son bucher Rome long-temps fumante,
Soulage, s'il se peut, la douleur d'une amante !
O ciel ! il est donc vrai que Titus va mourir.
Helas ! à son secours que ne puis-je courir !
Barbares, arrêtez, quel crime allez-vous faire ?
Grands dieux, permettez-vous que le soleil l'éclaire ?
Ah ! Titus va perir de ce coup inhumain !
Je vois le bras levé qui lui perce le sein.
Que ne peut Valerie, en punissant ce crime,
Prendre tout l'univers aujourd'hui pour victime,
Et voir privés d'encens et sans autels, ces dieux
Qui souffrent qu'on répande un sang si précieux !

SCÈNE X.

VALERIUS, VALERIE, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Les deux fils de Brutus...

VALERIE.

— N'achève pas le reste.

VALERIUS.

Ils sont morts ?

PLAUTINE.

Aquilie, en ce moment funeste,

Soit d'un poison secret, ou soit de sa douleur,
Expirante comme eux....

VALÉRIUS.

Prenez soin de ma sœur.
O tyrannique amour ! ô funeste journée !
A quel prix, liberté, nous êtes-vous donnée ?

IDALIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

AGATHOCLE, premier ministre de Ptolomée.

IDALIE, noble Sicilienne.

ATTIDE, confidente d'Idalie.

THÉAGÈNE, frère d'Idalie.

EUMÈNE, confident de Ptolomée.

ALCIME, confident d'Agathocle.

La scène est à Alexandrie.

IDALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE I.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

NE me résiste plus, Eumène ; je veux qu'il soit enfin décidé qui est roi, d'Agathocle ou de Moi. Je ne puis souffrir un ministre insolent, qui, après avoir régné en Égypte sous le nom du feu Roi mon père, prétend encore y régner sous le mien. Mon père se laissa entièrement gouverner à lui pendant une vieillesse naturellement foible, et encore affoiblie par les indignes plaisirs où Agathocle le plongeoit. Il espère tirer de ma jeunesse et de mon peu d'expérience les mêmes avantages ; il m'a offert les mêmes plaisirs ; il m'a tendu les mêmes pièges : graces aux dieux, je les ai évités ; mais il me reste à punir de cet art honteux celui qui s'en est si long-temps servi ; il me reste à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté sur la mémoire de mon père, les usurpations qu'il a déjà faites sur moi, et même celles qu'il vouloit faire encore.

EUMÈNE.

Seigneur, vous me permettez une entière liberté de parler. Jusqu'à présent Agathocle est plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator, qui languissoit dans l'oisiveté et dans les délices, il n'a fait qu'affermir son autorité, et préparer la ruine de la vôtre. Toutes les villes importantes sont dans sa dépendance, tous les postes sont remplis par ses créatures; vos domestiques même, ceux qui approchent le plus près de votre personne, sont à lui, et lui rendent compte de vos discours, de vos actions, de vos pensées qu'ils tâchent de pénétrer : vous êtes de toutes parts assiégé par Agathocle, ou plutôt vous êtes son captif. Je suis le seul de toute votre cour qui ait osé m'attacher à vous; et quelque sincère que soit mon zèle, quelques preuves que je vous en aie données, je vous avoue, Seigneur, que vous avez encore hasardé en m'honorant de votre confiance; et c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous êtes, ne vous flattez pas, Seigneur, de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps, et une conduite très-délicate. Jusques-là, dissimulez que vous êtes Roi, et soyez vous-même un des courtisans de votre ministre. Les conjonctures présentes sont même entièrement contraires à votre dessein: vous venez d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre; Agathocle est un chef expérimenté; il a remporté des victoires, et s'est acquis un grand pouvoir sur les troupes; enfin, il a tout pour lui.

PTOLOMÉE.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux, tous les crimes qu'il a commis?

IDALIE, TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE I.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

NE me résiste plus, Eumène; je veux qu'il soit enfin décidé qui est roi, d'Agathocle ou de Moi. Je ne puis souffrir un ministre insolent, qui, après avoir régné en Egypte sous le nom du feu Roi mon père, prétend encore y régner sous le mien. Mon père se laissa entièrement gouverner à lui pendant une vieillesse naturellement foible, et encore affoiblie par les indignes plaisirs où Agathocle le plongeoit. Il espère tirer de ma jeunesse et de mon peu d'expérience les mêmes avantages; il m'a offert les mêmes plaisirs; il m'a tendu les mêmes piéges : graces aux dieux, je les ai évités; mais il me reste à punir de cet art honteux celui qui s'en est si long-temps servi; il me reste à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté sur la mémoire de mon père, les usurpations qu'il a déjà faites sur moi, et même celles qu'il voudroit faire encore.

EUMÈNE.

Si vous ne le suivez pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

PTOLOMÉE.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être ; car enfin je ne me connois pas encore, et s'il y a en moi quelque vertu, la pernicieuse éducation qu'on m'a donnée me la cache à moi-même ; peut-être n'eussé-je pas eu toute la vigueur nécessaire pour secouer le joug de mon ministre, et les dieux me prêtent le secours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce secours, et perdons Agathocle, du moins comme mon rival.

EUMÈNE.

Ah ! Seigneur, en est-il temps, et le pouvez-vous ?

PTOLOMÉE.

Eumène, tu me désespères ; tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laisses-tu sortir d'esclavage ? Ne te flatte pas que je puisse encore soutenir long-temps la cruelle contrainte où je suis. La présence seule d'Agathocle m'inspire une indignation et une horreur, que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts : je me sens toujours prêt à m'échapper.

EUMÈNE.

Il vient : Seigneur, au nom des dieux, contraignez-vous.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous n'avez pas oublié que le feu Roi destinoit Agathonice, ma sœur, à l'honneur de vous épouser. Il vouloit par-là récompenser les services du plus zélé de tous ses sujets, et, s'il étoit possible, se l'attacher encore davantage. Vous le [illegible] je ne dois pas porter mes pensées si haut, et je viens vous demander si je ne puis pas disposer de ma sœur.

PTOLOMÉE.

Oui, Agathonice, vous le pouvez : j'ai d'autres vues, et vous ne les ignorez pas, vous qui êtes mon rival auprès d'Idalie. L'audace est grande à un sujet; mais vous avez du mérite et des services. Je veux bien vous pardonner votre amour, et croire que c'est une passion involontaire; mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à celle-là, et de vous souvenir toujours que c'est votre Roi qui est votre rival.

AGATHOCLE.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur; et si l'amour que je sens étoit involontaire, j'ose dire que, loin qu'il dût être traité de crime, le plus grand service que j'eusse jamais rendu à mon Roi, ce seroit d'être son rival. Je l'ai [illegible] connoître, il cache une passion qui s'accorde avec le zèle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie est une étrangère qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec son frère; elle ne se donne pas elle-même une naissance assez

éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi : elle n'a pour elle que sa beauté ; et j'ose vous la demander, Seigneur, non-seulement pour l'intérêt de mon amour, mais encore pour celui de votre gloire.

PTOLOMÉE.

Reposez-vous sur moi du soin de ma gloire. Qu'il vous suffise cependant que je ne vous défends pas de voir Idalie. Du reste....

AGATHOCLE.

Seigneur, vous ne faites rien pour moi, si, par un effort digne de vous, vous ne renoncez entièrement à elle. Que puis-je espérer, tandis qu'elle pourra se flatter de devenir Reine ? Je ne crois point vous demander trop, quand, pour prix de tous mes services, je ne vous demande que d'épargner une tache à votre nom.

PTOLOMÉE.

C'en est assez : allez ; Idalie paroît.

SCENE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

Seigneur, je viens vous demander une grace, que j'aurois peut-être dû vous demander plutôt. Au nom des dieux, souffrez que je retourne dans la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici, mon frère et moi ; et malgré toutes les bontés que vous nous avez marquées, malgré les faveurs dont vous nous comblez tous les jours, nous sommes tous deux infortunés. Théagène, que j'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable, a pris pour Agathoclée une

malheureuse passion qui ne peut jamais avoir d'espérance. Et moi, que fais-je ici ? Je vous inspire, Seigneur, à ce que vous me dites sans cesse, un amour auquel je ne puis répondre; j'en inspire autant à Agathocle : j'ai le déplaisir mortel de rendre malheureux un prince à qui je dois tout; peut-être je détache malgré moi de son service un ministre qui lui est nécessaire : je n'apporte que des chagrins, que du trouble et de la division dans les lieux qui ont été mon asyle contre une mort prochaine; je souffre sans cesse de voir ce que j'y fais souffrir. Seigneur, encore un coup, permettez que la funeste cause de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

PTOLOMÉE.

Cruelle, pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser ? Rendez à ces lieux la paix que vous en avez bannie, et demeurez-y à jamais pour les orner. Qu'allez-vous chercher en Sicile ?

IDALIE.

Une retraite où je sois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une cour; je ne connois que les bois. Plus étrangère encore dans votre cour que je ne suis en Egypte, ici tout m'est inconnu, tout parle une langue qui m'est nouvelle. J'y découvre souvent des sentimens auxquels je n'étois point accoutumée; il me semble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrette.

PTOLOMÉE.

A la manière dont vous parlez de ces bois, ingrate, vous y avez laissé ce que vous aimez.

IDALIE.

Non, Seigneur, non, je vous le proteste : croyez-en une personne qui a appris dans la solitude à être sincère.

PTOLOMÉE.

Si votre cœur n'est pas prévenu, pourquoi le trouvé-je toujours insensible ?

IDALIE.

Seigneur, si on aimoit par choix, mon cœur seroit à vous ; et quel plus digne choix pourrais-je jamais faire ? Mais rien n'est si indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer, je me reproche qu'un Prince aussi aimable m'aime inutilement : quand vous m'accusez de vos peines, je m'en accuse encore plus moi-même ; la reconnoissance de ce que je vous dois, mais une reconnoissance vive, et qui sera éternelle, s'élève sans cesse contre moi : enfin, toute insensible que je suis, j'ai pour vous, si je l'ose dire, la plus tendre pitié que vous puissiez souhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puisse faire une impression plus touchante, ni qui pénètre plus un cœur.

PTOLOMÉE.

Eh bien ! je n'en demande pas davantage ; ces sentimens deviendront amour, du moins sont-ils assez éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie, acceptez mon trône.

IDALIE.

Ah ! Seigneur ! je n'en suis pas digne par ma naissance ; elle n'est pas assez élevée : je ne le suis pas non plus par mes sentimens ; ils ne sont pas tels que vous le voudriez : il faudroit que vous trouvassiez en moi le plus violent et le plus délicat amour du monde pour être payé d'un mariage inégal ; et sans cela, de quel repentir seriez-vous tourmenté ? Comment pourrois-je vivre moi-même, chargée

d'une reconnoissance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement ?

PTOLOMÉE.

Non, je ne puis vous croire; vous aimez. Puisque vous n'avez pas de haine pour moi, ce mépris d'un trône n'est point naturel : ces raisons délicates, dont vous vous servez, ont trop d'art; d'ailleurs, je sens dans vos discours, dans votre mélancolie éternelle, je ne sais quel caractère de tendresse aisé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter, vous avez fait quelque choix que vous n'osez découvrir; il y a quelqu'un que vous avez honte de me préférer : les soins d'Agathocle vous auroient-ils touchée ?

IDALIE.

Seigneur, que me dites-vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à quoi bon tous ces discours ? Suis-je digne que vous examiniez tant ce qui me regarde ? Rendez-moi ma solitude, et rendez-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux, Seigneur; soyez touché de mes larmes. Ne croyez point que j'aille en Sicile retrouver un amant; je vous promets d'y passer mes jours dans une retraite éternelle : Idalie se punira de n'avoir pu vous aimer, en n'aimant jamais personne; et trop glorieuse de vous avoir plu, elle ne s'exposera seulement pas à plaire à d'autres. Accordez-moi, Seigneur, ce que je vous demande : votre bonheur et le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

PTOLOMÉE.

Madame, je mourrai en vous perdant, et je donnerois ma couronne pour vous retenir ici; mais je ne sais point tyranniser personne, et moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je souffrirai,

ni ma mort même; il s'agit de faire ce que vous voulez. Vous êtes ici maîtresse absolue; et vous l'êtes au point que si vous aimez Agathocle, si vous voulez l'épouser, vous le pouvez aussi. Je vous demande seulement une grace : ne me dites point présentement le parti que vous prenez; je ne me sens point en état de l'apprendre : ayez égard à ma foiblesse, et différez mon arrêt de quelques momens; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas! je ne prévois que trop qu'en prenant vôtre résolution, vous ne vous souviendrez point que je vous adore, et qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

O TOURMENS plus cruels que la mort, funestes combats qui déchirez mon cœur, affreuse contrainte! ne finirez-vous jamais?

ATTIDE.

Madame, je vois que l'entretien du Roi vous laisse dans une douleur mortelle : je voudrois en pouvoir pénétrer le sujet pour la partager avec vous; mais vous vous obstinez à me cacher la cause de ces larmes dont je suis sans cesse témoin : aurez-vous toujours cette cruauté?

IDALIE.

Attide, mon funeste secret est d'une telle importance, que je ne puis trop le renfermer en moi-même.

ATTIDE.

Mais, Madame, aurois-je le malheur que vous soupçonnassiez ma foi?

IDALIE.

Non, ma chère Attide, non. Théagène, qui m'est si cher, et qui sans doute ne m'est pas suspect, ne sait pas mon secret, non plus que toi; il ne sait pas même, comme toi, que j'aie un secret que je cache. Je suis sûre que tu ne voudrois pas parler, que tu ne parlerois pas : mais nous ne sommes pas ici dans notre solitude ; nous sommes dans des lieux pleins d'artifice et de pénétration. On te tendroit des piéges que tu n'appercevrois pas : on t'arracheroit un mot qui ne signifieroit rien, et qui seroit pourtant entendu ; ton silence même le seroit : je crains à chaque moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le mystère dont j'use avec toi, ma chère Attide ; je t'en conjure, et que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous serons en Sicile, je te dirai tout, et ne me justifierai que trop bien. Ah ! que n'y sommes-nous déjà !

ATTIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous le dire, Madame ; vous y avez laissé quelqu'un que vous aimez. Cet empressement d'y retourner, la conduite que je vous vois tenir, tout me le persuade.

IDALIE.

Attide, je ne te dirai rien ; et ce cruel silence me coûte au-delà de ce que tu peux penser. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite sans cesse, dans les douleurs qui me déchirent, il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur ? Je suis réduite à me refuser ce soulagement, le seul qui me pût rester. J'ai une conduite à tenir, la plus délicate et la plus difficile qui ait jamais été : j'aurois besoin de tes lumières et de tes conseils ; il faut que j'y renonce. Livrée à moi seul, je ne délibère qu'avec moi, et je me défie des résolutions que j'exécute avec le plus de fermeté.

Dans ce moment même je vais me renfermer pour me rassasier de mes larmes. Plains-moi, ma chère Attide; tu ne me saurois trop plaindre. Accorde-moi ta pitié sans en savoir le sujet; tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.

ACTE II.

SCÈNE I.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

SEIGNEUR, je suis surpris que vous ayiez vous-même demandé au Roi, qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouser Agathoclée. Si, avec tout le pouvoir que vous avez, vous aviez insisté sur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriez obtenu l'exécution. Pouvez-vous être indifférent à l'élévation et à l'éclat qui vous en revenoient ?

AGATHOCLE.

Je te parle sans déguisement, Alcime : ce n'est pas à moi à rechercher l'alliance du Roi ; ce seroit à lui à rechercher la mienne.

ALCIME.

Mais, Seigneur, si vous eussiez pu obliger le Roi à épouser Agathoclée, Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

AGATHOCLE.

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'est, ne pouvoit songer à épouser ma sœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même ? J'ai voulu lui marquer pour son alliance une indifférence qui convient à l'état où je suis ; et que j'ai en effet. Il y a plus, je suis même bien-aise de n'être pas beau-frère du Roi : il peut arriver des temps où je serois fâché de tenir tant à lui,

et où les liens du sang seroient un obstacle à certaines entreprises hardies ; du moins ils y mettroient, à l'égard des peuples, je ne sais quoi d'odieux, qu'il est bon de s'épargner. Enfin, j'ai imaginé que, pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir disposer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagène que je la lui ferois épouser, pourvu qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu sais avec quelle tendresse Idalie aime ce frère ; il la résoudra à le rendre heureux en m'épousant, puisqu'enfin elle n'aime pas le Roi, et que nous n'aurons pas à combattre l'obstacle invincible d'une passion qu'elle auroit pour lui.

ALCIME.

Etes-vous bien sûr, Seigneur, qu'Idalie n'aime pas le Roi.

AGATHOCLE.

Oui, Alcime ; et ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux : je ne suis pas si aisé à persuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près ; ils me rapportent tous les jours, qu'il ne sort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde tristesse. La joie d'un amant aimé ne se dissimule pas : cependant je ne laisse pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine : c'est un sentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permission de partir, qu'elle n'avoit point encore demandée ; et céla m'a fait pénétrer le mystère de sa conduite. Je sais présentement à quoi m'en tenir, et je suis sûr du projet que j'ai formé.

ALCIME.

Cette permission de partir qu'Idalie a demandée, vous savez qu'elle l'a obtenue : pourrez-vous l'empêcher de s'en servir ?

AGATHOCLE.

N'en doute pas; je l'en empêcherai. Je l'attends ici pour lui parler. Souviens-toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point, et que Théagène, en épousant ma sœur, me fera épouser Idalie.

ALCIME.

Vous connoissez la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'hymen du Roi, jamais elle ne descendra à celui de Théagène.

AGATOCLE.

Il faudra bien qu'elle m'obéisse : il s'agit de tout mon bonheur, Alcime; et quand il en coûteroit quelque chose à ma sœur, ne me doit-elle pas tout? Si elle a aspiré au trône, quel autre que moi l'a mise en état d'y aspirer? Non, non; qu'elle ne croie pas opposer à mes intérêts et à mes desseins une fierté qui n'a d'autre fondement que ma fortune et mon élévation.

ALCIME.

Quand Agathoclée consentiroit à épouser Théagène, le Roi se laisseroit-il enlever Idalie qu'il adore? Que je crains, malgré toute votre autorité, les suites de votre amour! que je crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre vous!

AGATHOCLE.

Le Roi! va, je ne crains point sa colère; j'y ai pourvu: je l'ai mis en état de ne pouvoir se révolter contre moi; et s'il se lassoit quelque jour de me prêter son nom pour régner, je m'en passerois, Alcime, je m'en passerois.

ALCIME.

Cependant, Seigneur, vous convenez qu'il a pris tantôt avec vous un ton qu'il n'avoit encore jamais pris.

AGATHOCLE.

Il est vrai, l'amour lui a inspiré cette hardiesse d'un moment; mais pour l'en punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, et le Roi fera tout pour obtenir sa grace. Idalie paroît; va, laisse-nous.

SCÈNE II.

AGATHOCLE, IDALIE.

AGATHOCLE.

Madame, le Roi vous laisse aujourd'hui maîtresse ou de l'épouser, ou de m'épouser, ou de partir; et vous devez lui déclarer votre choix : je sais quel il sera; vous voudrez partir.

IDALIE.

Seigneur, il n'est pas difficile de le penser.

AGATHOCLE.

Non, Madame; et d'autant moins, que j'en sais les raisons. Vous avez concerté avec le Roi....

IDALIE.

Seigneur, je n'agis point de concert avec le Roi; vous savez que son amour ne m'a point touchée.

AGATHOCLE.

Je le sais, Madame; mais je sais aussi qu'on peut sans amour épouser un Roi. On ne refuse point un trône qui se présente; et si vous n'acceptez pas présentement celui d'Egypte, je découvre sans peine à quoi il tient. La conjoncture n'est pas favorable : nous allons entrer en guerre avec la Syrie : nos guerres ont toujours été terminées jusqu'ici par des mariages, et l'Egypte murmureroit trop, si

le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix ; car, enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne sont pas toujours les maîtres de ne consulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être aussi qu'à la veille d'une guerre, où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaisir mortel de vous enlever à moi par un trait absolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeller dans des conjonctures plus heureuses. Je ne veux point pénétrer, si pendant votre absence, et lorsqu'on me croira occupé d'autres soins, on ne songera point secrètement à me punir de mon amour pour vous ; cela ne regarde que moi, et c'est à moi à ne me pas endormir dans une trop grande sécurité. Il me suffit présentement de savoir que vous voulez partir pour éblouir toute l'Egypte, et Moi. C'est pour mieux m'éblouir que le Roi vous laisse jusqu'à la liberté de m'épouser, qu'il ne croit pas dangereuse ; et qu'il vous offre sa couronne que vous refusez avec éclat. Madame, ai-je bien découvert le mystère de votre retraite ?

IDALIE.

Seigneur, où prenez-vous des idées si fausses ? Non, je pars d'Egypte pour n'y revenir jamais : heureuse, si la fortune ne m'y avoit jamais conduite !

AGATHOCLE.

Croyez-vous me tromper, le Roi et Vous, tous deux jeunes et sans expérience ? J'ai appris par un assez long usage à connoître les cœurs : on ne refuse point un trône, je vous l'ai déjà dit, voilà ma règle ; et le refus que vous faites de celui d'Egypte ne peut être qu'apparent, et cache quelque mystère ; car enfin, pourquoi demandez-vous aujourd'hui cette permission de partir que vous n'aviez point encore demandée ?

IDALIE.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriez pas demandé si tard à l'aller retrouver, ou plutôt vous le sacrifieriez au Roi.

IDALIE.

Ah! si j'aimois quelqu'un, je lui sacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame, ce n'est pas à moi que de semblables discours imposent. Vous ne sauriez refuser ma main, à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimez pas; mais étant plus assurée de son amour que vous ne l'étiez d'abord, vous songez à devenir Reine; et lui, il est entraîné par sa passion jusqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, et de se contenter de votre personne sans votre cœur. J'en fais autant, et mon amour me donne des lumières pour juger de celui des autres. Mais de quelque art que vous vous serviez, jamais vous ne serez Reine en ces lieux, du moins en épousant le Roi. Ne doutez pas que toute l'Egypte ne se soulevât contre un semblable mariage.

IDALIE.

Vous la souleveriez donc, Seigneur?

AGATHOCLE.

Il faut quelquefois servir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les discours inutiles, Madame, connoissez une fois Agathocle, et tout l'amour que vous lui avez inspiré. Tant que je vivrai, tant que j'aurai quelque autorité en Egypte, vous n'épouserez point le Roi, vous ne partirez point non plus: je demanderai au Roi de rétracter la per-

mission qu'il vous en a donnée, il ne me le refusera pas; et s'il me le refusoit, on en verroit trop le véritable motif : car s'il ne songe pas à vous épouser, que lui importe que vous partiez ou non ? Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre, c'est de m'épouser. Vous ne serez pas Reine : mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les respects et les hommages que vous recevrez ; et dans un rang si proche du trône, il n'est pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

IDALIE.

Hélas ! cruel que vous êtes, je ne demande à partager ni le trône ni votre rang ; je ne demande qu'une solitude, et je ne puis l'obtenir. Au nom des dieux, souffrez que je parte, et ne craignez point de me revoir jamais.

AGATHOCLE.

Loin de le craindre, je ne veux jamais cesser de vous voir ; et l'autorité que j'ai acquise ne m'a jamais rien produit qui me fût si cher ni si précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici, et d'unir ma destinée à la vôtre.

IDALIE.

Quoi ! vous m'aimez, et vous vous plaisez à me percer le cœur ? Quel amour barbare ! et quel effet en attendez-vous ! Vous sera-t-il bien doux de m'entendre détester l'instant fatal où je vous aurai plu ?

AGATHOCLE.

Vous ne le détesterez pas, quand vous vous serez un peu détachée des vaines espérances qui vous flattent encore ; et vous vous accoutumerez, sans beaucoup de peine, à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

IDALIE.

Inhumain, vous voyez sans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, et dont il ne tient qu'à vous de tarir la source !

AGATHOCLE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour, qui me rend si fort contre vous-même. Vous êtes trop nécessaire à mon bonheur ; et à quelque prix que ce soit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répète, Madame, et vous quitte : vous n'avez qu'un seul parti à prendre.

SCÈNE III.

IDALIE.

OU suis-je réduite ? Quelles affreuses extrémités ! quoi! je ne retournerois point en Sicile, et ma cruelle destinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois.... Non, tout mon cœur en frissonne, et la seule idée me tue. Mais, hélas ! si je ne prends pas ce funeste parti, que de maux, qui ne sont pas moins terribles !

SCÈNE IV.

IDALIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

MADAME, je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il est de la dernière importance que je ne sois pas vu avec vous, parce que je viens par zèle pour le Roi vous donner des conseils contre lui. Quoique ses intérêts ne [illegible]s soient pas aussi chers que si vous répondiez à son [illegible]ur, je suis persuadé qu'avec l'ame que vous avez, il

vous seroit fort douloureux de causer sa perte, parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeste événement nous menace d'instant en instant. Dans les circonstances où nous sommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui et son ministre ne peut manquer de bouleverser l'Egypte, et de mettre dans un extrême péril et le trône et la vie même du Roi. Ce seroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le posséderont. La cause innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en seroit toujours la cause, et vous y seriez sensible. Apportez tous vos soins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en est encore temps. Quel que soit le parti que vous prendrez, faites qu'il soit agréé d'Agathocle; ne le prenez, s'il est possible, que de concert avec lui : ménagez l'esprit d'Agathocle aux dépens du Roi même, il n'importe que le Roi soit content; mais si Agathocle ne l'est pas, je tremble de tout ce que j'envisage. Au nom des dieux, Madame, faites-y réflexion; le sort de l'Egypte et du Roi est entre vos mains. Je n'ose vous parler ici plus long-temps.

SCÈNE V.

IDALIE.

QUE deviendras-tu enfin, malheureuse Idalie ? et quel choix feras-tu ? Ah ! je délibère trop long-temps; je dois rougir de ce que me coûte une résolution nécessaire : mon intérêt me retient trop; suivons, suivons de plus nobles mouvemens. J'en mourrai sans doute; et qu'importe ? Aurois-je la foiblesse d'aimer la vie avec la malheureuse destinée qui y est attachée pour moi ? O toi, dont je n'ose même ici prononcer le nom ! toi !...

SCÈNE VI.

IDALIE, THÉAGENE.

THÉAGÈNE.

MA sœur, je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous; mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je sais combien vous m'aimez; et connoissant votre cœur comme je fais, j'ai à craindre que vous ne songiez à me faire des sacrifices. Parlez-moi sincèrement, ma chère sœur; renoncez-vous absolument à régner ici?

IDALIE.

Vous savez si mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THÉAGÈNE.

Je vois assez d'ailleurs que vous n'aimez pas le Roi: ainsi il vous seroit égal d'épouser Agathocle: c'est même une raison de préférence qu'une moindre élévation: elle convient mieux à notre naissance et à la modération, ou plutôt à la noblesse de vos sentimens. Agathocle me promet sa sœur, si vous voulez être à lui; il compte sur votre amitié pour moi, et ne doute pas que je ne vous détermine en sa faveur.

IDALIE.

Hélas! mon frère, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

THÉAGÈNE.

Quoi! ma sœur, je quitterois l'Egypte, lorsque je commence à y voir le premier rayon d'espérance qui ait encore brillé à mes yeux! Ah! cruelle sœur, vous ne m'aimez plus.

IDALIE.

Mon frère, vous pouvez aller dire à Agathocle qu'il vous tienne sa parole, et qu'à cette condition je consens à être à lui.

THÉAGÈNE.

Ah! ma sœur! quelle reconnoissance assez vive!...

IDALIE.

Allez, mon frère. Ah! ciel! le Roi vient.

SCENE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE.

PTOLOMÉE.

Madame, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix : vous partirez, et je vous perdrai pour jamais ; et je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avez point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOMÉE.

Ah! qu'entends-je? quel bonheur inespéré! vous ne partirez point? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiez encore celle?.... Pardonnez-moi, Madame, l'espérance renaît malgré moi dans mon cœur. Auriez-vous choisi un époux?

IDALIE.

Oui, Seigneur.

PTOLOMÉE.

Dans quel trouble vous me jettez ! Tirez-m'en promptement, belle Idalie. Hélas ! en faisant votre choix, avez-vous bien pensé à mon amour ? Vous êtes-vous souvenue que personne n'aime comme moi ?

IDALIE.

Seigneur ;... je ne puis vous parler.

PTOLOMÉE.

Que veut dire cet embarras ! Je ne vois que trop quel augure j'en dois tirer. Ah ! cruelle, ce n'est pas moi que vous avez choisi.

IDALIE.

Non, Seigneur ; les dieux me sont témoins que je connois mieux que personne toutes vos vertus : mais enfin...

PTOLOMÉE.

Perfide, ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi, barbare ! Ah ! partez plutôt pour jamais ; et délivrez ces lieux du trouble que vous y causez. Partez, que jamais l'Egypte ne vous revoie ; et emportez, s'il se peut, avec vous la malheureuse passion que vous avez allumée dans mon cœur.

IDALIE.

Il n'est plus temps de partir, Seigneur, il faut que je suive mon destin.

PTOLOMÉE.

Ingrate, je vois le mystère de toute votre conduite. Vous vous entendiez avec Agathocle ; mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avez feint de vouloir partir ; vous m'avez menacé de votre retraite, parce que vous saviez que je n'y pouvois consentir, et que, pour l'empêcher, je consentirois plutôt à tout :

... vous av... au
...
... vous ...
...

Vous m'accusez ...
... Agamem...

... comment ...
... Quoi donc ! Agam...
... pris aima...
... si elle avoit voul...
... un trône et un ...
... vrai que vous ...
... vous ...
... Agamem... vous aur... comm...
... à vous, reprenez-vou...
... les dieux qui me ...

... vous le pouvo... ; ...
... J'ai cru pouvoir jouir ...
... Je ne puis vous ...
... des dieux, ne me suivez pas

ACTE III.

SCÈNE I.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

EUMÈNE, je ne puis t'exprimer ce que je souffre. Tout me déplaît, tout m'importune; cet indigne choix d'Idalie m'agite et me tourmente sans cesse. Quel est, injustes dieux, cet ascendant perpétuel d'Agathocle sur moi ? Après m'avoir enlevé la royauté dont il ne me laisse qu'une vaine apparence, il m'enlève encore Idalie. Il en est aimé. Agathocle aimé d'Idalie ! Non, je ne puis m'accoutumer à cette funeste idée : il me semble que c'est un songe; j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMÈNE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne l'eusse pas soupçonné. Agathocle est d'un caractère dur, farouche, incapable de tendresse, lors même qu'il est amoureux : je ne le croyois point destiné à plaire à Idalie; mais enfin il en faut croire les effets : elle lui sacrifie un trône; et quel amour ne faut-il pas pour un pareil sacrifice ?

PTOLOMÉE.

Voilà ce qui me désespère. Elle eût pu sans amour épouser un Roi; mais elle ne peut sans amour préférer un sujet à un Roi. Peut-être aussi est-ce que je ne suis pas assez Roi; elle préfère la royauté réelle d'Agathocle, à cette royauté imaginaire, qui n'est pour moi qu'un ornement

inutile. Eumène, c'est ta faute : c'est toi qui me retiens dans mes chaînes ; mais tu peux t'attendre que je vais les briser. L'état où je suis est la source du mépris qu'Idalie a pour moi ; et n'est-il pas juste ? Mais je le ferai finir ; elle connoîtra qui elle méprisoit, et me regrettera.

EUMÈNE.

Seigneur, il est bien certain que ce n'est pas-là ce qui vous fait perdre Idalie ; mais il l'est aussi que sa perte est le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

PTOLOMÉE.

Un bonheur ! et je sens que je vais en mourir !

EUMÈNE.

Si Idalie eût accepté votre trône, Agathocle l'eût renversé. Je sais même qu'il n'eût pas souffert son départ : rien ne pouvoit prévenir sûrement les désordres qui alloient arriver, que le parti qu'elle a pris ; et elle a agi d'une manière si conforme à vos intérêts, que....

PTOLOMÉE.

Je fais réflexion à ce que tu me disois tout-à-l'heure : Agathocle n'est point fait pour lui plaire ; car enfin, tout ingrate qu'elle est pour moi, il faut lui rendre justice : je sens dans tous ses discours, dans toutes ses actions, une impression de vertu, qui ne peut partir que d'un cœur bien fait ; et c'est ce qui m'attache à elle encore plus que sa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractère d'Agathocle ce qui lui conviendroit : elle m'a nié absolument qu'elle l'aimât ; il me semble qu'il y a dans toute sa conduite, je ne sais quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons point. Non, elle n'a point d'amour pour lui.

EUMÈNE.

Elle en a, mais elle en rougit ; elle est entraînée

malgré elle vers Agathocle, et condamne son propre choix?

PTOLOMÉE.

Tu conviens donc que sa raison est pour moi ? O dieux ! avec quel art je me fais de vaines consolations ! Non, elle aime Agathocle, elle me hait ; et je n'ai rien à espérer. Je me serois contenté qu'elle m'eût préféré seulement par ambition. Hélas ! ce bonheur si imparfait étoit encore trop pour moi.

EUMÈNE.

Son amour pour Agathocle vous a bien servi, Seigneur : voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrez graces aux dieux de ce qui vous désespère aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu ; une guerre intestine alloit s'y allumer, et la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureusement Agathocle est content ; il va jouir de sa conquête ; mais il faut qu'il en jouisse sans défiance et sans crainte. Plus vous lui paroîtrez tranquille, plus il vous sera aisé de préparer secrètement les moyens d'affoiblir son autorité, et de vous ressaisir de la vôtre.

PTOLOMÉE.

Agathocle jouiroit paisiblement de la conquête d'Idalie ? Et quels jours passerois-je, grands dieux, en la voyant entre les bras d'un rival ? Non, Eumène, non ; je n'essuierai pas cet affreux supplice.

EUMÈNE.

Songez, Seigneur, que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes, il est plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de justice qui est pour lui ? Combien sa fierté en augmentera-t-elle ?

PTOLOMÉE.

Helas ! il n'aura que trop de raison. Et qui ne seroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier, quelque redoutable qu'il soit, je veux enfin me montrer à lui tel que je suis. Si je parois le craindre toujours, il se rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le craindrai plus, il me craindra. Les puissances usurpées sont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vû de sujets redoutables à leur maître même, tomber au premier coup-d'œil de ce maître irrité ? Idalie retournera en Sicile, et Agathocle ne l'épousera point. Je sais quel affreux tourment ce sera pour moi que son absence ; mais j'en souffrirai encore moins que de son indigne mariage ; et du moins je la punirai.

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, vous avez laissé une entiere liberté à Idalie : vous avez donné votre parole ; c'est la parole d'un Roi, vous ne pourrez plus rien.

PTOLOMÉE.

Cruel Eumène, que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une si légitime vengeance ?

SCENE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THEAGENE.

THEAGÈNE.

Seigneur, je suis la douleur où vous êtes, et je viens vous demander pardon d'en être la cause, et en même temps la faire cesser. Il n'est pas juste que pour les intérêts de Théagène un grand Roi soit malheureux, et un Roi à qui ma sœur et moi nous devons tout.

PTOLOMÉE.

Que voulez-vous dire ; Théagène ? Expliquez-vous.

THÉAGÈNE.

Ma sœur a choisi Agathocle ; c'est moi qui l'ai déterminée à ce triste choix. J'aime Agathoclée ; et son frère me la promettoit, si je pouvois porter ma sœur à le choisir. Idalie m'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable pour un frère : jamais le sang n'a formé de liens si forts ; elle s'est résolue, pour me rendre heureux, à vous préférer Agathocle, à me sacrifier un trône : mais que cet effort lui a coûté ! A peine sortiez-vous d'avec elle, Seigneur, que, fondant en larmes, et pressée de la douleur la plus vive....

PTOLOMÉE.

Eumène, Agathocle n'est point aimé ; et voilà le mystère que nous ne pénétrions pas. Je commence à respirer de l'accablement où j'étois. Poursuivez, Théagène : Idalie est-elle toujours dans la même douleur ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur ; elle est tombée entre les bras des femmes qui l'environnoient. Ses yeux ont perdu plusieurs fois la lumière, et ils ne la recouvroient que pour la reperdre aussi-tôt. J'ai tremblé pour ses jours. Quel barbare pourroit se résoudre à être heureux par les larmes et par les tourmens d'une aussi aimable sœur qu'Idalie !

PTOLOMÉE.

J'avoue que je suis surpris de ce qu'elle a fait. Quoi ! se sacrifier pour le bonheur d'un frère ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

THÉAGÈNE.

Seigneur, c'est-là son caractère : jamais cœur ne fut si

tendre, et en même temps si désintéressé que le sien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des personnes qui lui sont chères, et les siens propres : les siens sont toujours sacrifiés ; et je lui ai cent fois ouï dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la disposition de se rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette générosité si rare celle de ne s'en point parer, et d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épousât Agathocle pour mes intérêts ; et cependant je l'en avois conjurée avec ardeur ; car, Seigneur, je ne vous dissimule point les fautes que j'ai commises à votre égard ; je les répare présentement en renonçant à la superbe Agathoclée : je suis honteux de ce que mes intérêts ont pu traverser les vôtres ; et je vous supplie, Seigneur, de me pardonner une si audacieuse témérité.

PTOLOMÉE.

Théagène, je pardonnerois beaucoup à l'amour ; il ne m'appartient pas d'être sévère à ceux qui aiment ; mais je fais plus ; je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

THÉAGÈNE.

La générosité n'est pas grande. Agathoclée, malgré les ordres de son frère, m'a traité avec une hauteur et un mépris insupportable ; et se pourroit-il qu'aux dépens d'une personne telle qu'Idalie, j'en voulusse épouser une telle qu'Agathoclée ? Non, je vais tâcher à rompre une si triste chaîne ; et si je n'en puis venir à bout, du moins je n'envelopperai personne dans mes malheurs.

PTOLOMÉE.

Idalie sait votre résolution : veut-elle encore épouser Agathocle, lorsque vous n'en tirez aucun avantage ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur, parce qu'elle a donné sa parole.

PTOLOMÉE.

Et vous êtes bien sûr qu'elle ne l'aime pas?

THÉAGÈNE.

Ah! Seigneur....

PTOLOMÉE.

Et bien, Théagène, allez dire à Agathocle que je lui défends de songer à épouser Idalie jusqu'à nouvel ordre.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, EUMENE.

EUMÈNE.

AH! Seigneur, vous éclatez contre Agathocle! que faites-vous?

PTOLOMÉE.

Je me fais Roi. C'est de ce moment que mon règne commence: Eumène, il sera heureux; mon premier ordre a été en faveur de la justice et d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes conseils: j'y ai déféré quelque temps, et ne m'en repens pas; et tu t'appercevras de la reconnoissance que j'en ai: mais il est certain que j'avois deux partis à prendre, ou de temporiser encore avec Agathocle, et de travailler sourdement à l'abaisser, ou de me ressaisir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril; la puissance d'Agathocle se seroit toujours fortifiée par le temps, et sur-tout pendant la guerre où nous allions entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux; et, si tu veux, j'ai été pressé de régner.

EUMÈNE.

Seigneur, la démarche est faite : il n'est plus question que je la combatte par d'inutiles discours ; il ne faut plus que la soutenir.

PTOLOMÉE.

Tu peux t'en fier à moi ; je ne reculerai pas. Nous allons régler notre conduite sur celle d'Agathocle : s'il fait son devoir, s'il m'obéit, il n'est plus à craindre, et je serai toujours Roi de plus en plus ; s'il n'est pas disposé à m'obéir, il en faudra venir aux dernières extrémités, quelque dangereuses qu'elles soient pour moi. Je ne me déguise pas le péril où je suis ; mais je t'avoue que je suis charmé d'y être, et que rien n'égale la joie que je sens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'est point aimé d'Idalie : je sais trop que je ne le suis pas non plus ; mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit insupportable : je me tiens heureux qu'elle soit indifférente ; et, pour ne te rien cacher, ce transport de joie ne m'a pas permis une longue délibération sur l'ordre que je viens de donner. Je me suis hâté d'affranchir Idalie, à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

EUMÈNE.

Seigneur, je ne sais si nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie ; elle me paroît toujours enveloppée. Il est surprenant qu'elle se sacrifie pour son frère.

PTOLOMÉE.

Ah ! c'est que tu ne conçois pas jusqu'où Idalie est cacable de pousser la générosité : je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagène me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé, il me piquoit de ja-

lousie, en me faisant voir jusqu'à quel point un frère l'étoit. Quel cœur ! quelle tendresse ! et faut-il que je n'aie pu en être digne ? Quel empire seroit d'un aussi grand prix ?

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, si Idalie aime son frère jusqu'à ce point, elle continuera dans la résolution d'épouser Agathocle, et vous en demandera elle-même la permission, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de sa sœur pour Théagène ; et il ne sera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger sa sœur à ses volontés, ni à Théagène de renouer avec Agathoclée. Vous savez ce que c'est que la colère d'un amant.

PTOLOMÉE.

Non, Eumène, non ; il suffit que je sache par quel motif Idalie épouse Agathocle, pour empêcher ce triste mariage. Quand j'ai promis d'y consentir, j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle ; je consentois à son bonheur aux dépens du mien ; mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagène : en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de se rendre heureuse, quoiqu'il pût m'en coûter. Mais si elle veut se rendre malheureuse, elle n'est plus libre. Agathocle ne jouira point de ses artifices lorsqu'ils sont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.



SCENE IV.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE. ALCIME.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous avez eu la générosité d'accorder à Idalie une entière liberté, et vous savez le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendez de songer à elle jusqu'à nouvel ordre. Je viens vous supplier de me l'accorder, et de souffrir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

PTOLOMÉE.

Il est vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouser, parce que je ne veux pas la contraindre; mais j'apprends qu'elle se feroit une extrême violence en vous épousant, et qu'elle ne s'y est résolue, qu'afin que vous donnassiez Agathoclée à Théagène. En ce cas-là, elle ne peut vous donner la main qu'en forçant cruellement ses inclinations; et comme je ne veux pas les tyranniser, je crois que vous ne le voulez pas non plus.

AGATHOCLE.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épousant avoir égard au bonheur de son frère, et lui procurer la main de ma sœur, cela s'appelle-t-il tyranniser?

PTOLOMÉE.

Oui, puisque son frère lui-même renonce à épouser Agathoclée, parce qu'il en coûte trop à Idalie.

AGATHOCLE.

Peut-on croire qu'Idalie s'immole elle-même au bonheur de son frère ?

PTOLOMÉE.

On en peut croire ses larmes et son désespoir, dont Théagène a été témoin.

AGATHOCLE.

Seigneur, il est bien aisé de voir d'où partent les difficultés qu'il vous plaît de me faire. J'aurai peine à obtenir votre consentement ; mais je vous supplie de ne pas oublier que je vous l'ai demandé avec tout le respect qui vous est dû.

PTOLOMÉE.

Agathocle, je vous répète moi-même ce que Théagène vous a dit de ma part. Attendez une nouvelle permission.

AGATHOCLE.

Elle seroit peut-être long-temps à venir.

PTOLOMÉE.

Il n'importe ; vous l'attendrez.

AGATHOCLE.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un ministre, qui a servi utilement un grand royaume, dût attendre long-temps la permission d'épouser une personne qui l'a choisi pour son époux. Puisqu'il faut pour cela un grand effort de crédit et de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'use d'une liberté qu'auroit le moindre de vos sujets.

PTOLOMÉE.

Agathocle, employez-les pour obtenir le pardon de votre audace.

SCENE V.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

EN doutez-vous encore, Seigneur ? Le Roi, inspiré [illegible] par l'eunuque, qui veut s'emparer de toute l'autorité, est changé à votre égard. Il vous traite d'une manière peu conforme à ce que méritent vos services. En-[illegible] à profiter de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous ; votre perte est résolue entre eux.

AGATHOCLE.

Ah ! pour ma perte, Alcime, ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour : un premier caprice du Roi ne suffira pas pour me détruire. Il est vrai que je suis un peu surpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il semble qu'il veuille m'abaisser, et me dépouiller de l'autorité que j'ai acquise par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conserver. Le Roi est mal conseillé : il me trouvera dans un droit légitime que j'ai sur [illegible], au lieu de m'attaquer par quelqu'autre endroit plus foible pour moi, et plus avantageux pour lui. J'ai pour moi pouvoir, et un droit, je suis bien fort.

ALCIME.

Seigneur, je crains votre confiance. Je serois d'avis que vous sortissiez du palais, et qu'avec tous vos amis vous alliez vous retirer dans la tour du Phare, qui est le lieu le plus fort d'Alexandrie, et qui dépend de vous. Ici le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité ; mais quand vous serez dans le Phare, environné de vos amis et de vos créatures, vous obligerez le Roi à recevoir des conditions.

AGATHOCLE.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte ; mais il faut encore moins en marquer : l'audace est une grande partie de la force. Demeurons dans le palais ; mais assemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien soutenu, le Roi est terrassé pour jamais : peut-être même, selon les dispositions que je vais trouver, aurai-je quelque chose de mieux à faire que d'affermir mon autorité, et de conserver le Roi dans la dépendance.

ALCIME.

Quoi ! Seigneur, un si grand dessein !....

AGATHOCLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Il est plus près de l'exécution que tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie et mon autorité : je suis trop heureux de recevoir en même temps ces deux outrages ; il en faut profiter.

ACTE IV.

SCENE I.

PTOLOMÉE, IDALIE, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyez plus tendre et plus passionné que jamais. Le choix que vous avez fait m'a jetté dans une affreuse douleur ; mais qu'en j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avez fait pour un frère contre moi ne redouble mon amour pour vous, et que, charmé de votre générosité, je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin, cette générosité héroïque n'aura, grace au ciel, aucun effet funeste. Théagène n'en veut pas jouir ; il renonce à Agathoclée, et je vous ai affranchie de la triste nécessité d'épouser Agathocle.

IDALIE.

Seigneur, le changement de Théagène ne me fait point changer. Trouvez bon que je persiste dans ma première résolution, et que je vous demande très-instamment la grace de la pouvoir exécuter.

PTOLOMÉE.

Que me dites-vous ? Pourquoi vous donner à Agathocle, puisque Théagène lui-même vous dispense de cet effort ?

IDALIE.

Je n'ai pas pris un dessein pour ne le pas suivre jusqu'au bout.

PTOLOMÉE.

Ah ! ingrate, vous aimez Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide cœur.

IDALIE.

A quoi bon chercher à lire dans mon cœur ? Mes motifs, Seigneur, ne vous font rien. Je ne puis être à vous : que vous importe par quel motif je sois à Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'importe, ingrate ? Il est vrai qu'il ne devroit pas m'importer ; il est vrai que je devrois entièrement renoncer à vous ; Théagène a bien la force de renoncer a Agathoclée dont il est moins maltraité ; mais enfin j'ai la honteuse foiblesse de ne pouvoir m'arracher à vous ; j'ai celle de vouloir que, quand vous vous résolvez à épouser mon rival, ce soit du moins sans amour. Au nom de toute ma tendresse, pour toute récompense de la plus vive passion du monde, découvrez-moi le fond de votre cœur ; dites-moi si vous aimez Agathocle. Quel prix de mon amour, d'apprendre seulement si mon rival est aimé !

IDALIE.

J'avoue, Seigneur, qu'il méritoit un autre prix ; et c'est faire bien peu pour vous, de vous redire seulement ce que je vous ai déja dit cent fois. Je n'aime point Agathocle ; il le sait lui-même ; et si je vous l'ai préféré, ç'a été par d'autres raisons très-fortes, très-puissantes ; mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderiez, en vain vous emploieriez toute votre autorité, et, ce qui est encore plus fort, une tendresse dont je suis infiniment honorée ;

honorée ; il faut que je sois bien engagée à les tenir secrètes, puisque l'extrême reconnoissance que je vous dois, et que je sens très-vivement, ne peut me les faire déclarer. Contentez-vous, Seigneur, Agathocle n'est point aimé de moi, et, pour vous dire encore plus, que vous n'avez aucun rival qui vous soit préféré.

PTOLOMÉE.

Quelle foiblesse est la mienne ! Je me crois heureux en ce moment, d'apprendre que personne n'est aimé d'elle. Je vous dirai même, Madame, que j'ai encore une raison pour en avoir de la joie. Quelque desir de vengeance qui m'eût animé contre un rival aimé, j'aurois été fâche de vous donner du chagrin dans la personne de celui qui eût touché votre cœur ; et je puis vous annoncer présentement, sans vous affliger, que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, qu'avez-vous fait ? Que je suis malheureuse.

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je ? Quoi ! dans le moment que vous me protestez que vous n'aimez pas Agathocle, l'idée de son péril vous trouble jusqu'à ce point ; et vous êtes si peu maîtresse de vous-même, que vous ne pouvez pas seulement feindre un peu plus de tranquillité !

IDALIE.

Au nom des dieux, Seigneur, révoquez cet ordre, s'il est possible ; c'est pour votre propre intérêt que je vous en conjure. Ne prévoyez-vous point les maux qui en peuvent arriver ?

PTOLOMÉE.

Perfide, oses-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts

ton indigne amour pour Agathocle ? Va : n'espère plus rien, l'ordre est donné ; et au moment que je parle on l'exécute. Ton amant va être dans les fers ; je vais régner, et j'aurai tout le pouvoir que demande ma vengeance.

SCENE II.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, quel malheur je viens vous annoncer ! Agathocle n'est point arrêté ; il est échappé hors de ce palais.

PTOLOMÉE.

Ah ! dieux !

IDALIE.

Hélas ! quel malheur !

EUMÈNE.

J'ai pris toutes les précautions possibles pour exécuter votre ordre ; j'ai choisi un endroit détourné pour y arrêter Agathocle ; mais aussi-tôt qu'il m'a vu venir à lui, accompagné de quelques-uns des miens dont j'étois sûr, il a compris mon dessein, et a gagné aussi-tôt la salle des gardes, où il a mis l'épée à la main, et a demandé du secours. Quelques-uns de vos gardes se sont rangés sous moi pour exécuter vos ordres ; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du palais, et ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOMÉE.

Ah ! Eumène, allons-y donner ordre. Perfide, vous triomphez !

SCENE III.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi graces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas ! Madame, que m'épargnez vous ? un mot qui m'apprendroit la source de vos maux, et qui me mettroit peut-être en état de les soulager. Mais ce spectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus insensible partageroit, votre mort qui n'est pas éloignée, si vous ne faites quelque effort sur vous-même, ne me font-ils pas passer des jours aussi malheureux qu'à vous ? Je vous vois mourir : ai-je besoin d'en savoir la cause pour vous suivre ?

IDALIE.

O ciel ! pourquoi attaches-tu un si funeste succès à mes plus courageuses résolutions ? Pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi ? Est-ce que les motifs en étoient trop peu nobles et trop peu vertueux ? Hélas ! j'ai cru qu'ils l'étoient assez pour mériter ton secours et ta protection ; du moins ils ne méritoient pas d'être si cruellement traités.

SCENE IV.

IDALIE, ATTIDE, ALCIME.

ALCIME.

MADAME, vous savez ce qui est arrivé, et le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'est jetté dans la tour du Phare, pour être à couvert des persécutions de ses ennemis; et, en se retirant, son plus grand soin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il ma chargé de venir ici pour vous prier de le suivre dans la tour; je vous conduirai: et puisque vous l'avez choisi pour votre époux, vous n'en devez faire aucune difficulté; c'est même un devoir pour vous. Sortons, Madame; il n'y a pas un moment à perdre: nous le pouvons encore dans la confusion où est tout le palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vu en ces lieux: sortons; ne tardons pas.

IDALIE *à part.*

Ah! dieux! suivre Agathocle! me dévouer pour jamais!... J'en frissonne d'horreur.

ALCIME.

Il n'y a point à délibérer, Madame; c'est votre époux, le temps presse.

IDALIE.

Achevons, achevons ce que nous avons commencé. Allons, Alcime, conduisez-moi vers Agathocle.

SCENE V.

PTOLOMÉE, IDALIE, ALCIME, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

Que vois-je ? qu'entends-je ? Gardes, que l'on me réponde d'Alcime. Quoi ! sitôt que j'ai donné mes ordres pour attaquer le traître Agathocle dans sa tour, je reviens près d'une ingrate, entraîné par la violence de ma passion, et je la trouve qui fuit, qui va joindre un rebelle, elle qui m'a juré qu'elle étoit sans amour pour lui ! Je vois la plupart de mes sujets, de ceux dont ma cour étoit composée, qui m'abandonnent, qui vont se ranger du parti d'un traître : Idalie suit leur exemple ; elle m'abandonne aussi : Idalie que je préférois à tout l'univers, qui est elle-même la cause de tous mes malheurs, qui m'a précipité dans le funeste état où je suis, qui ne me peut reprocher que de l'avoir trop aimée ? Quel monstre es-tu donc, barbare Idalie ?

IDALIE.

Seigneur, je succombe sous la haine toute puissante des dieux. Je me vois tombée dans un abîme de maux d'où rien ne peut me tirer. Accablez-moi des plus sanglans reproches, joignez-y les plus cruels supplices ; je souffrirai tout sans murmurer : mais je suis innocente.

PTOLOMÉE.

Vous êtes innocente ; et vous allez animer un rebelle contre moi, et vous allez honteusement l'accompagner dans sa fuite et dans sa révolte, après m'avoir juré que vous ne l'aimiez pas ?

IDALIE.

Je ne vous ai point trompé ; je vous le jure encore.

PTOLOMÉE.

Eh bien ! oui, je crois que vous ne l'aimez pas, et je découvre enfin le secret de votre conduite. Sans doute, il tramoit quelque chose contre moi ; c'est peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aspiroit à me déposséder de mon trône : il vous a mise dans cette indigne confidence ; et vous, persuadée que son dessein réussiroit, vous avez préféré un rebelle qui alloit être Roi, à un Roi qui ne le devoit pas être encore long-temps. Voilà, voilà ce que vous cachiez avec tant de soin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit, Agathocle et vous ; c'étoit une funeste ambition, c'étoit la société du même crime, c'étoit le desir de ma mort.

IDALIE.

Quelle injustice vous me faites, Seigneur, et que vous êtes éloigné !...

PTOLOMÉE.

Ne croyez plus me tromper par de vains discours. Assez et trop long-temps vous avez abusé de ma crédulité : c'en est fait, je ne vous regarde plus qu'avec horreur et avec mépris.

IDALIE.

Non, je n'y puis plus résister ; vous me forcez de parler. Aussi-bien je vois que les raisons que j'avois de me taire ne subsistent plus ; et ma malheureuse destinée a rendu inutile un mystère qui m'a tant coûté. Vous allez apprendre.....

PTOLOMÉE.

Eh bien ! quoi ? Allez-vous encore, par de nouveaux artifices....

IDALIE.

Non, Seigneur; vous allez apprendre mon innocence, et quelque chose de plus. Mais promettez-moi, Seigneur, que si, après que j'aurai parlé, il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence; que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai, vous m'en laisserez la liberté, comme si je ne vous avois rien dit.

PTOLOMÉE.

Parlez; je vous le promets.

IDALIE.

Trouvez bon, Seigneur, que je vous demande encore plus de sûreté: je sais l'importance de ce que je vous demande. Daignez me jurer par tous les dieux, qu'après avoir appris mon secret, vous ne m'en laisserez pas moins maîtresse de ma conduite.

PTOLOMÉE.

J'y consens, j'en jure tous les dieux que l'Egypte adore. Parlez promptement.

IDALIE.

Sachez donc, Seigneur, que cette coupable Idalie, qui a si mal répondu à toutes vos bontés, elle....

SCENE VI.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, un héraut arrive de la part d'Agathocle, qui vous mande que si vous lui voulez bien rendre Idalie, il est prêt à mettre les armes bas, et à rentrer dans le devoir; mais que si vous persistez à la retenir, il soutiendra son droit.

IDALIE.

Ah! Seigneur, prenez le parti qu'Agathocle vous présente.

PTOLOMÉE.

Ahevez ce que vous commenciez à me dire; je prendrai ensuite ma résolution.

IDALIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus rien à dire; renvoyez-moi vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'est donc devenu cet important secret que vous m'alliez révéler.

IDALIE.

Je vous en conjure à genoux, Seigneur; souffrez que j'aille terminer tant de maux, et prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'est pour vos intérêts que je suis prosternée à vos pieds.

PTOLOMÉE.

Perfide, tu me joueras donc sans cesse? Tu voulois

parler ; et sitôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle, ce secret qui alloit éclater devient impénétrable ? Je ne daigne plus te faire de reproches ; je t'abandonne à toi-même.

IDALIE.

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur ; je les mérite ; mais tirez-en vous-même quelque profit. Ne vous obstinez pas à allumer une guerre civile pour la méprisable Idalie ; renvoyez-la vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Non, je ne vous y renverrai pas ; mais ne vous flattez pas que je fasse la guerre pour vous ; je la fais pour venger l'honneur de mon diadême.

SCENE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, le parti d'Agathocle grossit de moment en moment : si nous devons l'attaquer dans le Phare, il n'y a point de temps à perdre ; vos fidèles sujets sont prêts.

IDALIE.

Encore une fois, Seigneur....

PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons, Eumène, allons punir un perfide.

IDALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel désespoir !

ACTE V.

SCENE I.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

PUISQUE tous les ordres sont donnés pour demain, et qu'il ne reste aucun soin auquel nous n'ayions satisfait, retirons-nous ici, cher Eumène. Laissons les autres s'abandonner au repos de la nuit : il n'est pas fait pour nous dans la triste situation où nous sommes ; trop de pensées différentes m'occupent, et j'ai besoin de toi. Quelle honte, cher Eumène, que ma première entreprise ait si peu réussi ! Nous avons été repoussés de devant la tour, et jusqu'ici c'est Agathocle qui triomphe.

EUMÈNE.

Ce que vous appellez une honte, Seigneur, sera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles fort supérieur, vous avez fait des actions d'une valeur si héroïque....

PTOLOMÉE.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumène, et il n'en est pas temps ; je suis vaincu.

EUMÈNE.

Seigneur, un poste tel que le Phare ne s'emporte pas en une première attaque ; et pour en avoir été repoussé une fois ....

PTOLOMÉE.

Ah ! j'en conviens ; aussi j'en suis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je sens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'insolence et la rébellion victorieuses m'irritent, et qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur est pas dû. J'attends avec impatience que le soleil reparoisse, et que je puisse me revoir au pied de cette tour d'où j'ai été repoussé.

EUMÈNE.

La guerre avec Agathocle peut être longue ; et si dans toutes les occasions vous ménagez aussi peu votre vie, que je crains que vous ne fassiez triompher Agathocle ! lui-même il ne s'expose pas tant.

PTOLOMÉE.

Il est Roi, et moi je veux l'être ; il faut que je m'en montre digne ; et enfin il vaut mieux que je meure en faisant de légitimes efforts pour régner, que si j'eusse vécu en consentant lâchement à ne régner pas.

EUMÈNE.

De si nobles sentimens. . . .

PTOLOMÉE.

Hélas ! Eumène, s'ils sont nobles, il y en a d'autres bien foibles et bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon trône, où je le vois ébranlé, et peut-être prêt à cheoir, Idalie est toujours présente à mon esprit. Je suis vivement irrité contr'elle, et je ne veux jamais la revoir ; non, je ne veux la revoir de ma vie ; mais ce qui m'irrite le plus ne me guérit pas. Ses artifices, ses trahisons, tout m'est inutile. Croiras-tu ce que je te vais

avouer ? Je la convaincs de ses artifices, je la surprends dans ses trahisons ; et cependant mon cœur me dit quelquefois quelle en est incapable. Il ne me fournit aucune raison qui la justifie ; il sait que tout est contr'elle, et il ne laisse pas de me la vouloir justifier sans aucune raison. Ce caractère de vertu que tu sais que je sentois en elle, et qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y sente encore au milieu de ses artifices. Quelles illusions de mon amour, et que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un si honteux aveuglement !

SCENE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

IDALIE demande, Seigneur, si vous voulez bien lui permettre de venir vous parler.

PTOLOMÉE.

Idalie ! ah ! qu'elle entre. Mais non ; je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire ?

THÉAGÈNE.

Elle demande cette grace, Seigneur, avec la dernière instance.

PTOLOMÉE.

Eumène, je ne puis m'en dispenser : quelle entre.

SCENE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÊNE, ATTIDE.

IDALIE.

Vous avez bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOMÉE.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et que venez-vous faire ici? Venez-vous jouir de l'agréable spectacle de me voir vaincu, et peut-être prêt à perdre ma couronne? Venez-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux!

IDALIE.

Seigneur, la fortune n'a pas secondé aujourd'hui la justice de votre entreprise, ni les prodiges de valeur que vous avez faits; je vous vois trahi, abandonné: c'est ce moment que je choisis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendresse dont un cœur est capable.

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je? Et qui pourroit penser?...

IDALIE.

Daignez m'écouter, Seigneur. Dès que vous eûtes touché mon cœur par votre amour, et encore plus par vos vertus, je ne m'attachai qu'à vous le dissimuler, de peur d'aigrir contre vous Agathocle, dont je connoissois et le pouvoir et les mauvaises intentions. J'eus la foiblesse de ne pas vous demander assez tôt à partir: je laissai fortifier et votre amour et celui d'Agathocle; voilà tout mon crime; mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiez. Lors-

qu'enfin je fus trop frappée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité, et que je vous demandai à retourner en Sicile, les dieux savent quelle violence je me faisois en me résolvant à ne plus vous voir ; mais du moins j'aurois passé le reste de ma vie à penser à vous, à pleurer votre absence, et avec le seul plaisir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre état. Quand vous me laissâtes la liberté de partir, Agathocle me laissa assez entendre, et j'appris encore d'ailleurs que si je partois et ne l'épousois pas, la rupture étoit infaillible entre vous et lui, qu'il se révolteroit ; qu'enfin vous étiez en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite ; et je me résolus à l'épouser pour prévenir des maux si terribles, et pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux ministre, toujours prêt à en sortir. Heureuse si j'avois pu du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi ! Théagène, qui ignoroit lui-même ce qui se passoit dans mon cœur, crut que je faisois pour lui ce que je ne faisois que pour vous, et j'étois obligée à le laisser malgré moi dans cette erreur. Voilà ce secret que je cachois avec tant de soin, et qu'il m'étoit si important de bien cacher ; car si vous l'eussiez pu découvrir, votre amour se fût opposé à vos intérêts, et je n'eusse plus été en état de rien faire pour vous. Hélas ! tous les maux que j'ai voulu prévenir sont arrivés, je n'ai plus rien à cacher ; et ce même secret que je renfermois si étroitement dans mon cœur, je viens vous l'apprendre lorsque vous ne le voulez plus savoir ; et il est maintenant de l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

PTOLOMÉE.

Charmante Idalie, laissez-moi mourir de joie à vos genoux. Par quels transports puis-je jamais vous marquer tout ce que je sens ? Quoi ! vous vous sacrifiez pour moi ? Et comment reconnoître dignement un si cruel sacrifice ?

IDALIE.

Ce n'est pas ce qui m'a le plus coûté ; je vous le devois, puisque je vous aime. Ce qui m'a coûté, ç'a été de vous cacher ce que je sentois pour vous ; ce qui m'a coûté, ç'a été de voir couler vos larmes, et de retenir les miennes ; de renoncer à avoir auprès de vous le mérite d'une action produite par un si tendre amour ; de perdre votre reconnoissance dont j'eusse pu me flatter, et qui m'eût payée de tout ; de vous jurer que j'étois indifférente, lorsque mon cœur suffisoit à peine à toute ma tendresse pour vous ; de soutenir vos reproches, lorsque ma conduite vous faisoit croire que je vous trompois et que j'aimois Agathocle ; enfin, de voir celui que j'adorois prendre pour moi un mépris bien fondé. Je vous sacrifiois tout le bonheur de ma vie avec bien moins de peine que l'opinion que j'ose dire que vous devez avoir de moi.

PTOLOMÉE.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas digne de vivre, après les emportemens que je vous ai laissé voir. Ah ! ciel ! pour prix de la plus héroïque générosité qui fut jamais, Idalie, l'aimable Idalie ne reçoit que des outrages !

IDALIE.

Je ne m'en plains pas, Seigneur ; ils me prouvoient votre amour ; mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevez-vous bien, Seigneur, jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la tour, et pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infame rebelle ? Je craignois quelquefois que la bizarrerie apparente de ma conduite, mon antipathie visible pour Agathocle, la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur et le

mien, ne vous fît deviner mon secret; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

PTOLOMÉE.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé, c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait et si noble? Et est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressemens si passionnés, je savois bien que je vous demandois le plus grand bien du monde; mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est! non, je ne puis jamais l'acheter assez: j'accepte tous mes malheurs avec joie, puisqu'ils sont des suites de mon amour; et j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous, après tout ce que vous avez souffert pour moi.

IDALIE.

Ah! c'est-là ce qui me désespère; je suis coupable de tout ce que vous souffrez. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice? Que n'ai-je épousé Agathocle? J'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur, ou du moins le repos de ce que j'aime, et j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

PTOLOMÉE.

Au contraire, belle Idalie, vous mettez ma destinée au-dessus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles, c'est vous qui me faites Roi; si je péris, je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

IDALIE.

Je me flatte, Seigneur, qu'après ce que j'ai fait, vous me croyez assez d'amour pour vous, et assez de courage pour ne vous pas survivre un instant. Mourons, s'il le faut,

et ensevelissons-nous sous les ruines de ce palais : je n'aurai point de regret à la vie, je n'y ai plus rien à faire : vous savez que je vous aime.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE, EUMENE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, le détestable Agathocle n'est pas content d'avoir osé vous resister dans le Phare ; il vient, à la faveur de l'obscurité de la nuit, vous attaquer jusques dans ce palais.

IDALIE.

Justes dieux !

PTOLOMÉE.

Allons, Théagène ; allons, Eumène : nous triompherons ; ma fortune est changée. Adieu, Madame ; vous m'avez rendu invincible.

SCENE V.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

MADAME, voilà donc enfin ce grand secret découvert. Je ne me plains plus de la reserve dont vous avez usé avec moi ; j'avoue que le sujet en étoit digne, et enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être aussi l'admiration du Roi, et combien doit-elle fortifier son amour !

une semblable conduite vaincroit l'aversion la plus violente : à quel point augmentera-t-elle une vive tendresse ?

IDALIE.

Attide, il vient de partir ; il va s'exposer à cent périls : peut-être un nouveau desir de gloire, et l'envie de se remontrer à mes yeux vainqueur, le rendront-ils plus audacieux. Ils voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! se pourroit-il que de cette manière encore je contribuasse à sa perte ? Agathocle n'est point venu attaquer le palais sans de nombreuses troupes : on n'entreprend point de semblables crimes sur de légères apparences de succès ; tout s'accorde à me potter dans l'ame une mortelle frayeur.

ATTIDE.

Madame, une puissance légitime est bien forte contre la rébellion ; des peuples armés contre leur souverain ont peine à en soutenir la vue : il y a des dieux ; et je ne puis douter que votre vertu, et tout ce que vous venez de faire, ne les engage puissamment à vous secourir.

IDALIE.

Hélas ! combien de fois le plus juste parti a-t-il succombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je suis, j'espère aussi-bien que toi. Dans ces cruels momens, je ne laisse pas de me sentir soulagée d'avoir dit au Roi qu'il est aimé : cet horrible poids ne m'accable plus ; et délivrée de ce mal insupportable, j'en ai plus de disposition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles espérances ! hélas ! peut-être qu'à l'instant que je parle, un trait ennemi ....

ATTIDE.

Ah ! Madame, éloignez une si funeste idée. Pourquoi vous faire, sans nécessité, de si cruels tourmens ?

IDALIE.

Ce n'est que la fin d'une si précieuse vie que je crains; car pour ce qui me regarde, ma chere Amie, crois-moi, je saurai rendre ma douleur assez courte. J'etois bien plus à plaindre quand je me devouois au long supplice de vivre pour Agathocle.

SCENE DERNIÈRE.

IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

Madame, nous triomphons. Le Roi, quoiqu'avec des forces inférieures, n'a pas seulement repoussé les rebelles; il a percé de sa propre main le cœur du coupable Agathocle; il a paru plus qu'un homme. Un juste effroi s'est emparé des mutins: ils fuient tous, et cherchent des asyles qui les garantissent d'une punition trop légitime.

IDALIE.

Eumène, quel bonheur!... Quoi! Eumène..... Non, je ne puis parler.

EUMÈNE.

Le Roi va venir près de vous.

IDALIE.

Ah! ne l'attendons pas, chere Eumene, allons au-devant du vainqueur.

FIN DU TOME PREMIER.

#1

LD

